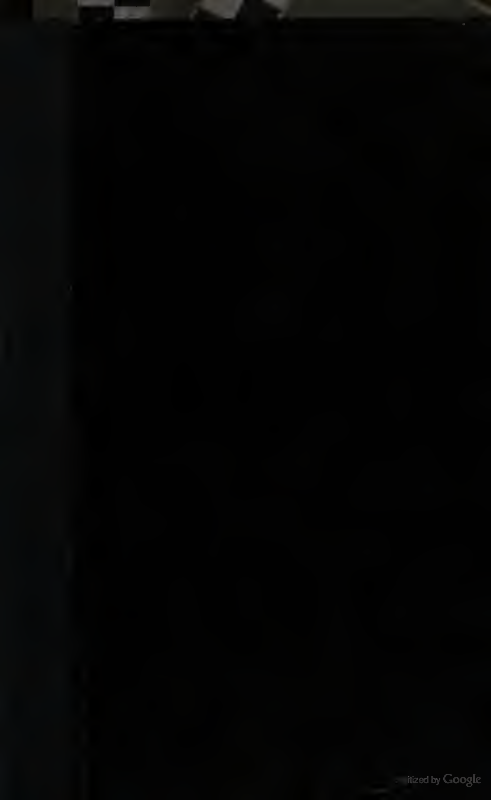


itized by Google


9
3
133
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •





ÉTUDES

LITTÉRAIRES ET MORALES

SUR

HOMÈRE

SCÈNES TIRÉES DE L'ILIADE

PAR

M. AUGUSTE WIDAL

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE ANCIENNE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE DOUAI.

« De tous les écrivains, je ne connais qu'Homère
« qui ait peint l'homme en entier (les autres, et je
« parle des meilleurs), n'en présentent que des sque-
« lettes. L'*Iliade* d'Homère est, à mon avis, la pein-
« ture de tout l'homme, comme elle est celle de toute
« la nature. » (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

« Posséder son Virgile, cela est ordinaire en France
« aux littérateurs et à ceux-mêmes qui ne le sont pas;
« posséder son Homère, a été donné à très-peu.
« Ce que je voudrais, c'est qu'Homère regagnât ce
« qui lui est dû, non par une sorte de parti pris et
« de revirement théorique, mais par la familiarité et
« l'accès que des studieux fidèles ne cesseraient d'en-
« tretenir vers ces hautes et larges sources. »
(SAINTE-BEUVE, *Étude sur Virgile*, p. 322 et 338.)

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1860

9. 3. 133.

ÉTUDES LITTÉRAIRES ET MORALES

SUR

HOMÈRE.

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR.

ÉTUDES

SUR

TROIS TRAGÉDIES DE SÉNÈQUE

IMITÉES D'EURIPIDE.

1 vol. in-12. Chez DURAND (Paris, rue des Grés, 7).

Prix : 3 fr. 50 c.

Digitized by Google

ÉTUDES

LITTÉRAIRES ET MORALES

SUR

HOMÈRE

SCÈNES TIRÉES DE L'ILIADE

PAR

M. AUGUSTE WIDAL

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE ANCIENNE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE DOUAI.

> « De tous les écrivains, je ne connais qu'Homère « qui ait peint l'homme en entier : les autres (et je « parle des meilleurs), n'en présentent que des sque- « lettes. L'*Iliade* d'Homère est, à mon avis, la pein- « ture de tout l'homme, comme elle est celle de toute « la nature. »
>
> (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

> « Posséder son Virgile, cela est ordinaire en France « aux littérateurs et à ceux-mêmes qui ne le sont pas : « posséder son Homère, a été donné à très-peu.. .. « Ce que je voudrais, c'est qu'Homère regagnât ce « qui lui est dû, non par une sorte de parti pris et « de revirement théorique, mais par la familiarité et « l'accès que des studieux fidèles ne cesseraient d'en- « tretenir vers ses hautes et larges sources. »
>
> (SAINTE-BEUVE, *Étude sur Virgile*, p. 322 et 338.)



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1860

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Ce livre est né de la réunion d'une série de leçons données à la Faculté des lettres de Douai pendant l'hiver de 1859, leçons préparées longuement et mûrement à l'avance par plusieurs années de méditations sur Homère et sur l'*Iliade*, comme aussi par des lectures nombreuses et variées se rattachant au même sujet.

— Homère! l'*Iliade*! dira peut-être plus d'un lecteur, même sérieux, à la seule vue du titre de ce volume, Homère! l'*Iliade*! mais cela est bien vieux! bien loin de nous! et d'ailleurs, que n'a-t-on pas dit, que n'a-t-on pas écrit sur cette matière?

A ceux qui seraient tentés de nous faire cette objection, nous répondrons par ces paroles d'un éminent critique de nos jours, et sous les auspices duquel nous aimons à placer un travail consacré à la littérature grecque: « Je ne pense pas, dit avec raison M. Patin dans la préface de ses *Études sur les tragiques grecs*, je ne pense pas avoir à m'excuser de revenir après tant d'autres, sur un si ancien sujet. Il n'y a point d'ancien sujet pour un professeur voué par devoir à l'antiquité, et peut-être n'y a-t-il pour personne de sujet entièrement épuisé. Le point de vue de la critique, rétréci et faussé par les ignorances et les préjugés de chaque époque, gagne perpétuellement en étendue, en rectitude, et ce qu'elle a le plus fréquemment décrit et jugé, peut reprendre ainsi, à la longue, grâce au

Digitized by Google

temps que vieillit le faux et rajeunit le vrai, quelque nouveauté... »

Nous estimons qu'il en est ainsi pour Homère.

Dans ces études, du reste, comme dans le *cours* dont elles sont le fruit, nous avons suivi un plan, une méthode qui n'avaient pas encore été appliqués, nous le croyons du moins, aux poëmes homériques. Je m'explique.

On composerait certainement une immense bibliothèque avec tout ce qui a été écrit sur Homère, sans parler des anciens et de l'école d'Alexandrie, mais seulement depuis Eustathe jusqu'à nos jours. Quel vaste répertoire ! quel Océan, pour ainsi dire, de travaux de tout genre ! Scholies, éditions savantes, commentaires philologiques, grammaticaux, littéraires; éclaircissements de toute sorte, allégoriques, philosophiques, géographiques et historiques; essais sur le génie et les écrits d'Homère; jugements détachés sur telle ou telle rhapsodie, sur tel ou tel épisode; codes formulés, d'après Homère, pour la composition d'un poëme épique; disputes littéraires, tantôt pour, tantôt contre Homère; polémiques ardentes au sujet de l'authenticité de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*; traductions des œuvres d'Homère dans toutes les langues vivantes, précédées de préfaces remarquables et accompagnées de notes curieuses et intéressantes; examens critiques d'Homère et de ses poëmes, faits par d'estimables historiens de la littérature grecque, modernes et contemporains; que sais-je enfin ? Mais, au milieu de tant d'in-folios, de volumes, de brochures et de dissertations, il ne se trouve pas, que nous sachions, un livre où l'on ait étudié soit l'*Iliade*, soit l'*Odyssée* d'une manière suivie, dé-

taillée, chant par chant, scène par scène, situation par situation; un livre, où l'on ait fait passer sous les yeux du lecteur, en les commentant au fur et à mesure, les beautés les plus frappantes de l'un ou de l'autre de ces deux poëmes, dans l'ordre où elles se succèdent depuis le commencement jusqu'à la fin; un travail d'ensemble, en un mot et vraiment littéraire, à la manière des *Études* de feu M. Tissot sur Virgile[1], ou des *Études* si instructives et si attrayantes à la fois de M. Patin sur les tragiques d'Athènes.

D'un côté, l'exemple de ces illustres maitres, — s'il faut désespérer de les égaler, il est permis du moins de marcher sur leurs traces, d'imiter leur méthode, de s'éclairer de leur goût, — de l'autre côté, l'absence dans les œuvres de notre critique littéraire d'un ouvrage sur Homère, conçu dans cet esprit, voilà ce qui nous a engagé à essayer, dans la mesure de nos forces, notre travail sur l'*Iliade*, la plus populaire, après tout, des deux épopées homériques. Hâtons-nous cependant de le dire: nos Études n'embrassent pas l'*Iliade* tout entière; il s'en faut; mais seulement les rhapsodies les plus connues et les plus justement célèbres de ce poëme. Quoique le sujet le comportât, il y a néanmoins dans l'*Iliade* trop de combats; cela pouvait, cela devait intéresser les Grecs du temps d'Homère; ils retrouvaient, en effet, dans les récits de ce genre, et les détails de stratégie en usage encore de leur temps, et le plus souvent aussi les faits d'armes de leurs ancêtres. Mais, pour nous autres modernes, les descrip-

[1] *Études sur Virgile comparé avec tous les poëtes épiques et dramatiques anciens et modernes.*

tions de cette nature, malgré la fécondité d'imagination du poëte et la variété de ses coups de pinceau, finissent par engendrer la monotonie et la fatigue. Aussi, à part deux ou trois chants, sur lesquels nous avons insisté pour donner au lecteur une idée du génie d'Homère comme peintre de batailles, nous avons laissé de côté ces récits si multiples, nous bornant chaque fois cependant à les résumer exactement et brièvement pour n'interrompre en rien le fil du poëme et de la narration générale; mais, nous nous sommes surtout attaché à ceux des chants de l'*Iliade*, renfermant des beautés appréciables dans tous les temps, et nous avons cherché à mettre en évidence celles des qualités d'Homère qui lui ont, au plus juste titre, assuré l'immortalité.

Tout en profitant des divers travaux de nos devanciers, et particulièrement des notes si profondes de *Heyne*, et des observations si judicieuses de *Dugas-Montbel*, nous nous sommes efforcé surtout de donner au lecteur nos propres impressions. Homère est pour nous une vieille connaissance; dès notre enfance, — qu'on nous permette cette confidence, — nous avons eu pour lui une sorte de prédilection; nous nous sentions attiré vers son génie à la fois si simple et si grand, et de bonne heure il nous a semblé que nous avions un vif sentiment de certaines de ses beautés. Cette prédilection, ce goût pour Homère, n'ont fait que s'accroître chez nous. Aussi, est-ce avec un véritable bonheur et une émotion profonde que, dans nos leçons comme dans nos analyses écrites, nous avons abordé, pour les exposer à notre manière, les épisodes les plus connus et les plus célèbres de l'*Iliade;* épisodes

que nous avons examinés avec les plus grands détails et dans l'étude desquels nous avons mis, nous pouvons bien le dire, toute notre âme et tout notre cœur.

Chaque fois aussi, dans ces morceaux comme dans nos Études sur d'autres chants de l'*Iliade*, nous avons rapproché d'Homère les diverses compositions épiques, tragiques, lyriques et autres, prises dans toutes les littératures qui nous paraissaient dériver d'Homère ou offrir avec quelques-unes de ses créations de curieux points de ressemblance. Ces Études sont devenues ainsi de vraies études de littérature comparée. En suivant à travers les siècles la filiation de tel caractère, de tel sentiment, de telle passion, nous avons pu constater tantôt le progrès, tantôt la décadence de l'art, et arriver ainsi, si ce mot n'était pas trop ambitieux, à une sorte de philosophie de la littérature. Parmi les parallèles que nous avons établis entre Homère et d'autres ouvrages, d'autres poëtes, d'autres écrivains, nous croyons en avoir signalé un assez grand nombre qu'on n'avait pas encore indiqués; et à cette occasion, comme en beaucoup d'autres du même genre, nous osons même nous flatter d'avoir émis quelques idées neuves. Nous nous en rapportons pour cela à l'impartialité du lecteur que nous renvoyons aux différents chapitres de ce volume, sans lui en désigner aucun de préférence, et il pourra saisir facilement, nous l'espérons du moins, l'esprit général et ce que nous croyons le côté neuf de notre travail.

Nous ne nous sommes pas moins attaché à la partie morale de l'*Iliade*. Homère, sans doute, n'est pas un moraliste procédant d'une manière didactique, c'est-à-dire par

aphorismes et par maximes. Il n'y a pas chez lui de théorie, de système arrêtés à l'avance. Un poëme épique n'est point un traité de morale en règle. Mais, malgré cela, et en dépit du trop sévère Platon, les hommes sensés de tous les temps ont regardé Homère comme un poëte éminemment moral. Horace l'a jugé tel, et longtemps après, un père de l'Église grecque, saint Basile, pensait de même. La morale d'Homère, on peut le dire, consiste d'un côté dans la vraie et fidèle expression des sentiments, des caractères et des passions, expression dans laquelle l'homme se reconnaît à chaque pas et peut profiter pour lui-même des admirables révélations que le génie du poëte nous fait de notre propre nature. D'un autre côté, chez Homère, la morale ressort des situations qu'il a su trouver et des réflexions qu'il prête dans telle ou telle circonstance, à ses héros, à ses personnages. Les endroits de ce genre sont nombreux dans l'*Iliade*; là, on ne prêche pas la morale, mais on l'y met en action. L'intention de faire aimer la vertu est partout évidente chez le poëte; encore une fois, il ne dogmatise pas, ce qui serait trop souvent fastidieux, mais la leçon chez lui ressort des événements; et pour nous, chaque fois qu'il y a eu lieu, nous avons indiqué le sens moral qui ressort des principales inventions d'Homère. De là, le double titre que nous avons donné à ces Études.

Avec ce que l'on sait maintenant du plan et de l'esprit de ce livre, on comprendra facilement que nous avons dû et voulu faire de longues et fréquentes citations empruntées à la fois à Homère et à un grand nombre de poëtes de tous les temps et de tous les pays, que nous avons comparés à Homère. Toutes ces citations nous les avons

traduites sur les textes. Pour ce qui est d'Homère, la version remarquable à plus d'un titre de Dugas-Montbel nous a beaucoup servi ; mais elle ne nous a pas toujours satisfait, et à une élégance continue, — c'est un des caractères de cette traduction, — nous avons préféré une rigoureuse exactitude, un calque fidèle fait sur la pensée de l'original.

Nous avons tâché de conserver à ce travail quelque chose du mouvement, de la chaleur et de l'animation de la parole parlée, et à très-peu de chose près, nous donnons ici nos leçons sur Homère telles qu'elles ont été exposées devant un auditoire nombreux et choisi, dont la bienveillance ne nous a jamais fait défaut. Écrites, puissent ces mêmes pages qui s'adressent à la fois aux lettrés de profession et aux gens du monde, obtenir quelque chose de la même sympathie auprès du lecteur. En France, Dieu merci, malgré les préoccupations d'un siècle affairé et prosaïque, bon nombre de personnes restent fidèles encore au culte des lettres classiques et remontent volontiers de temps à autre vers les hautes sources de l'antiquité. Et qu'est-ce que l'antiquité offre de supérieur à Homère ?

AVANT-PROPOS.

Vers l'an 1194, avant l'ère chrétienne, un événement mémorable s'est produit dans la haute antiquité, et bien que la fable s'en soit emparée, cet événement, pour le fond des choses, n'en est pas moins historique. La guerre de Troie eut sans doute pour cause de part et d'autre l'ambition de deux maisons toutes puissantes, les prétentions de la race d'Agamemnon à l'empire de Priam possédé autrefois par Tantale aïeul des Atrides, les griefs des Troyens contre un ancien prince d'Argos, Hercule, qui avait jadis conquis Ilion et détruit la puissance de Laomédon ; des deux côtés peut-être aussi, le désir de libre navigation dans la mer Égée, etc., etc. L'enlèvement d'Hélène ne fut vraisemblablement que le prétexte de cette lutte gigantesque où l'on vit la Grèce divisée encore en une foule de petites monarchies continentales et insulaires, se lever comme un seul homme contre la Troade. L'opiniâtreté de la résistance, et l'état peu avancé, à cette époque, de l'art de la guerre, expliquent la durée de ce siége qui servit comme de théâtre à tant d'exploits, à tant de glorieux trépas. Longtemps après, le monde grec et le monde barbare ont dû garder le souvenir de ce choc épouvantable et des malheurs qui en furent la suite. Puis, une fois le deuil des familles qui avaient eu à déplorer la perte d'un si grand nombre des leurs, éteint, la gloire du succès dut seule survivre chez les Grecs demeurés vainqueurs. Cette gloire devint comme le patrimoine des générations suivantes. Pendant deux ou trois siècles, on ne devait s'entretenir que de ce grand fait d'armes et des divers épisodes auxquels il donna lieu. L'éloignement des temps, l'amour du

merveilleux augmentait encore, s'il était possible, les proportions de cette guerre, et la rendait de plus en plus intéressante pour les descendants des héros qui s'étaient illustrés, ou avaient péri, devant Troie. Bien des rhapsodes ou chantres ambulants avaient sans doute déjà célébré devant les peuples attentifs plus d'un guerrier, plus d'un exploit, plus d'un incident terrible ou touchant de la guerre de Troie, quand, pour embrasser d'un seul coup d'œil les principaux événements de cette guerre, se rencontra un homme d'un génie supérieur, instruit dans l'histoire de son pays, enthousiasmé des hauts faits des Grecs ses ancêtres vainqueurs d'Ilion, et embrasé du feu sacré de la poésie. Cet homme, ce fut Homère. « Il conçut le projet de réunir ces souvenirs épars, et de reconstruire dans ses chants un passé rempli de tant de gloire. L'*Iliade*, histoire poétique de ce mouvement héroïque, qui précipite naturellement les peuples vers la guerre et vers la conquête, existait déjà dans l'âme des Grecs ; c'est Homère qui l'a mise au dehors par la parole[1]. »

Homère naquit, selon les calculs les plus probables, environ trois cents ans après la guerre de Troie, dans l'Ionie, d'une de ces colonies grecques qui, après la conquête du Péloponèse par les Héraclides vinrent s'établir dans l'Asie-Mineure. On le croit Ionien, parce que c'est du dialecte ionien qu'il s'est servi, que c'est de l'Ionie dont il paraît avoir le mieux connu les institutions et les mœurs[2], et dont aussi il a décrit le climat et les sites. Telle avait été du moins pendant bien longtemps l'opinion

[1] M. Bignan, *Essai sur l'épopée homérique*, p. L.

[2] Voir les raisons que donne à ce sujet Otf. Müller, *Geschichte der griechischen Litteratur*, ch. 5, p. 77 et 78.



vulgaire sur l'auteur de l'*Iliade*, quand dans les dernières années du dix-huitième siècle commença à surgir, à s'agiter et à grandir cette fameuse controverse au sujet de l'authenticité de la personne et des poëmes d'Homère. Déjà au dix-septième siècle, l'abbé d'Aubignac et Perrault en France, et plus tard, Wood en Angleterre, Vico en Italie, avaient exprimé des doutes sur l'existence d'Homère et l'unité de ses œuvres. Mais, ce fut le célèbre professeur de l'Université de Halle, Frédéric-Auguste Wolf, qui approfondissant ces questions avec la sagacité du génie et le secours d'une érudition immense, se fit comme le porte-enseigne de cette insurrection littéraire contre toutes les idées reçues jusqu'alors sur cette importante question. Si le point de départ de Wolf était juste, sès conclusions, on peut bien l'avancer, ne furent qu'un brillant paradoxe. C'est le cas ici de dire un mot de cette polémique qui, du reste, s'est bien apaisée depuis quelques années.

L'opinion de Wolf, longuement et savamment exposée dans ses célèbres *Prolégomènes*, peut se résumer ainsi : « du temps d'Homère l'écriture devait être à peine connue, et ne pouvait, en aucun cas, avoir servi à composer des poëmes aussi vastes que l'*Iliade* et l'*Odyssée*; l'auteur de l'*Iliade* n'en a pas fait usage, et c'est par la mémoire seulement que l'*Iliade* et l'*Odyssée* ont pu être transmises aux Grecs, jusqu'à l'époque où les poëmes homériques furent, grâce à l'écriture connue alors définitivement, rédigées sous le règne de Pisistrate. Les diverses rhapsodies dont se composent ces poëmes, sont autant de chants nationaux sur un seul événement, chants composés à différentes époques et cousus ensemble par les critiques qui leur ont

donné la suite que nous y remarquons aujourd'hui. L'*Iliade* et l'*Odyssée* offrent des contradictions qui prouvent une fois de plus qu'elles ne sont pas l'ouvrage d'un seul et même homme.»

Nous croyons avec Wolf[1], qui nous paraît l'avoir démontré jusqu'à l'évidence[2], que l'auteur de l'*Iliade* n'a point fait usage de l'écriture. Cette opinion est confirmée encore par l'examen attentif qu'on a fait de nos jours du caractère même de la versification homérique ; les irrégularités et les nombreuses licences de cette versification ne peuvent, en effet, s'expliquer qu'autant qu'on admet que ces poëmes ont été chantés et non écrits ni lus par conséquent[3].

Nous sommes frappé, comme l'avait été Wolf, du grand nombre d'incohérences dont est remplie l'*Iliade;* mais nous estimons qu'on peut admettre chez l'auteur de l'*Iliade* et l'ignorance de l'art d'écrire et des irrégularités dans le cours du poëme, sans se laisser entraîner pour cela aux conclusions du professeur de Halle. En effet, l'*Iliade* et l'*Odyssée* ont pu parfaitement se transmettre d'âge en âge par la toute-puissance de la mémoire, et de leur auteur qui les récitait d'abord, et des rhapsodes ensuite, ces rhapsodes qui chez les anciens, à une certaine époque, servaient de véhicule à la pensée et se trouvaient être comme des livres vivants. Les exemples de cette toute-puissance

1 Cette opinion est aussi celle de Wood, d'Ottfried Müller, de Heyne, de Dugas-Montbel et de beaucoup d'autres.

2 *Prolegomena ad Homerum, sive de operum homericorum prisca et genuina forma, variisque mutationibus.* Halis Sax, 1795, in-8.

3 Voir Geppert, *Sur l'origine des chants homériques*, 2e part., 1re sect., p. 7 (Leipzig 1840). — Voir encore les excellentes observations sur le même sujet et dans le même sens de M. Egger, dans son introduction à l'*Étude de la littérature grecque*. Notes, p. 319-324



de la mémoire chez les peuples, à qui l'art d'écrire est inconnu, sont nombreux et parfaitement constatés [1]. Et pour n'en citer qu'un seul, on sait aujourd'hui que l'immense *Iliade* indienne, connue sous le nom de *Ramayána*, et composée de quarante mille vers, nous est parvenue sans le secours de l'écriture [2].

Les contradictions qu'on a relevées dans l'*Iliade* ne prouvent rien contre l'authenticité de cette épopée. Les poëmes de ce genre se récitaient chez les anciens par morceaux détachés, et en pareil cas, il arrivait plus d'une fois aux rhapsodes qui étaient souvent eux-mêmes des poëtes plus ou moins distingués, d'ajouter des introductions, des épilogues, et toutes sortes de vers de leur propre composition aux épisodes qu'ils chantaient dans telle ou telle ville, devant tel ou tel auditoire. Ils se souciaient assez peu de nuire à l'ensemble de l'œuvre homérique, pourvu que l'amour-propre de ceux qui les écoutaient et leur intérêt personnel y trouvassent leur compte. De là un grand nombre d'interpolations dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, sans en compter beaucoup d'autres dont il est difficile de reconnaître la source. De là aussi des contradictions dont il serait injuste de rendre responsable l'auteur de l'*Iliade*. Comment donc a-t-on pu conclure et de l'ignorance de l'écriture au temps d'Homère et de certaines incohérences que présente l'*Iliade*, à une *Iliade* qui serait une compilation, une collection de chants dus à des poëtes divers par le génie, divers par la date de leur existence? Que deviendrait alors la tradition répandue de temps immémorial sur l'existence d'Homère? que deviendrait

[1] Voir M. Bignan, *loc. cit.*, p. XXVI et XXVII.

[2] Voir M. Burnouf, *Introduction au Bhâgavata Purâna*, et M. Gorrezio, *Introduzione al testo sanscrito del Remayana*, cités par M. Egger, *loc. cit.*, p. 516

le consentement unanime des peuples à ce sujet ? Pourquoi, — ce qui est un argument plus sérieux, — pourquoi Pisistrate aurait-il eu l'idée d'attribuer à Homère le plan de son poëme, si la tradition n'avait pas été constante à cet égard ? Pourquoi, si l'*Iliade* eût été la réunion d'une foule de petites épopées détachées, Pisistrate aurait-il eu la pensée d'en faire un tout, un ensemble épique ? Comment expliquer enfin avec le système de Wolf, l'unité qui règne dans l'*Iliade?* Cette unité, on a beau la contester, elle existe, et de la manière la plus frappante. Le lecteur qui veut être de bonne foi, ne saurait nier que, depuis le commencement jusqu'à la fin, tout se lie, s'enchaîne dans l'*Iliade*. Les événements naissent les uns des autres : l'insulte faite à Achille provoque sa colère ; sa colère amène sa retraite ; sa retraite cause le malheur des Grecs et détermine Patrocle au combat. La mort de Patrocle arme de nouveau son ami, dont la fureur ne s'apaise que lorsqu'Hector est tombé sous ses coups. La mort d'Hector, quoi qu'on ait prétendu à ce sujet, devait, vu l'importance qu'attachaient les anciens aux honneurs de la sépulture, conduire Priam dans la tente d'Achille, pour obtenir le cadavre d'Hector. Ainsi donc l'*Iliade* offre un vaste et harmonieux ensemble. Un ancien l'a dit[1] et un moderne[2] l'a répété : de même que l'univers révèle un créateur, de même l'*Iliade* dénote un auteur unique qui l'a conçue et coordonnée. Soutenir que l'*Iliade* est un composé de diverses rhapsodies d'auteurs divers, c'est supposer qu'une foule de rhapsodes se seraient entendus, à diverses époques, pour travailler sur le même sujet. Conclusion absurde, puisqu'on attribue-

[1] Cicéron. — [2] Fénelon.

rait au hasard le pouvoir de former un tout, dont l'harmonie et l'unité ne peuvent être l'œuvre que d'une seule et même intelligence. Nous croyons donc qu'il n'y a et qu'il n'y a jamais eu qu'un seul Homère, partant qu'une seule *Iliade*.

Homère ! l'*Iliade !* deux noms inséparables, magiques, immortels. Ils ont survécu aux ruines des siècles, par conséquent à toutes les vicissitudes des croyances, des institutions, du goût; et aujourd'hui encore ils sont présents à tous les esprits cultivés. Il y a plus : par un rare privilége du génie, dont ils sont comme l'expression et l'emblême, ils ont pris possession en quelque sorte de l'imagination humaine. Aussi bien c'est du génie d'Homère que sont sortis, comme de leur source la plus haute et la plus féconde, tous les éléments qui constituent la littérature proprement dite : l'épopée, et avec l'épopée, le drame, l'ode, l'histoire, l'éloquence. Dans Homère quelle étonnante variété ! Quel heureux mélange de couleurs et de tons ! Ce qui frappe, charme, éblouit à la fois chez Homère, c'est le naturel des sentiments, la vérité des caractères, le souffle puissant de la passion, la fécondité de l'imagination, la grâce des détails, le pathétique des situations, la délicieuse simplicité du récit, l'élévation de la pensée, une sauvage énergie mêlée aux affections les plus tendres et les saisissants tableaux de la nature dans ce qu'elle a de plus poétique, de plus vrai et de plus grandiose. Voilà aussi ce que nous voudrions faire ressortir, dans ces *Études*, ces *Scènes*. Examinons donc, sans plus tarder, dans ses parties les plus saillantes et dans ses détails les plus curieux, le merveilleux et impérissable monument de l'*Iliade*, bâti par le génie d'Homère en l'honneur de la Grèce et à la gloire de l'esprit humain.

ÉTUDES LITTÉRAIRES ET MORALES

SUR

HOMÈRE.

SCÈNES TIRÉES DE L'ILIADE.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE. Le premier livre de l'*Iliade*. — Le théâtre des événements; les faits de l'avant-scène. — Homère jette le lecteur au milieu du sujet; Chrysès. — Le génie descriptif d'Homère. — Calchas, Agamemnon, Achille. — Racine imite ou plutôt traduit Homère; exemples. — Traits de mœurs; les raffinés et Platon scandalisés à tort. — Nestor; son intervention; Virgile dans une comparaison célèbre semble s'être souvenu de cet endroit d'Homère. — Opinion d'Aristote sur une partie du discours de Nestor; analyse. — Nœud de l'*Iliade*. — Pourquoi on aime Achille autant qu'on l'admire. — Thétis. — Achille rappelle la Camille de Corneille et l'Hermione de Racine. — Caractère particulier de la seconde moitié du premier livre de l'*Iliade*. — Réflexions sur la mythologie d'Homère; opinion d'un critique contemporain. — La Thétis d'Homère et la Vénus de Virgile dans le premier livre de l'Énéide. — Scène comique; Jupiter, Junon et Thétis; *Chrysale*, *Philaminte* et *Martine* dans Molière. — Homère passe d'un ton à un autre. — Le Jupiter de Phidias calqué sur le Jupiter d'Homère. — Le nœud du poëme se resserre. — Les dieux d'Homère sont des hommes. Une querelle de ménage olympien. — Junon et Vulcain; le rire inextinguible des immortels. — Récapitulation; jugement.

Figurons-nous d'abord le lieu de la scène où vont se passer la plupart des événements de l'*Iliade* : à notre gauche

la Propontide, l'Hellespont, la mer Égée; le long des rivages de ces trois mers et du côté de l'Asie, seize cents navires rangés par ordre de nationalité et qui ont amené sur le territoire troyen plus de cent mille hommes[1]. Devant ces navires une multitude de tentes où campent les Grecs. A droite, cette fameuse plaine troyenne, théâtre futur de tant de brillants faits d'armes, et traversée par le Simoïs et le Xanthe ou Scamandre, allant se jeter dans l'Hellespont après s'être réunis à peu de distance de leur embouchure. Plus loin, et toujours à droite, la ville de Troie avec ses remparts, ses tours, ses plate-formes et ses portes, dont l'une, la porte Scée, au-dessus de laquelle et près de laquelle se passera, on le verra dans la suite, plus d'un épisode important, s'ouvre sur la plaine même qui conduit vers le champ de bataille. Derrière Troie, la chaîne bleuâtre du mont Ida où Paris rendit le jugement célèbre, devenu par la suite si fatal à sa patrie.

Un mot maintenant sur les principaux faits de l'avant-scène : il y a près de neuf ans que les Grecs campent sur le sol de l'Asie. Un grand nombre de pays et de cités dépendant de l'empire de Priam sont tombés en leur pouvoir, entre autres Thèbes en Cilicie et Lyrnesse. En s'emparant de Thèbes, Achille a massacré toute la famille d'Éétion, père d'Andromaque épouse d'Hector et allié de Priam. Lors du partage du butin, Chryséis, jeune fille d'une rare beauté, dont le père, Chrysès, prêtre d'Apollon, habitait la petite ville de Chryse, au sud d'Ilion et sur la mer Égée, est échue en partage au fils d'Atrée, tandis qu'après le sac de Lyrnesse, une autre jeune fille, non moins belle, fut donnée par les vainqueurs à Achille, comme récompense de sa valeur. Chryséis et Briséis ! sujet de discorde pour les chefs des Grecs, et de malheur

[1] Voir le *dénombrement* de l'armée grecque. *Il.*, Lib. II, v. 495, s. qq.

pour l'armée. Agamemnon ayant dû rendre de par la volonté des dieux Chryséis à son père, enleva Briséis à Achille. *Inde iræ!* Dès ce moment, le fils de Thétis blessé dans son amour-propre et dans son orgueil bien plus encore que dans son amour, se sépare d'Agamemnon et de l'armée, se retire sous sa tente, et prive ainsi les Grecs du secours précieux de son bras. Nous verrons par la suite combien cette retraite coûta cher aux Grecs ; mais avant, le poëte va nous faire assister à toutes les phases de cette querelle fameuse entre les deux chefs de l'armée ; il nous en montrera l'origine, les progrès et le fatal dénouement en mettant tout de suite sous nos yeux les personnages avec leurs caractères et leurs passions.

Par un trait de génie, devenu depuis une règle de l'art, Homère, dès le début, nous jette au milieu des événements. La première figure qu'il met sous nos yeux, est celle du prêtre Chrysès. Ce malheureux père dont Agamemnon, en vertu des lois cruelles et brutales de la guerre, possède la fille, se rend auprès des vaisseaux et dans le camp des Grecs, apportant avec lui une riche rançon. Le poëte nous le montre revêtu des insignes de ses fonctions et dans l'attitude d'un suppliant. Dans ses mains il tient le sceptre d'or et les bandelettes d'Apollon. Les paroles qu'Homère place dans la bouche de Chrysès, sont un modèle de convenance et de simplicité :

« Atrides et vous tous Grecs aux belles chaussures, que « les dieux habitants du palais de l'Olympe vous donnent de « renverser la ville de Priam et de retourner heureusement « dans vos demeures ! Mais rendez-moi ma fille chérie et « recevez cette rançon, si vous respectez le fils de Jupiter « Apollon, qui lance au loin les traits [1]. »

En vain le peuple approuve par un murmure favorable la

[1] *Il.* I, v. 17-22.

prière du prêtre ; que peut la raison contre l'aveuglement de la passion ? Agamemnon aime Chryséis ; il l'aime du moins comme un maître souverain aime une esclave dont la beauté l'a soudain subjugué. Aussi la demande de Chryséis l'irrite et l'égare ; il congédie avec hauteur et cruauté le pauvre père qui obéit en tremblant et s'éloigne « co-« toyant en silence le rivage de la mer retentissante. » Mais, à mesure qu'il s'éloigne le courage lui revient ; il exhale du moins plus librement sa douleur et il prie Apollon dont il a toujours fidèlement et pieusement desservi les autels, de le venger.

Ici et tout de suite la brillante et pittoresque imagination d'Homère se donne carrière :

« Apollon l'entendit. Il s'élance des sommets de l'Olympe, « portant sur ses épaules l'arc et le riche carquois. Dans sa « course précipitée, les flèches retentissent sur les épaules « du dieu courroucé. Il s'avance semblable à la nuit, se « place loin des vaisseaux et fait voler un trait. L'arc d'ar-« gent fait entendre un bruit terrible [1]. Il atteint d'abord « les mules et les chiens agiles ; mais bientôt tournant ses « flèches homicides contre les Grecs, il les frappe eux-« mêmes, et sans cesse de nombreux bûchers dévorent les « cadavres. Neuf jours durant les flèches du dieu volent sur « l'armée. »

Le dixième jour, sur l'inspiration de Junon affligée du sort des Grecs, Achille convoque l'assemblée, et, en présence des chefs de l'armée, propose, comme cela se faisait en pareil cas, dans ces temps reculés, de consulter un devin, afin que l'on connaisse la cause de la colère des dieux et

[1] *Lebrun* a imité ce passage avec bonheur :

Apollon à ses cris du haut du ciel s'élance
L'arç en main et le cœur enflammé de vengeance,
Sur l'épaule du dieu ses flèches en fureur
Font rendre au carquois d'or, un son plein de terreur.

les moyens de l'apaiser [1]. Alors se lève le fils de Thestor, le devin, en quelque sorte officiel, de l'armée, Calchas, qui « sait le présent, le passé et l'avenir. » Mais, avant de parler, il demande à Achille de le protéger dans le cas où ses paroles viendraient à blesser un personnage puissant ; et Achille lui promet son appui, dût Calchas, par ses discours, offenser Agamemnon lui-même. C'est lui, c'est Agamemnon, en effet, que le devin accuse d'être la cause du mal dont souffrent les Grecs ; car il a dédaigné les offres de Chrysès ; il a refusé de lui rendre sa fille et l'a chassé du camp. Qu'on le sache donc bien, la peste ne cessera de sévir contre les Grecs qu'autant que Chryséis aura été rendue à son père, et qu'Apollon aura été satisfait par une hécatombe.

Qu'on se figure l'effet produit par ces paroles sur Agamemnon ; il est là, pénétré de douleur, l'œil en feu, la colère dans l'âme ; et lançant à Calchas de sinistres regards, il l'accable de reproches :

« Devin de malheurs, jamais tu ne m'as annoncé rien de « satisfaisant ; ton esprit se plaît toujours à présager des « désastres ; jamais tu n'as dit une parole, jamais tu n'as « accompli une action qui n'ait été funeste ; et maintenant, « faisant parler les dieux, tu dis aux Grecs assemblés, qu'A-

[1] Les devins jouent dans l'histoire et dans la littérature grecque un rôle important. Ils sont mêlés à tous les grands événements civils et militaires. Orphée accompagne comme devin et comme poëte l'expédition des Argonautes ; Amphiaraüs est le devin de l'armée argienne marchant contre Thèbes (voir Eschyle, *Les sept chefs*, et Stace, *La Thébaïde*) ; Tirésias le devin est consulté par Œdipe dans un cas tout analogue à celui où se trouve Achille ; la peste ravageait Thèbes (voir Sophocle dans *Œdipe roi*), comme ici elle ravage le camp des Grecs. Enfin, lors du départ des Grecs pour Troie, ce fut le devin Calchas qui dirigeait la flotte, ce fut lui qui prédit que la guerre durerait dix ans et qu'on n'obtiendrait des vents favorables qu'en sacrifiant Iphigénie. C'est ce même Calchas qui, sur l'invitation d'Achille, va révéler la volonté des dieux.

« pollon nous accable de maux puisque j'ai refusé la riche « rançon de la jeune Chryséis. Sans doute, je désire la ra- « mener dans mon palais ; je la préfère même à Clytem- « nestre.... Toutefois, je consens à la rendre, si c'est là le « meilleur parti : je veux le salut du peuple et non pas sa « perte [1]. »

Nous ne sommes qu'au début et déjà quel mouvement ! quelle animation ! quelle imitation frappante de la nature ! Je comprends, ô Agamemnon, votre courroux contre Calchas : non, il n'a jamais été pour vous qu'un devin de malheurs ; témoin le jour où dans le port d'Aulis, il y a dix ans bientôt, parlant au nom des dieux, il vous annonçait que le chemin de Troie ne s'ouvrirait devant les Grecs que lorsque vous aurez sacrifié Iphigénie, votre fille ; mais je reconnais ainsi votre force d'âme, quand, malgré votre amour pour Chryséis, vous consentez à la renvoyer, « si « c'est là le meilleur parti ; » votre habile politique, quand, en présence du peuple, vous annoncez que vous mettez par-dessus tout le salut du peuple ; la hauteur et la violence de votre caractère, quand vous ajoutez ensuite qu'il vous faut un autre prix à la place de celui qu'on vous a enlevé, et que si on vous le refuse, « vous irez vous « même ravir la récompense ou d'Ulysse, ou d'Ajax, ou « d'Achille [2]. »

Achille ainsi interpellé commence à sortir de la modération qu'il a gardée jusqu'ici. Sa colère s'allume peu à peu ; ce sont les premiers grondements de la tempête qui se déchaînera tout à l'heure dans son cœur. Agamemnon lui paraît *avide et impudent*. Qui des Grecs voudra désormais lui obéir ? Pour qui Achille est-il venu combattre sur ces bords ? Il n'a pas, lui, à se plaindre des Troyens ; ils ne sont pas coupables envers Achille ; ils n'ont jamais ravagé

[1] V. 106-118.
[2] V. 138.

ses champs ; ils ne lui ont jamais enlevé « ni ses bœufs, ni « ses chevaux ; » c'est pour servir Agamemnon qu'il a quitté la Thessalie, sa patrie ; c'est pour venger l'insulte faite à Ménélas, son frère, qu'il est venu combattre au milieu des Grecs ; et maintenant ne menace-t-il pas Achille de lui enlever Briséis, le prix de sa valeur, et qui lui fut donné par les Grecs ? Qui supporte tout le poids de la guerre, si ce n'est Achille ? mais il quittera l'armée, il retournera en Thessalie, il abandonnera Agamemnon au mépris des Grecs et à sa propre impuissance.

Racine, qui lui aussi prenait son bien partout où il le trouvait, butinait en vraie abeille littéraire sur toutes les fleurs de l'antiquité et particulièrement sur celles de la littérature grecque pour composer ainsi le miel de sa divine poésie. Il n'imite pas seulement Euripide, mais aussi Homère ; que dis-je ? imiter ! il le traduisait et transportait presque tout d'une pièce, dans ses tragédies, les personnages de l'*Iliade*.

J'ouvre *Iphigénie* et dans la querelle entre Agamemnon et Achille, c'est l'Achille de l'*Iliade* que je retrouve :

. . . .
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre,
Aux champs thessaliens osèrent-ils descendre,
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou *ma femme* ou *ma sœur* [1] ?
Qu'ai-je à me plaindre ? Où sont les pertes que j'ai faites ?
Je n'y vais que pour vous barbare que vous êtes.
. . . .
Et quel fut le dessein qui nous assemble tous ?
Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux [2].

[1] *Ou ma femme ou ma sœur.* Dans Homère, Achille dit « mes bœufs ou « mes chevaux. » Οὐ γὰρ πώποτ' ἐμὰς βοῦς ἤλασαν οὐδὲ μὲν ἵππους. Racine a peur de ces deux mots si énergiques pourtant et si conformes au caractère du personnage ; il adoucit les nuances, comme il fait toujours ; il traduit Homère, comme il traduit Euripide, souvent avec trop de timidité.

[2] *Iphigénie*, act. IV, sc. 6.

Rien de beau et en même temps de passionné comme la réplique d'Agamemnon dans Homère. Ce n'est plus de l'épopée, c'est du drame. Achille, on se le rappelle, avait menacé le roi de s'en retrourner sans retard avec ses soldats dans la Thessalie. Agamemnon lui répond :

« Fuis donc, si ton cœur te pousse à la fuite. Je ne te « prie point de rester ici pour ma cause ; assez d'autres « sont près de moi qui m'honoreront, et surtout le grand « Jupiter. De tous les rois, ses enfants, tu m'es le plus « odieux. Tu ne respires que discordes, guerres et combats. « Si tu possèdes plus de force, c'est un dieu qui te l'a « donnée. Ramène dans ton pays tes vaisseaux et tes com- « pagnons et va régner sur les Myrmidons. Je ne me sou- « cie en aucune façon de toi ; ta colère ne me touche pas « et je te brave encore par cette menace. »

Racine, en imitant encore ce morceau, en a fait le meilleur des commentaires :

Fuyez donc, retournez dans votre Thessalie,
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie
Assez d'autres viendront à mes ordres soumis
Se *couvrir de lauriers qui vous furent promis*,
Et par d'heureux exploits forçant la destinée
Trouveront d'Ilion la fatale journée,
J'entrevois vos mépris et juge à vos discours...
Combien j'achèterais vos superbes secours.
. . . .
Fuyez, je ne crains point votre impuissant courroux
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous [1].

Et dans Homère, Agamemnon achève d'allumer la colère d'Achille, quand, sortant des menaces vagues qu'il avait faites tout d'abord d'enlever la captive soit d'Achille, soit d'Ulysse, soit d'Ajax, il dit qu'après avoir renvoyé Chryséis, il ira lui-même enlever jusque dans la tente

[1] *Iphigénie*, act. IV, sc. 6.

d'Achille la belle Briséis pour apprendre de la sorte au fils de Pélée combien le roi est au-dessus de lui.

Achille bondit sous le double aiguillon de la colère et de la douleur. Deux partis agitent son cœur ; il se demande s'il ne percera pas avec son glaive l'audacieux Agamemnon, ou bien s'il devra maîtriser sa fureur. Déjà il a tiré son épée du fourreau.... Que va-t-il arriver ?

Ici un gracieux incident. *Merveilleux* pour nous autres modernes, il était tout *naturel* pour des Grecs habitués par leurs croyances religieuses, à l'intervention fréquente des dieux dans les choses humaines. Minerve, envoyée par Junon qui chérit les deux guerriers, descend de l'Olympe ; elle se glisse derrière Achille, et, visible pour lui seul, elle le saisit par sa blonde chevelure. — Image charmante et pleine d'une noble familiarité ! — Achille, en l'apercevant, la prend à temoin de l'affront qu'on lui fait subir ; il en fait le serment : le roi va tomber sous ses coups. Mais la sage Minerve fait entendre sa voix persuasive ; Achille pourra « exhaler son courroux, s'il le veut, en « reproches amers, » mais il n'armera point sa main contre le chef de l'armée ; il réprimera sa colère ; il obéira aux dieux.

Et le fougueux mais religieux Achille réprime sa fureur pour obéir aux dieux ; et aussitôt, appuyant sa main formidable sur la garde d'argent de son glaive, il le repousse dans le fourreau. Et Minerve, heureuse d'avoir mené sa mission à bonne fin, reprend son vol vers les cieux.

Si la déesse a permis à Achille « d'exhaler son cour« roux en reproches contre Agamemnon, » il faut convenir qu'Achille use largement de la permission. Se tournant de nouveau du côté d'Agamemnon, il s'écrie : « Toi que « l'ivresse égare, qui as l'œil impudent du dogue et le « cœur d'une biche, » etc. :

Οἰνοβαρές, κυνὸς ὄμματ' ἔχων, κραδίην δ' ἐλάφοιο.

Les raffinés, et Platon lui-même est de ce nombre[1], se sont scandalisés des propos qu'Homère place ici dans la bouche d'Achille; mais Homère peignait les mœurs de son temps. « Ne vous y trompez pas, dit excellemment à ce « sujet un traducteur et un commentateur distingué d'Ho- « mère, ne vous y trompez pas; si c'est à cette grossièreté « que l'on doit plusieurs traits qui nous blessent dans les « ouvrages du poëte, c'est à elle aussi que nous devons « cette peinture si vive, si vraie, si énergique de toutes les « passions; alors les raffinements de la société n'avaient « point affaibli l'expression naïve des sentiments qu'on « éprouve.... » Et un peu plus loin : « Il ne faut pas non « plus conclure de ces paroles qu'à cette époque les chefs « des nations avaient coutume de se livrer à l'ivrognerie ; « on ne doit voir dans ces violentes paroles que l'égarement « d'un homme outré de colère. Jamais aucun personnage « de l'*Iliade* n'est présenté en état d'ivresse[2]. »

Après cette véhémente sortie dont nous n'avons cité que le commencement, Achille, en présence de toute l'armée des Grecs, lève en l'air le sceptre insigne de sa puissance, et inspiré par son cœur, comme un oracle par un dieu, il jure que bientôt les Grecs auront besoin de son secours; qu'Agamemnon ne pourra rien pour eux quand ils tomberont sous les coups de l'homicide Hector, et « qu'il « se rongera le cœur pour avoir outragé le plus brave des « Grecs[3]. »

Dans toute cette armée, témoin de cette querelle, personne ne se lèvera donc pour empêcher une séparation fatale et pour réconcilier les deux princes, tandis que peut-être il en serait temps encore? Personne ne leur fera-t-il entendre la voix de la modération et de la raison?

[1] *Reip.*, lib. III, t. VI, édit. bip. p. 268.
[2] Dugas-Montbel, *Observations sur l'Iliade d'Homère*, t. I, p. 32 et 33.
[3] V. 243 et 244, p. 13.

Un homme le tentera du moins ; c'est le seul à qui son rang, son grand âge et son expérience non-seulement donnent ce droit, mais imposent ce devoir. Nous touchons à l'un des plus beaux épisodes de ce premier chant si riche en beautés de toutes sortes. Homère va nous faire faire connaissance avec un personnage que nous retrouverons plus d'une fois sur nos pas ; ce personnage remplit toute l'*Iliade* et partout l'anime de sa douce et persuasive éloquence. Disons-le tout de suite, c'est de ce personnage et de la situation où nous allons le trouver tout à l'heure, que c'est sans doute souvenu Virgile, le pieux et heureux disciple d'Homère. Parlant quelque part de l'influence exercée par la présence d'un homme respectable au milieu d'une émeute, le poëte latin a dit : « Ainsi, quand dans un grand peuple éclate, comme « trop souvent, une sédition, et que l'ignoble multitude « se livre à ses fureurs, les pierres et les torches volent. « Dans sa colère, elle se fait les armes de tout. Qu'alors « vienne à paraître un homme recommandable par sa piété « et ses services, dès qu'on l'aperçoit, on se tait, on « ouvre une oreille attentive. Lui, par ses discours, gou-« verne les esprits et apaise les cœurs [1]. »

Ce que Virgile nous montre sous forme d'une comparaison [2], Homère nous le fait voir, à peu de chose près, en action. Il ne s'agit point ici, il est vrai, d'une émeute populaire, mais de la querelle entre deux princes puissants et violemment irrités, auxquels il sera d'autant plus

[1] *Ac, veluti magno in populo cùm sæpe coorta est*
Seditio, sævitque animis ignobile vulgus ;
Jamque faces et saxa volant ; furor arma ministrat.
Tum pietate gravem ac meritis si forte virum quem
Conspexere, silent, arrectisque auribus adstant.
Ille regit dictis animos, et pectora mulcet.
(Æn. I, v. 152, sqq.).

[2] A propos des vents mutinés et que vient calmer Neptune.

difficile de faire entendre la voix de la raison et de la sagesse. Achille s'était assis, après avoir jeté son sceptre à terre. Près de lui, debout, se tenait Agamemnon frémissant de colère. Je laisse maintenant parler Homère : « Au milieu d'eux se lève Nestor, au langage persuasif; « orateur harmonieux des Pyliens, des paroles plus douces « que le miel coulaient de ses lèvres. Déjà il avait vu « périr deux générations d'hommes qui naquirent et furent « nourris avec lui dans l'heureuse Pylos; il régnait alors « sur la troisième. Plein d'amour pour les Grecs, il leur « adresse ces paroles :

« Grands dieux! quel deuil immense va régner sur la « Grèce! que Priam et les fils de Priam vont se réjouir! « et quelle joie pour tous les autres Troyens, s'ils apprennent vos querelles, vous les premiers des Grecs en « sagesse et en valeur! mais laissez-moi vous persuader; « vous êtes l'un et l'autre plus jeunes que moi. Autrefois « j'ai vécu avec des guerriers plus fameux que vous encore « et dans aucune occasion ils n'ont rejeté mes conseils..... « Vous donc aussi, écoutez mes avis. Agamemnon, quelle « que soit ta puissance, n'enlève pas la captive d'Achille, « permets qu'il garde une récompense que lui donnèrent « les enfants des Grecs. Et toi, Achille, ne cherche pas à « lutter avec le roi, puisque jamais roi décoré du sceptre « et comblé d'honneurs par Jupiter ne reçut en partage « une semblable gloire! Si tu es vaillant, si tu as pour « mère une déesse, lui pourtant est plus puissant et règne « sur un plus grand nombre de peuples. Fils d'Atrée, « calme ta fureur, et je vais prier Achille de réprimer sa « colère; il est pour tous les Grecs un puissant rempart « dans cette guerre funeste [1]. »

Arrêtons-nous un peu sur cet admirable morceau,

[1] V. 254-285.

Digitized by Google

d'une éloquence si douce, si naïve et si vraie. Quel amour de la patrie dans ces mots : « Grands dieux ! quelle tristesse profonde va s'emparer de toute la Grèce ! » Et la seconde pensée de ce discours ? « Que Priam et les fils de « Priam vont se réjouir, et quelle joie pour tous les « autres Troyens, s'ils apprennent vos querelles[1] ! »

ἦ κεν γεθήσαι Πρίαμος, Πριάμοιό τε παῖδες,
ἄλλοι τε Τρῶες μέγα κεν κεχαροίατο θυμῷ,
Εἰ σφῶϊν τάδε πάντα πυθοίατο μαρναμένοιϊν.

Combien Aristote a raison de l'admirer comme un modèle de raisonnement dans la circonstance présente ! Quel meilleur moyen, dit le philosophe de Stagyre, pour détourner les hommes d'une mauvaise action que de leur montrer les ennemis se réjouissant de cette action[2] ? !

Et pourquoi Achille et Agamemnon n'écouteraient-ils pas Nestor ; ne sont-ils pas plus jeunes que lui ? N'a-t-il pas vécu jadis avec des guerriers plus fameux qu'eux ? Adorable jactance que lui pardonne le lecteur, comme la lui pardonneront sans doute les princes auxquels il s'adresse. Nestor est bien le vieillard comme le définit Horace :

Laudator temporis acti
Se puero, censor castigatorque minorum !

Mais, cependant, dans ses paroles, quelle adresse cachée ! quels ménagements au milieu des reproches ! Il rend à chacun ce qui est à chacun : au fils d'Atrée, la puissance ; au fils de Pélée, la force ; à l'un, le respect absolu en sa qualité de roi et chef de la Grèce ; à l'autre, la déférence basée sur ses services. Il les gourmande et

[1] Je trouve un trait du même genre dans le fameux discours de *Sinon*, au deuxième livre de l'Énéide :

Sumite pœnas
Hoc Ithacus velit et magno mercentur Atridæ.

[2] *Rhet.*, lib. I, c. 6.


Digitized by Google

les flatte à la fois, et les met ainsi tous les deux dans l'impossibilité de s'irriter contre lui. Heureux effet de cette heureuse éloquence ! Agamemnon reconnaît « que « les discours de Nestor sont remplis d'équité, » et, de son côté, Achille déclare qu'il ne s'opposera pas à l'enlèvement de Briséis. L'assemblée se disperse, et Achille se retire dans sa tente avec ses compagnons et Patrocle son ami.

Cette résolution prise par Achille est comme le nœud de l'*Iliade*, comme le pivot de toute la machine poétique. « On voit, dit à ce sujet un estimable critique, que le « repos auquel Achille va se condamner sera plus fécond « en désastres que sa haine contre Agamemnon, et que « l'action sans laquelle il n'y a pas d'épopée, naîtra de « cette inactivité même[1]. »

Agamemnon, cependant, conformément aux oracles de Calchas et aussi pour obéir aux sages paroles de Nestor, renvoie Chryséis à son père ; un navire monté par vingt rameurs est équipé ; lui-même y a conduit Chryséis, lui-même y a placé aussi l'hécatombe sacrée destinée à Phébus. C'est Ulysse qui est chargé de ramener la jeune fille à Chryse. Mais, en même temps, Agamemnon ordonne à deux hérauts d'armes, Eurybate et Talthybius, de se rendre dans la tente d'Achille, et d'en faire sortir, pour lui amener, de gré ou de force, la belle Briséis. Tout le récit qui suit est admirable de vérité et de naturel. Les agents du roi, comme s'ils avaient conscience de l'injustice de leur mission, ne partent qu'à regret, et quand ils se trouvent en face d'Achille, assis devant sa tente, ils sont saisis de respect et de crainte. Mais Achille n'est pas homme à confondre des agents innocents avec celui qui leur a donné des ordres si injustes ; il les salue

[1] De Sales. Homère, *Recherches sur sa personne et analyse raisonnée de ses ouvrages*, p. 176. Paris 1808.

le premier et les rassure. Il les prend ensuite à témoins de l'outrage qu'on lui fait ; il se dégage à l'avance de toute responsabilité des malheurs que l'injustice d'Agamemnon attirera infailliblement sur l'armée des Grecs. Puis il ordonne à Patrocle, son ami, de conduire Briséis hors de la tente, afin qu'on l'emmène. Briséis suit les hérauts à regret.

Achille s'est contenu, ce semble, en présence des ministres d'Atride ; peut-être aurait-il eu honte de laisser échapper devant eux une marque de faiblesse ; mais les sentiments violents ne se compriment pas longtemps. Il le savait bien le vieil Homère ; car aussitôt que les hérauts d'armes se sont éloignés, il nous montre Achille assis, loin de ses compagnons, sur les rivages de la mer blanchissante, les regards fixés sur le noir Océan, et « versant des larmes. » Oui, le fier Achille pleure.

J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.

La nature humaine reprend ici le dessus. Le caractère d'Achille, et louons-en le poëte, est un mélange d'héroïsme et de faiblesse, et il ne se démentira pas jusqu'à la fin du poëme ; c'est pourquoi on l'admire et on l'aime à la fois : on l'admire comme héros, on l'aime comme homme. Sous cette poitrine bardée de fer, bat un cœur d'homme.

Dans sa douleur, il s'adresse à Thétis, sa mère, qui habite sous les flots de l'océan. Thétis a entendu la voix de son fils ; elle quitte sa retraite, paraît au-dessus des flots et vient s'asseoir près de ce cher fils, dont la destinée doit être si courte, sans que, — il s'en plaint lui-même, — la gloire vienne l'en dédommager, puisqu'on l'outrage et qu'on lui enlève une récompense que lui donnèrent les Grecs. Et voilà qu'elle lui parle, le flatte et le caresse de sa main, l'interroge, l'appelle par son nom : « O mon fils, pourquoi pleures-tu ainsi ? quel

« chagrin s'est emparé de ton âme ; parle, ne me cache « rien, afin que nous y songions ensemble [1].»

La nature, toujours la nature. On oublie qu'on est en présence de héros et de dieux ; on ne voit, on n'entend qu'un fils outragé qui, avec une soudaineté toute enfantine, s'est adressé, dans sa douleur, à sa mère ; et une mère tendre et dévouée, qui cherche à lire dans l'âme de ce fils bien-aimé, s'associe aussitôt à sa douleur, embrasse d'avance sa cause quelle qu'elle soit. Achille s'épanche et longuement dans le sein de cette bonne mère ; lui raconte tout ce qui s'est passé, et finit par demander à sa mère d'intervenir en sa faveur auprès de Jupiter. Jupiter doit de la reconnaissance à Thétis qui l'a soutenu dans la guerre contre les géants ; qu'à son tour il serve les intérêts de Thétis. Et qu'est-ce donc que Thétis doit demander à Jupiter ? Achille, égaré par la colère, exige que, sur les instances de Thétis, Jupiter vienne en aide aux Troyens et leur donne la victoire sur les Grecs, les Grecs qu'il enveloppe maintenant dans la même haine qu'Agamemnon ; « qu'ils expirent tous sur le rivage ; que « tous reconnaissent quel fut le crime de leur roi, et « qu'Agamemnon sache quelle faute il a commise en mé- « prisant le plus brave des Grecs [2].» O aveuglement de la colère ! O égoïsme de la passion ! Voilà Achille sacrifiant ses compatriotes et ses frères d'armes, innocents d'ailleurs, à son amour-propre et à son orgueil offensé, à peu près comme la Camille de Corneille sacrifie à son amour blessé tous les Romains, ses compatriotes, innocents pourtant de la mort de Curiace. Mais, avez-vous bien entendu ? il faut aussi qu'Agamemnon, en voyant périr son armée, sache bien que la cause de tous ces

[1] V. 361 et 362.
[2] V. 410-413.

malheurs, c'est Achille, Achille qu'il a outragé, mais non impunément. Cette pensée du fils de Thétis savourant à l'avance sa vengeance, rappelle le cri d'Hermione, après qu'elle a armé le bras d'Oreste, pour frapper Pyrrhus qui l'avait blessée au cœur :

. . . . Ma vengeance est perdue
S'il ignore en mourant que c'est moi qui le tue [1].

Thétis console de son mieux la douleur d'Achille ; elle interviendra pour lui ; elle usera de son crédit auprès de Jupiter pour servir sa vengeance ; et dès que les dieux et leur souverain, en ce moment en Éthiopie où le peuple leur offre une fête, seront rentrés dans l'Olympe, Thétis ira implorer le fils de Saturne, en faveur d'Achille.

Tandis qu'Achille, après le départ de sa mère, demeure sous sa tente, accablé de tristesse, et qu'il regrette la belle Briséis, Ulysse a ramené, d'après les ordres d'Agamemnon, Chryséis à son père. Il serait trop long d'analyser ce récit de la mission d'Ulysse, récit qui n'occupe pas moins de soixante vers dans le texte, et qui est un modèle de rapidité, de précision. On assiste à l'arrivée d'Ulysse, dans Chryse, où il rend Chryséis à son père ; on est présent au sacrifice offert à Apollon, aux vœux faits par Chrysès en faveur des Grecs qui lui ont rendu sa fille, au repas tout homérique qui suit l'immolation des victimes, au chant des hymnes saintes, puis, le lendemain, au départ matinal des Grecs et à leur retour dans le camp. Hâtons-nous maintenant d'arriver à la seconde moitié de ce premier chant, empreinte d'un caractère tout particulier.

Il y a dans le drame de l'*Iliade* deux sortes d'acteurs : les uns sont des héros et des hommes, les autres sont

[1] *Andromaque*, act. IV, sc. 4

des dieux. Ceux-là agissent sur le sol de la Troade, ceux-ci, dans l'Olympe. Homère nous a déjà fait connaître les principaux d'entre les premiers ; il va nous montrer les plus importants parmi les seconds.

Jupiter et tous les autres dieux, après une absence de douze jours, sont revenus de l'Éthiopie et sont remontés dans l'Olympe. Voici Jupiter assis, loin des autres dieux, sur les cimes les plus élevées de l'Olympe. C'est là que vient le trouver Thétis qui n'a pas oublié les prières de son fils.

Un mot d'abord sur les dieux d'Homère. La religion des Grecs du temps d'Homère était l'anthropomorphisme, progrès immense, et qui n'a dû qu'après un long temps, succéder à un fétichisme grossier importé, dans le principe, par des colonies venues d'Égypte et d'Asie. Les dieux d'Homère partagent les plaisirs et les douleurs physiques de l'humanité ; ils éprouvent également toutes les passions humaines dans toute leur faiblesse et dans toute leur violence : ils sont orgueilleux, jaloux, égoïstes et vindicatifs. De là, la facilité avec laquelle les Grecs devaient admettre la réalité de semblables êtres, dieux par leurs attributions et leur pouvoir, mais hommes par leur manière de sentir. « Homère, dit fort bien un critique contemporain, « Homère a montré les dieux comme on les concevait de « son temps, tour à tour débonnaires, brusques, colères, « personnels, doués au plus haut degré de passions hu-« maines, mais avec des facultés et des forces surnatu-« relles; il ne paraît jamais s'inquiéter des inconséquences « qu'un railleur y trouverait. Virgile, en recevant ses « dieux tels que les lui donnait la tradition, les a soignés « comme quelqu'un qui n'y croit pas, et qui est venu « depuis Cicéron et César, — comme qui dirait depuis « Voltaire.

« Homère n'a pas tant soigné les siens, car il y croyait « ou on y croyait autour de lui.... Homère a sur les dieux

« les idées de son âge, d'après lesquelles on leur attri-
« buait sagesse sans doute, prévoyance, puissance, mais
« en même temps les passions et les mœurs humaines,
« festins, chants, amours, habitacle et pourpris doré et
« le goût de toutes ces choses ; avec eux on est plus haut
« que l'humanité d'un ou plusieurs crans : l'étage est
« supérieur, voilà tout[1]. »

Examinons.

Thétis s'est placée près du maître des dieux. Le poëte nous la montre, et la peinture est charmante, qui de la main gauche presse les genoux de Jupiter, et de la droite lui touche le menton, attitude ordinaire aux suppliants chez les anciens[2]. Elle prie le dieu, en reconnaissance des services qu'elle lui a rendus jadis, de venger son fils outragé par Agamemnon, qui lui a ravi sa récompense. Que Jupiter donc, pour honorer Achille, donne la victoire aux Troyens jusqu'au jour où les Grecs reviendront à Achille pour le combler d'hommages et de gloire.

Ainsi, dans Virgile, Vénus, ses beaux yeux voilés de pleurs, intercède pour un fils malheureux, et à qui les dieux pourtant ont promis puissance et grandeurs. Le Jupiter de Virgile promet à Vénus d'exaucer sa prière, de la meilleure grâce du monde, et s'empresse de la rassurer par un sourire et un baiser[3].

Le Jupiter d'Homère est moins empressé; il garde longtemps un profond silence. Mais Thétis ne se décourage pas. Elle est mère. Elle redouble ses instances avec une persistance et, il faut le dire aussi, une habileté toutes

1 M. Sainte-Beuve, *Étude sur Virgile*, p. 218 et 219.

2 Voir Euripide (Hécube, v. 342). — Nous lisons dans Pline : *Antiquis Græciæ, in supplicando mentum attingere, mos erat* (*Histor. natural.*, lib. XI, c. 5, v. 103, éd. Milleri, t. I, p. 341).

3 *Olli subridens . . . . vultu.*
Oscula libavit natæ (Aen. I, v. 254, 255).

féminines ; « elle reste toujours attachée aux genoux du dieu, dans la même attitude, et l'implore de nouveau en ces termes :

« Ne tarde point, dit-elle, à m'accorder cette grâce et « à m'en donner un signe certain, ou à me la refuser ; « que je sache si de toutes les déesses je dois être la plus « méprisée[1]. »

Jupiter est vaincu ; mais il sent à l'avance tout le poids de la responsabilité qu'il assume sur lui en accordant à Thétis sa demande. Il soupire ; que de maux il prévoit ! Il redoute à l'avance — et il ne se trompera pas en cela — les reproches et les railleries de Junon ; elle l'accusera de favoriser les Troyens. Et le voilà qui jette autour de lui des regards inquiets ; pourvu que Junon n'aperçoive pas Thétis ! il songera à satisfaire Thétis, mais qu'elle s'éloigne.

Où sommes-nous ici ? Dans l'Olympe ou sur la terre ? Dans la grave épopée ou en pleine comédie ? Est-ce Jupiter qui parle ainsi ou le *Chrysale* de Molière, hésitant entre *Philaminte* et *Martine*, comme le faible fils de Saturne entre Junon et Thétis ? La situation est tout aussi comique, ce nous semble, d'un côté que de l'autre. Et puis, après avoir montré Jupiter si petit, comme Homère immédiatement le relève ! Il donne à Thétis le gage infaillible de sa promesse, c'est-à-dire le signe de sa tête : « Jupiter abaisse « ses noirs sourcils ; la divine chevelure s'agite sur la tête « immortelle du monarque, et le vaste Olympe en est « ébranlé[2]. » Image pleine de grandeur, de majesté et de force, rendue dans le texte en trois vers d'une harmonie

[1] V. 514-517.

[2] ..κυανέῃσιν ἐπ' ὀφρύσι νεῦσε Κρονίων
ἀμβρόσιαι δ' ἄρα χαῖται ἐπεῤῥώσαντο ἄνακτος
κρατὸς ἀπ' ἀθανάτοιο· μέγαν δ' ἐλέλιξεν Ὄλυμπον.
(V. 528, 529 et 530).

et d'une magnificence incomparables, et que Phidias, comme il en convenait lui-même [1], avait sous les yeux et présente à l'esprit, quand, avec son immortel ciseau, il créa son Jupiter olympien.

Remarquons encore que cette image, qui donne une si haute idée de la puissance de Jupiter, est d'autant mieux placée ici que cette promesse solennelle du maître des dieux sera le nœud de l'intrigue. Les vœux cruels et sacriléges d'Achille seront donc exaucés. Les Troyens seront vainqueurs et les Grecs périront par milliers. La colère d'Achille sera servie par le souverain des dieux.

Et puis, voici maintenant que de nouveau Homère fait de ses dieux des hommes. Nous avons sous les yeux, disons le mot, une véritable *querelle de ménage* olympien, querelle toute humaine et qui sera suivie d'une réconciliation toute *humaine* aussi.

Ce que Jupiter a prévu est arrivé. Junon, la jalouse Junon, vient accuser Jupiter de dissimulation; toujours il fait le mystérieux avec son épouse. Quelle est donc la divinité — comme si elle ne le savait pas ! — qui lui a fait adopter ses conseils ?

La réponse de Jupiter est celle de plus d'un mari que sa femme aurait questionné mal à propos : « N'espère pas « pénétrer tous mes desseins; cela te serait difficile, « quoique tu sois mon épouse : ce qu'il convient que tu « connaisses, nul parmi les dieux ni parmi les hommes « ne le saura avant toi ; mais les desseins que je médite « loin des autres divinités, qu'ils ne soient point l'objet « de tes questions et ne cherche point à les approfondir [2]. »

Et quand Junon réplique, sans se douter qu'elle s'accuse elle-même d'espionnage, qu'elle n'est pas la dupe de

[1] Voir Strabon, liv. VIII.
[2] V. 545-551.

Jupiter, qu'elle craint bien qu'il ne se soit laissé séduire par les prières de Thétis, qu'elle l'a bien vue ce matin lui embrassant les genoux, et qu'elle a lieu de croire que Jupiter lui a promis d'exterminer les Grecs près de leurs vaisseaux; Jupiter, visiblement contrarié d'être si bien deviné, le prend de haut; et d'autant plus, qu'il se sent davantage dans son tort : Quoi, toujours des soupçons! Tout cela ne servira qu'à rendre Junon plus odieuse à Jupiter, et il n'en agira pas moins selon sa volonté. Et il termine en vrai mari oriental despote : « Va t'asseoir en « silence et sois soumise à mes ordres; quand tous les « dieux de l'Olympe voleraient à ton secours, ils ne te « sauveraient pas *si je portais sur toi mon bras redou-* « *table*[1]. »

Un mot de plus, on le voit, et le maître des dieux se livrera vis-à-vis son épouse à des voies de fait. Ne soyons pas étonnés de ces peintures si délicieusement naïves. Homère, encore une fois, nous dépeint ses dieux comme on se les figurait de son temps, tantôt grands, tantôt débonnaires, enclins à toutes les passions humaines; il était d'autant moins soucieux de sauver la dignité de ces dieux, que lui et ses contemporains y croyaient davantage.

« Ainsi, dit encore spirituellement à ce sujet, le critique « cité plus haut, ainsi, au moyen âge (s'il est permis de « faire le rapprochement), on prenait mille familiarités « avec Dieu et avec les saints, familiarités qui, alors, ne « tiraient pas à conséquence et qu'on s'est retranchées « depuis, quand sont venus les réformateurs et les philo- « sophes et qu'on a eu moins de croyance[2]. »

Dans les détails qui suivent, — et j'y insiste à dessein, afin de nous fixer, une fois pour toutes, sur la mythologie

[1] V. 565-568.
[2] *Étude sur Virgile*, p. 219.

homérique, — dans ce qui suit, mêmes naïvetés, mêmes habitudes humaines. Vulcain, le boîteux Vulcain, vient consoler Junon sa mère, qui n'avait obéi qu'en frémissant. Il lui fait entendre le langage de la raison. Qu'elle ne trouble pas l'Olympe par la discorde; qu'elle se soumette à la volonté de Jupiter. Et, offrant à Junon une large coupe, il l'exhorte à comprimer ses ressentiments; qu'elle n'irrite pas davantage Jupiter; car, hélas! lui, Vulcain, ne pourrait rien pour elle; il n'a que trop éprouvé combien il est dangereux de résister à Jupiter : témoin le jour où, pour avoir osé défendre Junon, Jupiter le précipita du haut du ciel. Allusion à sa chute burlesque et dont il se ressent encore. Et Homère ne craint pas de nous montrer ici la grave Junon, *souriant* au récit de ce détail comique. Vulcain verse ensuite à tous les dieux le nectar qu'il puise dans une urne profonde, et faisant le tour de l'Olympe, il en offre à chacun. Et Homère touche encore aux limites de la comédie, quand, à la vue du pauvre Vulcain allant clopin-clopant remplir ses fonctions d'échanson céleste, il fait partir les dieux d'un « éclat de rire inextinguible. »

Ἄσβεστος δ' ἄρ' ἐνῶρτο γέλως μακάρεσσι θεοῖσιν
ὡς ἴδον Ἥφαιστον διὰ δώματα ποιπνύοντα.

La fin de toute cette scène répond au début. Les dieux ne sont ici que des mortels habitant l'Olympe. Les festins se prolongent tout le jour durant, aux sons de la lyre d'Apollon et du chant des Muses. La nuit venue, les dieux se retirent dans leur palais; Jupiter va retrouver sa couche; il s'endort, « et Junon, qui siége dans les cieux « sur un trône d'or, se place à ses côtés[1]. »

Tel est ce premier chant de l'*Iliade;* péristyle brillant d'un édifice bien autrement brillant encore; base monu-

[1] V. 610 et 611.

mentale et taillée dans le granit d'une pyramide qui va s'embellissant à mesure qu'on approche du sommet. Tout ce qu'il importe au lecteur de savoir pour la suite du poëme, est contenu dans ce premier chant. Le sujet est exposé, le nœud formé, l'intrigue nouée, les caractères essentiels sont posés, tels qu'ils se développeront plus tard, tant du côté des hommes que du côté des dieux. Parmi les premiers, l'orgueilleux Agamemnon, le sage Nestor, le fougueux, l'intraitable Achille. Parmi les dieux, le redoutable Apollon, la vindicative Junon, la pacifique Minerve, la tendre Thétis, le plaisant Vulcain, Jupiter tantôt si grand, tantôt si petit; mais partout, sur la terre comme dans le ciel, la vérité, la nature, la passion. Aussi l'*Iliade* aura-t-elle toujours de l'à-propos; car elle est le miroir de l'humanité, et ce n'est pas nous qui nous inscrirons en faux contre la vérité de ces trois vers, résumant mieux que nous ne saurions le faire notre pensée sur l'auteur de l'*Iliade :*

Trois mille ans ont passé sur les cendres d'Homère;
Et depuis trois mille ans, Homère respecté
Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE. Le deuxième livre de l'*Iliade*. — Le songe. — Essai d'interprétation d'un passage embarassant. — Le personnage d'Ulysse. — Épisode de Thersite; conjectures historiques; les Thersites de tous les temps; Thersite à Athènes, Thersite à Rome, Thersite dans les annales de Tacite; les Thersites de nos jours. — Homère touche encore à la comédie. — Morale de l'épisode de Thersite. — Ulysse orateur; caractère de son éloquence; analyse d'un discours d'Ulysse; Virgile imite Homère sans l'égaler. — Rapprochement entre un passage du discours d'Ulysse et d'un passage de la Bible; frappante analogie. — Encore Nestor. — Minerve déesse des batailles. — Prière guerrière. — Le génie d'Homère se donne carrière dans une suite de brillantes comparaisons. Comment aurait procédé Virgile en pareil cas. Que le goût entrave parfois l'essor du génie.

Tout dort sur la terre et dans l'Olympe. Jupiter seul ne goûte pas le doux sommeil. Il songe au moyen de réaliser la promesse qu'il a faite à Thétis de donner la victoire aux Troyens, au détriment des Grecs. Un dessein s'arrête dans son esprit : il abusera Agamemnon ; il l'engagera, en conséquence, à marcher au combat, en lui faisant espérer une victoire qui pourtant ne sera réservée qu'à ses ennemis. Le dieu donc envoie au fils d'Atrée un songe trompeur. Après avoir reçu les instructions de Jupiter, le songe, qui, dans la mythologie homérique, est une sorte de divinité subalterne, descend dans le camp des Grecs, pénètre sous la tente du roi, « plongé dans les douces « vapeurs du sommeil, » se place au-dessus de la tête d'Agamemnon, et, prenant les traits de Nestor, il parle au fils d'Atrée en des termes bien propres, il faut en convenir, à l'induire en erreur, et à le faire tomber dans le piége que lui prépare Jupiter pour honorer Achille et servir sa colère : il ne faut pas que le héros à qui sont

confiées les destinées de tant de peuples, se livre toute la nuit au sommeil. Qu'il se lève et ordonne aux Grecs de s'armer à l'instant même; les dieux ne sont plus irrités entre eux, et ce jour même, il sera donné aux Grecs de s'emparer d'Ilion; telle est la volonté de Jupiter.

Et le songe reprend son vol vers l'Olympe.

Agamemnon, quand le songe l'a quitté, réfléchit à ces promesses « qui ne doivent point s'accomplir; il croyait « ce jour-même renverser Ilion. Hélas! il ne connaissait « pas les projets de Jupiter, qui préparait aux Grecs, « ainsi qu'aux Troyens, bien des douleurs et bien des « larmes[1].» Le roi s'arrache enfin au sommeil, tandis qu'il lui semble entendre encore la voix divine résonner à ses côtés.

Voici maintenant quelques-uns de ces traits pittoresques, romanesques même, familiers à Homère, et à l'aide desquels il nous fait faire connaissance avec ses personnages. On assiste à la toilette militaire d'Agamemnon: il se lève, revêt une tunique moelleuse, nouvellement achevée; il s'enveloppe ensuite dans un large manteau, attache à ses pieds de superbes brodequins; il suspend à ses épaules un glaive étincelant d'argent, et prenant en main le sceptre incorruptible de ses pères, il s'avance vers les vaisseaux des Grecs.

L'aurore commence à paraître, et le roi ordonne aux hérants d'armes de convoquer d'abord les chefs de l'armée. Le vaisseau de Nestor est indiqué comme lieu de rendez-vous. Les chefs arrivent successivement; une sorte de conseil de guerre se trouve donc réuni. Agamemnon fait part aux chefs du songe qui lui a laissé entrevoir, — il y croit du moins, — de si brillantes espérances pour la journée qui va commencer; et avisant au moyen d'armer les

[1] *Il.*, II, v. 36-39.

soldats, il propose de les éprouver d'abord en les engageant à fuir, et ce sera ensuite aux chefs ici présents d'arrêter les troupes par leurs reproches.

Cette résolution a paru étrange à bien des commentateurs. Quoi ! a-t-on dit, Agamemnon, le chef tout-puissant de cette armée, n'était donc pas le maître de commander aux Grecs, comme et quand il le jugeait convenable ? On peut répondre que l'éloignement d'Achille pouvait avoir indisposé les troupes contre le roi ; voilà pourquoi, craignant sans doute un échec pour son amour-propre, il n'osait leur proposer ouvertement de marcher à l'ennemi. Il recourt donc à une sorte de biais, capable de mettre à couvert son autorité de généralissime. Si l'armée rejette sa proposition, tant mieux ; il n'y aura là rien de blessant pour un chef qui doit aimer voir ses soldats refuser de reculer ; s'ils obéissent, eh bien ! la dignité du roi n'en sera nullement compromise ; et ce seront les autres chefs qui arrêteront l'armée dans sa fuite. Dans le premier cas donc, la désobéissance des Grecs n'aura, après tout, rien d'offensant pour leur chef ; dans le second cas, celui-ci s'effacera derrière les autres généraux agissant ou semblant agir d'après leur propre autorité. Et c'est là ce dont on convient dans le conseil avant de se séparer.

Accourent maintenant, également convoqués par les hérauts d'armes, tous les Grecs qui composent l'armée. Homère les compare [1] pour leur nombre à ces essaims d'abeilles toujours renaissants, qui s'élancent d'une roche caverneuse, voltigent de tous côtés dans les airs et se groupent sur les fleurs du printemps. Le poëte ne raconte

[1] On aura pu remarquer que dans le premier livre de l'*Iliade* il ne se trouve pas une seule comparaison : « cela prouve, dit Mme Dacier, qu'Homère a cru que les commencements d'un poëme épique ne sauraient être « trop simples, et que les grandes figures ne sont de saison qu'après que le « fait est bien exposé et le lecteur bien instruit. »

plus; il peint. Nous sommes au milieu du camp des Grecs, qui s'étend, à la droite des vaisseaux et des tentes, le long du vaste rivage de la mer. Quel empressement! l'ardente Renommée, marchant devant eux, précipite leur course. Quel tumulte! le sol tremble sous leurs pas. Quel bruit encore pour se placer! Mais voici les hérauts d'armes qui se lèvent et commandent le silence à cette foule immense. Trêve de clameurs! qu'on écoute les rois, « enfants de Jupi-« ter. » On s'assied, on se tait. Agamemnon alors, tenant dans ses mains, comme une marque de sa puissance, le sceptre qui lui vient de ses aïeux, prend la parole, fidèle à son dessein de sonder les dispositions de l'armée : le maître de l'Olympe, qui lui promit autrefois la victoire sur Ilion, lui ordonne maintenant, par l'intermédiaire d'un songe, de retourner honteusement dans Argos. Ainsi le veut le dieu. Et pourtant quelle opprobre pour les Grecs, quand on apprendra dans l'avenir, qu'après tant de peines et tant de travaux, ils sont revenus dans leur patrie sans avoir détruit Ilion, sans s'être vengés des Troyens dix fois moins nombreux qu'eux! Mais déjà neuf ans se sont écoulés; le bois des navires commence à pourrir; les cordages sont consumés par le temps; leurs femmes, d'ailleurs, et leurs enfants languissent dans leurs foyers en attendant leur retour. Et cependant on est loin d'avoir accompli l'entreprise qui les mena tous sur ces bords! Mais il faut céder à la nécessité, puisque aussi bien on ne s'emparera jamais de Troie.

Agamemnon, comme il l'avait annoncé, sonde l'esprit de l'armée; on le voit, *il plaide*, comme on le dit vulgairement, *le faux pour savoir le vrai*. Tout en proposant à l'armée de fuir, il fait à chaque mot sentir la honte et l'impossibilité de cette fuite. A chaque mot il y a des restrictions et des réticences qui n'échappent pas au lecteur et qui n'ont pas dû échapper à beaucoup d'entre les soldats.

Mais la majorité des Grecs prend au pied de la lettre le discours du roi. Ils n'en comprennent ou n'en veulent comprendre que la partie qui répond le mieux aux dispositions présentes de leur esprit. Fatigués par une longue guerre, ils acceptent avec empressement l'ouverture qui leur est faite, et, au grand désappointement, sans doute, du roi, ils se précipitent vers la flotte, poussent des cris de joie, prêts à rompre les câbles pour mettre à la mer. Que va-t-il arriver? Junon, l'ennemie des Troyens, laissera-t-elle les Grecs fuir ainsi, sans s'être vengée? On ne le pense pas. Elle charge Minerve, intéressée, comme elle, à la même vengeance, de descendre de l'Olympe et d'empêcher le départ des Grecs. Le plan de Minerve est arrêté d'avance. Elle arrive dans le camp des Grecs. C'est là qu'elle trouve le prudent Ulysse. Lui seul ne fuyait pas. Immobile, il ne touchait pas à son navire; son âme était en proie, dit le poëte, à une profonde douleur. Minerve, s'approchant d'Ulysse, lui fait honte de la fuite des Grecs, l'exhorte à parcourir l'armée et à retenir les fuyards.

Ulysse, il faut le reconnaître, était bien l'homme que demandait la circonstance. Personne mieux que lui ne pouvait servir les desseins de Junon et de Minerve. Il n'a pas plus tôt reconnu la voix de la déesse, qu'il laisse glisser à terre son manteau qui l'embarrasse; il court au-devant d'Agamemnon, qui, abdiquant momentanément en quelque sorte, pour laisser faire Ulysse, lui remet son sceptre, symbole de l'autorité. Le sceptre à la main, il marche vers la flotte des Grecs et, à lui seul, s'oppose à la fuite des Grecs. Laissez-le faire; il saura parler à chacun selon le rang de chacun. Il sera réservé, insinuant, avec les puissants; hardi, insolent, avec les gens de peu. Qu'on en juge :

« S'il rencontre un des rois ou un héros puissant, il s'ar-
« rête et le retient par ces paroles flatteuses : « Homme
« vaillant, ce n'est pas à toi de trembler comme un lâche;

« arrête tes pas et retiens tes troupes. Tu ne sais pas au « juste quelle est la pensée d'Atride. Maintenant il éprouve « et bientôt il punira les fils des Grecs. Tous, nous n'avons « pas entendu ce qu'il a résolu dans le conseil ; craignez « que, dans sa colère, il n'accable de maux les enfants « des Grecs. Terrible est la colère d'un roi nourrisson de « Jupiter ; toute gloire vient de Jupiter et Jupiter chérit « Agamemnon.

« Mais, lorsque Ulysse rencontre quelque obscur soldat « poussant d'insolentes clameurs, il le frappe du sceptre et « le menace en ces termes :

« Misérable ! demeure tranquille, écoute la voix de ceux « qui valent mieux que toi. Guerrier faible et lâche, tu ne « comptes ni dans les combats ni dans les conseils. Ici tous « les Grecs ne peuvent commander. Le grand nombre des « chefs est une mauvaise chose. N'ayons qu'un seul chef, « un seul roi[1], celui à qui le prudent fils de Saturne a donné « le sceptre et les lois pour nous gouverner tous[2]. »

L'audace d'Ulysse lui a réussi. Pour être menée, la foule ne demande souvent qu'un esprit décidé et une main ferme. Et l'on reconnaît bien ici la mobilité de la multitude. Tout à l'heure elle fuyait pour regagner ses vaisseaux et rentrer

[1] Je pense avec Pope et contrairement à l'opinion de M. Dugas-Montbel, que le poëte n'a en vue ici que le commandement militaire.

Οὐ μέν πως πάντες βασιλεύσομεν ἐνθάδ' Ἀχαιοί.
Οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη· εἷς κοίρανος ἔστω,
Εἷς βασιλεὺς (v. 203, 204, 205).

Le mot βασιλεύειν, sur lequel s'appuie M. Dugas-Montbel, pour démontrer qu'Homère a en vuo le gouvernement politique, n'en est pas une preuve suffisante. Homère vivait à une époquo où les anciennes monarchies venaient d'être remplacées par des gouvernements démocratiques. Lui-même, d'après la tradition la plus répandue, était né au milieu d'une confédération de villes libres, et cet éloge de la monarchie dans sa bouche me paraîtrait au moins singulier.

[2] V. 188-206.

dans la Grèce, et maintenant, Homère nous la fait voir, « se « précipitant à grands pas vers l'assemblée loin des tentes « et des navires. »

Qu'Ulysse cependant ne se croie pas encore trop sûr de la victoire ; si par son audace il a empêché les Grecs de remonter sur leurs navires, l'audace et la parole d'un autre personnage venu comme lui sur ces bords avec les confédérés, pourrait bien les ramener à leur dessein premier. Et pour se maintenir dans son succès, le fils de Laërte aura besoin de nouveau de toute sa fermeté et de toute sa présence d'esprit.

Homère, dans ses poëmes, n'inventait certes pas autant qu'on l'a cru. Les principaux événements de la guerre de Troie lui ont été très-probablement fournis par la tradition [1]. On peut en dire autant des principaux caractères et personnages dont est remplie l'*Iliade*. Et, par exemple, pour le passage qui nous occupe, il est permis de penser avec un savant commentateur « que la brouillerie d'Achille et d'A« gamemnon a dû exercer une grande influence sur l'esprit « des soldats ; dès lors il est tout simple que les Grecs éloi« gnés depuis longtemps de leur patrie, prévoyant que leurs « efforts allaient devenir inutiles par la retraite d'un héros « vaillant, aient hautement manifesté le désir de terminer « la guerre, et se soient montrés tout prêts à se révolter ; « il est tout simple encore que l'un des plus factieux ait été « l'organe de la sédition, et qu'il ait profité du mécontentement des esprits pour les animer contre les chefs, jus« qu'à ce qu'enfin un homme puissant réprime cette au« dace [2]. » C'est ainsi qu'on peut expliquer, en effet, le per-

[1] Voir à ce sujet, Blackwell, *Recherches sur la vie et les écrits d'Homère*, traduites pour la première fois de l'anglais, par J. N. Quatremère-Roissy. (Paris, an VII), p. 335.

[2] Dugas-Montbel, *Observations sur le chant II de l'Iliade*, t. IV, p. 88

sonnage de Thersite et l'épisode auquel nous sommes arrivé.

Thersite, tel que nous le dépeint Homère, est le type du mécontent, du séditieux, du démagogue agitateur, envieux et méchant. L'histoire est pleine d'individualités de ce genre, l'histoire ancienne surtout. Ces personnages du temps de la guerre de Troie s'appelaient *Thersite;* du temps de Périclès, ils s'appelaient *Cléon;* du temps de Cicéron, *Clodius*; du temps de la révolte des légions romaines en Germanie, — lisez Tacite[1], — ils s'appelaient *Percennius* et *Vibulénus.* Dans les temps modernes on les trouve encore soit dans les émeutes, soit dans les assemblées politiques, soit et le plus souvent encore dans le monde, où ils attaquent tout ce qui est au-dessus d'eux, où ils distillent leur haine et leur fiel contre tout ce qui est honnête et respectable. Mais examinons le Thersite d'Homère. Homère se plaît à nous tracer d'une manière bien complète le portrait de ce personnage. Voici d'abord pour son moral :

« Les autres soldats étaient assis et gardaient leur rang. « Le seul Thersite bavard immodéré prolongeait le tumulte. « Son esprit était fertile en insolents propos. Sans raison « et sans pudeur il outrageait les rois, disant tout ce qui « pouvait faire rire la multitude[2]. »

[1] *Annal.*, lib. I, c. 16, 17, 22 et 23.

[2] Personne n'a mieux saisi et reproduit ce personnage d'Homère que Shakspeare, dans son curieux drame de *Troïle* et *Cressida.* Tout ce que dit et fait Thersite dans cette pièce est un commentaire vivant de ces quelques lignes d'Homère. Veut-on quelques exemples, en voici, je prends au hasard. A Ajax qui l'a frappé, parce que ses sarcasmes l'avaient irrité, Thersite répond : « Frappez, frappez, esprit lourd et grossier; votre tête n'a pas plus « de cervelle que je n'en ai sur la main ; un âne vous en remontrerait. Vous « n'êtes qu'un rustre vaillant qu'on emploie à étriller les Troyens.... » Plus loin, s'adressant à Achille en même temps qu'à Ajax : « Hector aura bien du « bonheur s'il parvenait à entamer votre crâne à tous deux : c'est une co- « quille épaisse et dure sans noyaux dedans... Ulysse et Nestor, dont l'esprit « commençait déjà à moisir avant que vos grands-pères avaient des ongles

Voici maintenant pour son physique :

« De tous les guerriers venus devant Ilion, c'était le plus « laid. Il était louche, boiteux ; ses épaules recourbées se « resserraient sur sa poitrine ; sa tête se terminait en pointe, « il y flottait quelques rares cheveux [1]. »

Peut-être — pourquoi pas ? — la difformité physique de Thersite augmentait-elle encore sa méchanceté et sa malice naturelles. Les hommes disgraciés par la nature se replient souvent sur eux-mêmes et prennent souvent aussi en haine et en envie tout ce qui n'est pas disgracieux comme eux. Thersite, à ce compte, est une sorte de *Triboulet* de l'antiquité homérique, attaquant de préférence tout ce qui lui était supérieur par la naissance et le rang, quoiqu'il fût prince lui-même.

« Il était, ajoute Homère, ennemi déclaré d'Achille et « d'Ulysse ; toujours il leur cherchait querelle, maintenant « c'était contre le divin Agamemnon que sa voix proférait « d'âpres injures [2]. »

On n'est, en effet, ni plus méchant, ni plus mordant que ne l'est ici Thersite contre le chef de l'armée. Avant de s'adresser aux Grecs qu'il voudrait, malgré Ulysse, faire re-

« aux doigts, vous attellent comme des bœufs à une charrue et vous font « travailler au labour de cette guerre » (Acte II, sc. I, trad. de Benjamin Laroche). Après avoir insulté dans les termes les plus âpres et les plus virulents Patrocle, voici de quelle manière il traite les autres chefs de l'armée. « Voici, par exemple, Agamemnon, — un assez bon diable, grand amateur « de cailles, mais qui n'a pas autant de cervelle dans la tête que de cire dans « le tuyau de l'oreille ; — et son frère donc, le vivant portrait de Jupiter, « lors de sa métamorphose en taureau, — statue primitive et type éternel « du c...., utile chausse-pied pendu par une chaîne à la jambe de son frère.... « Que je sois chien, mulet, chat... peu m'importe, mais être Ménélas, je me « révolterais plutôt contre la destinée.... C'est un perfide coquin que ce « Diomède, un scélérat sans foi ; je ne me fierais pas plus à lui quand il « vous regarde de travers qu'à un serpent quand il siffle » (Acte V, sc. I).

[1] V. 211-216

[2] V. 220-226.

tourner dans leur patrie, il s'attaque à la personne d'Agamemnon. Une fois qu'il aura insulté et flétri son autorité, il lui sera plus facile, pense-t-il sans doute, d'en détacher le peuple. Il raille donc amèrement le roi, quand il lui demande avec une malice calculée, de quoi il se plaint? Que lui manque-t-il? N'a-t-il pas assez de femmes superbes que les Grecs lui ont offertes, après les avoir conquises dans des villes ennemies? Ses tentes ne regorgent-elles pas assez d'airain? Faut-il que quelque riche troyen lui apporte de nouveaux trésors pour racheter un fils détenu par le roi, et que lui, Thersite, ou quelque autre guerrier, auront amené prisonnier en ces lieux? Lui faut-il quelque nouvelle captive pour s'unir d'amour avec elle et la renfermer dans sa tente? Et s'adressant aux Grecs: s'ils n'étaient pas aussi lâches que des femmes, ne seraient-ils pas retournés depuis longtemps dans leur patrie; et il ajoute: « Lais- « sons-le seul devant Troie se repaître d'honneurs et de « richesses. Qu'il sache si les Grecs sont pour lui de quel- « que secours, oui ou non. » Et voilà que pour achever d'exciter le peuple, il se met, cela est fort habile, à faire l'éloge d'Achille, que le roi a si cruellement insulté.

Peut-être Achille, en entendant Thersite, aurait-il été peu flatté de se voir loué par Thersite. *Non defensoribus istis!....* Il est fort probable aussi, d'après ce que nous savons maintenant du caractère de Thersite, que si Achille se fût trouvé encore parmi les Grecs, il l'eût insulté comme les autres chefs. Il le loue ici par une de ces tactiques habituelles aux Thersites de tous les temps.

Mais Ulysse, fort d'un premier succès, ne laissera pas à la foule le temps de se repentir. Il se lève, et jetant sur Thersite un œil furieux, il lui défend à l'avenir d'outrager, comme il fait, les chefs et les rois, et de chercher à conseiller au peuple la fuite. Personne ne sait quelle sera l'issue de cette guerre; mais personne n'a le droit d'injurier

le fils d'Atrée. Et Ulysse fait le serment, que si à l'avenir il surprend encore Thersite attaquant les grands et soulevant le peuple, il le dépouillera de ses vêtements, le chassera du camp et l'enverra gémir près des vaisseaux, le corps meurtri de coups.

Et en attendant que l'occasion se présente d'exécuter ces agréables promesses, Ulysse en donne à Thersite comme un à-compte.

Ici Homère, comme dans plus d'un endroit de cet épisode, le lecteur aura pu le remarquer, touche encore à la comédie. Ulysse frappe Thersite de son sceptre; Thersite s'incline sous le coup, il verse des larmes; son dos se couvre d'une sanglante rougeur, et tremblant de peur et de douleur, il s'assied et essuie ses larmes sur son hideux visage.

Et la morale de tout ceci? C'est une morale bien universelle. La multitude est toujours la première à abandonner les Thersites, dès qu'il s'est rencontré, comme ici, un homme qui sait imposer à cette multitude et à ceux qui l'agitent par sa fermeté et son courage. Le peuple donc sacrifie Thersite à Ulysse, rit de la défaite de Thersite et exalte son vainqueur[1].

Et Ulysse, en homme habile qu'il est, va profiter des bonnes dispositions de l'armée, pour achever de la ramener à lui, à son chef suprême, à la cause de la commune patrie. Déjà il a remporté une première victoire; cette armée, au moment où elle allait remonter sur les vaisseaux pour fuir, il l'a retenue par un acte d'audace inspiré des

[1] « Les Grecs, à cette vue, malgré leurs peines, partent d'un franc éclat « de rire et se regardant entre eux, ils s'écrient: O dieux! Ulysse a déjà fait « mille actions éclatantes...., mais ce qu'il vient d'accomplir tout à l'heure « au milieu des Grecs, est ce qu'il a jamais fait de mieux. Il a imposé si-« lence à ce harangueur factieux; sans doute son audace ne le poussera plus « à contredire ses chefs de ses discours insolents » (v. 272, sqq.).

dieux. En vain Thersite a cherché à lui disputer la victoire en excitant le peuple à la révolte contre ses chefs, Thersite a été honteusement châtié. Donc, ce que le courage et la présence d'esprit d'Ulysse ont si heureusement commencé, son éloquence saura l'achever ; elle frappera un dernier coup, et ce coup sera décisif. Ulysse est l'orateur antique par excellence ; nous aurons plus d'une fois occasion de le faire remarquer ; il connaît admirablement les passions humaines et l'art délicat de les manier. Il ne suffit pas que cette armée reste dans le camp, mais il faut encore qu'elle marche, et sur-le-champ, à l'ennemi. Ulysse se lève en tenant son sceptre. Le poëte suppose que Minerve descend du ciel et se place à côté d'Ulysse. Sous la forme d'un héraut d'armes, elle impose silence au peuple, afin que la voix d'Ulysse soit entendue depuis les premiers rangs jusqu'aux derniers et que tous profitent de ses avis. Écoutons Ulysse :

« Atride, notre roi, les Grecs veulent aujourd'hui te « couvrir de honte aux yeux de tous les hommes ; ils re- « fusent d'accomplir les promesses qu'ils te firent, en ve- « nant ici, loin de la fertile Argos, de ne point rentrer dans « leur patrie avant d'avoir détruit les vastes murs d'Ilion. « Comme de faibles enfants, comme des veuves désolées, « ils pleurent dans le désir de revoir leurs foyers. Sans « doute, il est naturel le regret de la patrie, surtout quand « on souffre. Le voyageur éloigné de son épouse durant « un mois seulement, se lamente dans son navire que « balottent les tempêtes de l'hiver et la mer en furie ; que « doit-ce être pour nous qui, depuis neuf ans révolus, « sommes retenus sur ces bords ? Je n'en veux donc pas aux « Grecs s'ils s'affligent auprès de leurs navires. Cependant « il serait honteux, après être resté si longtemps, de s'en « retourner sans avoir rien accompli. Supportez vos peines, « mes amis, et restez encore ici quelque temps ; sachons,

« si Calchas nous a, oui ou non, prédit la vérité. Cet « oracle est encore présent à ma mémoire, et vous en « fûtes les témoins, vous tous, que n'ont pu enlever les « Parques homicides. Le temps n'est pas si éloigné ; il me « semble que c'était hier. La flotte des Grecs était rassem- « blée dans l'Aulide, préparant d'affreux malheurs à Priam « et aux Troyens. Réunis autour d'une fontaine, nous « offrions aux dieux, sur leurs autels sacrés, de magni- « fiques hécatombes. C'était sous un beau platane, où cou- « lait une onde limpide, lorsque apparut un grand prodige : « un horrible dragon, le dos couvert de taches sanglantes « (ce fut le maître même de l'Olympe qui le fit paraître « à la lumière), sort de dessous l'autel et s'élance vers le « platane. Là, sur la branche la plus élevée, on voyait huit « jeunes passereaux, tendre couvée, se cachant sous le « feuillage. La mère qui leur donna le jour, était la neu- « vième. Le monstre dévore ces jeunes oiseaux qui pous- « saient des cris lamentables : la mère désolée volait au- « tour de ces jeunes rejetons ; mais le dragon se replie, « la saisit par les ailes, malgré ses cris perçants, et la « dévore. A peine a-t-il englouti les enfants et leur mère, « que le dieu qui l'envoya en fit un signe mémorable : le « fils du prudent Saturne le transforme en pierre. Tous, « immobiles, nous admirons ces prodiges que les dieux « firent éclater au milieu des hécatombes. Alors Calchas, « prédisant l'avenir : « Pourquoi rester muets de surprise, « Grecs valeureux ? C'est à nous que Jupiter envoie ce pro- « dige surprenant ; il nous annonce de longs, de bien longs « travaux dont la gloire sera immortelle. Ainsi que le « monstre a dévoré ces passereaux et leur mère, ils étaient « huit et celle qui leur donna le jour était la neuvième, « ainsi, pendant neuf ans, nous combattrons sur les plages « d'Ilion. Mais à la dixième année, nous nous emparerons « de cette cité superbe. » C'est ainsi qu'il parlait. Mainte-

« nant l'oracle va s'accomplir. Courage donc, généreux « Grecs; demeurons tous sur cette rive jusqu'à ce que nous « ayons renversé la vaste citadelle de Priam [1].»

Qui ne sent les grandes et simples beautés de ce morceau, beautés que nous avons voulu mettre en entier sous les yeux du lecteur? Les plus grands maîtres de l'art oratoire et les plus grands connaisseurs dans cet art, chez les anciens, les ont admirées avec raison. Cicéron a traduit [2] une partie de ce discours, et lui a rendu de la sorte un éclatant hommage. Virgile s'en est inspiré plus d'une fois [3]. Ovide l'a rappelé de son côté [4]. Avec quel naturel, et aussi avec quelle adrese, Ulysse, après quelques paroles doucement sévères, entre ensuite dans les sentiments de ceux à qui il parle! Comme il excuse les Grecs et leur douleur, qu'il partage! Et c'est ainsi qu'il s'insinue dans les cœurs; et, cette précaution prise et une fois ce premier succès de sympathie obtenu, il s'adresse à l'imagination de ces guerriers; appelant à son secours les dieux et les prodiges, il cherche à montrer aux Grecs que le ciel s'est associé à leur cause et semble leur dire de marcher pleins d'espoir au combat. Ulysse exploite à merveille les souvenirs religieux; il les rappelle à la mémoire de cette armée qui a failli perdre courage. Eh, quoi! oubliera-t-on ainsi les miracles dont on a été soi-même le témoin il n'y a guère plus de dix ans? Et dans ce qui suit l'orateur déploie sa brillante imagination, entre dans des détails tout à fait pittoresques; on voit ces autels dressés en plein air, à l'ombre d'un platane, en face d'une fontaine sacrée, sur les bords d'une eau limpide. Et dans le récit du

[1] V. 284-333.

[2] *De divinatione*, lib. II, § 30.

[3] Dans la peinture du serpent qui s'est échappé de dessous le tombeau d'Achille (*Aen.*, lib. V, v. 84, sqq.).

[4] *Metamorph.*, XIII, v. 228-236.

prodige, quel mélange de terreur et de tendresse! terreur dans l'apparition du monstre; tendresse dans la mort de ces pauvres passereaux et de leur mère; Virgile paraît encore s'en être souvenu, quand, avec tant de mélancolie et de sentiment, il nous peint quelque part la douleur de Philomèle, pleurant ses petits, ravis, dès leur âge le plus tendre, par une main cruelle, et, perchée sur un rameau, remplissant les lieux d'alentour de ses tristes gémissements[1]. Et, le dirai-je en passant? Homère en cet endroit me paraît plus naïvement touchant encore que le poëte de Mantoue. Dans Virgile, on ne voit point les jeunes rossignols; ici, les pauvres petits passereaux sont sous nos yeux, se cachant tout tremblants sous le feuillage à l'aspect du monstre. Et quelle tendre pitié excite en nous la mère de ces jeunes passereaux! La Philomèle de Virgile n'a pas assisté au rapt de ses petits; mais ici, la mère des jeunes passereaux voit ses petits dévorés par le dragon, et, dans sa détresse et dans sa douleur, elle voltige de branche en branche, poussant des cris lamentables, jusqu'à ce qu'elle-même soit engloutie à son tour par le monstre.

Qu'on nous permette d'insister encore sur la dernière partie du magnifique discours d'Ulysse. Dans la manière dont Calchas interprète ce prodige, on retrouve cette finesse de l'esprit grec avec laquelle les devins et les augures de ces temps reculés expliquaient d'une façon si ingénieuse les phénomènes qui les frappaient, et savaient toujours les expliquer dans le sens le plus fa-

[1] *Qualis populea mœrens Philomela sub umbra*
Amissos queritur fœtus quos durus arator
Observans nido implumes detraxit : at illa
Flet noctem, ramoque sedens, miserabile carmen
Integrat et mœstis late loca questibus implet.
(*Georg.*, IV, v. 511-516).

vorable à ceux qui les consultaient. Tout ce passage rappelle tout à fait, ce me semble, le monde, l'imagination de l'Orient, et surtout de l'Orient biblique; on dirait d'un certain chapitre de la Genèse. Souvenez-vous, par exemple, de ce songe du roi Pharaon qui vit, pendant son sommeil, sept vaches grasses monter les rives du Nil, puis sept vaches maigres leur succéder et les dévorer. Et la même nuit apparurent, devant le roi d'Égypte endormi, sept épis riches et superbes, bientôt absorbés par sept épis chétifs et flétris. Le prisonnier hébreu, le jeune Joseph, appelé devant Pharaon pour lui expliquer ce songe, raisonne, peu s'en faut, comme le Calchas d'Homère dans le passage qui nous occupe. Les huit passereaux, qui, avec leur mère, en forment neuf, dit le fils de Thestor, représentent les neuf années de peines et de travaux des Grecs devant Troie. Le monstre qui dévore les petits et la mère et se trouve ensuite changé en pierre, c'est Ilion, dévorant l'armée des Grecs pendant neuf années et transformé ensuite (c'est là du moins le sens caché, ce me semble, de la métamorphose) en un monceau de pierres et de ruines.

Ainsi parle, à peu de chose près, le fils de Jacob mandé devant le roi d'Égypte : « Ce que Pharaon a songé n'est « qu'un même songe ; Dieu a déclaré à Pharaon ce qu'il « s'en va faire. Les sept belles jeunes vaches sont sept ans, « et les sept beaux épis sont sept ans : c'est un même « songe. Et les sept jeunes vaches maigres et laides qui « montaient après celles-là, sont sept ans ; et les sept « beaux épis sont sept ans ; et les sept épis vides et flétris « par le vent d'Orient, seront sept ans de famine [1]. »

Et, dans Homère, après s'être ainsi retranché derrière la double autorité des dieux, auteurs du prodige, et de Cal-

[1] *Genese*, ch. XLI, v. 25, 26, 27.

chas interprète infaillible de ce même prodige, Ulysse termine admirablement, en exhortant les soldats à la constance : qu'ils demeurent donc, et Ilion tombera sous leurs coups.

L'éloquence d'Ulysse a vaincu. Les Grecs poussent maintenant des cris de joie autour des vaisseaux, « et tous « applaudissent aux paroles du divin Ulysse. »

En ce moment se lève le vieux Nestor. Assez de discours ! qu'on ne songe maintenant qu'à agir et qu'on ne perde pas davantage un temps précieux. Il rappelle en quelques mots aux Grecs leurs serments dans l'Aulide, et confirme tout ce qu'a dit Ulysse, en faisant souvenir à tous que le jour du départ de la flotte, Jupiter a fait briller la foudre à droite, signe certain de sa protection et de la chute future d'Ilion. Le sage et vert vieillard engage ensuite Agamemnon à faire prendre aux soldats le repas, et à les mener sans retard au combat, après avoir toutefois immolé des victimes aux dieux. Et le roi remercie avec effusion le vaillant vieillard, non sans mêler à ses paroles le regret de se voir privé du concours d'Achille, envers lequel, et cela relève le roi à nos yeux, il se reconnaît coupable[1]. Les soldats, sur les ordres du roi, qui leur annonce, dans les termes les plus énergiques, qu'aujourd'hui on se battra sans relâche, rentrent dans les navires et les tentes pour réparer leurs forces. Le roi, accompagné

[1] . . . . ἐγὼ δ' ἦρχον χαλεπαίνων (v. 378).

On le voit, Homère ne laisse pas oublier son héros. Le souvenir d'Achille absent plane partout. Cet aveu d'Agamemnon relève singulièrement Achille. Dans le texte, Agamemnon, en parlant d'Achille dont une querelle qu'il regrette le tient maintenant séparé, ajoute : « Ah ! si jamais nous agissions de « concert, la chute d'Ilion ne serait pas différée, même d'un instant » (v. 379 et 380). Ne voit-on pas ici le plan de l'*Iliade* ? Un jour viendra où Achille sortira de sa retraite, et à partir de ce moment, on sait le sort qui sera réservé aux Troyens.

des principaux chefs de l'armée, préside à l'immolation des victimes, non sans avoir adressé à Jupiter une prière qui respire je ne sais quelle odeur de sang et de bataille : que le dieu qui trône dans les nuages lui permette, avant le coucher du soleil, de renverser la ville de Priam, d'embraser les portes de son palais ; que, sur la poitrine d'Hector, il lui soit permis de percer avec son glaive la cuirasse d'Hector, et qu'il voie tous les compagnons d'armes du guerrier Troyen tomber dans la poudre et de leurs dents mordre la terre !

Mais, hélas ! Jupiter n'exaucera pas cette prière.

Cependant, convoquée encore par la voix des hérauts, l'armée sort des tentes et des navires, et les rois, de leur côté, accourent pour la ranger en bataille.

Homère fait intervenir Minerve. Ce n'est plus la déesse pacifique, qui, dans le premier chant, arrêtait Achille prêt à percer Agamemnon de son glaive ; non, nous avons maintenant devant nous la belliqueuse Bellone. Ses regards sont terribles ; elle est armée de l'immortelle Égide bordée de franges d'or ; elle parcourt les rangs de l'armée, excite les Grecs à marcher, « et inspire une insatiable ardeur de « combats et de carnage au cœur de chacun d'entre eux. « Et maintenant la guerre leur est plus douce que le re-« tour lui-même, sur leurs vaisseaux, dans le sein de leur « chère patrie [1]. »

La verve d'Homère va s'animant et s'échauffant de plus en plus. L'aspect, par l'imagination du moins, de cette immense multitude d'hommes, le frappe et l'inspire au plus haut point. L'éclat de ces armes, les clameurs et les évolutions des soldats, leur foule prodigieuse, leur ardeur, leur alignement en bataillons, sous les yeux de leurs chefs respectifs, et, au milieu d'eux tous, la présence du roi des

[1] V. 451-455.

rois, tout cela, Homère veut nous le rendre sensible ; et, dans ce dessein, il recourt à une suite de comparaisons du plus brillant effet, à une accumulation d'images de la plus haute poésie, et toutes puisées dans cette belle nature extérieure de ce beau pays de Grèce.

Il faut citer, malgré l'étendue du passage :

« Comme un feu dévorant embrase une immense forêt « sur le sommet d'une montagne, et dont la lumière res- « plendit au loin ; ainsi, dans la marche des troupes le bril- « lant éclat de l'airain étincelant de toutes parts, s'élève à « travers les airs jusqu'aux cieux.

« Tels de nombreux peuples d'oies sauvages, de grues et « de cygnes au long cou, volent en se jouant dans la prairie « d'Asius, autour des ondes du Caystre, battent des ailes et « cherchent à se devancer, en poussant des cris dont retentit « toute la prairie ; tels ces peuples nombreux sortent des « tentes et des vaisseaux et inondent la plaine du Scamandre : « la terre gémit profondément sous les pas des hommes et « des chevaux. Ils s'arrêtent sur les bords émaillés du fleuve, « innombrables comme les feuilles et les fleurs du prin- « temps.

« Ou comme les essaims abondants de mouches qui volent « autour de l'étable du berger, dans la saison du printemps « lorsque le lait coule dans les vases ; telle l'armée des Grecs « à la longue chevelure était rassemblée dans la plaine, brû- « lant de détruire les Troyens.

« Et de même que les bergers reconnaissent facilement « leurs immenses troupeaux de chèvres, confondus en foule « dans les pâturages ; ainsi chacun des chefs, ceux-ci d'un « côté, ceux-là d'un autre, disposent les soldats pour les me- « ner au combat. Au milieu d'eux se tient le puissant Aga- « memnon. Il a la tête et les regards de Jupiter qui lance la « foudre, l'armure de Mars et la poitrine de Neptune. Tel « au-dessus d'un immense troupeau s'élève un taureau su-



« perbe, dominant les génisses rassemblées autour de lui ; de « même en ce jour Jupiter élève Atride et le rend supérieur « à tous les autres guerriers [1]. »

Quelle richesse d'imagination et aussi quelle liberté de pinceau ! Homère est frappé d'un grand spectacle, et il vient faire partager son impression à ceux qui l'écoutent. Peu soucieux de sauver une certaine exubérance d'images que pourront blâmer plus tard des puristes ou des rhéteurs, il prend les couleurs les plus brillantes de sa riche palette. Rien ne le gêne dans ses allures ; il s'adresse à tout un peuple, à qui il veut plaire, et qu'il veut impressionner par le souvenir d'une grande guerre nationale ; il ne se lais-

[1] V. 455-484. Un jeune professeur de l'Université qui a parcouru longtemps, Homère à la main, les pays et la nature chantés par Homère, explique fort bien, ce me semble, combien toutes ces images et toutes ces peintures, dont quelques-unes pourraient choquer la fausse délicatesse des modernes, sont justes, naturelles, quand on se reporte aux temps homériques. Je ne puis me refuser au plaisir de citer quelques-unes de ces ingénieuses observations : « Lorsqu'on vit en présence de la nature, pré« occupé d'elle seule, on remonte bientôt au delà des fausses délicatesses « du langage ; on découvre quelque chose d'élevé, de saisissant dans les « plus humbles phénomènes. Pour nous, comme pour l'épopée antique, il n'y « a plus rien qui soit petit, qui soit vulgaire.... L'ardeur acharnée des com« battants fera penser non-seulement aux lions courroucés, aux chiens in« trépides, mais *aux mouches qu'attire le lait nouveau....* Homère a sans « cesse vécu au milieu de la nature qu'il nous a peinte. Toutes ses peintures « sont des souvenirs. » Et un peu plus loin : « c'est qu'il ne suffit pas, pour « retrouver Homère, de parcourir les pays qu'il a chantés, il faut encore re« monter jusqu'au siècle de l'*Iliade*. A cette origine des sociétés, pour re« présenter la vie, le poëte n'a point à pénétrer les obscurités de la con« science ; les actions n'ont guère d'autres principes que l'instinct ; on songe « rarement à les cacher, et cette vie, presque tout extérieure, a des rap« ports plus naturels avec la vie des animaux.... Les héros de l'*Iliade* sont « vraiment des aigles rapides, des sangliers infatigables, des loups sans « pitié ; Achille a vraiment le cœur, comme il a les mouvements impétueux « du lion ; la majesté d'Agamemnon est celle du *taureau plein d'orgueil qui « marche à la tête du troupeau* ; et Heré, naïve comme un enfant, peut « avoir les grands yeux sans expression de la génisse » (E. Gandar, *Homère et la Grèce contemporaine*, Paris 1858, p. 26, 27 et 28).

sera donc pas entraver par de prétendues règles de convenance littéraires inconnues à son génie. Il ne connaît, lui, que l'inspiration. Virgile, le timide Virgile *n'osait* plus de son temps comme avait osé Homère. Les différentes comparaisons que le poëte grec a entassées ici les unes sur les autres, Virgile les a reproduites maintes fois, mais séparément, mais par fragments et par lambeaux, pour ainsi dire, celle-ci, dans un passage ou dans un chant; celle-là, dans un autre. Homère composait avec son génie pour seul guide. Chez Virgile, poëte d'une époque parvenue à un degré de civilisation excessive, le génie était comme contenu par le *goût*. Or, le goût, tout indispensable et tout précieux qu'il est, nuit parfois au génie; il lui coupe souvent les ailes et l'arrête dans son essor; ce que l'on gagne ainsi en mesure et en élégance, peut-être le perd-on en grandeur et en force. Avec Virgile, qu'on nous permette cette image, on n'a plus qu'un fleuve aux ondes paisibles, roulant sur un lit de cailloux; avec Homère, on a le torrent majestueux se précipitant à travers les ravins et les rochers[1].

[1] Ici se place le fameux dénombrement des deux armées belligérantes et qu'il n'est pas de notre sujet d'étudier. C'est cependant un morceau capital qui a toute l'apparence d'un document historique et géographique. Il en résulte que les mille vaisseaux qui avaient transporté sur les rives do l'Hellespont les forces réunies de la Grèce continentale et insulaire, n'avaient pas renfermé moins do cent mille hommes, commandés par vingt-neuf chefs dont les principaux, outre ceux que nous avons déjà vu figurer dans les premiers chants, étaient: les deux Ajax, Diomède, Ménélas, Idoménée, Adraste, Eumèle, Philoctète, Podalire, Machaon et d'autres encoro que nous retrouverons dans la suite de ces Études.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE. Le troisième livre de l'*Iliade*. — Les deux armées en présence; Ménélas et Pâris. — Conventions; que l'écriture n'a pas dû être en usage du temps d'Homère. — Hélène; malgré ses fautes le poëte a su la rendre intéressante; comment? — Les portes Scées. — Eschyle, Euripide et Le Tasse imitent Homère. — Priam; Hélène lui fait connaître les principaux chefs grecs campés devant Troie: Ulysse et Ménélas; leur éloquence. — Une scène homérique; rapprochement; Homère, Tite-Live et Moïse. — Le Priam d'Homère et le Latinus de Virgile. — Combat singulier; Vénus sauve Pâris vaincu; un souffle de poésie orientale. — Réflexions.

Voici donc la plaine troyenne inondée par cette formidable armée, composée de plus de cent mille hommes venus de tous les points de la Grèce continentale et insulaire, et commandée par vingt-neuf rois [1].

L'armée des Troyens et celle de leurs alliés, parmi lesquels les Dardaniens, ceux de Sestos et d'Abydos, les Thraces, les Péoniens, les Paphlagoniens, les Mysiens et beaucoup d'autres plus ou moins voisins de l'empire de Priam, s'étaient formées en bataille sur la colline Batiée [2], en avant de Troie. Les principaux chefs sont: Hector, Énée, les deux fils d'Anténor, Pandarus de Zelée, archer habile, — nous le verrons bientôt, — Glaucus et Sarpédon [3].

Suivons maintenant les mouvements des deux parties belligérantes que, pour la première fois, le poëte va mettre en présence. Il nous montre tout d'abord les Troyens poussant, comme des nuées d'oiseaux ou de grues,

[1] Voir la fin du deuxième livre de l'*Iliade* (v. 484-760).

[2] *Il.*, II, v. 813.

[3] Voir le dénombrement de l'armée troyenne (*Il.* II, v. 816-877).

de confuses clameurs. On voit qu'on a affaire à des barbares. La discipline se montre davantage dans les rangs des Grecs marchant tous en avant avec le désir de se prêter un mutuel appui, et tous gardant un profond silence.

A la tête des Troyens paraît le beau Pâris. Il est plutôt paré qu'armé pour le combat. Dès qu'il a vu l'armée des Grecs, avec une forfanterie digne de son caractère léger et étourdi, le favori de Vénus, défie les plus illustres des Grecs et les provoque au combat. Le premier, l'intrépide Ménélas l'aperçoit, et revêtu de ses armes, saute aussitôt à bas de son char. Les voilà donc immédiatement en face l'un de l'autre, ces deux hommes qui personnifient véritablement dans sa cause toute cette longue et formidable guerre. Tout de suite de cette façon le poëte éveille notre attention et pique notre curiosité. Le courage de Ménélas, la soif de la vengeance dont il est altéré à l'aspect de Pâris ravisseur d'Hélène, sont admirablement exprimés, quand Homère compare Ménélas à un lion pressé d'une faim dévorante et apercevant au loin un daim sauvage ou un cerf orgueilleux dont il va faire sa proie. La poltronnerie de Pâris, si fanfaron il y a quelques instants, n'est pas moins bien rendue, lorsque Homère nous le présente, fuyant à l'aspect de Ménélas, comme un homme qui aurait marché sur un serpent et reculerait, la pâleur sur le front.

A la vue de Pâris courant se cacher et se perdre dans les derniers rangs de l'armée troyenne, Hector, le courageux Hector, ne peut maîtriser sa colère. Son âme guerrière souffre de tant de lâcheté; il adresse à son indigne frère d'amers reproches. Piqué au vif, Pâris reconnaît que ces reproches sont mérités; et comme pour se réhabiliter aux yeux du brave Hector et à ses propres yeux, il demande aussitôt à vider la querelle par un combat singulier entre lui et Ménélas: que les deux armées s'arrêtent;



Ménélas et Pâris seuls au milieu des deux camps combattront ensemble. Le vainqueur emportera Hélène et ses trésors, et les peuples cimenteront la paix par des serments solennels.

Ces paroles remplirent de joie le cœur du vaillant Hector, qui, comme le remarque un ingénieux critique, entrevoit avec bonheur le moyen de « rétablir l'honneur des « Troyens, auquel a pu nuire la fuite de Pâris [1]. » Aussitôt Hector s'avance sa pique à la main ; il arrête d'abord les phalanges troyennes, puis s'adressant aux Grecs qui marchaient sur lui, il leur crie de loin la proposition de Pâris. Ménélas accepte avec empressement le défi de Pâris, comme un moyen d'en finir avec cette guerre interminable : depuis trop longtemps les deux peuples souffrent tous les maux imaginables; le moment est venu pour chacun d'eux de goûter les douceurs de la paix. Entre les deux champions les dieux vont décider. Qu'il succombe donc celui que le destin a marqué pour succomber!

Mais, si Ménélas accepte la proposition de Pâris, il ne se contente pas de sa seule parole. Avant de descendre dans l'arène, il veut que les deux peuples conviennent entre eux, et solennellement, de respecter la décision du sort.

Si du temps d'Homère on eût connu l'écriture, et nous croyons le contraire [2], il est probable qu'on eût eu recours ici à un traité. En guise de traité et pour lier la parole des deux peuples, Ménélas propose, selon l'usage de ces temps antiques, une double immolation de victimes prises chez les Troyens et chez les Grecs, et sacrifiées en même temps ; immolation qui sera accompagnée des serments réciproques des deux peuples. Ménélas exige de plus, car il se défie, et à juste titre, de la bonne foi de

[1] Pope cité par Bitaubé, *Remarques sur l'Iliade*, t. I, p. 175.
[2] Voir notre Avant-Propos.

Pâris, que le vieux Priam se rende en personne au milieu des deux armées pour sanctionner et fortifier encore par sa présence la solennité des conventions et des serments.

Et voici déjà que tout se dispose à la paix. Naguère tout présageait lutte et bataille, et maintenant, — le contraste est aussi heureux qu'agréable, — les deux peuples, en attendant la cérémonie des sacrifices et l'issue du combat, « retiennent leurs coursiers dans les rangs, descendent « des chars, se dépouillent de leurs armes et les déposent « sur la terre tout près les unes des autres. Un étroit es- « pace séparait les deux armées[1]. »

Le sujet semble toucher à la fin de l'action. Le nœud est relâché. Mais, ne craignez rien, Homère saura, le moment venu, le resserrer; car selon qu'il lui plaît, il

Change tout, donne à tout une face imprévue.

A cette variété dans les détails se joint beaucoup de mouvement. Tout s'agite sur la terre comme dans le ciel. D'après les ordres d'Hector, deux hérauts d'armes se rendent dans la ville pour conduire au camp les victimes consistant en un agneau noir destiné à la Terre, et en un agneau blanc destiné au Soleil, et aussi pour inviter Priam à se rendre auprès des deux armées. De son côté, Agamemnon charge Talthybius d'emmener des navires une autre victime, également un agneau qu'immoleront les Grecs. En même temps, la messagère des dieux, Iris, se rend au palais de Priam auprès d'Hélène, que le poëte va enfin mettre en scène; Hélène, qui avec Pâris et Ménélas déjà présents à notre esprit, nous résumera, comme qui dirait tous les faits de l'avant-scène de l'*Iliade;* Hélène, la cause principale, directe, fatale de la guerre. Homère nous fera donc maintenant voir de près cette femme qui a rempli le monde du bruit de sa beauté et du scan-

[1] *Il.*, III, v. 113-116.

dale de son infidélité ; cette Hélène devenue, après son enlèvement, l'épouse de Pâris, et pour laquelle, depuis neuf ans, l'Europe est aux prises avec l'Asie. Un tel personnage, il faut en convenir, n'était pas facile à introduire dans un poëme. Hélène, à première vue, est odieuse en tous points : elle a trahi son époux, abandonné son pays et sa famille. Comment donc le poëte va-t-il s'y prendre pour rendre ce personnage supportable ? Il ne lui est pas permis de changer l'histoire contemporaine. Hélène est une femme perfide et adultère, et le moyen d'intéresser avec un tel personnage?.... Pourquoi pas ? Racine n'a-t-il pas su nous intéresser à Phèdre ? Et qu'a-t-il fait pour cela ? Il nous l'a dépeinte

......malgré soi perfide, incestueuse.

Ainsi a fait Homère pour Hélène. Il la peindra comme une victime de l'amour qui a succombé par la volonté des dieux ; il nous la représentera sans cesse, et dans toute l'*Iliade*, repentante, versant des larmes de regrets, en proie aux remords. Ces larmes laveront sa honte ; ces remords la purifieront de son crime. Comme elle pleurera sans cesse sa faute, au lieu d'exciter notre indignation, elle fera naître notre pitié. Voilà comment Homère, par la plus heureuse des inspirations, a conçu et peint le caractère d'Hélène. Et ce personnage d'Hélène qui, pour un poëte ordinaire, eût été un obstacle, un écueil, a été pour Homère l'occasion d'un nouveau triomphe [1].

Au moment où Iris pénètre dans le palais de Priam, Hélène, assise au milieu de ses femmes, tenait à la main un long voile de pourpre. Sur ce voile elle traçait, — que cela est heureusement imaginé ! — « les nombreux travaux « que les Troyens et les Grecs supportaient pour elle sous

[1] On peut lire avec fruit, à ce sujet, les réflexions intéressantes sur le personnage d'*Hélène*, de M. F. Ph. Chambouliu. (*Les femmes d'Homère*, p. 43-80, Paris 1854).

la puissante impulsion de Mars[1].» Iris prenant la figure de Laodice, une des brus de Priam, s'empresse d'instruire Hélène qui l'ignorait encore, du combat singulier que Ménélas et Pâris allaient se livrer pour elle au milieu des deux armées, paisibles spectatrices de cette lutte prochaine. Aussitôt Hélène se lève, émue au souvenir de son époux, de sa patrie et de ses parents; elle se couvre la tête d'un voile, et accompagnée de deux de ses femmes, elle se dirige, en versant de douces larmes, vers les portes Scées.

Les portes *Scées*, nous l'avons dit, sont célèbres dans l'*Iliade*. Homère, qui avait sans doute parcouru tous les lieux qu'il a décrits, paraît avoir connu Ilion à fond. Il parle souvent des portes Scées. Elles étaient, pense-t-on, ainsi nommées, du mot σκαιός, parce qu'elles se trouvaient du côté gauche de la ville; elles s'ouvraient donc sur cette partie de la plaine troyenne qui conduisait au champ de bataille même. C'est près de ces portes Scées qu'Hector fera bientôt à Andromaque de si touchants adieux; c'est par ces portes Scées aussi, qu'à la fin du poëme, Homère fera sortir Priam se rendant dans la tente d'Achille, afin de racheter le corps de son cher fils. C'est sur la plate-forme placée au-dessus de ces portes que se dirige maintenant Hélène pour voir ce qui allait se passer dans les deux camps des Troyens et des Grecs. Sur cette plate-forme elle rencontre Priam et quelques autres personnages avec lesquels elle va s'entretenir. Nous touchons à un épisode charmant, célèbre par lui-même, célèbre par les imitations qu'on en a faites. C'est l'épisode désigné par les éditeurs d'Alexandrie sous le nom de τειχοσκοπία, et que l'on peut traduire par le mot: *inspection du haut des murs*. Le poëte profite de la paix momentanée qui règne entre les deux armées, et il saisit ainsi l'occasion de

[1] V. 126, 217, 128.

faire connaître et dépeindre à Priam quelques-uns des principaux personnages de l'armée grecque. « C'est, dit à ce « sujet, Bitaubé, un court supplément à son dénombre- « ment; mais là, le poëte racontait, ici tout est mis en ac- « tion[1].» C'est à Hélène que s'adresse Priam pour qu'elle lui nomme en sa qualité de Grecque les différents princes de la Grèce, campant dans cette plaine. Ainsi, Eschyle dans ses *Sept Chefs*, et Euripide dans ses *Phéniciennes*, s'inspirant d'Homère, font connaître et dépeindre par des éclaireurs, l'un à Etéocle, l'autre à Antigone debout sur les remparts thébains, les formidables guerriers qui assiégent Thèbes et menacent de la renverser. Ainsi encore, dans Le Tasse, Herminie fait connaître à Aladin, du haut des murs de Jérusalem, au moment ou l'une et l'autre sont témoins d'un combat singulier, les principaux chefs des croisés qu'elle distingue à leurs insignes ou à leur armure. Mais étudions, et en détail, le modèle même de ces différentes copies :

« Au-dessus des portes Scées étaient assis les anciens du « peuple, Priam, Panthoüs, Thymète, Lampus, Clytius, « Hicétaon, rejeton de Mars, Ucalégon et Anténor, tous « deux pleins de prudence. La vieillesse les éloignait des « combats, mais ils discouraient avec sagesse, semblables « à des cigales qui, dans une forêt, sur la cime d'un arbre, « font entendre leurs voix mélodieuses. Tels, au haut de « cette tour, étaient assis les vieillards troyens. Lorsqu'ils « virent Hélène s'avancer vers la tour, ils se dirent tout « bas les uns aux autres :

« Il n'y a rien de surprenant que les Troyens et les « Grecs souffrent depuis si longues années tant de maux « pour une telle femme. Elle égale en beauté les déesses « immortelles....

[1] *Remarques sur l'Iliade*, t. I, p. 177.

« Ainsi parlèrent les vieillards ; mais Priam haussant la « voix, appelle Hélène près de lui : approche, dit-il, ô ma « chère enfant ; viens t'asseoir près de moi pour recon- « naître ton premier époux et tes parents : ce n'est pas toi « que j'accuse de nos malheurs ; j'en accuse les dieux qui « ont excité contre moi cette guerre, source de tant de « larmes [1]. »

Et comme nous l'avons dit, Priam prie Hélène de lui nommer les plus illustres d'entre les guerriers grecs qu'ils aperçoivent dans la plaine.

Dans ce court passage que nous venons de citer, il y a bien des beautés ; nous avons sous les yeux cette assemblée de vieillards retenus loin de la mêlée par l'âge, et s'entretenant paisiblement à la façon *des anciens du peuple*, que la Bible nous montre souvent assis et causant ensemble aux portes des villes. Qui n'admirerait ici l'art avec lequel Homère fait faire l'éloge de la beauté d'Hélène, de cette Hélène dont un poëte grec a dit : « son âme avait la sérénité d'une mer tranquille ; elle était le plus bel ornement de l'opulence ; à sa vue on éprouvait une douce langueur, et les parfums de l'amour pénétraient tous les sens [2]. » En vérité, ces exagérations poétiques deviennent vraisemblables, puisque ces vieillards que ne pouvaient égarer ni les illusions, ni la passion, rendent ainsi justice à la beauté d'Hélène sujet de tant de maux pour eux, vaincus qu'ils sont par ses charmes irrésistibles. Ici paraît aussi pour la première fois, et pour ne plus se démentir dans la suite du poëme, avec sa bonté touchante et son noble cœur, le personnage de Priam. Malgré tous les malheurs qu'Hélène a attirés sur les Troyens, Priam, on l'a vu, ne lui fait pas le moindre reproche. Plu-

[1] V. 145-165.

[2] Eschyle, *Agamemnon*, v. 746, sqq.

tôt que de l'accuser, il préfère rejeter tout sur le compte des dieux. On n'est ni meilleur, ni plus indulgent. Mais si Priam est indulgent pour Hélène, Hélène ne l'est pas pour elle-même. Elle est la première à s'accuser et à se condamner; elle a honte et elle se repent. Écoutez sa réponse au bon Priam: « O mon noble père, votre seule « présence me remplit de honte et de crainte. Plût au ciel « que j'eusse choisi le plus cruel sort le jour où je suivis ici « votre fils, et que j'abandonnai mon lit nuptial, mes frères, « ma tendre fille et mes compagnes bien aimées! Mais il « en fut autrement et je me consume dans les larmes[1]. »

Comment ne pas se sentir désarmé devant celle qui s'accuse et se repent de la sorte?

Elle satisfait ensuite au désir de Priam; il lui avait demandé le nom de ce guerrier qu'il aperçoit là bas, ce guerrier au port majestueux, unissant dans ses traits la noblesse à la beauté. Hélène, qui a reconnu en ce héros le roi d'Argos et de Mycènes, répond: « Ce prince est le fils d'Atrée, « le puissant Agamemnon; il est né à la fois roi sage et « soldat intrépide. Avant que je fusse la plus misérable « des femmes, je le nommais mon frère. Hélas! que ne « l'est-il encore aujourd'hui[2]! »

De tels traits dans le caractère d'Hélène ne commandent-ils pas l'oubli et le pardon de sa faute?

Mais il y a là dans le camp des Grecs un autre personnage dont Priam, curieux comme tous les vieillards, demande le nom à Hélène. Priam le désigne d'abord par son extérieur. « Il est plus petit de toute la tête qu'Agamemnon, fils d'Atrée, mais ses épaules et sa poitrine paraissent plus larges. Ses armes sont étendues près de lui sur la terre fertile; lui, parcourt les rangs des soldats. Je le compare au bélier couvert d'une épaisse toison qui s'a-

[1] V. 171-177.
[2] V. 177-181.

vance fièrement au milieu d'un grand troupeau de blanches brebis[1]. »

On reconnaît ici un des caractères déjà signalés de la poésie homérique s'attachant volontiers aux qualités physiques et extérieures et rapprochant assez volontiers aussi l'homme des autres individus du *règne animal*, sans que ces comparaisons alors eussent rien de bas ni de trivial[2].

Hélène n'a pas de peine à reconnaître ce guerrier : « c'est, dit-elle à Priam, le fils de Laërte, le prudent Ulysse ; « il fut nourri au milieu des populations de la stérile « Ithaque. Il est fertile en ruses de toutes sortes, et ses con« seils sont pleins de sagesse[3]. »

Et le poëte nous arrête sur ce personnage d'Ulysse. Ce ne sera point Hélène qui achèvera de nous le faire connaître, mais un des vieillards mêmes assis à côté de Priam, le sage Anténor. Il connaît Ulysse de longue date. Quand Ulysse vint comme ambassadeur avec Ménélas réclamer Hélène avant qu'on se fût décidé à la revendiquer par la voie des armes, c'est lui, Anténor, qui reçut chez lui les deux héros et leur donna l'hospitalité. Il a donc pu apprécier leur caractère et leurs sages conseils. Et une fois sur cette pente, le bon Anténor, en sa qualité de vieillard, ne dédaigne pas de parler du temps passé ; se laissant donc aller à ses souvenirs, il nous fait le portrait de l'un et de l'autre comme orateurs, s'étendant surtout sur Ulysse. Le passage est curieux et mérite d'être traduit :

« Lorsque dans nos assemblées ils se mêlaient aux « Troyens, s'ils étaient debout, Ménélas dépassait Ulysse de « ses larges épaules ; s'ils étaient assis, Ulysse avait plus de « majesté. Dans leurs discours, proposaient-ils des avis à

[1] V. 193-199.

[2] Voir à ce sujet, à la page 58 de ces *Études*, note 1, les réflexions déjà citées de M. Gaudar (*Homere et la Grèce contemporaine*).

[3] V. 200-205.



« la foule : l'éloquence de Ménélas était rapide ; il parlait « peu mais avec force ; comme il était concis, il ne s'écar- « tait point du sujet bien qu'il fût le plus jeune [1].»

Voilà pour Ménélas. On reconnaît bien là le type de l'éloquence lacédémonienne. Ainsi, au temps d'Homère déjà, on connaissait le *laconisme*. Parler brièvement, avec précision, sans se perdre dans les détours et les ambages, c'est ce que faisaient les Spartiates de tous les temps. On aura remarqué, en passant, cet éloge donné par Homère à la vieillesse, et indirectement, quand il fait observer que Ménélas ne s'écartait pas de son sujet *bien qu'il fût le plus jeune* [2].

Mais, écoutons Anténor, faisant le portrait d'Ulysse comme orateur :

« Quand le prudent Ulysse se levait à son tour, immo- « bile, les yeux baissés, les regards attachés à la terre, il « tenait son sceptre en repos sans le porter ni d'un côté « ni d'un autre, comme un homme sans expérience. On « l'aurait cru en proie à la colère, ou bien dépourvu de « raison : mais lorsque de son sein s'échappait sa voix so- « nore et que ses paroles se précipitaient semblables à d'é- « pais flocons de neige dans la saison de l'hiver, alors « aucun autre mortel n'aurait pu lutter avec Ulysse et ja- « mais, en le regardant, nous n'avions autant admiré sa « beauté [3].»

Déjà nous avons vu l'éloquence d'Ulysse à l'œuvre, quand dans le deuxième chant, avec une habileté que nous avons signalée, il s'est emparé de l'esprit incertain de la multitude pour la pousser au combat. Maintenant le poëte se plaît à définir en quelque sorte cette rare et puissante élo-

[1] V. 199-216.
[2] ....ἦ καὶ γένει ὕστερος ἦεν.
[3] V. 216-225.

quence d'Ulysse ; il nous le montre, pour ainsi dire, dans l'exercice de son art. Cette espèce de recueillement de l'orateur, au début, on le comprend [1] ; en même temps, combien cette attitude modeste est faite pour concilier à l'orateur la bienveillance de son auditoire! Quintilien recommandait aux jeunes orateurs de son temps de suivre l'exemple que leur offrait ici l'Ulysse d'Homère, se tenant recueilli et fixe « avant de faire sortir de son âme la tem- « pête de son éloquence [2]. » L'éloquence d'Ulysse, nous l'avons déjà vu, et nous le verrons plus d'une fois encore, était en effet irrésistible et forte comme la tempête ; et Homère, avec autant de vérité que de charme et de poésie, compare les paroles vives et serrées d'Ulysse, à ces innombrables flocons de neige qui se précipitent dans la saison de l'hiver, marquant ainsi à la fois et l'abondance et l'impétuosité de l'éloquence d'Ulysse. Le dernier trait de ce curieux morceau ne me paraît pas moins digne d'être remarqué : Ménélas, au début, nous a été représenté comme plus beau qu'Ulysse, mais une fois qu'Ulysse parlait, avait ajouté Anténor, personne ne pouvait plus lutter avec lui et on ne pouvait le contempler sans être frappé de sa beauté. Merveilleux effet du génie qui, chez les grands orateurs comme chez les grands artistes dramatiques, par exemple, opère une véritable métamorphose! Une fois

[1] Voici ce que dit à ce sujet d'Alembert dans son éloge de Massillon : « Au « moment où il paraissait en chaire, il paraissait vivement pénétré des « grandes vérités qu'il allait dire ; les yeux baissés, l'air modeste et recueilli, « sans mouvements violents, et presque sans gestes, mais animant tout par « une voix touchante et sensible, il répandait dans son auditoire le senti- « ment religieux que son extérieur annonçait ; il se faisait écouter avec ce « silence qui loue encore mieux l'éloquence que les applaudissements les « plus tumultueux » (*Éloge de Massillon*, t. I, p. 11, de l'édition de 1779).

[2] « *Hoc præcipit Homerus, Ulyssis exemplo, quem stetisse oculis in terram « defixis, immotoque sceptro, priusquam illam eloquentiæ procellam effunde- « ret, dicit* » (*Institut. orat.*, XI, § III).

qu'ils sont inspirés, le feu sacré dont ils sont animés alors rayonne au dehors, se reflète sur leurs traits et les entoure, ce semble, de je ne sais quelle auréole de beauté morale qui les transfigure.

Hélène, après avoir successivement nommé à Priam qui l'interroge toujours, et Ajax et le roi de Crète Idoménée, plonge de nouveau dans le camp des Grecs. Elle y cherche deux guerriers qu'elle ne peut découvrir, comme elle le dit à Priam. Quels sont ces deux guerriers? Ce sont Castor et Pollux, ses deux frères, l'un habile à dompter les coursiers, l'autre à lancer le javelot. Et, ne les voyant nulle part, elle s'écrie, toujours sous l'influence de la même pensée qui la torture et la consume: «N'auraient-ils « pas suivi les autres guerriers venus de l'aimable Lacé- « démone? où s'ils sont venus sur leurs vaisseaux rapides, « refuseraient-ils de prendre part aux combats par la « crainte de partager la honte et l'opprobre dont je suis « couverte [1]? »

Pas une parole, on le voit, qui n'exprime ses regrets et ses remords.

Et le poëte ajoute ces deux vers mélancoliques: « Ainsi « parlait Hélène; mais déjà la terre nourricière les ren- « fermait dans son sein, à Lacédémone, doux pays de leur « naissance. »

Tel est cet épisode de l'*inspection des murs*, sur lequel nous tenions à arrêter les regards du lecteur. Hâtons-nous maintenant de passer à des beautés d'un autre ordre et qui ne méritent pas moins d'être signalées.

Le héraut d'armes d'Hector, Idéus, traverse Ilion, amenant les victimes destinées aux dieux et portant dans une outre de peau de chèvre le vin des libations; il est de plus chargé d'une urne et de coupes d'or. Le héraut d'armes

[1] V. 239-242.

se présente devant Priam toujours assis au-dessus de la porte Scée, et il l'informe en quelques mots de ce qui s'est passé dans l'armée : Ménélas et Pâris vont se livrer un combat singulier ; on attend Priam dans le camp pour garantir la foi des serments

Le vieillard frissonne ; son cœur paternel est ému à la triste nouvelle du danger que va courir son fils. Accompagné d'Anténor, il monte sur son char, franchit les portes Scées, arrive dans le camp, s'avance au milieu des Troyens et des Grecs, et Ulysse et Agamemnon se lèvent à l'aspect de l'auguste vieillard.

Et maintenant nous allons assister à une scène vraiment homérique. Nous sommes dans ces temps antiques où « avant « que les hommes aient pu se servir d'un moyen facile qui « laissât les traces irrécusables de leurs promesses, ils de- « vaient nécessairement apporter beaucoup de solennité « dans les cérémonies du serment.... Dans les temps an- « ciens, les serments étaient la seule garantie de la foi « promise [1]. » Aussi, de quel pompeux appareil sera entourée la cérémonie des serments ! Selon l'usage de l'époque, et selon les conventions établies plus haut, il y aura d'abord des sacrifices. Quels solennels apprêts ! Les hérauts d'armes mêlent dans l'urne commune le vin des deux peuples ; puis, ils épandent une eau pure sur les mains des rois, debout, en rond, au milieu de l'espace très-restreint d'ailleurs qui sépare l'armée grecque et l'armée troyenne. Agamemnon, — dans Homère les princes sont à la fois rois et sacrificateurs, — tirant son coutelas, coupe d'abord la laine sur la tête des agneaux. Les hérauts d'armes la distribuent aux chefs des deux nations, comme pour engager ainsi plus fortement leur responsabilité, en faisant prendre à ces chefs une part plus grande

[1] Dugas-Montbel, Observations sur le chant III de l'*Iliade*, t. IV, p. 147.

au sacrifice. Au milieu d'eux tous, Agamemnon, les mains levées vers le ciel, prie à haute voix :

« Jupiter, notre père, qui règnes du haut de l'Ida, dieu « glorieux et puissant, Soleil qui vois et qui entends toutes « choses ; Fleuves, Terre, et vous, divinités, qui dans les « enfers punissez après leur mort tous ceux qui ont com- « mis un parjure, soyez nos témoins, et maintenez la foi « des serments : Si Pâris vient à tuer Ménélas, qu'il garde « Hélène avec ses trésors, et nous, nous retournerons sur « nos légers navires. Si au contraire, le blond Ménélas « immole Pâris, que les Troyens rendent Hélène et ses « trésors ; qu'ils paient aux Grecs une rançon convenable, « et que les hommes des temps futurs en gardent la mé- « moire.....

« Il dit, et avec le fer cruel il égorge les agneaux et les « dépose sur la terre, palpitants, mais sans vie ; car le fer « avait tranché leurs forces. Tous ensuite puisant le vin « dans l'urne avec les coupes, font des libations et prient « les dieux immortels ; et chacun des Grecs et des Troyens « s'exprimait en ces mots :

« Glorieux et puissant Jupiter, vous tous, dieux immor- « tels, quels que soient les premiers, qui violent les traités, « faites que leur cervelle, et d'eux, et de leurs enfants, se « répande sur la terre comme ce vin, et que leurs femmes « passent dans les bras des étrangers[1]. »

La prière d'Agamemnon, on l'a fait observer avec raison[2], est moins encore un morceau de haute poésie, qu'un monument historique. C'est ainsi, en effet, qu'à cette époque reculée, on avait coutume de prier les dieux dans les grandes occasions, alors qu'on les prenait à témoins de la foi jurée. Et à cette belle et imposante scène en succède

[1] V. 276-302.

[2] Dugas-Montbel, Observations sur le chant III de l'*Iliade*, p. 170.

une autre qui en est comme la suite naturelle et l'achève. Des gradations de ce genre ne se trouvent que dans Homère. Connaissez-vous, en effet, quelque chose de plus émouvant et de plus épique que la peinture de ces deux armées faisant des libations aux dieux, jurant de respecter les traités, et se dévouant réciproquement et à l'avance à la vengeance céleste s'ils venaient à les violer et à manquer à leur foi? Il n'y a qu'Homère, Eschyle[1] et Shakspear, qui sachent représenter ainsi les passions et les sentiments de la foule. Et, dans cette prière, dans ces imprécations, quelle sauvage énergie! Tite-Live paraît s'en être souvenu dans le discours qu'il prête à Tullus Hostilius placé dans une situation assez analogue à celle d'Agamemnon dans Homère. Au moment d'offrir des sacrifices destinés à cimenter une alliance entre les Romains et les Albains, Tullus s'écrie avant d'immoler la victime: « Le « premier qui manquera aux conventions établies, par « quelque mauvaise ruse, ce jour-là, Jupiter frappera le « peuple romain comme tout à l'heure je vais frapper ce « porc pour l'immoler[2]. » Mais pour trouver quelques traits tout à fait analogues à ceux de la scène du serment des deux peuples dans l'*Iliade*, il faut chercher nos exemples, bien que dans des situations diverses, dans cet autre monument antique, que nous aurons occasion de rapprocher plus d'une fois de l'*Iliade*, dans la Bible. «Si nous violons « les traités, se sont écriés les Troyens et les Grecs, que « notre cervelle et celle de nos enfants se répande à terre « comme ce vin, et que nos femmes passent dans les bras « des étrangers. » Menaçant le peuple d'Israël au nom d'un dieu jaloux de conserver parmi les siens la piété et la droiture, le législateur des Hébreux s'écrie avec une âpre élo-

[1] Voir les chœurs des *Perses* et de *Sept chefs* d'Eschyle.

[2] Lib. I, § 24.

quence qui rappelle Homère : « Si tu n'obéis point à la voix « de l'Eternel ton Dieu pour prendre garde de faire tous ses « commandements et ses statuts que je te prescris aujour- « d'hui... le fruit de ton ventre sera maudit et le fruit de ta « terre... L'Eternel te frappera de l'ulcère d'Egypte dont tu « ne pourras guérir.... Tu fianceras une femme, mais un « autre la possédera... Tes fils et tes filles seront livrés à « un autre peuple, et tes yeux le verront et se consume- « ront tous les jours vers eux[1]. »

Il est à remarquer que Moïse comme Homère, et avec raison, place au nombre des plus grands malheurs qui puissent affliger les peuples comme les individus, celui de voir leurs femmes et leurs filles tomber au pouvoir d'un impitoyable ennemi. Les Juifs ainsi que les Troyens ne l'ont que trop éprouvé. Les femmes et les filles d'Israël devinrent la proie des Assyriens et furent traînées à Babylone. On sait aussi quel fut après la chute d'Ilion le sort de Cassandre, d'Hécube et d'Andromaque.

Toute cette scène d'un si grand effet dans Homère, a été imitée par Virgile qu'on trouve toujours sur les traces du maître. Mais combien Virgile est demeuré inférieur à Homère! Quelques courts rapprochements suffiront à nous en convaincre. Les Latins et les Troyens depuis si longtemps armés les uns contre les autres, vont enfin respirer. Turnus et Énée, comme Pâris et Ménélas dans Homère, doivent enfin vider la querelle par un combat singulier. Le prix du vainqueur sera Lavinie, comme dans Homère c'est Hélène. Là, aussi, on offre des victimes, et sur le corps même de ces victimes on fera serment de respecter la décision du sort. Latinus comme Priam se rend au camp pour sanctionner la cérémonie par sa présence. Mais quelle différence dans les peintures! Dans Homère tout est simple et vrai ;

[1] *Deutéronome*, ch. XXVIII, vers. 15, 18, 27, 30, 32.

dans Virgile, on va le voir, tout vise à l'effet et à l'éclat. Qu'y a-t-il de plus touchant — nous y avons insisté — que l'arrivée de Priam dans le camp des Grecs? Que devient cette peinture dans Virgile? Latinus dans Virgile n'a rien des mœurs de son temps. Ce Latinus qui régnait à l'époque de la guerre de Troie est entouré de tout l'éclat et de toute la pompe officielle d'une cour moderne. Il arrive en grand appareil. Il est assis sur un char attelé de quatre chevaux. Sur son front brillent les douze rayons d'or de son diadème, étincelant symbole du dieu de la lumière, son aïeul[1]. De tels traits rappellent plutôt Auguste assistant à quelque cérémonie impériale que le Latinus contemporain d'une époque antique et primitive. Les détails du sacrifice sont presque tous empruntés à Homère. Mais on ne trouve pas dans Virgile cette admirable scène des deux peuples s'engageant à respecter le traité et autorisant les dieux à les punir s'ils se parjurent. Latinus, du reste, comme Agamemnon, adresse au ciel une prière. Mais, il faut bien le dire, cette prière, eu égard au personnage qui la fait, est au moins déplacée. On y trouve d'ailleurs, plus de forfanterie que de vérité. Le lecteur assurément, ne peut réprimer un sourire d'incrédulité quand il voit le faible et timide Latinus, roi-femme et mené par des femmes[2], prendre un engagement au-dessus de la force de son caractère, et que, par conséquent, il sera incapable de tenir; et dans son langage, encore que d'exagération pour ne pas dire de déclamation[3]!

[1] . . . . *Ingenti mole Latinus*
Quadrijugo vehitur curru, cui tempora circum
Aurati bis sex radii fulgentia cingunt,
Solis avi specimen (*Æn.*, XII, 161-164).

[2] Amate et Lavinie (voir *Æn.*, lib. VII, *passim*).

[3] « La main sur l'autel j'ai juré par le feu sacré et par tous les dieux. « Jamais, quoi que le sort décide, on ne verra Latinus rompre cette paix ;



J'en demande pardon à Virgile. Personne plus que nous n'admire ce beau et grand génie, et plus d'une fois, dans ces Études, nous aurons occasion de lui rendre justice; mais, en général, il ne gagne pas à être rapproché de trop près de son divin modèle. L'original fait trop pâlir la copie; Homère, c'est le soleil, et Virgile, quoi qu'on ait dit, n'en est pas même toujours la lune.

Les victimes immolées, et les serments prêtés, Priam, dans Homère, remonte sur son char et retourne dans Ilion avec Anténor pour ne pas être témoin du combat de son fils avec Ménélas.

Priam parti, il ne reste plus au poëte pour achever ce qu'il a commencé, qu'à nous montrer les deux adversaires aux prises. Pour la première fois, nous assistons à un de ces combats singuliers, si fréquents dans l'*Iliade*, et aussi si variés dans leurs détails, grâce à la riche imagination d'Homère. Ces combats, depuis Homère, sont devenus, comme tant d'autres de ses peintures, une sorte de loi et aussi d'ornement indispensable du poëme épique. Virgile[1], le Tasse[2], Fénelon[3], et de nos jours l'auteur des *Martyrs*[4], n'ont eu garde de négliger ce genre de description.

Par les préludes, ce combat, dans Homère, ressemble assez à nos duels modernes. Chacun des champions a

« non, dût la terre dans un déluge affreux disparaître sous les eaux et le « ciel, s'abîmer au fond du Tartare. »

> *Tango aras; medios ignes, et numina testor;*
> *Nulla dies pacem hanc Italis, nec fœdera rumpet,*
> *Quo res cumque cadent: nec me vis ulla volentem*
> *Avertet; non, si tellurem effundat in undas*
> *Diluvio miscens, cœlumque in Tartara solvat.*
> (*Æn.*, lib. XII, v. 201, sqq.).

[1] *Æn.*, Combat singulier entre Énée et Turnus.

[2] Combat entre Argant et Tancrède.

[3] Combat entre Télémaque et Adraste.

[4] Combat entre Eudore et le chef des Francs.

comme son témoin. Ulysse semble être le *second* de Ménélas; Hector, celui de Pâris. Comme tels, du moins, « ils « mesurent le champ du combat », comme tels « ils agitent « ensuite les sorts dans un casque d'airain, afin de savoir « qui le premier lancera le javelot d'airain. » Le sort a désigné Pâris.

Faisons comme l'armée. Soyons spectateurs de cette lutte et suivons-en les phases diverses. Pâris, revêtu de ses armes et la tête couverte d'un casque orné d'une riche crinière, s'avance contre Ménélas qui venait à lui. Les voilà en champ clos, agitant leur lance et frémissant de colère. Pâris lance contre son adversaire sa longue javeline; elle s'émousse sur l'armure de Ménélas sans la pénétrer. De son côté, Ménélas, après avoir invoqué Jupiter protecteur de l'hospitalité contre celui qui l'a si indignement trahie, lance aussi sa javeline; elle pénètre à travers la cuirasse de Pâris et déchire sa tunique près du flanc. Pâris s'incline et se dérobe à la mort. Armé alors de son épée, Ménélas s'élance; mais l'épée atteint le rebord du casque et se brise en mille éclats. Dans le texte grec, il semble qu'on entende et qu'on voie la chose. Il y a là une harmonie imitative d'un rare effet, et le fameux

L'essieu crie et se rompt

de Racine n'égale pas encore le vers grec qui par la dureté des sons nous peint le glaive brisé entre les mains de Ménélas.

Τριχθά τε καὶ τετραχθὰ διατρυφὲν ἔκπεσε χειρός.

Sans se déconcerter, Ménélas saisit la crinière du casque de Pâris et le traine le front sur la poussière. Mais que peut le courage d'un mortel contre l'intervention des dieux? Vénus n'oublie pas, en cette grave circonstance, son cher Troyen; elle rompt la courroie du casque qui reste vide entre les mains de Ménélas; et quand celui-ci se précipite

de nouveau sur son ennemi, il n'est plus temps ; Vénus a enlevé Pâris ; elle l'a enveloppé d'un nuage et l'a transporté au fond de sa chambre d'hymenée « où s'exhalent de doux parfums. »

Dans ce qui suit, et jusqu'à la fin du troisième chant, Homère entre comme dans une veine nouvelle. De là, une agréable variété dans le récit. On y surprend quelque chose, ce semble, de l'influence de la douce et molle Ionie, la patrie de notre poëte. On a comme un avant-goût de la poésie anacréontique ou sapphique. Vénus intervient encore, et partout, on est comme touché du souffle de la déesse des amours.

« Aussitôt la déesse court appeler Hélène, la trouve sur « la haute tour environnée d'une foule de Troyens. Elle la « tire doucement par sa robe odoriférante comme le nectar « et lui parle sous les traits d'une femme avancée en âge, « habile à tisser la laine. Autrefois, quand sa maîtresse « demeurait encore à Lacédémone, elle lui préparait des « laines superbes et la chérissait tendrement. Vénus, em- « pruntant ses traits, lui parle en ces mots :

« Viens, suis-moi, dit-elle, Alexandre t'invite à venir « près de lui. Assis dans sa chambre nuptiale, sur un lit « magnifique, il est brillant de beauté et de parure. Tu ne « dirais pas qu'il vient de combattre un héros, mais qu'il « va se rendre à quelque fête, ou qu'en quittant les chœurs « de danse, il goûte le repos.

« Elle dit et jette le trouble dans l'âme d'Hélène qui se « couvrant d'un voile d'une blancheur éclatante, se dé- « robe à toutes les Troyennes et suit en silence les pas de « la déesse.

« Quand ils furent arrivés au palais magnifique, les sui- « vantes d'Hélène se hâtent de retourner à leurs travaux, « et la femme à la beauté divine monte dans la chambre « nuptiale. Vénus, la déesse des ris, prend un siége et le

« pose en face de Pâris. Hélène, rejeton du dieu armé de « l'Égide, s'y place, et détournant les yeux, elle adresse à « son époux d'amers reproches [1].»

Vénus reproche, en effet, à Pâris de s'être soustrait au combat et de n'avoir pas tenu ses promesses de valeur. Que n'a-t-il péri en luttant contre cet homme courageux qui s'appelle Ménélas ! Hélène, on le voit, n'oublie pas un instant sa triste situation. Et pourtant, au milieu de ces reproches, éclate aussi la tendresse fatale d'Hélène pour Pâris ; car aussitôt après, elle l'engage à ne plus s'exposer désormais de la sorte ; cette témérité pourrait lui coûter la vie !

Alors Pâris :

« Chère épouse, ne déchire pas mon cœur par des paroles « amères. Aujourd'hui Ménélas m'a vaincu par le secours « de Minerve ; à mon tour je le vaincrai. Des divinités aussi « me protègent. Mais viens, goûtons les douceurs de l'a- « mour sur cette couche ! Jamais de si vifs désirs n'ont eni- « vré mon âme, même lorsqu'au sortir de la riante Lacé- « démone, t'enlevant sur mes vaisseaux rapides, je m'unis « à toi dans l'île de Cranaë, au sein de l'amour et du som- « meil. Tant je t'aime aujourd'hui ! tant elle est tendre l'ar- « deur qui s'est emparée de mon âme ! »

« A ces mots, il la précède vers la couche nuptiale et « son épouse le suit aussitôt. Tous deux reposent sur le lit « magnifique [2].»

Que Pâris pendant quelques jours encore demeure fidèle aux habitudes de sa vie molle et efféminée. Qu'il goûte, puisque les dieux le permettent, pour un peu de temps, les douceurs de l'amour. Mais le moment de l'expiation n'est pas loin. Bientôt, bientôt le fils de Priam percé de la

[1] V. 383 sqq.
[2] V. 438-447.

flèche d'un Grec, tombera sur les ruines de sa patrie, ruines préparées et amenées par lui. La justice des dieux pour être lente n'en est pas moins sûre. Elle peut sommeiller quelquefois, mais terrible est son réveil. Aussi, pour commenter le contraste entre la situation présente de Pâris et l'avenir à lui réservé, j'emprunterai volontiers quelques-unes des sinistres et prophétiques paroles que le poëte Horace place, quelque part, dans la bouche de Nerée annonçant à Pâris ravisseur d'Hélène sa prochaine et fatale destinée.

« En vain, fier du secours de Vénus, tu parfumeras ta « chevelure.... En vain renfermé dans ta chambre nuptiale, « tu chercheras à éviter les lances redoutables et le bruit « des batailles.... Un jour, mais trop tard hélas! tu traîne- « ras dans la poussière et dans le sang tes cheveux adul- « tères [1]. »

[1] *Odes*, I, 15.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE. Le quatrième livre de l'*Iliade*. — Encore l'Olympe d'Homère; les dieux partagent les faiblesses des hommes; un honteux compromis. — Minerve engage Pandarus à rompre le traité. — Une description saisissante admirée et commentée par Aristote. — Un autre passage curieux; réflexions morales. — Machaon guérissant la blessure de Ménélas, rapproché d'Iapis guérissant la blessure d'Énée dans l'Énéide; réflexions d'un écrivain moderne sur ces deux épisodes. — Agamemnon parcourt les rangs de ses soldats et les exhorte au combat. — Beaux traits de caractère. — Homère, peintre de batailles; une mêlée; épisode de Simoïsius; conjectures; moralité. — Une scène épique; le combat se renouvelle. — Résumé.

Au début de ce chant, Homère nous transporte encore de la terre dans l'Olympe. Il agrandit ainsi son sujet en y mêlant sans cesse les dieux. Tous les immortels sont rassemblés autour de Jupiter. Ils considèrent la ville des Troyens, tandis qu'ils se saluent de leurs coupes d'or qu'Hébé leur remplit de nectar. Ces dieux sont toujours des hommes. Comme les hommes, ils apaisent tantôt leur faim, tantôt leur soif; mais ils éprouvent surtout les passions des hommes, et cela, dans toute leur faiblesse et dans toute leur violence. Cet Olympe est troublé par les querelles, les soupçons, les jalousies, et le lecteur, tantôt dans tel passage du poëte, tantôt dans tel autre, retrouve toutes les petitesses et toutes les misères d'ici-bas. Jupiter raille malicieusement Junon et Minerve sur la coupable négligence avec laquelle elles abandonnent maintenant Ménélas, tandis que Vénus, absente du ciel, s'est empressée de voler au secours de son cher Pâris. Quoiqu'il en soit, c'est aux dieux à décider si l'on doit renouveler la guerre ou cimenter l'alliance entre les deux peuples. Jupiter savait à merveille combien cette dernière proposition à la-

quelle il ne peut songer sérieusement, vu les promesses qu'il a faites à Thétis, il savait dis-je, combien elle devait blesser au cœur Minerve et Junon assises là, l'une près de l'autre, et toutes les deux résolues à perdre les Troyens et à favoriser les Grecs. Homère nous peint alors ces deux divinités, « témoignant leur dépit par un sourd murmure. » Minerve, cependant, garde le silence par respect pour son père; mais la violente et hautaine Junon ne peut contenir les mouvements de son âme irritée : Jupiter, dit-elle, se plaît donc à rendre inutile toutes ses peines? ignore-t-il tout ce qu'a fait Junon pour armer les Grecs et pour les amener sous les murs d'Ilion?

Et Jupiter, avec une malice calculée, cherche à faire prévaloir son premier avis. Il plaide la cause des Troyens dont il chérit la religieuse fidélité; les Troyens, de tout temps, ont honoré son culte. Puis, le rusé maître de l'Olympe, feignant de se laisser entraîner par Junon à un parti qu'au fond il regretterait de ne pas voir prévaloir, réclame pour l'avenir le bénéfice d'une condescendance qui n'en est pas une. Que Junon, dit-il, en agisse selon ses désirs, mais qu'elle n'oublie pas ceci : si jamais Jupiter voulait détruire à son tour une ville chère à Junon, que celle-ci n'essaie pas alors de résister; elle ne saurait arrêter le cours de la vengeance du dieu. Et Junon, saisissant au vol ces paroles de Jupiter dont elle est, après tout, la dupe ici, comme on a pu le voir, laisse échapper ces mots qui nous font lire au fond de ce cœur tout humain par la passion : « Il est trois villes qui me sont chères entre toutes; Argos, Sparte et Mycènes aux larges rues. Perds-les si elles deviennent odieuses à ton cœur. Je n'irai point les protéger; je ne plaiderai point en leur faveur[1]. » Que cette réponse peint à merveille le naturel de bien des femmes toujours

[1] *Il.*, IV, v. 51-55.

prêtes à sacrifier à leur ressentiment, ce qu'elles ont de plus cher, leurs amours comme leurs amitiés, leur devoir comme leur honneur! De la part de Junon, quel odieux marché, quel honteux compromis! Combien, encore une fois, et cela n'honore ni les uns ni les autres, combien, hélas! ces dieux ressemblent aux hommes! Jupiter consent à ce traité, et sur la proposition que lui en fait Junon, il envoie Minerve sur la terre et la charge de rompre l'alliance des deux peuples, afin de renouveler la guerre entre eux. Minerve descend aussitôt de l'Olympe et s'élance au milieu des deux camps. Elle a déjà trouvé le moyen d'atteindre son but. Son plan est arrêté. Usurpant les traits de Laodocus, fils d'Anténor, elle se glisse dans les rangs des Troyens. C'est de là qu'elle fera partir le coup destiné à violer le traité et à faire renaître la lutte.

On n'a pas oublié la position des deux armées placées en face l'une de l'autre sur deux lignes immenses et séparées par un étroit espace, au moment où Ménélas et Pâris s'étaient attaqués dans un combat singulier. La déesse choisit pour instrument de ses desseins un jeune guerrier allié des Troyens venu au secours de Troie, du fond de Zelée sur la Propontide. S'adressant à la fois à l'amour-propre et à l'avarice de Pandârus, le faux Laodocus l'engage à lancer un trait contre Ménélas debout, en face de lui, et cherchant encore Pâris qui avait échappé à ses coups; quelle gloire pour Pandarus, s'il vient à tuer Ménélas, et de quels honneurs et de quelles richesses les Troyens ne récompenseront-ils pas son action!

Si le ressort employé ici par Homère est contraire à la morale et si l'acte de Minerve ne répond guère à l'idée qu'on se fait de la justice divine, au point de vue poétique, la démarche de la déesse et l'effet dont elle va être suivie, donnent lieu à des scènes d'une grande beauté! Les paroles de Minerve ont persuadé le cœur de l'insensé Panda-



rus, et à l'instant même il se prépare à porter le coup fatal.

Tout ce qui se rapporte à l'action de Pandarus est traité avec une certaine étendue. Le temps le permettait ; car les deux armées sont en repos, et cette action aura des conséquences si graves, que le poëte, on le comprend, devait y insister. Voici donc que Pandarus tire de son étui un arc luisant. Et Homère, — cela jette une agréable variété dans le sujet, en même temps que le récit est d'un grand charme, — Homère se met à nous faire l'histoire de cet arc. Un jour que Pandarus était à la chasse, placé dans une embuscade, il vit sortir du creux d'un rocher une chèvre sauvage. Il lança un trait qui vint l'atteindre à la poitrine, et la chèvre tomba expirante sur la pierre. Ses cornes avaient seize palmes de haut. Un ouvrier habile les travailla, les polit, en joignit les deux extrémités qu'il dora. C'est cet arc qu'ajuste maintenant Pandarus en l'appuyant sur la terre, tandis que ses compagnons le couvrent de leurs boucliers pour le dérober aux regards, comme aussi aux coups des Grecs qui pourraient chercher à le prévenir. Et si maintenant on veut un exemple de l'art avec lequel Homère sait peindre les choses avec une précision de détails incomparable, qu'on lise ce qui suit. On assiste à tout ; tout est mis sous nos yeux : « Alors Pandarus ôte le « couvercle de son carquois ; il en tire une flèche ailée, in« tacte, mère de cruelles douleurs. Aussitôt il adapte au « nerf le trait amer. Il fait vœu d'immoler au puissant Apol« lon, le dieu de la Lycie, une hécatombe...., puis il saisit « et tire à la fois le cran de la flèche et le nerf. Il fait tou« cher le nerf à sa poitrine et la pointe du dard au som« met de l'arc. Mais à peine eut-il tendu cet arc immense « et recourbé, soudain l'arme vibre, le nerf crie, le trait « acéré s'élance avide de se plonger dans la foule[1]. » On

[1] V. 116, sqq.

aura vu par cette courte description, comment le poëte, avec son ardente imagination, anime tout et prête aux objets physiques des qualités, pour ainsi dire, personnelles. La flèche est « la mère de noires douleurs ; » cette même flèche « s'élance » comme le ferait un guerrier, et comme un guerrier aussi « elle est avide de se plonger dans la « foule. » Partout le même bonheur et la même hardiesse dans les métaphores. Les beautés de ce genre, qui abondent dans Homère, avaient frappé Aristote. Le philosophe de Stagyre les commente avec complaisance dans cette partie de sa *Rhétorique* où il parle de la diction [1]. Quant à nous, nous nous sommes efforcé de rendre aussi exactement que possible dans notre traduction tous ces détails de style et surtout l'expressive énergie et l'harmonie imitative malheureusement inimitable, de ces deux vers :

λίγξε βιός, νευρὴ δὲ μέγ' ἴαχεν, ἆλτο δ' ὀϊστὸς
ὀξυβελής, καθ' ὅμιλον ἐπιπτέσθαι μενεαίνων.

Pour peu qu'on soit initié aux moindres éléments de la langue grecque, en lisant ces vers, et surtout le premier, on croit entendre le bruit de l'arc qui résonne, le sifflement de la flèche et les vibrations de la corde.

Cependant les dieux immortels n'ont pas abandonné Ménélas. Si les arrêts de Jupiter voulaient que l'alliance fût rompue, le dieu n'avait pas résolu la mort du roi de Sparte. Pour indiquer la sollicitude de la déesse Minerve envers Ménélas, Homère recourt à cette charmante et naïve image : « La puissante fille de Jupiter préserve aussi promptement son corps qu'une mère qui écarte une mouche odieuse de son enfant doucement endormi [2]. » Elle amortit, en effet, le coup de la flèche au moment où celle-ci tombe sur le baudrier qu'elle traverse cependant, ainsi que la

[1] Lib. III, c. XI.
[2] V. 125 et 126.

cuirasse et la ceinture du héros, dont la peau est effleurée. Le sang s'échappe de la blessure.

« Agamemnon, roi des hommes, frémit d'horreur en « voyant le sang noir qui coule de la blessure. Ménélas lui-« même d'abord frissonne. Mais lorsqu'il voit que les cro-« chets acérés du dard et le nerf qui l'attache au bois « n'ont point pénétré, le courage se réveille de nouveau « dans son cœur. Alors le puissant Agamemnon pousse un « profond soupir et serrant la main de son frère, tandis « qu'autour d'eux leurs amis gémissent :

« Mon frère, s'écrie-t-il, je viens donc de jurer ta mort « en scellant cette alliance, lorsque je t'ai seul exposé « pour les Grecs à combattre les Troyens. Ainsi, les Troyens « t'ont frappé, foulant aux pieds l'alliance jurée. Nous n'au-« rons point en vain formé ces serments ; nous n'aurons « point en vain versé le sang des agneaux, répandu des « libations et réuni nos mains, gage d'alliance ; car, si le « ciel ne punit pas à l'instant de semblables crimes, il les « punira plus tard. Ils expieront cruellement leur injus-« tice, ils la paieront de leurs têtes, de celles de leurs « fe mes et de leurs enfants. Oui, j'en suis persuadé, je le « sens au fond de mon cœur, un jour viendra où périront « la ville sacrée d'Ilion et Priam, et le peuple du belliqueux « Priam. Jupiter, fils de Saturne, habitant les plaines de « l'air, agitera sur leur tête la terrible Égide, irrité de leur « manque de foi. Tout cela s'accomplira. Mais quelle sera « ma douleur si tu succombes, ô Ménélas ! si tu vas toucher « maintenant au terme fatal de la vie ! Couvert d'ignominie « je retournerai dans l'aride Argos ; car tous les Grecs se « ressouviendront aussitôt de la patrie, et nous laisserons « Hélène à Priam et aux Troyens, qui en triompheront ! « Cependant tes os se consumeront ensevelis dans la terre « d'Ilion pour une entreprise inachevée ! Alors le Troyen « orgueilleux insultant à la tombe du glorieux Ménélas, s'é-

« criera : Puisse Agamemnon faire éprouver ainsi sa co-« lère à tous ses ennemis, lui qui a vainement conduit ici « une armée inutile. Qu'il s'en retourne dans sa patrie « sur des vaisseaux vides, en abandonnant le brave Méné-« las. Voilà ce qu'on dira. Ah! puisse alors la terre m'en-« gloutir dans son vaste sein.

« Le blond Ménélas le rassure par ces paroles : Calme-toi ; « prends garde de jeter l'effroi parmi les Grecs. Le trait « aigu n'a point pénétré dans un endroit mortel. Le riche « baudrier m'a préservé, et au-dessous, la cuirasse et la cein-« ture d'airain, que façonnèrent des ouvriers habiles.

« Le divin Agamemnon s'écrie : Puisse-t-il en être ainsi, « ô mon cher Ménélas : un médecin soignera ta blessure ; « il y appliquera un remède qui fera cesser les noirs dou-« leurs.

« Puis s'adressant à un divin héraut : Talthybius, dit-il, « appelle sans retard ici le guerrier Machaon, fils du savant « Esculape, afin qu'il voie le vaillant Ménélas, chef des Grecs, « que vient de blesser d'une flèche un habile archer des « Troyens ou des Lyciens. Quel triomphe pour lui ! quelle « douleur pour nous ! »

« Il dit : Le héraut docile, à ses ordres, court parmi les « rangs des Argiens cuirassés d'airain, cherchant le héros « Machaon. Il l'aperçoit. Autour de lui se tiennent les vail-« lants bataillons qui l'avaient suivi des plaines de la fer-« tile Tricca ; Talthybius s'approche.

« Debout, dit-il, fils d'Esculape, le puissant Agamemnon « t'appelle, afin que tu voies Ménélas, chef des Grecs, que « vient de blesser d'une flèche un habile archer des Troyens « ou des Lyciens. Quel triomphe pour lui ! Quelle douleur « pour nous !

« Il dit et jette le trouble dans l'âme de Machaon, et tous « deux s'empressent de traverser la vaste armée des Grecs. « Ils arrivent aux lieux où le blond Ménélas avait été blessé.

« Autour de lui se trouvaient réunis en cercle les princes du « peuple, et Ménélas, au milieu d'eux, ressemblait à un im- « mortel. Machaon retire aussitôt la flèche de l'épais bau- « drier, et en la retirant, il fait ressortir aussi les crochets « acérés de la flèche. Il détache le baudrier, et au-dessous, « la ceinture et la forte lame d'airain que façonnèrent des « ouvriers habiles. Après avoir examiné la plaie où s'en- « fonça le trait amer, il en suce le sang, et d'une main sa- « vante, il y répand des baumes adoucissants qu'Esculape « son père reçut autrefois de Chiron dont il était aimé [1]. »

On pourrait reprocher au discours d'Agamemnon d'être un peu long, vu les circonstances dans lesquelles il est prononcé. Le moment est en effet si solennel, le temps si précieux, qu'il ne permet guère de longues paroles. Mais une fois cette critique faite, il n'y a plus qu'à louer. On aime à voir le puissant, l'orgueilleux Agamemnon, ce héros bardé de fer, se rapprocher par sa douleur toute humaine, du plus humble des mortels. Il paie ainsi son tribut à l'humaine nature. Sa douleur, d'ailleurs, est des plus touchantes. Agamemnon est le plus aimant et le plus tendre des frères; le plus aimant, car c'est pour venger l'injure faite par Pâris à Ménélas qu'il a réuni la Grèce tout entière et s'est mis à la tête de cette immense armée de confédérés; le plus tendre des frères, voyez en effet quelle terreur lui cause la blessure du même Ménélas. Terreur d'autant plus pathétique qu'elle est mêlée de remords. Agamemnon se reproche d'avoir laissé son frère, à la suite de son combat singulier avec Pâris, exposé aux coups des Grecs ses ennemis. Combien maintenant il s'en repent! Ainsi raisonne le cœur. Par une de ces misères inhérentes à l'homme, le cœur ne voit jamais, pour ainsi dire, plus clair, que lorsqu'il n'est plus libre

1 V. 148-220

de revenir sur une décision prise. Nous aimons un époux, un frère, une épouse ou une sœur ; nous les aimons tendrement , et notre affection redouble encore pour ces chers objets, quand nous les voyons ou quand nous les croyons exposés à un danger imminent, à une perte inévitable. A notre affection viennent s'ajouter les remords qui, en pareil cas, sont moins le résultat de nos devoirs méconnus que les fantômes de notre imagination se plaisant à torturer ainsi notre misérable nature. Telle est le genre des souffrances qu'endure maintenant Agamemnon.

Et puis, quelle indignation excite dans l'âme généreuse du roi la violation des serments naguère si solennellement jurés ! On n'a pas oublié cette scène si religieusement grandiose où les deux peuples, la coupe des libations à la main, avaient invoqué la justice des dieux contre ceux qui viendraient à enfreindre les lois du traité, dévouant ainsi, à l'avance, les traîtres, de quelque côté qu'ils se trouveraient, à la vengeance céleste. C'est en cette vengeance qu'espère maintenant Agamemnon ; et quand, fort de sa foi dans la justice divine, il affirme qu'un jour viendra où Troie périra avec tous ceux qui l'habitent, ses paroles nous font frémir. Elles empruntent, pour qui se rappelle l'histoire, une nouvelle éloquence à la réalité même des événements. Oui, ces crimes seront payés, comme il le dit, par la tête des parjures et de celles de leurs enfants et de leurs femmes ; et le lecteur aussitôt songe à Hector qu'Achille traînera autour des murs d'Ilion, à Priam qui sera égorgé aux pieds de ses autels domestiques, à Polyxène immolée sur le tombeau du fils de Pélée, à Cassandre, à Hécube, à Andromaque, échues en partage à de barbares vainqueurs et traînées en esclavage. A l'avance, on voit le châtiment. N'est-elle pas aussi énergique que belle cette image de Jupiter courroucé, agitant son égide au-dessus de la tête des parjures pour les punir de leurs

crimes? image dont s'est souvenu Virgile quand il a dit de Jupiter :

. . . . Arcades ipsum
Credunt se vidisse Jovem quum sæpe nigrantem
Ægida concuteret dextra [1].

Et comme dans l'âme bouleversée d'Agamemnon, les sentiments se heurtent et se croisent! sentiments de l'amour fraternel et de l'orgueil déçu. Agamemnon, si Ménélas succombe, devra donc retourner avec les siens en Grèce, et les ossements de ce cher frère ensevelis dans la terre troyenne, seront insultés par un fier ennemi qui rira de la douleur et de la honte du roi des rois; ce même ennemi le raillera sur l'inutilité de cette vaste entreprise et sur son retour forcé. A une telle perspective, Agamemnon, toujours Grec et toujours roi, préfère mille fois la mort. C'est le dernier cri de l'amour-propre blessé, de l'ambition et de la vanité trompées. C'est ainsi qu'Homère sait peindre et les sentiments et les caractères. Tout est vif, énergique, vrai.

Elle est belle encore cette autre scène où Machaon, mandé par le roi plein de sollicitude pour son frère, arrive auprès de Ménélas, soigne et guérit bientôt, grâce à son art divin, la blessure du héros debout au milieu de ses amis inquiets. L'opération que pratique ici Machaon est curieuse; elle nous montre que déjà du temps d'Homère, dans certains cas donnés, la médecine recourait à la *succion* pour prévenir les inflammations, suite ordinaire des blessures. Et pourtant, il faut le dire, cet épisode, — et c'est pour cela que nous y avons insisté si longuement, afin de faciliter la comparaison, — a été imité par Virgile avec une supériorité marquée. Comparons.

Dans le douzième livre de l'Énéide, Juturne, la tendre

[1] *Æn.*, VIII, v. 352, 353, 354.

sœur de Turnus, à l'instant où une alliance doit unir les Troyens et les Latins, renouvelle les combats en enflammant des fureurs de la guerre, non point un seul individu comme la Minerve d'Homère, mais une armée tout entière. Les traits soudain volent de tous côtés. Énée placé sur le front de bataille est blessé grièvement. De quelle main est partie la flèche meurtrière? On l'ignore. La gloire du coup reste dans l'ombre. Énée se retire du champ de carnage et laisse ainsi à Turnus le temps d'exercer d'affreux ravages dans le camp des Troyens. Écoutons maintenant le poëte de Mantoue.

« Tandis que Turnus triomphant sème ainsi la mort dans « la plaine, Mnesthée, le fidèle Achate, le jeune Ascagne, « ramènent dans sa tente Énée couvert de sang, et appuyant, « l'un après l'autre, ses pas sur une longue javeline. Il « frémit d'impatience, s'efforce d'arracher le trait rompu « dans sa plaie et demande le secours le plus prompt. Il « veut qu'une large épée ouvre sa blessure et sonde les pro- « fondeurs où le dard s'est caché; il veut qu'on le rende au « combat. Déjà se présente Iapis le plus cher disciple d'Apol- « lon, Iapis, fils d'Iasus. Ce dieu l'aima, jadis, d'un vif « amour, et lui offrit avec joie ses dons les plus précieux, « ses propres attributs, sa science augurale, sa lyre et ses « flèches légères. Iapis, afin de protéger les jours d'un père « près de mourir, aima mieux connaître le pouvoir des « simples pour guérir les mortels et pratiquer un art obscur « et sans gloire.

« Énée, debout, frémissant de colère, s'appuyait sur sa « longue javeline. Au milieu de ses nombreux amis conster- « nés, en présence des larmes de son fils, il reste impassible. « Le vieillard, la robe retroussée à la manière des enfants de « Péan, emploie inutilement tour à tour sa main savante et « les herbes puissantes d'Apollon. En vain, ses doigts sol- « licitent la flèche; en vain, armé de tenailles mordantes,

« il la saisit et la secoue ; la fortune ne seconde pas ses « efforts. Apollon, son maître, ne peut rien pour le secourir. « Et cependant, de moment en moment, s'accroît sur le « champ de bataille l'horreur du carnage. Le danger devient « de plus en plus pressant. Déjà le ciel se couvre de pous- « sière. La cavalerie rutule s'approche ; les traits pleuvent sur « le camp troyen. L'air retentit des cris douloureux des jeunes « guerriers tombant sous les coups de l'impitoyable Mars. « Alors Vénus, touchée des indignes souffrances de son fils, « va cueillir sur l'Ida crétois le dictame, cette plante enve- « loppée de feuilles cotonneuses et de fleurs purpurines. Les « chèvres sauvages connaissent le dictame et se guérissent « par lui quand les flèches rapides viennent se fixer dans leurs « flancs. Vénus, enveloppée dans un léger nuage l'apporte, « en colore l'onde d'un vase resplendissant, y ajoute des « vertus secrètes, y mêle les sucs de la salutaire ambroisie « et de la panacée odoriférante. Le vieil Iapis, ignorant ce « prodige, baigne de cette eau la blessure. Soudain, la dou- « leur fuit, le sang s'arrête au fond de la plaie, et suivant « de lui-même la main qui l'extrait sans effort, le trait « tombe. Énée reprend aussitôt ses forces accoutumées. « Qu'on rende ses armes au héros ! Qui vous arrête ? s'écrie « Iapis. Et le premier il excite Énée contre l'ennemi. Cette « guérison n'est point due à des secours humains ni à la « puissance de l'art ; non, Énée, ce n'est point ma main « qui te sauve. Un dieu plus puissant a tout fait ; il te ré- « serve maintenant à de plus grands exploits.

« Avide de combats...., impatient des délais, il agite sa « lance, saisit son bouclier, endosse sa cuirasse, serre As- « cagne dans ses bras tout armés, et effleurant d'un baiser « à travers son casque les lèvres de son fils : Enfant, dit-il, « apprends de moi le courage et les véritables travaux des « hommes ; que d'autres t'apprennent le chemin du bon- « heur. Aujourd'hui ma valeur va te défendre et te prépa-

« rer un brillant avenir. Toi, lorsque le temps aura mûri « ton âge, garde ces souvenirs, et rappelant à ton esprit « les exemples des tiens, enflamme-toi aux exemples d'Énée, « ton père, et de ton oncle Hector.

« A ces mots il s'avance hors des portes, brandissant « dans sa main un redoutable javelot [1]....»

Voilà ce qu'on peut appeler une imitation originale, et en général, c'est là le caractère des imitations de Virgile. Pour commenter cet épisode du poëte latin, nous ne saurions mieux faire ici que de transcrire les réflexions que ces deux passages ont inspirées à l'ingénieux auteur des *Études sur Virgile.* « Virgile, dit M. Tissot [2], n'a pas in« venté la scène de la guérison miraculeuse d'Énée, mais « il y a ajouté des beautés de pensée, d'image et de senti« ment, qu'Homère n'offre pas.... Le guerrier Iapis que le « poëte nous représente, abandonnant le pouvoir prophé« tique, la lyre et tous les dons divins d'Apollon, et préfé« rant par piété filiale à l'immortalité qui les suit l'art « obscur d'Esculape, inspire bien plus d'intérêt que Ma« chaon. De même qu'est-ce que Ménélas, dont la blessure « légère excite tant d'alarmes, et qui réprime lui-même « les plaintes imprudentes de son frère, auprès d'Énée, « inébranlable, supérieur à la douleur, et réclamant avec « force le secours du fer pour retourner plus promptement « au combat ? Et cependant la tempête approche, les flèches « tombent dans le camp du prince, et l'on entend de près « tous les bruits de la guerre. Jamais une assistance sur« naturelle ne fut plus nécessaire.... La déesse intervient « ici à propos et d'une manière digne d'elle. Un seul trait « me semble manquer à cette peinture. Je souhaiterais, « qu'au moment de sa merveilleuse guérison, Énée recon-

[1] *Æn.*, lib. XII, v. 383-442.

[2] T. II, p. 478 et 479.

« nût lui-même le présent céleste et le secours maternel.
« Je voudrais aussi que ce fût Énée qui courût aux armes,
« au lieu d'être excité par son médecin. Mais quels éloges
« célèbreront l'admirable allocution que le prince troyen
« adresse à Iule en l'embrassant au travers de son casque?
« Comme cette empreinte du malheur sur une vie hé-
« roïque, ce pouvoir de la fortune proclamé par un mortel,
« appelé à de grandes destinées qu'il a payées si cher, et
« qui marche au dénouement tragique d'une lutte si longue
« avec les puissances de la terre et du ciel, ont un carac-
« tère touchant de mélancolie! Et quelle éloquence dans
« cette leçon de constance et d'héroïsme donnée à un jeune
« homme par son père en un pareil moment! »

Revenons à Homère. Voici encore une de ces scènes pleines d'animation et de vérité; je veux parler de la revue que fait Agamemnon des troupes et des chefs placés à leur tête, au moment où il va les mener au combat que l'acte impie de Pandarus devait inévitablement renouveler. Rassuré maintenant sur la gravité et les suites de la blessure de son frère, le roi, après avoir ordonné à son écuyer Eurymédon de le suivre avec son char et ses coursiers, s'avance, à pied, le long des tentes et des navires, pour porter partout ses ordres souverains. Agamemnon est en général plein d'activité et de prudence. Il ne veut rien laisser au hasard, et il tient à s'assurer, autant que possible à l'avance, du succès, en enflammant le courage de ses soldats et de leurs chefs. Suivons-le dans cette tournée toute militaire. Sur son chemin il encourage les braves et menace les lâches. Aux premiers il présage la victoire sur ces Troyens parjures envers les dieux et les hommes; aux autres, il fait honte de leur frayeur. Mais, ce ne sont là que des exhortations données ou des reproches faits, en passant et à la hâte. Il s'arrêtera maintenant devant les principaux corps d'armée et devant les princes qui les com-



mandent. De là une suite de tableaux agréables et variés. Le voici en face des Crétois dont Idomenée est le chef. Idomenée est à la tête de ses troupes, tandis que Mérion commande les derniers rangs. Cette attitude martiale plaît au roi ; il en félicite Idomenée en qui il reconnaît son vieux et fidèle ami. Le chef des Crétois renouvelle au roi le témoignage de son attachement et de sa fidélité, l'engage à exhorter les autres Grecs afin qu'on vole aux combats sans retard pour châtier comme ils le méritent les violateurs des traités. Le roi s'éloigne le cœur plein de joie. Il arrive auprès des deux Ajax. Tous deux sont armés déjà et prêts avec les leurs à marcher à l'ennemi. Pour marquer l'épaisseur des rangs formés par les soldats des deux Ajax, serrés les uns contre les autres, hérissés de dards et de boucliers et remplis d'un courage qui sera funeste à leurs ennemis, Homère recourt à cette poétique comparaison :

« Ainsi, lorsque du haut d'un rocher un berger aper« çoit un nuage qui s'avance au-dessus de la mer sous « le souffle du zéphyr, il lui apparaît dans le lointain plus « noir que la poix elle-même, et paraissant sur les flots, « il amène avec lui une affreuse tempête. A cette vue, le « pasteur tremblant, chasse ses troupeaux vers une grotte « profonde : telles, avec les deux Ajax, les épaisses et « sombres phalanges s'avancent pour combattre, hérissées « de lances et de boucliers [1]. » Agamemnon, heureux à cette vue, n'encourage pas les deux Ajax ; il comprend sans doute que cela serait inutile, mais il exprime le désir de voir tous les autres guerriers de son armée animés de la même ardeur. Il s'éloigne et rencontre alors le vieux Nestor qui déjà, lui, range ses troupes en bataille. A la tête il dispose les chevaux et les chars ; il place au milieu les guer-

[1] V. 275-293.

riers timides, et aux derniers rangs, les vaillants fantassins ; il prodigue de sages conseils aux cavaliers qui mènent les chars. C'est bien là le roi de Pylos, tel que nous le connaissons, tel qu'il se montrera dans toute la suite du poëme : infatigable, malgré son grand âge, donnant à tous l'exemple d'une prudente activité ; car, tandis que les uns ne font que s'armer, que les autres sont armés, mais armés seulement, que d'autres enfin, on va le voir, attendent encore dans l'incertitude, lui, avec les siens, est déjà prêt à l'attaque. Atride, à cet aspect, ne peut s'empêcher de regretter que la force corporelle de Nestor ne seconde plus l'ardeur de son âme. Et quant à Nestor, il s'en console par cette pensée : s'il n'a plus cette vigueur jadis si redoutable à ses ennemis, il lui reste du moins son expérience pour guider les autres par ses avis et ses discours.

Près de Mnesthée, général des Athéniens, Agamemnon aperçoit Ulysse entouré de ses indomptables phalanges. Elles n'avaient point entendu le cri de guerre, et tranquilles elles attendaient encore le signal. Le roi fait à Ulysse d'amers reproches et le gourmande de sa coupable lenteur. Mais Ulysse, avec l'indépendance de caractère qu'on lui connaît, riposte vivement au roi; il s'explique, en appelle à l'avenir, et fait repentir le roi de ses paroles inconsidérées. Agamemnon, et cela l'élève et le grandit à nos yeux, n'hésite pas à avouer son tort. On reconnaît la franchise et la loyauté traditionnelle de son caractère par cette belle réponse que le poëte place dans la bouche du roi : « Noble « fils de Laerte, prudent Ulysse, je ne veux ni te quereller « injustement, ni te commander; je sais que ton cœur est « plein de courage, qu'il connaît les sages conseils, et qu'en « toutes choses tu penses comme moi. Si j'ai proféré quel- « que parole blessante, que les dieux en effacent le souve-

« nir[1]. » Le roi s'arrête maintenant devant Diomède, fils de Tydée, debout sur son char ; près de lui était Sthénélus, fils de Capanée. Le roi, à cette vue, éclate encore en reproches contre les deux guerriers et surtout contre Diomède. Eh! quoi? ils attendent encore quand déjà ils devraient marcher à l'ennemi. Agamemnon fait honte à ces deux chefs si vaillants pourtant, on le sait, en leur rappelant l'impétueuse bravoure de leurs pères, morts autrefois sous les murs de Thèbes. Sthénélus réplique au roi avec vivacité ; il allait le réfuter ; mais Diomède le rappelle à l'obéissance envers leur chef commun ; il lui impose silence par quelques paroles où perce un grand empire sur lui-même ; elles sont, en même temps, comme on l'a remarqué, « la « naïve expression de cette belle pensée morale qui ras« semble sur la tête des chefs la responsabilité des grandes « entreprises[2]. » Diomède, en effet, dit à Sthénélus, en le regardant d'un œil sévère : « Garde le silence, écoute mes « conseils. Je ne saurais en vouloir au fils d'Atrée d'exciter « les valeureux Grecs à combattre. Sans doute c'est lui qui « en recueillera la gloire si les Grecs exterminent les « Troyens et s'emparent de la ville sacrée d'Ilion. Mais « aussi quelle affliction, quel deuil pour lui, si les Grecs « venaient à succomber[3]. »

Diomède, à ces mots, s'élance de son char, et ses armes rendent un son terrible. Et maintenant, se trouvant pour la troisième fois en face de cette armée qui va enfin engager la lutte, Homère nous en dépeint l'ardeur, l'agitation et la redoutable impétuosité par cette belle similitude : « Comme sur le bruyant rivage, quand les vagues de la « mer, au souffle du vent d'occident, s'élancent les unes

[1] V. 358-364.
[2] Dugas-Montbel, Observations sur le chant IV de l'*Iliade*.
[3] V. 412-418.

« contre les autres ; d'abord elles s'amoncellent dans la « pleine mer, puis, en mugissant, elles se brisent sur les « grèves et s'accumulant autour des plus hauts rochers, « les dépassent et vomissent au loin des flots d'écume. « Ainsi pressées les unes contre les autres, les phalanges « grecques s'avancent fièrement au combat[1]. » Et le poëte insiste encore sur l'attitude des deux armées, au moment où elles vont se heurter. Les Grecs s'avancent en silence sous les ordres de leurs chefs respectifs, et par ce silence témoignent leur respect pour ces mêmes chefs. Les Troyens, avec leurs nombreux alliés au contraire, venus des pays les plus lointains et parlant les langues les plus diverses, poussent des clameurs confuses comme des brebis qui, répondant à la voix de leurs agneaux, font entendre leurs bêlements pendant qu'on les trait dans l'étable ; comparaison évidemment ironique, car elle ravale l'armée ennemie en l'assimilant à de timides troupeaux.

Homère, avant d'engager la lutte, a soin de nous dire de quels côtés se rangent respectivement les dieux. Minerve est pour les Grecs, Mars pour les Troyens. La Terreur, la Fuite et l'insatiable Discorde versent dans tous les cœurs la rage et la haine. Et maintenant Homère va nous rendre spectateurs de la première mêlée entre les Grecs et les Troyens. Nous allons entrer dans une suite de combats qui vont se prolonger jusqu'au septième livre. Les combats ! Mais c'est là le principal sujet de l'*Iliade*. Ces luttes étaient d'autant plus sanglantes qu'on se battait de très-près et par colonnes serrées. De là, de véritables boucheries, des tableaux sanglants et aussi de touchants épisodes. De là, en poésie, des groupes, des scènes, des détails reproduits plus tard dans les bas-reliefs et sur la toile. Homère, comme toujours, a ouvert la carrière ; en ceci encore, il

[1] V. 422-428.

est comme la source où tous les imitateurs sont venus puiser. Le fond du sujet, c'est-à-dire la peinture des batailles, peut sans doute, à la longue, devenir monotone; mais ce qui sauve en grande partie cette monotonie, c'est la richesse de la palette d'Homère et la fécondité de son imagination. Nous aurons à le constater plus d'une fois dans la suite de ces *Études*. Laissons maintenant raconter le poëte, et rappelons-nous que la lutte qui va s'engager, toute terrible, toute sanglante qu'elle sera, n'est, après tout, que le prélude des grands combats homériques tels qu'ils sont décrits dans la plupart des chants de l'*Iliade*:

« Dès que les deux armées se sont avancées dans le même « espace, aussitôt s'entrechoquent les boucliers, les lances « et les forces des guerriers couverts d'airain; les boucliers « arrondis se heurtent entre eux, un bruit affreux s'élève. « De toutes parts les cris triomphants des vainqueurs se « mêlent aux gémissements des mourants, et le sang inonde « la terre. Ainsi, lorsque les torrents de l'hiver, se préci- « pitant des montagnes, réunissent leurs eaux dans un « étroit abîme, de leurs sources abondantes roulent sur des « rochers caverneux, le berger entend de loin dans les « montagnes ce bruit redoutable; ainsi, dans la mêlée, « naissent les cris et la terreur.

« Antiloque, le premier, renverse un vaillant Troyen qui « combattait aux premiers rangs, Echépolus, fils de Thaly- « sias. Il l'atteint au casque chargé de crins flottants et le « frappe dans le front; la pointe acérée pénètre l'os, et les « ténèbres couvrent les yeux du Troyen. Le valeureux Elé- « phénor, fils de Chalcodon, chef des magnanimes Abantes, « le saisit, dans sa chute, par les pieds; il le traîne hors la « portée des traits, afin de le dépouiller au plus tôt de ses « armes. Mais cet empressement sera de courte durée. L'in- « trépide Agénor l'aperçoit, entraînant le cadavre; à l'ins-

« tant, de sa lame d'airain, il lui perce le flanc qu'Eléphé-
« nor, en se courbant, ne couvrit point de son bouclier, et le
« prive des forces de la vie. Ainsi perdit la vie le chef des
« Abantes. Autour de lui s'engage un vif combat entre les
« Troyens et les Grecs ; ils s'élancent les uns contre les
« autres, semblables à des loups, et chaque guerrier abat
« un autre guerrier.

« Ajax Télamonien frappe le fils d'Anthémion, le jeune et
« beau Simoïsius. Sa mère, descendant de l'Ida, l'enfanta
« sur les bords du Simoïs, alors que sur les pas de ses pa-
« rents elle alla visiter les troupeaux ; c'est pour cela qu'on
« lui donna le nom de Simoïsius. Il n'a pu payer à ses pa-
« rents chéris les doux soins de son enfance ; sa vie fut de
« peu de durée ; il mourut dompté par la lance du redoutable
« Ajax. En le voyant à la tête de tous les autres, ce héros le
« frappe dans la poitrine, près de la mamelle droite, et la
« pointe d'airain ressort derrière l'épaule. Simoïsius tombe
« dans la poussière comme un peuplier né sur les bords
« humides d'un vaste marais ; sa tige est unie, mais à son
« sommet poussent de nombreux rameaux ; coupé par le fer
« brillant d'un habile ouvrier pour devenir, courbé par sa
« main, la roue d'un char magnifique, l'arbre desséché de-
« meure étendu sur les bords du fleuve. Ainsi Ajax dépouille
« Simoïsius, fils d'Anthémion. Antiphus, fils de Priam, cou-
« vert d'une cuirasse étincelante, lance, au milieu de la
« foule, un javelot rapide contre Ajax ; il le manque ; mais
« le fer atteint dans l'aine un fidèle compagnon d'Ulysse,
« Leucus, au moment où il entraînait le cadavre de Simoï-
« sius. Lui-même tombe auprès du cadavre qui s'échappe
« de ses mains. Ulysse, l'âme courroucée, à la vue de son
« compagnon immolé, s'élance à travers les premiers rangs
« de l'ennemi, armé d'un fer brillant, s'arrête près des en-
« nemis et portant de tous côtés ses regards, il fait voler un
« trait étincelant. Les Troyens reculent à l'aspect du héros,

« lançant sa pique : mais il n'a point en vain lancé son jave-« lot ; il frappe Démacoon, fils illégitime de Priam, venu « d'Abydos, amené par de rapides cavales. Ulysse, irrité de « la perte de son ami, frappe de sa javeline la tête du Troyen ; « la pointe d'airain traverse les deux tempes ; ses yeux sont « couverts de ténèbres, il tombe avec fracas, et ses armes « retentissent autour de son corps. Les plus braves reculent, « et même l'illustre Hector. Les Grecs poussaient de grands « cris, entraînaient les cadavres et s'avançaient d'un pas « plus rapide encore. Cependant, Apollon, voyant le combat « du haut de Pergame, s'indigne, et d'une voix forte, il « anime les Troyens en ces mots :

« Courage, vaillants Troyens, ne cédez pas aux Grecs ; « leurs corps ne sont ni de roche ni de fer, pour résister « aux coups perçants de l'airain. Le fils de Thétis, Achille, « ne combat plus pour eux, mais près de ses navires il « nourrit une colère qui le ronge.

« Ainsi, du haut des murailles parle ce dieu redoutable. « Mais la fille de Jupiter, la fière Pallas, anime les Grecs ; « elle vole au milieu de la mêlée, là où elle voit fléchir le « courage des guerriers[1]. »

On est présent à cette lutte, on voit tout, on suit toutes les phases de ce terrible engagement. Les détails si précis sur les différents personnages, acteurs de ce drame sanglant, font illusion. Ce qu'on a dit de Corneille au sujet des Romains, peut s'appliquer bien mieux encore à Homère, peintre éloquent de ces mêlées effrayantes. Il semble que, lui aussi, ait eu dès *mémoires secrets* sur les faits et gestes des Grecs et des Troyens du temps de la guerre de Troie. Il sait tous les personnages qui y ont pris part, il connaît leur origine, leur armure, leur caractère, leur vie et leur mort. Du reste, il n'est pas

[1] V. 446-517.

impossible qu'Homère, né selon toute apparence dans un pays voisin de la Troade, ait eu, grâce à ses relations avec les habitants de cette partie de l'Asie, plus d'un renseignement précieux sur leurs ancêtres, de même que les Ioniens dont il descendait lui-même, pouvaient, à leur tour, l'avoir renseigné pour maints détails, sur les Grecs du continent directement mêlés à la guerre de Troie. Les traditions de ce genre devaient se conserver et se perpétuer avec d'autant plus de soin, que l'écriture était peu ou point connue à l'époque d'Homère. Dans le passage que nous venons de citer, Homère introduit, avec un grand art, au milieu de ces images de guerre, de charmants épisodes. Quel délicieux et touchant morceau que celui qui nous instruit sur la naissance et la mort de Simoïsius! Ce sont là de ces morceaux que Fénelon ne se lassait point d'admirer[1]. C'est toute une idylle. La mère de cet enfant était née sur l'Ida; elle en était descendue pour visiter ses troupeaux qui paissaient sans doute dans la plaine de Troie. C'est sur les bords du Simoïs que sa mère mit au monde l'enfant, appelé, à cause de cette circonstance, Simoïsius. Les Orientaux, en effet, avaient la coutume de donner à leurs enfants des noms tirés des principales aventures qui se rapportaient d'une manière ou d'une autre, soit à leur naissance, soit à leur enfance, soit à d'autres circonstances encore. C'est ainsi, par exemple, que le fils d'Hector, Astyanax, a été appelé par son père *Scamandrien*, du nom du Scamandre, coulant non loin de Troie. Dans Sophocle, nous voyons le jeune fils d'Ajax, appelé *Eurysacès*, du nom de l'immense bouclier que portait son père. Dans tout cet épisode, que de touchants sentiments du cœur! Simoïsius, dit le poëte, ne put payer à ses parents les soins qu'ils avaient pris de son enfance. Les enfants, en

[1] *Lettre sur les occupations de l'Académie française*, ch. V.

effet, en reconnaissance des peines qu'ils ont causées à leurs parents, ne leur doivent-ils pas une gratitude sans bornes? Et si les parents sont, comme ici, de pauvres bergers du mont Ida, c'est un appui et un soulagement pour leurs vieux jours qu'ils sont en droit d'attendre de leur fils. Homère donne à entendre tout cela dans ce beau vers: « Il n'a pu payer à ses parents chéris les doux soins « de son enfance; sa vie fut de peu de durée [1]. » La comparaison du jeune Simoïsius, abattu par la lance d'Ajax, et gisant à terre, avec le peuplier, à la tige unie et à la belle chevelure coupé sur les bords d'un marais et demeurant pendant quelque temps desséché sur le rivage, est d'une grande beauté, d'une simplicité antique et tout à fait dans la manière d'Homère. Ailleurs [2], il compare le jeune Euphorbe tué par Ménélas, à un jeune plant d'olivier au beau feuillage, couvert d'une neige de fleurs, déraciné par les autans et couché auprès de la source près de laquelle il avait poussé. Toutes ces comparaisons, pleines de vérité, de fraîcheur et de grâce, ont passé d'Homère à Virgile, témoin Euryale mourant, rapproché d'une fleur purpurine tranchée par le soc de la charrue et du pavot qui incline sur sa tige sa tête appesantie par une pluie d'orage [3].

Simoïsius mort, la lutte n'en continue pas avec moins d'acharnement. Les Grecs sèment autour d'eux le carnage, et voici que pour la première fois les Troyens fuient, et Hector lui-même recule. La soudaine apparition d'Apollon sur les remparts d'Ilion sa ville bien-aimée, excitant les Troyens à soutenir le combat, est d'un effet saisissant et forme un tableau vraiment épique. Combien les circonstances ici justifient cette intervention merveilleuse!

Nec deus intersit, nisi dignus vindice nodus.

[1] V. 477 et 478.
[2] *Il.*, lib. XVII, v. 43 sqq.
[3] *Æn.*, lib. IX, v. 435, 436 et 437.

Les Grecs, en effet, allaient, en ce jour peut-être, poursuivre leurs ennemis jusque dans Ilion même et s'emparer enfin de la cité de Priam. Voilà pourquoi Apollon veut repousser loin des siens une telle honte et un tel malheur.

D'autre part, le poëte n'oublie jamais le héros principal du poëme. Le souvenir d'Achille absent plane sur toute l'*Iliade*. Homère, assurément, ne pouvait mieux louer son héros, ni faire ressortir davantage sa valeur comme aussi le tort que doit causer aux Grecs cette absence dont ils sont la cause, qu'en plaçant dans la bouche du dieu ces paroles si flatteuses pour Achille. « Courage, Troyens, ne cédez pas « aux Grecs ; le fils de Thétis, Achille, ne combat plus « pour eux. »

Mais Minerve, de son côté, court soutenir les Grecs. La lutte qui allait cesser se ranime. La voix des deux divinités est ici comme le souffle du vent faisant renaître un incendie près de s'éteindre. Le combat recommence, terrible, acharné, pour se prolonger encore avec des phases diverses de succès et de revers pour les deux armées. Mais Homère, avant de nous entraîner sur ses pas dans une mêlée nouvelle, s'arrête un instant comme pour respirer et pour nous laisser respirer à notre tour. Il ajoute, en résumant en quelque sorte tout ce qui précède, ces mots d'une éloquence si simple et d'un effet si mélancolique, sous l'impression desquels nous laisserons le lecteur : « En ce « moment, si quelque vaillant guerrier non atteint encore « du javelot et échappé au glaive cruel, eût parcouru les « rangs au fort de la mêlée, et que Minerve, le prenant par « la main, l'eût garanti contre l'impétuosité des traits, il « n'aurait rien trouvé à reprendre à ce combat ; car, en ce « jour, une foule de Troyens et de Grecs gisaient les uns « près des autres, le front dans la poussière[1]. »

[1] V. 539 sqq.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE. Le sixième livre de l'*Iliade*. — Hector quitte le champ de bataille pour ordonner des prières et des supplications dans Ilion. — Une cérémonie touchante. — Hélène et Pâris. — Andromaque; adieux d'Hector et d'Andromaque; examen détaillé de cet épisode; un défaut de composition dans l'*Iliade*. — Rapprochements; Andromaque et Tecmesse dans l'Ajax de Sophocle. — Hector considéré comme fils, comme père et comme époux; sentiments justifiés par les mœurs du temps; exemples à l'appui, tirés des tragiques grecs, d'Hérodote et des Écritures. — Un passage sur lequel l'admiration des critiques s'est épuisé; nouveaux commentaires; le burin de Flaxman. — Le πατρὸς δ'ὅγε πολλὸν ἀμείνων et une pensée de l'*Ajax* de Sophocle. — Les traducteurs d'Homère. — Citation d'un passage de la traduction de M. Bignan. Le δακρυόεν γελάσασα. — Trait final. — Conclusions.

La lutte se prolonge à travers tout le cinquième chant consacré aux exploits du vaillant Diomède. Au début du sixième livre, le combat dure encore. Ajax, Diomède, Ulysse, Adraste, Ménélas, font chacun des prodiges de valeur. Pour la seconde fois, les Troyens accablés, reculent. En ce moment, un des fils de Priam, l'augure Hélénus, engage Hector et Énée, ses deux collègues dans le commandement des troupes, à ranimer le courage des Troyens, afin qu'ils soutiennent les efforts des Grecs; après quoi Hector retournera dans Ilion ordonner une supplication en l'honneur de Minerve si fortement irritée contre Troie. Ceci prépare, nous le verrons tout à l'heure, une suite d'épisodes que nous examinerons; ces épisodes font une agréable diversion à toutes ces descriptions de combats, sujet principal de l'*Iliade*.

Quelques paroles de feu inspirées par les circonstances suffisent à Hector pour rassurer les siens. Le courage renaît

dans leurs cœurs ; ils se retournent, et par leur attitude martiale, font reculer les Grecs. Alors Hector, après avoir fait connaître aux soldats le motif qui pour quelques instants, lui fait quitter le champ de bataille, s'éloigne ; et Homère, dont le génie toujours pittoresque nous met tout sous les yeux, nous montre Hector se dirigeant vers Troie, couvert tout entier de son bouclier, « dont la peau noirâtre « frappe à la fois son cou et ses pieds. » Laissons Hélénus à la tête des soldats troyens continuer à lutter contre les Grecs, et suivons Hector. Hector est entré dans Troie par les portes Scées, connues du lecteur, et qui tout à l'heure, nous l'avons annoncé ailleurs, seront le théâtre d'un bien touchant spectacle. Au-dessus de ces portes sont rassemblées une foule de femmes et de filles troyennes. Elles n'ont pas plutôt aperçu Hector qu'elles l'entourent et l'interrogent, celle-ci sur son époux, celle-là sur son fils, cette autre, sur son père. Mais Hector, ne répondant pas à ces vaines questions [1], « leur recommande à toutes d'aller « implorer les dieux, car la plupart d'entre elles sont me- « nacées de grands malheurs. »

Tout entier aux instructions que lui a données Hélénus,

[1] Ce mouvement rappelle cet autre dans l'Énéide : Hector apparaît en songe à Énée ; celui-ci l'interroge sur sa longue absence et lui adresse une foule de questions. Mais Hector tristement préoccupé de choses bien autrement graves, ne répond pas davantage aux vaines questions d'Énée et se hâte de lui donner des ordres importants ; voici le passage :

O lux Dardaniæ ! spes ô fidissima Teucrûm !
Quæ tantæ tenuere moræ ? quibus Hector ab oris
Exspectate venis ! ut te post multa tuarum
Funera, post varias hominum urbisque labores
Defessi adspicimus ? Quæ causa indigna serenos
Fœdarit vultus ? aut cur hæc vulnera cerno ?
Ille nihil : *nec me quærentem vana moratur ;*
Sed graviter gemitus ima de pectore ducens :
Heu fuge, nate dea, teque his, ait, eripe flammis, etc.

(*Æn.*, II, v. 281 sqq.).

Hector se dirige maintenant vers le palais de Priam. Le poëte, en passant, nous fait de ce palais une intéressante description, qui peut nous donner jusqu'à un certain point une idée de l'architecture des temps héroïques. Nous ne nous y arrêterons pas. Dans l'intérieur de ce palais, Hector rencontre sa vénérable mère se rendant chez l'une de ses filles dont les appartements étaient proches du sien. Hécube, en ce moment, était loin de s'attendre à trouver son fils Hector sur son chemin. A la vue de ce cher fils depuis si longtemps sorti des murs d'Ilion pour combattre l'ennemi, elle est agréablement surprise; elle lui touche la main et l'interroge. Ce retour subit d'Hector l'alarme; Troie serait-elle cernée de près par les Grecs? *Ah!* sans doute, il vient offrir des vœux à Jupiter. Et voici qu'elle propose à son fils de réparer ses forces en goûtant dans une coupe qu'elle lui présente, la douce liqueur d'un vin généreux; puis il fera des libations aux dieux. Mais le sage et religieux Hector refuse. Au lieu de le fortifier, le vin pourrait lui troubler la raison; et, d'ailleurs, ce n'est pas les mains souillés de poussière et de sang qu'il osera implorer le puissant fils de Saturne. Puis, au nom d'Hélénus le prophète, il ordonne à sa mère d'offrir des présents et des vœux à Pallas dont la statue est placée dans la citadelle d'Ilion. Quant à lui, il ira, dans cet intervalle, trouver Pâris, afin de le déterminer à sortir d'Ilion pour se battre avec les autres Troyens contre l'ennemi commun. Cependant Hécube, après avoir fait convoquer les plus illustres Troyennes, monte dans un appartement odoriférant, choisit parmi de riches tapis apportés jadis de Sidon par Pâris, le plus éclatant et le plus précieux qu'elle destine à la déesse; puis rejoignant les Troyennes qui l'attendent, elle se dirige avec elles vers le temple de Minerve. Toutes ces femmes traversent donc en procession les rues d'Ilion. Elles arrivent près du temple de Pallas. Théano, prêtresse du temple et

femme d'Anténor, allié à la royale famille, en ouvre les portes. On entre. Toutes les Troyennes élèvent leurs mains vers la statue de la divinité; puis, la prêtresse, prenant le voile des mains d'Hécube, l'étend sur les genoux de la déesse et la prie « de briser la lance de Diomède et de le « renverser lui-même, le front dans la poussière devant les « portes Scées. » Elle promet ensuite à la déesse de lui immoler de nombreuses victimes, « si elle veut prendre pitié « des Troyens, de leurs femmes et de leurs tendres enfants. »

Pieuse et touchante cérémonie! ce n'est pas seulement là une belle peinture poétique, mais un tableau de mœurs; car c'est ainsi que chez les anciens, dans les grands dangers publics, on implorait les dieux [1].

Mais, hélas! Vaine précaution! Inutile piété! « La déesse « refuse de les exaucer. » C'est le *aversa deæ mens*. On prévoit ainsi, et de loin, les maux futurs des Troyens; et de là se reflète sur le reste de ce chant et surtout sur l'épisode célèbre de la fin auquel nous allons bientôt arriver, je ne sais quelle tristesse et quelle mélancolie qui serre le cœur.

Hector arrive au palais de Pâris, bâti à grands frais au milieu même du palais paternel. Il traverse le vestibule, les salles magnifiques, et le voilà sur le seuil de la chambre nuptiale de Pâris, assez voisine de l'appartement d'Hector et d'Andromaque. Hector, tenant toujours

[1] Virgile s'est souvenu de ce passage. Pendant qu'Énée tient assiégée la ville de Laurente, capitale de l'empire de Latinus, la reine Amate avec Lavinie, sa fille, et les principales matrones de Laurente, court dans le temple de la déesse implorer le secours de Minerve. Leur prière n'est que la traduction de celle de Théano dans Homère :

Armipotens, præses belli, Tritonia virgo,
Frange manu telum Phrygii prædonis, et ipsum
Pronum sterne solo, portisque effunde sub altis.
(Æn., XI, 483-485).



sa lance à la main « dont la pointe d'airain, entourée d'un « anneau d'or, étincelle au loin, » pénètre dans la chambre d'hymenée de Pâris. Pâris, en ce moment, polissait ses armes, tandis qu'Hélène, assise près de lui, distribuait de l'ouvrage à ses femmes. Hector accable son frère de reproches; Pâris en reconnaît la justesse, et il promet à son frère de le rejoindre pour marcher avec lui contre les Grecs. Hélène est présente à cette scène. Elle souffre de la lâcheté de Pâris, autant qu'elle gémit sur sa propre situation. Les remords ne la quittent pas[1]. Hélène prie Hector de s'arrêter et de se reposer quelques instants. Hector refuse. Qu'Hélène ranime le courage de Pâris; quant à lui, il ira rejoindre les Troyens qui l'attendent; mais avant, il se rendra dans sa demeure pour voir son épouse chérie et son jeune fils, « car, ajoute-il, j'ignore si je retournerai près d'eux « encore une fois ou si les dieux doivent bientôt m'accabler. »

Pour qui connaît la suite des événements, ces paroles sont d'un effet touchant. Hélas! Quand il aura vu sa femme et son fils, il ne les reverra plus; et une fois qu'il aura

[1] « Hector, dit-elle, frère d'une misérable, auteur de mille maux, et objet « d'horreur, plût aux dieux que le jour où ma mère me mit au monde une « tempête fatale m'eût emportée sur les monts ou dans les flots de la mer « retentissante; le flot m'aurait engloutie avant l'accomplissement de tous « ces malheurs. Mais puisque les dieux ont résolu tant de maux, que n'ai-je « été du moins l'épouse d'un brave guerrier, capable d'être sensible à la « honte et à l'indignation des hommes! Pour celui-là, son âme est sans force, « et il n'en aura jamais; il recueillera, je pense, le fruit de sa lâcheté. En-« trez cependant, prenez place sur ce siége, ô mon frère, vous qui êtes en « butte à tant de fatigues à cause de moi misérable, et pour le crime de Pâ-« ris. Tous deux, Jupiter nous fit naître sous un destin funeste et la posté-« rité la plus reculée s'entretiendra de nous » (v. 344-359). C'est ainsi qu'Homère dans toute l'*Iliade* sait rendre Hélène intéressante. Avec quelle sévérité elle se juge elle-même! Quelles expressions que celles-ci, en parlant d'elle : κυνὸς, κακομηχάνου, ὀκρυοέσσης, *chienne*, *artisane de malheurs*, *objet d'horreur*.

quitté Troie, il n'y reviendra que sous la forme d'un cadavre.

Hector arrive dans sa demeure; mais il n'y trouve pas la belle Andromaque. Il interroge ses esclaves: où donc est Andromaque? L'une de ces esclaves le lui apprend: « Andromaque est montée sur une haute tour d'Ilion dès « qu'elle a su la déroute des Troyens et la grande victoire « des Grecs. Elle s'élançait vers les remparts, semblable à « une femme dont la raison est égarée; près d'elle, la nour-« rice portait son jeune enfant[1]. » Voilà le personnage d'Andromaque annoncé en deux mots. Andromaque nous apparaît tout de suite avec son double caractère d'épouse et de mère. La femme d'Hector, justement alarmée au sujet d'Hector exposé aux coups des Grecs victorieux, n'a plus eu la patience de demeurer chez elle. Elle s'est donc précipitée vers le rempart, elle est donc montée sur une haute tour. Son inquiétude et sa douleur sont rendues par ce seul trait: « elle était semblable à une femme dont la rai-« son s'est égarée. » Andromaque, tout de suite aussi, nous apparaît comme mère, « près d'elle, la nourrice por-« tait son jeune enfant. » Ce gage précieux de l'amour d'Hector, elle ne veut point s'en séparer; il accompagnera tous ses pas.

Hector n'ayant trouvé dans sa demeure ni sa femme ni son fils, s'éloigne impatient qu'il est de revoler au combat. Il ne s'attendait plus, ce semble, à les voir, ni l'une ni l'autre, pour le moment du moins, peut-être même jamais, puisqu'il n'était pas sûr de revenir dans Ilion. Il en souffre sans doute; mais le temps est précieux pour lui. Les Troyens se battant dans la plaine, peuvent avoir besoin du secours de son bras; et Homère nous le montre sortant promptement du palais de Priam pour retourner au champ

[1] *Il.*, VI, 386-390.

de bataille. Le voilà déjà aux portes Scées, qui s'ouvrent sur la plaine de Troie. Mais c'était précisément sur la tour placée au-dessus de ces portes que s'était rendue Andromaque avec son jeune enfant. C'est du haut de cette tour qu'elle aperçoit Hector qu'elle croyait hors des murs d'Ilion. Cette rencontre est d'autant plus intéressante qu'elle est inopinée ; et c'est elle qui donne lieu à l'épisode célèbre connu sous le nom des *Adieux d'Hector et d'Andromaque*. On ne peut faire à cet épisode qu'un seul reproche ; mais ce reproche est sérieux : nous sommes au sixième chant, Hector ne meurt qu'au vingt-deuxième. D'ici là, il se distinguera partout par son courage et ses brillants faits d'armes. N'aurait-il pas été plus sage, par conséquent, de placer cette scène des adieux que nous allons analyser dans un instant, avant le combat singulier dans lequel Hector succombera sous la lance d'Achille? On ne saurait en disconvenir. La Mothe a signalé ce défaut de composition et avec raison. C'est la seule faute qu'on puisse reprendre ici dans Homère.

Le morceau auquel nous sommes arrivés maintenant et sur lequel je m'étendrai avec une sorte de prédilection, est un des plus connus et des mieux appréciés de l'*Iliade*. Il a été traduit dans toutes les langues, il a été imité par les plus grands maîtres de l'art chez les anciens et chez les modernes ; il est justement consacré par les suffrages et l'admiration des siècles.

Dans cet épisode, Homère nous apparaît encore sous un nouvel aspect ; nous y trouvons comme une face nouvelle de son universel génie. Oui, ce qui frappe chez ce grand poëte, c'est son universalité. La nature extérieure, par exemple, qui la connaît mieux que lui ? Qui peint comme lui les batailles, les paysages, les tempêtes, les grands et si variés spectacles de la mer ? Qui mieux

aussi que ce même Homère dépeint les douces affections ou les touchantes émotions de l'âme? Ainsi que Shakespeare, le seul génie qu'on puisse lui comparer, il sait être à la fois terrible et tendre, vigoureux et doux, sombre et gracieux; il a, quand il le faut, une imagination pleine de charmes et des coups de pinceaux, délicats comme le seraient ceux d'une femme. C'est précisément cette tendresse, cette douceur, cette grâce et cette délicatesse qui caractérisent presque partout l'épisode des adieux d'Hector et d'Andromaque. Cet épisode composé de cent et quelques vers seulement renferme, je ne dirai pas autant de beautés que de vers, ce ne serait pas encore être assez juste envers son auteur, mais je dirai volontiers, autant de beautés que de mots. Le lecteur en jugera. Laissons maintenant le plus souvent la parole à Homère. Nous commenterons au fur et à mesure. Voici comment le poëte entre en matière :

« Andromaque vint au devant de son époux.... Sa suivante l'accompagne, portant sur son sein leur fils encore « dans l'âge le plus tendre et qui ne parlait point encore. « Unique rejeton d'Hector, il était aussi beau qu'un astre « brillant. Son père le nommait Scamandrien, mais tous « les autres Troyens l'appelaient Astyanax, parce que le « seul Hector protégeait Ilion. A la vue de son enfant il « lui sourit en silence. Andromaque s'approche du héros « en versant des larmes [1]. » .

Voilà Homère avec sa délicieuse naïveté; il ne craint pas de prendre tous les tons. Au milieu de la sévère épopée, il place un enfant avec sa nourrice; et autour de cet enfant, ses parents. Cet enfant marqué pour de si grandes destinées, mais qui plus tard devait si cruellement expier

[1] V. 394-405.

Digitized by Google

le sort de sa naissance[1], de quelle aimable façon Homère nous le fait connaître ! Quelle est poétique la comparaison de cet enfant avec une étoile radieuse ! Je ne sais même pas si l'expression n'est pas devenue proverbiale depuis. Est-ce qu'on ne dit pas *beau comme un astre*[2] ? Les détails qui suivent sont encore pleins de charme. Le surnom donné à cet enfant par son père, surnom emprunté au fleuve qui coule près de Troie, est d'une touchante vérité en même temps qu'il peint bien la tendresse d'Hector pour son fils. Que de parents, en effet, dans l'effusion de leur tendresse donnent à leurs enfants de ces noms qui en disent plus à leur cœur que les noms véritables ! Et puis que d'amour dans ce sourire d'Hector à la vue de son jeune enfant ! Il *lui* sourit en silence. On comprend ce silence chez Hector. C'est l'émotion des joies paternelles qui lui bouleverse les entrailles et lui coupe la voix. Il y a si longtemps qu'il n'a vu son fils ! Ce silence ici est bien éloquent. Chez le père l'émotion se trahit par un sourire silencieux, chez la mère, par des larmes. Andromaque a comme le pressentiment que son bonheur sera de courte durée ; elle craint pour les jours d'Hector qui s'en va retrouver les Troyens dans la plaine ; elle voudrait modérer sa fougue naturelle pour se le conserver à elle et à son fils.

« Prenant la main de son époux et l'appelant de son « nom elle lui parle en ces mots :

« Cher époux, ton courage te perdra. Es-tu donc sans « pitié pour ce tendre enfant et pour moi malheureuse qui « serai bientôt ta veuve ; car bientôt les Grecs t'immole- « ront en réunissant tous leurs efforts. Il vaudrait bien

[1] Nous sommes pour la tradition adoptée par Euripide, Virgile et Senèque et qui admet que les Grecs ont fait mettre Astyanax à mort après la chute d'Ilion.

[2] Le texte porte en effet : ἀλίγκιον ἀστέρι καλῷ.

« mieux pour moi si je devais être privée de ton appui, « de descendre sous la terre. Je n'aurai plus d'autre con« solation lorsque tu auras subi ta destinée. Il ne me res« tera que la douleur. J'ai perdu mon père et mon auguste « mère. Le terrible Achille a tué mon père quand il rava« gea la ville populeuse des Ciliciens, Thèbes aux portes « élevées..... J'avais sept frères, tous en un jour sont « descendus aux enfers; car le terrible Achille aux pieds « légers les a tous mis à mort. Ma mère...., Diane l'a per« cée de ses flèches, au milieu de son palais. Hector, tu « es pour moi mon père, ma vénérable mère, tu es mon « frère et tu es aussi mon tendre époux. Prends donc pitié « de moi, reste ici sur cette tour; ne laisse pas ton épouse « veuve et ton enfant orphelin[1].»

Ce morceau est empreint de toute l'éloquence du cœur. En cet endroit, Andromaque est surtout épouse. Quand Hector, hélas! ne sera plus, le poëte saura peindre en elle non moins admirablement la mère. Ce sont ici les alarmes de la femme qui craint pour les jours de son époux, de la femme dévouée et aimante, modèle dans la nature comme elle l'est devenue depuis dans le domaine de l'art. Comme son grand et noble amour pour Hector se fait jour, et malgré elle peut-être! Hector est tout pour Andromaque; elle est orpheline de père et de mère; elle n'a plus de famille, plus de parents, elle n'a plus que lui; mais Hector remplace tout cela pour elle; ainsi, si Hector allait périr, elle n'aurait plus rien dans ce monde; le vide se ferait autour d'Andromaque, autour d'elle tout s'assombrirait et se ternirait; et dans sa douleur, elle n'aura plus d'autre consolation que la mort, d'autre refuge, que le tombeau!

Il avait bien compris la beauté de ce morceau, le poëte

[1] V. 406-433.

Sophocle, qui comme tous les tragiques Grecs découpait, pour ainsi dire, ses drames dans l'*Iliade*. Je trouve dans la tragédie d'*Ajax* une situation tout à fait analogue et qui est comme le commentaire de celle-ci. Ajax, un des héros de l'*Iliade*, avait demandé, après la mort d'Achille, les armes du fils de Pélée. Mais ce fut Ulysse qui les obtint. La douleur lui troubla la raison. Dans son délire, Ajax égorgea, pendant la nuit, tous les troupeaux du camp, croyant massacrer son rival et les capitaines de l'armée. Revenu de sa fureur et confus de se voir la risée des Grecs, il résolut de se donner la mort. Tecmesse prisonnière de guerre, son esclave devenue sa femme selon les lois barbares du temps et qui lui avait donné un fils encore en bas âge, surnommé Eurysacès [1], du nom du large bouclier de son père, cherche à retenir son bras. Comme Andromaque dans Homère, Tecmesse s'efforce dans Sophocle d'attendrir son époux par la triste perspective de sa femme et de son fils abandonnés à la merci d'un ennemi cruel, s'il venait à mourir. Les traces de l'imitation sont évidentes; nous laissons au lecteur le plaisir de faire de lui-même les rapprochements. Tecmesse s'exprime ainsi :

« Ajax, ô mon maître; il n'est pas de plus grand mal « pour les hommes que la servitude. J'étais née d'un père « libre, puissant entre tous, parmi les Phrygiens, par ses « richesses. Maintenant je suis esclave. Ainsi l'ont voulu « les dieux et ton bras. Depuis le moment où je suis entrée « dans ta couche, je n'ai plus eu de pensée que pour toi. « Je te conjure donc, au nom de Jupiter, protecteur du « foyer domestique, par ce lit (elle parle à l'entrée de la « tente d'Ajax) qui m'a unie à toi, ne me laisse pas deve- « nir la fable de tes ennemis, ne m'abandonne pas à

[1] εὐρὺς, σάκος.



« d'autres mains ; car si en mourant, tu viens à me délaisser, « ce même jour, n'en doute pas, je serai entraînée par les « Grecs pour être esclave ainsi que ton fils ; et alors quel- « qu'un de mes nouveaux maîtres m'insultant par d'amères « paroles : Voyez, dira-t-il, la femme d'Ajax, qui fut le « plus vaillant de l'armée, à quelle misère elle est réduite « maintenant après avoir eu un sort si beau ! C'est ainsi « qu'il s'exprimera, et le destin s'apesantira sur moi, et ces « propos te déshonoreront toi et ton fils. Ajax, respecte ton « père que tu veux abandonner quand la vieillesse pèse sur « lui, respecte ta mère accablée d'années, et qui, dans ses « prières, demande sans cesse aux dieux de te ramener sain « et sauf. Prends pitié, ô mon roi, de ton fils. Si encore « enfant, et privé de tes soins, il vit dans le délaissement « sous des tuteurs ennemis, songe quels maux tu nous « prépares, à lui comme à moi, en mourant. Hormis toi, « je n'ai personne sur qui tourner mes regards. Tu as « ruiné ma patrie la lance à la main ; un triste destin m'a « enlevé mon père et ma mère maintenant descendus au « séjour de Pluton. Ai-je une autre patrie, une autre for- « tune que la tienne ? Je n'ai de salut qu'en toi ; conserve « de moi quelque souvenir[1]. »

Revenons à Homère. Andromaque finit par où elle a commencé : « Aie donc pitié de moi, reste ici sur cette « tour, ne laisse pas ton épouse veuve et ton fils orphelin. » C'est à l'aide de cet argument si puissant et aussi si touchant qu'elle espère attendrir Hector ; car elle le sait capable d'immoler les affections les plus vives au devoir et au salut de la patrie. Elle le connaissait bien ; elle ne se trompait point ; je n'en veux pour preuve que le début de la réponse d'Hector :

« Chère épouse, toutes ces pensées m'occupent aussi,

[1] Sophocle, *Ajax*, v. 85 sqq.

« mais je rougirais trop devant les Troyens et les Troyennes, « au long voile, si, comme un lâche, je me tenais à l'écart « pour éviter le combat. Ce n'est pas ce que m'inspire mon « courage. J'appris toujours à être brave et à combattre au « premier rang parmi les Troyens pour soutenir la gloire « de mon père et la mienne[1]. »

Hector, d'ailleurs, semble vouloir prouver à Andromaque que pour faire mentir les présages connus au sujet de la prochaine chute d'Ilion, il ne faut pas qu'elle le retienne; car il lui importe de faire tous ses efforts pour retarder du moins la catastrophe : « Oui, je le sens au fond de « mon cœur, et ma raison me le dit, un jour viendra où pé« rira la ville sacrée d'Ilion, où Priam et le peuple de « Priam périront à la fois. » Et voici qu'il songe à l'avenir, et ce triste avenir l'effraie; ses entrailles s'émeuvent. Sous le guerrier reparaît l'homme; sous le héros, l'époux : « Mais « ni les malheurs à venir des Troyens, d'Hécube elle« même, ni ceux du roi Priam et de mes frères qui, vail« lants et nombreux, tomberont dans la poussière sous « des mains ennemies, ne me préoccuperont autant que « ta propre destinée, lorsqu'un Grec cuirassé d'airain t'en« traînera toute en larmes après t'avoir ravi la douce li« berté! Alors, dans Argos, tu tisseras de la toile pour « une maîtresse étrangère, tu puiseras de l'eau dans les « fontaines de Messéis ou d'Hypérée, le cœur plein d'amer« tume, courbée sous la dure nécessité. Alors quelque « Grec dirait en voyant couler tes larmes : voilà l'épouse « d'Hector qui parmi les Troyens excellait à combattre « lorsque autour d'Ilion on livrait ces grandes batailles: « C'est ainsi qu'on parlera, et ce te sera une nouvelle dou« leur de n'avoir plus ton vaillant époux pour éloigner de « toi le jour de l'esclavage. Mais puisse la terre amoncelée

[1] V. 441-447.

« couvrir mon corps inanimé avant que j'entende tes cris « et que je te sache arrachée de ces lieux[1]. »

Chez Hector, on l'aura remarqué, l'amour conjugal l'emporte sur toutes les autres affections. Hector est assurément un fils dévoué et aimant; Priam et Hécube lui sont chers, il n'aime pas moins ses frères et tous les autres Troyens, mais il aime par-dessus tout Andromaque, sa chaste et jeune épouse. C'est l'ordre naturel des choses. Dieu ne l'a-t-il pas dit lui-même : « l'homme quittera son « père et sa mère pour s'attacher à sa femme et ne faire « qu'une chair avec elle[2]. » Aussi, chez Hector, quelle précocupation de l'avenir d'Andromaque! Et sous quelles sombres couleurs son imagination se le représente pendant quelques instants du moins! Il n'y a dans cette perspective rien qui ne soit justifié par les mœurs du temps. Chez les anciens il n'y avait pas comme chez nous autres modernes ce sentiment d'humanité et de charité universelle qui adoucit, après la guerre, le sort des vaincus. Chez les anciens, le cri de triomphe était: *væ victis!* Malheur aux vaincus! Vaincus, il fallait servir. Voyez dans Euripide par exemple — et Euripide s'inspirait certainement des mœurs de son pays et de son temps — voyez comment Hécube et Polyxène envisagent l'avenir. Aussitôt Troie tombée, elles se voient déjà réduites, dans la maison de leurs vainqueurs, à *coucher sur la dure,* revêtues des lambeaux de la misère, et forcées aux plus viles fonctions de la condition servile, à balayer les appartements, à veiller aux portes, à soigner les petits enfants, à filer les habits du maître, à pétrir le pain, etc.[3]. Sophocle, dans la tragédie d'Ajax, prête, nous venons de le voir, des

[1] V. 450-466.

[2] *Genèse*, ch. II, v. 24.

[3] *Euripide Troade*, v. 198 sqq., 499 sqq. — *Hécube*, 357 sqq., cf. *Androm.*, v. 166 sqq.

craintes à peu près analogues à Tecmesse se voyant déjà réduite en servitude avec son jeune fils, exposée avec lui aussi à la risée et à l'insulte d'un maître. Mais être condamné à puiser de l'eau aux fontaines publiques, était surtout une marque d'esclavage. Hérodote nous raconte qu'après la prise de Memphis, Cambyse fit passer la fille de Psamménite devant son père en habit d'esclave et une cruche sur la tête pour aller puiser de l'eau [1].

Dans la Bible, on l'a remarqué avant nous [2], Josué, pour punir la perfidie des Gabaonites, porte contre eux cette sentence: « Maintenant vous êtes maudits, et il y aura « toujours des esclaves parmi vous, et vous couperez le « bois et puiserez l'eau pour la maison de mon dieu [3]. »

Telles étaient surtout les mœurs des temps homériques, et le fier et tendre Hector, tout en envisageant cet avenir, ne peut s'y résoudre. Voir son Andromaque esclave et réduite à ourdir la trame, à puiser l'eau des fontaines d'Argos et de Thessalie, ses beaux yeux voilés de pleurs, et pour comble de misère, raillée par les passants, une telle idée navre le cœur d'Hector, et à une telle perspective, il préfère mille fois la mort.

Vient alors une scène charmante pleine de naïveté et de naturel, et sur laquelle l'admiration des critiques semble également épuisée [4]. Citons cependant et puis commentons à notre tour.

« A ces mots, l'illustre Hector étend les bras pour pren-

[1] Lib. III, § 14.

[2] Mme Dacier, Remarques sur l'*Iliade*, liv. VI.

[3] *Josué*, IX, 23.

[4] Voir entre autres, Rollin, *Traité des Études*; Bitaubé, Remarques sur le sixième chant de l'*Iliade*; Dugas-Montbel, Observations sur le sixième chant de l'*Iliade*; Châteaubriand, *Génie du christianisme*, liv. II, ch. 6; M. Saint-Marc Girardin, *Cours de littérature dramatique*, t. 1, p. 266 sqq., 2e édit.; Philarète Chasles, *Études sur l'antiquité*, Paris 1847, p. 226 et suivantes; F. Ph. Cambouliu, *Les Femmes d'Homère*, Paris 1854, p. 9, 10, 11, 12, etc.

«dre son fils; mais l'enfant se rejette sur le sein de sa «nourrice, à la belle ceinture, en poussant un cri de ter-«reur. L'aspect d'un père qu'il aime le trouble; il est «effrayé à la vue de l'airain étincelant et de l'aigrette aux «crins de cheval qu'il voit flotter menaçante au sommet «du casque. Alors se prit à rire son tendre père ainsi que «son auguste mère[1]. »

N'est-ce pas prendre la nature sur le fait? L'art ne se confond-il pas ici avec la vérité? Quel groupe noble et touchant! Le burin d'un grand artiste moderne, intelligent interprète du génie d'Homère, l'a reproduit avec un rare bonheur, comme tant d'autres beautés de l'*Iliade*[2]! Ce père qui en présence de la mère veut prendre un instant dans ses bras pour le caresser, ce cher enfant, son unique rejeton; et cet enfant qui dans l'ignorance de son âge ne peut rien comprendre à ce qui se passe autour de lui, quels charmants et gracieux détails! Puis l'éclat de cette armure guerrière épouvante le jeune Astyanax qui, avec une terreur enfantine se rejette sur le sein de sa nourrice. Frappante image de la nature! Il n'y a pas moins de vérité d'observation dans le sourire que cette vue fait naître sur les lèvres des parents d'Astyanax. Au milieu de leurs chagrins et de leurs douleurs, un éclair de joie les traverse. Les enfants avec leurs douces espiègleries n'ont-ils pas toujours eu le privilége de chasser, ne fût-ce que pour un instant, les inquiétudes et les soucis des parents? Courts instants de bonheur, il est vrai, mais qui doivent compter dans cette vie où tout est si triste et si amer.

A cette scène, le grand peintre qui s'appelle Homère fait succéder cette autre non moins admirable et non moins

[1] V. 466-472.

[2] L'Anglais Flaxman. Voir *the iliad of Homer edited by C. C. Felton, with english and Flaxmans illustrative designs*, Boston 1833.

admirée. Traducteurs et critiques se sont tous efforcés, à l'envi, les uns de reproduire, les autres de faire ressortir ces grandes et simples beautés. Continuons de citer et de traduire :

« Aussitôt l'illustre Hector enlève de sa tête le casque qu'il « pose sur la terre où il resplendit tout à l'entour; il em- « brasse son fils bien-aimé, le balance dans ses bras, puis, « implorant Jupiter et les autres dieux : Jupiter, dit-il, et « vous autres dieux, faites que mon fils soit comme moi « illustre parmi les Troyens, qu'il ait ma force et mon « courage, qu'il règne puissamment sur Ilion [1]. Que l'on « dise un jour à son retour des combats : Celui-ci est plus « vaillant encore que son père. Qu'il rapporte les dépouilles « sanglantes de son ennemi immolé et que sa mère s'en ré- « jouisse dans son cœur.

« Il dit et remet son fils entre les mains de son épouse « chérie, qui le reçoit dans son sein parfumé avec un sou- « rire mêlé de pleurs [2]. »

Le seul commentaire à faire ici serait celui que Voltaire proposait de mettre au bas de chaque page de Racine. Hector, on l'a remarqué, « distrait les inquiétudes de l'épouse à l'aide des espérances de la mère [3]. » Il fait, en effet, entrevoir à Andromaque un brillant avenir pour leur fils. Si Hector doit mourir, Astyanax lui succédera; ce sera un autre lui-même. Comme Hector, les Troyens, un jour, le tiendront en respect et en honneur. Puis, quelle

[1] « Comment ce qu'Hector dit ici peut-il s'accorder avec ce qu'il a déjà « dit; qu'il sait qu'Ilion sera saccagé par les Grecs? Il faut se souvenir que « c'est ici une prière. Hector, dans un excès d'émotion et de tendresse pour « son fils, prie les dieux qu'ils conservent Troie, et que son fils puisse y « régner. Il est toujours permis de demander à Dieu d'apaiser sa colère et « de changer ses décrets » (Mme Dacier).

[2] V. 472-482.

[3] M. Saint-Marc Girardin, *Cours de littér. dram.*, t. I, p. 269.

sauvage tendresse, digne des temps héroïques, dans le vœu que fait Hector de voir son fils revenir un jour du combat chargé des sanglantes dépouilles d'un ennemi terrassé ! et comme il associe la mère à ce triomphe ! Il chatouille ainsi du cœur maternel d'Andromaque *l'orgueilleuse faiblesse*. Mais, au milieu de toutes ces beautés, un trait admirable entre tous, qui en dit plus long que toutes les définitions sur le sentiment qu'il exprime, je veux parler du profond amour d'Hector pour son fils. Un grand écrivain l'a dit[1] : le chef-d'œuvre de la création c'est le cœur d'un père. On a vu, en effet, des frères jaloux de leurs frères, des sœurs jalouses de leurs sœurs ; mais un père jaloux de son fils ! une telle chose ne serait qu'une monstrueuse exception. Non, un père s'efface devant son fils, ou plutôt se confond avec lui. La gloire du fils comme son deuil, c'est la gloire et le deuil du père. Tout cela forme un patrimoine commun. Ainsi qu'Astyanax un jour à venir surpasse son père, et l'ombre d'Hector en tressaillera de joie. Cette abnégation, un seul mot la peint dans Homère : « que l'on dise un jour à son retour de combats, *celui-là est plus vaillant encore que son père*. Πατρὸς δ' ὅγε πολλὸν ἀμείνων. » C'est la suprême expression du sublime égoïsme de l'amour paternel.

Cette belle scène a encore inspiré Sophocle dans son *Ajax*. Nous retrouvons de nouveau le poëte du temps de Périclès sur les traces d'Homère. Avant de se donner la mort, Ajax fait amener devant lui son fils encore dans la plus tendre enfance ; cet enfant, comme l'Astyanax d'Homère, ne peut rien comprendre aux scènes lugubres qui se passent sous ses yeux. Ajax, couvert encore du sang qu'il a répandu dans son délire en se jetant sur les troupeaux de l'armée, à sa grande honte, il le sent, Ajax prend son

[1] L'abbé Prevost, je crois.

fils dans ses bras, et lui parle en ces termes : « O mon fils ! « sois plus heureux que ton père ; pour tout le reste res« semble lui et tu ne seras pas un lâche[1]. Dès ce moment « je puis envier ton sort, puisque tu ne sens aucun de ces « maux. Tout ignorer c'est là le vrai bonheur de la vie « jusqu'à l'âge où tu connaîtras la joie et la souffrance. « Quand tu seras arrivé à ce moment, il faudra montrer à « tes ennemis de quel père tu tiens le jour. Jusque-là, nourri « à la douce haleine des zéphyrs, que ta jeune âme croisse « en paix pour les délices de ta mère. » Et s'adressant aux soldats qui l'entourent : « Et vous soldats, marins intré« pides...., annoncez à mon frère Teucer ma dernière vo« lonté ; qu'il conduise cet enfant dans mes foyers, qu'il le « montre à Télamon, à Éribée ma mère, pour être à jamais « l'appui de leur vieillesse. Pour mes armes, qu'ils ne soient « jamais disputées par les Grecs ou par mon mortel en« nemi. Toi seul, ô mon fils, prends ce bouclier immense, « impénétrable, à qui tu dois ton nom, garde-le..... Le « reste de mon armure sera enseveli avec moi[2]. »

Ce n'est plus là, si l'on veut, la large simplicité d'Homère, mais elle la rappelle. Comme Hector, Ajax sent qu'il ne verra plus les siens ; il est près de mourir, plus sûrement il est vrai, puisqu'il va se donner la mort de ses propres mains. Le fils d'Ajax, *Eurysacès*, surnommé ainsi par son père, a plus d'un rapport avec Astyanax que dans sa tendresse Hector, on s'en souvient, appelait *Scamandrien*. Il est aussi l'unique rejeton d'Ajax, né d'une femme esclave, il est vrai, mais bien aimée. Ce vœu d'Hector « qu'on dise de lui : il est plus vaillant encore que son « père, » nous le trouvons dans ces paroles d'Ajax : « arrivé

1 *Disce, puer, virtutem ex me, verumque laborem ;*
Fortunam ex aliis (Virg., *Æn.*, XII, v. 435 et 436).

2 Sophocle, *Ajax*, v. 550 sqq.

« à ce moment, il faudra montrer à tes ennemis de quel « père tu tiens le jour[1]. »

Le « que ta jeune âme croisse en paix pour les délices de ta mère[2], » rappelle heureusement cet autre trait d'Homère : « qu'il rapporte les dépouilles sanglantes de son ennemi immolé et *que sa mère s'en réjouisse dans son cœur.* » On reconnaît également le pathétique Sophocle, à ce trait : il fait désirer à Ajax mourant que son fils devienne un jour le soutien de ses vieux parents. Elle est on ne peut plus heureuse aussi, l'idée de confier à cet enfant les armes d'Ajax afin qu'un jour elles ne tombent pas entre les mains de son mortel ennemi. On l'a privé des armes d'Achille, et il en meurt de douleur ; mais quant aux siennes, il les donne en dépôt à son fils. Il espère qu'il s'en servira un jour, comme Hector, sans le dire, pouvait espérer voir Astyanax un jour se servir des siennes. Dans cette imitation, il y a bien de l'originalité.

J'ai insisté sur ce rapprochement ; il me paraît curieux. C'est ainsi qu'en Grèce, l'épopée fournissait des inspirations à la tragédie.

Le sourire mêlé de pleurs d'Andromaque, dans l'*Iliade*, au moment où elle reprend son fils des mains d'Hector, est un trait de délicatesse et de sensibilité exquise ; il peint admirablement la maternité, si on peut le dire, avec ses joies et avec ses angoisses inséparables hélas ! les unes des autres dans cette pauvre vie d'ici-bas.

Nous l'avons dit, critiques et traducteurs ont épuisé leurs efforts, pour rendre chacun à sa manière les passages incomparables que nous venons de citer. Parmi les traduc-

[1] Ὅταν δ' ἵκῃ πρὸς τοῦτο, δεῖ σ', ὅπως πατρὸς
Δείξεις ἐν ἐχθροῖς οἷος ἐξ οἵου 'τράφης. (*Ajax*, v. 556 et 557).

[2] . . . . νέαν
Ψυχὴν ἀτάλλων, μητρὶ τῇδε χαρμονήν. (*Ibid.*, v. 558 et 559).

teurs, — nous n'en avons rien dit encore, — Pope, Cowper, malgré leur talent, ne nous ont cependant pas rendu la touchante simplicité d'Homère. Leurs versions sont plus élégantes que fidèles. L'italien Monti, quoique conservant assez bien la couleur générale du texte, a manqué ou altéré un trop grand nombre de traits. Plus heureux a été l'allemand Voss dont le but avoué a été de reproduire Homère vers par vers, mot pour mot. L'idiome dont il se sert se prête merveilleusement, il faut en convenir, aux transpositions et aux compositions de mots si fréquentes dans la langue grecque. Voss l'a emporté de beaucoup sur ses rivaux. Il y a chez lui le même nombre de vers que dans l'original, les mêmes tournures de phrases, les mêmes épithètes. Ce n'est pas que sa traduction soit sans défauts, mais il a le mieux su reproduire le ton simple et naïf du récit[1].

Chez nous, en France, un des traducteurs les plus ré-

[1] Voici un échantillon de la traduction de Voss :

Also der Held, und hin nach dem Knäblein streckt' er die Arme;
Aber zurück an den Busen der schöngegürteten Amme,
Schmiegte sich schreiend das Kind, erschreckt von dem liebenden Vater,
Scheuend des Erzes Glanz, und die flatternde Mähne des Busches,
Welchen es fürchterlich sah von des Helmes Spitze herabwehn.
Lächelnd schaute der Vater das Kind, auch die zärtliche Mutter.
Schleunig nahm vom Haupte den Helm der strahlende Hector,
Legete dann auf die Erde den schimmernden; aber er selber
Küsste sein liebes Kind, und wiegt' es sanft in den Armen;
Dann erhob er die Stimme zu Zeus und den andern Göttern :

Zeus, und ihr anderen Götter, o lasst doch dieses mein Knäblein,
Werden dereinst, wie ich selbst, vorstrebend im Volke der Troer,
Auch so stark an Gewalt, und Ilios mächtig beherrschen!
Und man sage hinfort : Der ragt noch weit vor dem Vater!
Wann er vom Streit heimkehrt, mit der blutigen Beute beladen,
Eines erschlagenen Feinds! Dann freue sich herzlich die Mutter!

Jener sprachs, und reicht' in die Arme der liebenden Gattin
Seinen Sohn; und sie drückt' ihn an ihren duftenden Busen,
Lächelnd mit Thränen im Blick.

cents de l'*Iliade*, M. Bignan, malgré la différence des deux langues, malgré quelques tournures trop solennelles ou trop modernes ou d'un vocabulaire poétique je dirai presque, trop officiel, M. Bignan dans sa lutte avec Homère, a été un des plus heureux. Que le lecteur me permette de lui mettre ici sous les yeux la traduction française de M. Bignan, correspondant à quelques-uns des plus beaux passages de notre épisode et que nous avons cités plus haut. Je choisis de préférence la scène de la terreur d'Astyanax à la vue du casque de son père et la prière d'Hector aux dieux pour son fils :

« A ces mots le guerrier *doucement attendri*
« S'approche, étend les bras vers son enfant chéri.
« Mais du casque d'airain l'aigrette frémissante
« Sur la tête d'Hector s'agite menaçante ;
« Au sein de sa nourrice alors l'enfant craintif
« Se rejette et sa bouche *exhale* un cri plaintif.
« *Pour les yeux maternels ce spectacle a des charmes.*
« Hector même, en voyant ces naïves alarmes,
« Sourit, et devant lui dépose *au même instant*
« Le casque surmonté d'un panache éclatant ;
« Il soulève son fils, le contemple et l'embrasse.

« Jupiter, et vous dieux ! protecteurs de ma race,
« Que mon cœur tout entier respire dans le sien !
« Qu'il soit de son pays l'honneur et le soutien !
« Qu'un jour chaque Troyen, sous son règne *prospère*,
« S'écrie : Il est encore plus brave que son père !
« Dans nos murs triomphants, qu'au retour des combats,
« *Le butin ennemi* charge son jeune bras !
« Que sa mère, témoin de la publique ivresse,
« Jusqu'au fond de son cœur tressaille d'allégresse !

« Andromaque, à ces mots, dans son sein parfumé
« S'empressant d'accueillir son enfant bien-aimé
« Souriait en pleurant, etc. »

De tous les traducteurs, M. Bignan a le mieux et le plus exactement rendu ce trait si admirable : δακρυόεν γελάσασα.

Souriait en pleurant...

Cependant à la vue de ces larmes et de ce sourire, Hector est attendri. Il est pour Andromaque plein de pitié et d'amour, et la prenant par la main, il lui adresse ces belles paroles « qui respirent le génie de l'Orient et de l'an-« tiquité, je veux dire ce respect religieux de la destinée « qui ressemble presque à la résignation chrétienne [1]. »

« Chère Andromaque, n'afflige pas trop ton cœur; aucun « guerrier ne peut me faire descendre au tombeau avant « l'heure marquée par le sort; et personne, brave ou lâche, « personne, dès qu'il est né, ne peut éviter sa destinée. « Retourne donc dans ta demeure, reprends tes occupa-« tions, le fuseau, la quenouille; distribue à tes femmes « leurs travaux de chaque jour. Pour la guerre, elle doit « être le soin de tous les hommes nés dans Ilion et parti-« culièrement le mien [2]. »

Ainsi, la résignation et le travail, voilà les dernières consolations qu'Hector adresse à Andromaque. Andromaque lui obéit; et le dernier trait de l'épisode est encore admirable: « elle s'éloigne, se rend à sa demeure, et souvent elle « retourne la tête versant des larmes abondantes. » Le poëte pouvait-il mieux peindre et sa douleur et son amour?

Tel est cet épisode des adieux d'Hector et d'Andromaque, monument de grandeur et de simplicité, sorti non pas seulement de l'imagination du poëte, mais du plus profond de son cœur. Hector, Andromaque! des milliers d'années ont passé sur leur cendre fabuleuse; et pourtant, aujourd'hui encore, il nous touchent et nous attendrissent. Pourquoi? Parce que nous trouvons en eux des membres de la grande famille humaine, des frères en infortunes et en terrestres souffrances. Honneur donc au poëte qui sait ainsi dégager des nimbes de la fable la saisissante expression de l'humanité!

[1] M. Saint-Marc Girardin, *loc. cit.*

[2] V. 486-493.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE. Résumé du chant VII et VIII. — Le neuvième livre de l'*Iliade*. — Une délibération ; Nestor engage Agamemnon à se réconcilier avec Achille. — Grandeur et moralité du caractère d'Agamemnon. — Choix des ambassadeurs chargés de fléchir Achille ; Ulysse, Ajax, Phénix. — Les ambassadeurs dans la tente d'Achille. — Hospitalité ; l'hospitalité chez les Grecs, dans le monde biblique et chez les Arabes. — Critiques de Perrault et de La Mothe ; qu'elles ne sont point fondées ; pourquoi ? Examen détaillé de ce qui fait le véritable sujet du neuvième livre. — Les harangues ; harangue d'Ulysse ; opinion de Rollin. — La réponse d'Achille ; passage curieux ; un rapprochement établi par un philologue anglais entre quelques paroles d'Achille et une lettre interceptée de Napoléon. — La harangue du vieux Phénix au point de vue des anciens et au point de vue des modernes ; naïveté de la poésie homérique ; l'allégorie des Prières ; Rollin, Mme Dacier, Voltaire ; explication ; Homère aussi grand moraliste que grand poëte. — La harangue d'Ajax ; traits saillants. — L'éloquence d'Homère.

Après avoir pris congé de sa noble épouse, Hector, accompagné de Pâris qui l'avait rejoint, regagne le champ de bataille où l'attendaient les siens. La lutte recommence terrible, sanglante. Elle n'est suspendue un instant que pour laisser aux deux armées le temps d'ensevelir leurs morts dont étaient jonchée la plaine. Sur l'avis de Nestor, les Grecs élèvent devant leurs vaisseaux et devant leurs tentes un mur de retranchement flanqué de tours et percé de portes ; et en avant de ce mur, ils creusent un large fossé garni de palissades. Cependant Jupiter, fidèle à la promesse qu'il a faite à Thétis, continue de favoriser les Troyens au détriment des Grecs et au grand désespoir de Minerve et de Junon. Les efforts héroïques des Grecs sont vains. Le souverain des dieux tonne du haut du mont Ida, soutient les Troyens qui sèment autour d'eux le carnage et

la mort. Hector et son armée ne sont plus qu'à une courte distance de la flotte des Grecs. La nuit seule vient interrompre leurs succès. Hector se promet d'exterminer au retour de l'aurore les Grecs et d'embraser leur flotte. En attendant, il campe avec les Troyens victorieux dans la plaine, en face de l'ennemi. Des feux sont allumés de tous côtés ; les chevaux sont dételés, les troupes rafraîchies. Du fond de son camp, Hector pourvoyant à la sûreté des siens, surveille les Grecs. Parmi ces derniers règnent maintenant le découragement et la terreur. Tel est le résumé du septième et du huitième chant de l'*Iliade*. Nous touchons au neuvième, dont nous allons étudier les scènes principales, scènes où Homère fera briller à nos yeux des beautés d'un nouveau genre. Mais suivons l'ordre des événements. Agamemnon, le cœur déchiré de chagrin, ordonne aux hérauts d'armes de convoquer à voix basse — sans doute pour ne pas alarmer les troupes — les princes, chefs de l'armée. Ils arrivent en toute hâte. Debout au milieu d'eux, le roi verse des larmes abondantes et propose sérieusement le retour dans la patrie puisque aussi bien Jupiter donne la victoire aux Troyens et que Troie paraît imprenable. Le vaillant et fougueux Diomède s'oppose à une proposition qu'il regarde comme une lâcheté ; il est résolu, lui, à demeurer devant Troie jusqu'à ce que soit arrivé le jour fatal d'Ilion. Dût Agamemnon retourner en Grèce ; dût l'armée fuir à sa suite, lui seul et Sthénélus resteront. Les Grecs applaudissent au discours du prince. Alors Nestor intervient pour concilier les choses avec sa sagesse ordinaire : qu'on obéisse à la nuit, qu'on prépare le repas du soir, qu'on échelonne des gardes en avant du mur du retranchement le long du fossé pour observer l'ennemi et qu'ensuite le roi réunisse autour de sa table dans sa tente les princes présents, et là on avisera. On suit les conseils de Nestor. Les gardes, revêtus de leurs armes, se rendent

aussitôt à leur nouveau poste sous le commandement de Mérion et du fils même de Nestor, Thrasymède. Le roi rassemble dans sa tente les chefs de l'armée. Le repas terminé, Nestor, en vertu de l'autorité que lui ont acquise dans l'armée son mérite, son expérience et son grand âge, ouvre un avis qu'il croit salutaire. Il s'agit de faire comprendre au roi qu'il avait été injuste envers Achille, quand, il y a quelques jours, il lui enleva Briséis ; il s'agit d'obtenir de lui qu'il reconnaisse sa faute et qu'il donne en quelque sorte satisfaction à Achille afin de le ramener, si c'était possible, au milieu des Grecs privés depuis trop longtemps déjà du secours de son bras. Nestor, et Nestor seul, pouvait dire au roi comme il le fait ensuite, que son orgueil l'a aveuglé, qu'il a outragé Achille ; lui seul peut l'engager à fléchir Achille par « des présents pacifiques et « de douces paroles. »

Agamemnon, comme tous les hommes hautains et violents, a les qualités de ses défauts. Une fois déjà, nous l'avons vu, au moment de marcher au combat, il avait déploré sa querelle avec Achille et vivement regretté l'absence du héros. L'orgueil et la hauteur n'excluent chez lui ni la générosité, ni la loyauté, ni le sentiment de la justice. Il y a dans sa réponse à Nestor une magnanimité touchante : « O vieillard, en me reprochant mes fautes, tu « n'as pas trahi la vérité. Je fus coupable, je ne le nie « point. Il vaut de nombreues cohortes, le guerrier que chérit « Jupiter ; et ce dieu, pour l'honorer, accable aujourd'hui « de maux le peuple des Grecs. Mais, puisque je fus cou- « pable en cédant à mon fatal courroux, je veux en retour « le fléchir et lui donner d'innombrables présents[1]. » Et après avoir énuméré tous les présents qu'il est prêt à donner au fils de Thétis, ainsi que toutes les faveurs

[1] *Il.*, IX, v. 115-122.

qu'il est disposé à lui accorder, il termine par le vœu de le voir se laisser fléchir et il ajoute avec dignité : « qu'il « me cède, puisque ma puissance est plus grande que la « sienne, et puisque je me glorifie d'être plus âgé que lui. » Ainsi, par son noble repentir, ce roi qui s'était laissé entraîner à l'injustice par la passion, se relève singulièrement à nos yeux.

Nestor est heureux de sa victoire sur l'esprit et le cœur d'Agamemnon. Il ne s'agit plus maintenant que de choisir des ambassadeurs pour porter à Achille des paroles de paix, pour lui faire connaître l'état alarmant des Grecs, le repentir du chef de l'armée et ses propositions conciliantes. C'est Nestor qui choisit les députés, et l'on reconnaît sa prudence ordinaire dans ce choix; il a désigné en effet Ulysse, Ajax et Phénix. Ulysse, l'homme fertile en ruses, en sages conseils et aussi l'homme éloquent par excellence, on le sait; Ajax, une des grandes figures de l'armée, un prince puissant, un guerrier d'une incomparable valeur, l'ami et le compagnon d'armes d'Achille; Phénix, le gouverneur du même Achille, celui qui l'a élevé, instruit dans la vertu comme dans l'art de la guerre, et qui, pour ne point se séparer de lui, l'a suivi par les ordres de Pélée même jusque sous les murs de Troie. Avant de quitter la tente du roi où s'est tenu cette sorte de conseil de guerre, on cherche à se concilier, selon l'usage, la faveur des dieux. Les hérauts d'armes épanchent une eau pure sur les mains des rois; les coupes remplies de vin leur sont ensuite distribuées; on fait des libations en l'honneur des immortels et l'on demande à Jupiter de prendre pitié des misères des Grecs. Les anciens aimaient à mêler ainsi la religion à toutes les circonstances importantes de la vie; et cette prière, il faut en convenir, comme la cérémonie qui la précède, donne encore plus de solennité à cette ambassade. Les envoyés cependant sortent de la tente, et nous reconnaissons

encore la patriotique sollicitude de Nestor, quand nous le voyons tourner ses regards sur chacun des députés et conjurer particulièrement Ulysse de tout tenter pour fléchir et ramener Achille. C'est en eux et surtout en Ulysse que l'héroïque vieillard met maintenant tout son espoir.

Ici nous entrons dans le sujet même du livre, qui ira se développant avec ordre. Le sujet du livre c'est en effet l'*ambassade auprès* d'*Achille!* Πρεσβεία πρὸς Ἀχιλλέα. Différentes scènes vont se succéder, pittoresques, et d'une beauté vraiment antique. Nous les analyserons tour à tour. Il fait nuit; voici les députés précédés de deux hérauts d'armes. Ils marchent le long de la flotte des Grecs — les vaisseaux d'Achille étaient placés à l'extrémité de la ligne, — sur les bords de la mer; l'Océan, indifférent comme toute la nature à tout ce qui préoccupe les hommes, continue à briser ses flots contre la grève. A la vue de cette mer, les ambassadeurs adressent leurs prières au dieu qui la domine, à Neptune, ils lui demandant de leur donner de fléchir aisément le cœur du petit-fils d'Éaque.

Les voilà enfin près des vaisseaux et de la tente d'Achille qui depuis le jour de sa querelle avec Agamemnon, vit là, retiré, en compagnie de ses soldats et de Patrocle son plus cher ami.

« Ils trouvent Achille qui charmait son âme aux sons « d'une lyre harmonieuse, belle, richement décorée, sur-« montée d'une couronne d'argent; il l'avait prise parmi les « dépouilles en ravageant la ville d'Eétion; avec cette lyre, il « adoucissait sa colère et chantait les exploits des héros. « Le seul Patrocle était assis devant lui; il attendait en si-« lence qu'Éacide eût cessé de chanter[1]. »

C'est là, assurément, une belle image des temps héroïques. Le fougueux Achille calme ses chagrins en célébrant les

[1] V. 186-191.

faits d'armes des grands hommes qui l'ont précédé. Telle a donc été, de tout temps, la puissance de la musique; elle dissipe la tristesse, calme les passions et fait renaître la sérénité. Homère ajoute :

« Les envoyés s'avancent conduits par Ulysse. Ils s'ar- « rêtent devant Achille. Surpris, il se lève, et, tenant tou- « jours sa lyre, il quitte le siége où il reposait. Patrocle, de « même, se lève à l'aspect de ces guerriers. Alors, le vail- « lant Achille leur prenant la main :

« Je vous salue, dit-il; je reçois en vous des amis; sans « doute une dure nécessité vous amène, ô vous qui, malgré « mon courroux, de tous les Grecs me fûtes les plus « chers. »

« Ayant ainsi parlé, le divin Achille les introduit dans sa « tente, les fait asseoir sur des tapis de pourpre; puis, « s'adressant à Patrocle placé à ses côtés : fils de Ménétius, « dit-il, apporte l'urne la plus profonde, remplis-la du vin « le plus pur; distribue les coupes à chacun de nous, car « les héros qui me sont les plus chers reposent aujourd'hui « sous ma tente[1]. »

Ce passage nous montre en action, en quelque sorte, un des plus beaux sentiments, une des plus belles vertus de l'antiquité païenne, je veux dire l'hospitalité. Les œuvres d'Homère abondent en peintures de ce genre et c'est surtout dans l'Odyssée qu'on en trouve les exemples les plus fréquents et les plus touchants. C'est du monde juif que ces vertus paraissent s'être transmises dans le monde païen; et des deux, elles se sont introduites dans le monde arabe où aujourd'hui encore elles fleurissent, avec quelle vigueur, on le sait, sous les tentes du désert. Cette vertu s'exerçait non-seulement envers les étrangers, mais encore envers les nationaux, comme c'est le cas ici, Ulysse, Ajax et Phénix étant les

[1] V. 192-204.

compatriotes et les amis d'Achille; et pour revenir au tableau d'Homère, voyez comment se pratiquent les choses : à l'aspect de ces guerriers qu'il n'a pas vus depuis plusieurs jours, Achille se lève, s'avance au devant d'eux, et sans s'enquérir du motif qui les amène, il leur tend la main et les salue par là même qu'ils sont maintenant ses hôtes. Il les introduit dans sa tente, les fait asseoir, et en attendant le repas qui leur sera servi tout à l'heure, leur fait offrir du vin le plus pur. On dirait d'une scène de la Bible où l'on voit le père des patriarches recevoir à l'entrée de sa tente près de Mamré, les trois voyageurs inconnus, se prosterner devant eux, s'empresser de les retenir et de les faire reposer sous un arbre où il leur apporte « une bouchée de pain « pour fortifier leur cœur[1]. »

La suite de cette même scène où nous voyons Achille plaçant lui-même sur la flamme du foyer les épaules d'une brebis, d'une chèvre grasse et le large dos d'un porc succulent qu'il divise ensuite en morceaux, puis les faisant rôtir sur la braise, les découpant et les servant à ses hôtes ; la suite de cette scène a exercé la plaisanterie et égayé la verve de Perrault et de La Mothe. Ces critiques se sont scandalisés de voir Achille préparer et servir lui-même un repas. Quelle trivialité ! quelle bassesse de mœurs ! Mais pourquoi donc ? Faut-il juger les anciens avec nos idées modernes? Peut-on exiger de ces héros la délicatesse et les habitudes du dix-septième siècle. Achille agit avec la simplicité des temps héroïques; et la dignité du personnage n'en est nullement compromise. Comme les patriarches de la Bible[2], les héros d'Homère préparent eux-mêmes les repas pour leurs hôtes, et il faut louer Homère de nous avoir donné ces détails si conformes aux mœurs et aux habitudes de ces âges reculés. Loin d'être

[1] *Genèse*, XVIII, 1, 2, 3, 4, 5.
[2] *Genese*, XVIII, 6, 7, 8.

des taches, ce sont là des traits de mœurs et de vérité.

Le repas terminé, Ajax fait signe à Phénix, sans doute pour l'engager à prendre la parole; mais Ulysse l'aperçoit, et voulant à dessein peut-être se ménager l'intervention de Phénix dans le cas où lui-même viendrait à échouer, Ulysse remplit de vin sa coupe et la présente au héros.

C'est ici qu'Homère, comme nous l'avons annoncé, va nous apparaître sous un aspect nouveau. Homère, c'est un océan et chaque fois qu'on y jette en quelque sorte le filet littéraire, on en ramène de nouveaux trésors. On a eu raison de le dire : « La littérature tout entière procède de lui[1]. » Il est historien, géographe, philosophe, moraliste, poëte incomparable; il est aussi le premier des orateurs. Nous l'avons déjà constaté plus d'une fois; mais c'est dans les diverses harangues que nous allons maintenant examiner avec quelque détail, qu'éclate surtout son génie oratoire. Ulysse donc, après avoir rempli de vin sa coupe, et, la présentant au héros : « Salut, Achille, dit-il, nous jouis- « sons de l'abondance des festins, soit dans la tente d'Aga- « memnon, soit maintenant dans la tienne ; là, comme ici, « se trouvent en abondance des mets délicieux; mais les « plaisirs de la table ne nous touchent plus, et nous fré- « missons, ô fils de Jupiter, en prévoyant une grande ca- « lamité. Il est douteux que nos forts navires soient sauvés « ou perdus, si tu ne revêts ta force; car c'est auprès de « notre flotte et de nos murailles que les orgueilleux Troyens « et leurs auxiliaires venus de pays lointains, ont posé leur « camp. Ils ont allumé de grands feux dans leurs rangs; ils « disent que nous ne saurions résister, et qu'ils monteront « bientôt sur nos noirs vaisseaux. Jupiter, fils de Saturne, « leur donne d'heureux présages en faisant gronder la foudre « à leur droite. Hector, fier de sa force, lance de tous côtés

[1] M. de Lamartine, *Homère*.

« des regards terribles, s'agite, et confiant dans l'appui de « Jupiter, il ne respecte ni les dieux, ni les hommes. Il est « en proie à une rage cruelle. Il implore le retour de la di« vine Aurore, il se promet d'arracher les ornements de nos « poupes élevées, d'embraser nos vaisseaux par des flammes « dévorantes et d'exterminer tous les Grecs troublés par les « tourbillons de la fumée. En vérité, je crains, au fond de « mon âme, que les dieux n'accomplissent toutes ces me« naces et que nous ne soyons tous destinés à périr sous « les murs de Troie, loin de la vaillante Argos ! Mais lève« toi ; si tu le veux, quoique le secours soit tardif, tu peux « encore sauver les fils des Grecs, accablés par la furie « tumultueuse des Troyens. Tu te repentiras à l'avenir ; car « une fois le mal accompli, il n'est plus de remède. Songe « donc à le prévenir, à écarter des Grecs ce jour fatal. Ami, « c'est là ce que te recommandait Pélée, quand le jour où « il t'envoya de Phthie vers Agamemnon. Mon fils ! disait-il, « Minerve et Junon, si telle est leur volonté, t'accorderont « la vaillance ; mais toi, maîtrise dans ton sein ton cœur « superbe ; la douceur l'emporte sur toutes choses ; évite les « querelles, source de tous les maux, afin que tous les « Grecs, jeunes gens et vieillards t'honorent davantage. Telles « étaient les recommandations de ton père et tu ne t'en « souviens plus. Mais, pour le moment du moins, calme« toi, chasse le courroux qui consume ton âme. Agamem« non te donnera des présents, dignes de toi, si tu veux te « relâcher de ta colère [1]. »

Et Ulysse énumère longuement les présents qu'Agamemnon l'a chargé d'offrir à Achille. Il les étale et les détaille à dessein. Le roi offre au fils de Pélée sept trépieds, dix talents d'or, vingt vases resplendissants, douze chevaux vainqueurs à la course, sept belles esclaves lesbiennes ; de

[1] V. 225-261.

plus, Briséis elle-même qu'il lui enleva et qu'il n'a cessé de respecter, quoique captive. Quand après la chute de Troie, on sera de retour dans la Grèce, le roi fera d'Achille son gendre, lui laissant le choix d'épouser celle des trois princesses, ses filles qui lui plaira davantage et il lui donnera une dot magnifique; enfin, il lui cèdera sept villes florissantes, sur lesquelles Achille règnera sans partage. Puis, après avoir cherché à ramener par ces offres le fils de Thétis, Ulysse ajoute en terminant: «Telles sont les «choses qu'il (Agamemnon) accomplira, si tu veux te relâ-«cher de ta colère; mais si dans ton cœur, Atride t'est tou-«jours plus odieux, lui ainsi que ses présents, prends du «moins pitié de tous les autres Grecs, accablés dans leur «camp; ils t'honoreront comme un dieu, tu te couvriras à «leurs yeux d'une gloire immortelle; car maintenant tu «pourras immoler Hector, dès que, dans sa rage cruelle, «il s'approchera de toi, lui qui prétend qu'aucun des Grecs «venus sur ces bords ne saurait l'égaler [1].»

Le lecteur aura remarqué l'art exquis avec lequel l'habile Ulysse entre en matière et présente sa requête sous forme d'un *toast* et d'un remercîment. «Salut, Achille! Nous «jouissons de l'abondance des festins, soit dans la tente «d'Agamemnon, soit maintenant dans la tienne; là, comme «ici, se trouvent en abondance des mets délicieux.»

Nous laissons maintenant, pour commenter la suite de ce discours, la parole à un juge dont personne ne contestera l'autorité. Voici les réflexions qu'a inspirées ce morceau à celui qu'on a si justement surnommé le Quintilien français. «Ici, dit le judicieux Rollin, ayant affaire (Ulysse) «à un homme difficile et intraitable, il emploie des manières «plus douces, plus insinuantes, plus touchantes. Il com-«mence par décrire l'extrémité funeste où sont réduits les

[1] V. 299-306.

« Grecs. Il pique la jalousie d'Achille, en rapportant les heu-
« reux succès et les fières menaces d'Hector, son rival. Il lui
« représente le regret mortel qu'il aura, lorsque le mal sera
« sans remède, d'avoir laissé périr ainsi les Grecs sous ses
« yeux. N'osant pas lui reprocher lui-même les excès furieux
« de sa colère, il emprunte, par un art merveilleux, la voix
« du père d'Achille, et le fait ressouvenir de ce que Pélée lui
« avait dit en l'envoyant à l'armée ; que les dieux donnent la
« victoire, mais que la modération dépend de l'homme (c'était
« le sentiment des païens) ; que sans cette vertu la valeur n'est
« que férocité ; qu'on ne peut être ni aimé des dieux, ni
« agréable aux hommes, sans un fonds de douceur et d'hu-
« manité qui fait compatir au malheur des autres. Il étale
« ensuite avec pompe tous les présents et toutes les satisfac-
« tions, par lesquelles Agamemnon consent à réparer l'in-
« jure qu'il lui a faite. Que si sa personne et ses présents
« lui sont odieux, qu'il jette au moins un regard de pitié sur
« les autres Grecs près de mourir. Enfin, il finit son discours
« par où il avait commencé, et piquant de nouveau la jalousie
« d'Achille contre Hector : le voilà, dit-il, tout près de vous
« comme un furieux, et il a l'insolence de croire que tous
« les vaisseaux de la Grèce n'ont amené sur ces bords aucun
« homme qui mérite de lui être comparé[1]. »

Notre curiosité est vivement excitée. Que va répondre Achille ? Quelles paroles vont sortir de sa bouche ? Nous sommes impatients de l'entendre, comme nous étions impatients de le revoir. Si, comme on l'a dit, le style c'est l'homme, le discours que le poëte prête ici au fils de Pélée, nous révèle son caractère tout entier, sa franchise, son âme rancuneuse, la conscience qu'il a de sa valeur, son orgueil, son dédain pour ceux qui l'ont offensé, son opiniâtreté, son âme altière et intraitable, sa colère que rien

[1] Rollin, *Traité des Études* ; de la lecture d'Homère, ch. I[er].

ne peut apaiser, ses bravades et aussi les mouvements généreux de son cœur. Étudions rapidement les principales parties de cet éloquent morceau :

« Magnanime fils de Laerte, prudent Ulysse, il faut que « je te dise ma pensée sans détour, telle que je l'éprouve et « telle que je l'accomplirai, afin que vous cessiez de m'as- « siéger et de m'importuner tour à tour. Il m'est odieux « comme les portes de l'enfer, l'homme qui cache sa pensée « au fond du cœur et ne dit pas ce qu'il sent. Je déclarerai « donc ce que je crois être le meilleur. Non, je ne crois « pas qu'Agamemnon, fils d'Atrée, ni les autres Grecs, ne « me fléchissent jamais [1]. » Et il se plaint de ce que les Grecs, n'ont aucune reconnaissance pour ceux qui, comme Achille, aux dépens de leur repos, leur ont rendu les plus signalés services. Or, qui a profité de ses services? Agamemnon et les autres chefs; quant à lui, on a été jusqu'à lui enlever une femme qu'il chérissait. Et il continue:

« Maintenant, qu'il m'a arraché cette récompense et « qu'il m'a trompé, qu'il ne tente plus de me fléchir; je le « connais trop bien, il ne me persuadera pas. Qu'il avise « avec toi, Ulysse et les autres chefs, au moyen d'écarter « des vaisseaux les flammes ennemies; sans mon secours, « n'a-t-il pas déjà accompli de grands travaux? Il a bâti « une muraille, il a creusé tout autour un fossé large et « profond tout hérissé de pieux; et cependant il ne peut « arrêter l'impétuosité de l'homicide Hector. Aussi long- « temps que j'ai combattu dans les rangs des Grecs, Hector « n'osait engager la lutte loin des remparts; il s'arrêtait « devant les portes Scées et le hêtre; là, seul, il m'attendit « une seule fois, mais à peine échappa-t-il à ma fureur; « mais j'ai résolu de ne plus combattre le vaillant Hector [2]. »

[1] V. 308-316.
[2] V. 344-356.

Achille a bonne mémoire; il se souvient que le jour de sa querelle avec Agamemnon, celui-ci lui avait dit: « Fuis, « assez d'autres me resteront. » Que le fils d'Atrée délibère donc avec Ulysse et les autres chefs pour sortir du péril. Et quelle ironie amère dans tout ce qui suit! N'a-t-on pas accompli une foule de travaux sans Achille? Eh bien donc! que l'on continue à se passer de lui! Et comme il jouit avec l'égoïsme de la vengeance satisfaite, de la honte dont se sont couverts les Grecs, en fuyant devant cet Hector que la seule présence d'Achille parmi les siens a tenu toujours à une distance respectueuse! Achille triomphe et savoure sa vengeance devant les envoyés des Grecs. Combien ces mêmes envoyés doivent souffrir quand Achille déclare ensuite qu'il a résolu de quitter dès demain, avec tous les siens, le camp des Grecs pour retourner dans sa patrie. « Demain, après avoir « offert des victimes à Jupiter et à tous les autres dieux, je « chargerai mes vaisseaux, je les lancerai à la mer; et si « vous le voulez, si de tels soins vous occupent, vous « pourrez voir dès l'aurore, sur l'Hellespont poissonneux, « voguer mes navires remplis d'ardents rameurs[1]. »

Il n'y a qu'Achille qui puisse menacer ainsi une armée entière de son absence et de sa retraite. Il donne à entendre qu'il possède assez de bien en Thessalie pour n'avoir pas besoin des offres du roi. Il ne veut point de ses présents. Que les ambassadeurs rapportent publiquement sa réponse au roi et que les Grecs s'indignent contre lui, et que, désormais, on se défie de cet homme plein d'audace. Il faut encore entendre Achille. Les paroles qui lui échappent sont comme autant d'éclairs à la lueur desquels nous lisons dans les profondeurs de son âme altière et inexorable :

[1] V. 357-361.

«Non, je ne l'aiderei ni de mes conseils ni de mon bras; «il m'a trompé, m'a fait une injustice; qu'il n'espère plus «m'en imposer par ses discours, c'est assez d'une fois; «qu'il coure à sa perte sans me troubler davantage, car «Jupiter lui a ravi la raison. Ses présents me sont odieux, «et je le méprise comme le plus vil des hommes. S'il me «donnait dix et vingt fois plus de richesses qu'il ne pos- «sède...... me donnât-il autant d'or qu'il y a de sable et «de poussière, Agamemnon ne fléchira pas mon courroux, «qu'il ne m'ait payé l'injure qui ronge mon cœur. Je «n'épouserai point une de ses filles, quand elle l'empor- «terait sur Vénus par sa beauté, et sur Minerve aux yeux «d'azur par son industrie, je ne l'épouserai point[1].»

Qu'on remarque la hauteur et le dédain de ce refus. Plus les présents du roi sont magnifiques, plus il se fait un plaisir de les rejeter. Ce qu'il ajoute est curieux, quoique dans la nature humaine.

«Si les dieux me conservent la vie et que je retourne «dans mes foyers, Pélée m'unira lui-même à une épouse. Il «est de jeunes beautés dans Hellas et dans Phthie, filles de «guerriers qui défendent nos villes; c'est l'une d'elles que «je veux, et j'en ferai mon épouse chérie. C'est là que mon «cœur qui fut passionné pour la gloire, me sollicite à «chercher une épouse légitime, une femme vertueuse et à «jouir des richesses que mon vieux père a acquises. Rien «n'égale à mes yeux le prix de la vie[2].»

On reconnaît dans ce vœu d'Achille désireux de mener après tant d'agitations et de gloire une vie obscure, tranquille et heureuse, les bizarreries et les contradictions du cœur humain. Les grands hommes ont souvent, et cela dans tous les temps, de ces subites velléités de repos et de

[1] V. 374-391.
[2] V. 393-401

ces aspirations à une existence calme et simple ; velléités résultant chez les uns, de quelque mécompte amer, chez les autres, des fatigues mêmes de la grandeur. Un philologue anglais, auteur d'une excellente édition des œuvres d'Homère, Payne Knight, rapproche de ce passage une pensée analogue exprimée par le plus grand capitaine des temps modernes. Le parallèle, il faut en convenir, est aussi curieux qu'inattendu. Voici ce que, dans une lettre interceptée, écrivait d'Égypte, en 1798, le général Bonaparte à son frère Joseph : « Fais encore que j'aie une campagne à « mon arrivée, soit près de Paris ou en Bourgogne. Je compte « d'y passer l'hiver et m'y enterrer. Je suis ennuyé de la « nature humaine ! J'ai besoin de solitude et désolement « (*sic*). La grandeur m'ennuie, le sentiment est desséché, « la gloire est fade. A vingt-neuf ans j'ai tout épuisé : il ne « me reste plus qu'à devenir vraiment égoïste[1]. »

On sait ce que sont devenues chez les dieux héros ces velléités pacifiques et tous ces beaux projets de retraite et de solitude. Ce n'était là qu'une boutade de part et d'autre ; ils finirent comme ils avaient commencé. La guerre les avait enfantés, et comme fit Saturne de ses enfants, la guerre les dévora.

Achille, en terminant, déclare que le projet d'Agamemnon sera sans effet, attendu que lui, Achille « garde « sa colère, » et le poëte ajoute que les envoyés « restèrent « muets de surprise, tant il prononça son refus avec un « accent terrible. »

Cependant, le vieux Phénix cherche à son tour à faire entendre raison à Achille, et il harangue Achille. Le discours de Phénix, au point de vue de l'art moderne, renferme des longueurs. Phénix insiste beaucoup, en effet, sur l'ancienneté de l'amitié qui l'unit à Pélée et au fils de

[1] Knight, *Not. in Iliad*, lib. IX, v. 398-409.

Pélée; puis, quand il veut prouver à Achille les funestes effets de la colère, il lui cite l'exemple de Méléagre dont il raconte l'histoire dans les plus grands détails. Pourtant, nous pensons avec un critique déjà plus d'une fois cité[1]. que pour les contemporains d'Homère, tous ces récits étaient de la plus haute importance. En effet, à une époque où l'histoire n'existait pas encore, les poëmes homériques étaient l'histoire même, qui, à défaut de livres, se gravait ainsi dans les esprits, moyennant le rhythme et la mesure. Cette remarque faite, et laissant de côté les digressions de Phénix dont je viens de rappeler le sujet, je m'attacherai de préférence aux parties les plus saillantes de la harangue de Phénix. Nous sommes d'ailleurs dans notre sujet puisque, dans ce chapitre, nous nous sommes surtout proposé d'étudier dans Homère, l'orateur.

Phénix, dont le but est de se faire écouter d'Achille, cherche tout d'abord à éveiller dans le cœur du guerrier le sentiment de la reconnaissance. Après avoir rappelé qu'il l'a suivi du fond de la Thessalie, selon le désir de Pélée, qu'il s'est constamment appliqué à lui inspirer la sagesse et la valeur, et qu'il nourrit pour Achille un tendre attachement, il le fait souvenir de toutes les peines qu'il a eu à supporter en le nourrissant et en l'élevant:

« Achille, semblable aux dieux, c'est moi qui t'ai rendu « tel que tu es; car je t'aimais du fond du cœur. Aussi, « jamais avec un autre que moi, tu ne voulais aller dans les « festins, ou goûter la nourriture dans ton palais, avant que « je ne t'eusse fait asseoir sur mes genoux; je te présentais « les aliments après les avoir coupés, et portais la coupe à « tes lèvres. Combien de fois, sur mon sein, n'as-tu pas « souillé ma tunique, en rejetant le vin de ta bouche, dans « ces jours d'une enfance difficile. J'ai enduré pour toi mille

[1] Dugas-Montbel.

« ennuis, mille peines, pensant que les dieux ne m'avaient « pas accordé d'enfant. Mais je te traitais comme mon fils, « Achille semblable aux dieux, afin qu'un jour tu me garan- « tisses d'une funeste destinée[1]. »

Ces détails portent certainement le caractère de la plus haute antiquité, et l'on trouve du charme dans ces peintures que la muse trop prude des modernes n'oserait reproduire.

Homère passe avec une égale facilité d'un ton à un autre. Sa muse, en effet, sait prendre tous les tons ; elle sait être simple et familière ; et un instant après, majestueuse et sublime. Je n'en veux d'autre preuve que la suite du discours de Phénix ; je veux parler de ce célèbre passage où il est question de la justice divine et où se trouve cette fameuse allégorie des Prières que tout le monde connaît : « Achille, ajoute Phénix, dompte ta « grande âme, il ne faut pas que ton cœur soit insensible à « la pitié ; les dieux eux-mêmes se laissent fléchir, eux qui « nous sont supérieurs en vertu, en gloire et en puissance. « Les mortels suppliants les apaisent par des sacrifices, des « vœux pacifiques, des libations et l'encens lorsqu'ils sont « coupables envers eux de quelque transgression ou de « quelque faute. Les Prières sont filles du grand Jupiter ; « boiteuses, couvertes de rides, baissant les yeux et ne re- « gardant que de côté, elles marchent inquiètes à la suite « de l'Injure. L'Injure est vigoureuse, prompte. Aussi les « devance-t-elle de beaucoup, et parcourant la terre entière, « elle outrage les hommes ; mais les Prières viennent ensuite « réparer ses torts. Celui qui respecte ces filles de Jupiter en « les voyant s'approcher, se les rend favorables et s'en fait « exaucer dans tous ses vœux ; mais si quelqu'un les renie ou « les repousse durement, elles s'en vont supplier Jupiter et lui

[1] V. 485-495.



« demandent d'attacher l'Injure aux pas de cet homme et « de le punir pour les venger. De ton côté, Achille, rends à « ces filles de Jupiter le respect qui leur est dû et qui fléchit « l'âme des plus vaillants héros [1]. »

On aime, au milieu des mœurs barbares des temps héroïques, cet appel à la douceur et au pardon. Qu'elle est belle cette pensée du vieux Phénix, désirant que les hommes imitent la clémence des dieux, la clémence, le plus bel attribut des Immortels! Quant à l'apologue des Prières, les éloges semblent épuisés à ce sujet. Notre Rollin admire ce morceau entre tous [2]. Mme Dacier lui a consacré de délicates et ingénieuses réflexions [3]. Voltaire, qui n'a pas toujours été juste envers Homère, a été frappé d'admiration devant « ces « grandes beautés d'imagination [4], » comme il les appelle, et il leur a rendu hommage en les traduisant en fort beaux vers, qui cependant sont bien au-dessous de l'original. Il s'agit ici, qu'on veuille bien le remarquer aussi, non point des prières en général, mais des prières de ceux qui après avoir offensé, injurié quelqu'un, comme Agamemnon fit d'Achille, se repentent sincèrement et cherchent de tous leurs moyens à apaiser l'offensé, à se réconcilier avec lui. Il y a une idée profondément morale dans cette fiction si touchante et si poétique à la fois, idée dont doivent profiter tout ensemble et celui qu'on supplie et le suppliant; notre nature est altière et violente, mais le repentir qui suit un acte injuste, peut faire oublier cet acte; quiconque se repent sincèrement, mérite son pardon. Voilà pour l'offenseur. D'un autre côté, l'offensé ne doit pas, comme fait ici Achille, se montrer trop intraitable; il ne faut pas qu'il repousse la réparation qui lui est offerte et qu'il soit

1 V. 496-514.

2 *Traité des Études, loc. cit.*

3 Remarques sur le chant IX de l'*Iliade*.

4 *Essai sur la poésie épique*, t. X, p. 352, éd. de Kehl.

Digitized by Google

sourd à la voix du repentant ; car les dieux veillent à tout; quiconque rejette une prière, sincère expression d'un repentir sincère, sera puni de son opiniâtreté et de son caractère inflexible ; les dieux écouteront alors celui dont on repousse les prières, et l'offensé inexorable, si de son côté il commet une injure envers un autre, et s'il prie, qu'on lui pardonne, sera repoussé, et on ne lui pardonnera pas. J'insiste sur ces détails sous peine même d'être prolixe, car tout cela me paraît charmant comme allégorie, délicat comme sentiment et admirable au point de vue de la morale : les dieux encourageant les hommes au repentir des mauvaises actions et au pardon des injures. Homère est partout aussi grand moraliste que grand poëte, et l'on comprend toute la vérité de ces vers d'Horace, disant de lui

> *Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non*
> *Planius ac melius Chrysippo et Crantore dicit* [1].

Cependant que répond Achille? On reconnaît bien dans sa réponse le langage de la passion ; ce n'est pas à Phénix à plaider la cause d'Agamemnon ; il lui convient plutôt de s'unir à Achille et d'outrager qui l'outrage. Oui, la passion est éminemment égoïste ; nous voulons que nos amis épousent nos querelles et nos ressentiments ; quiconque n'est pas avec nous, est contre nous ! Et Achille va jusqu'à menacer Phénix qu'il aime tant, de sa haine, s'il persiste à agir de la sorte ; et il engage ensuite Phénix à passer la nuit dans sa tente ; demain Achille verra s'il doit retourner en Grèce ou rester sur ces bords.

Ulysse et Ajax se sont aperçus que leur présence commence à importuner l'inexorable Achille ; alors l'impétueux Ajax qui n'avait pas encore parlé jusqu'ici : « Noble fils de Laerte, « dit-il, ingénieux Ulysse, partons ; je ne crois pas qu'en

[1] *Epist.*, lib. I, ep. II, v. 2 et 3.

« poursuivant cette voie, nous puissions atteindre notre « but. Il faut rapporter sans retard cette réponse aux Grecs, « quoiqu'elle ne soit point favorable ; assis dans le conseil, « ils l'attendent avec impatience. Achille porte en son sein « un cœur féroce et superbe; le cruel, il ne fait aucun cas « de l'amitié de ses compagnons, de cette amitié dont nous « l'honorions près de nos vaisseaux, plus qu'aucun autre. « Cœur sans pitié ! On voit des hommes accepter une rançon « pour le meurtre d'un frère ou d'un fils; le meurtrier lui-« même, après avoir payé une somme considérable, de-« meure avec lui dans sa patrie, et l'offensé, satisfait, ré-« prime les mouvements de son âme irritée; mais pour toi « les dieux te donnèrent un caractère dur et inflexible, à « cause d'une seule captive ! Mais nous t'en offrons sept de « la plus rare beauté, et avec elles de nombreux présents; « prends donc des sentiments plus doux, respecte ce toit « hospitalier; du milieu de l'armée, nous sommes venus « sous ta tente, et plus que tous les autres Grecs, nous « désirons rester tes amis les plus dévoués et les plus « chers [1]. »

Ainsi Ajax, avec un noble dépit, rompt la conférence et ce n'est pas à Achille, mais à Ulysse, que s'adressent ses premières paroles. La fierté et la dignité du personnage irrité du refus d'Achille se peignent admirablement dans ce début. Ce premier moment d'indignation passé, Ajax s'adresse enfin à Achille lui-même avec le ton de l'amitié blessée; et pourtant il supplie encore, mais en quelque sorte sans le laisser voir, sans s'abaisser surtout, en gardant pour lui les avantages de la situation. L'exemple cité ici par Ajax est un trait de mœurs en même temps qu'il est un argument puissant. On voit que dans ces temps reculés les lois pénales étaient encore dans l'enfance, puisqu'on pouvait racheter

[1] V. 624-642.

un meurtre à prix d'argent. On dirait du *Wehrgeld* si longtemps en vigueur dans la législation du moyen âge. Les dernières paroles d'Ajax sont non moins habiles. Il se retranche derrière sa double autorité d'hôte et d'ami.

Chose singulière et pourtant naturelle! Celui des trois envoyés qui a fait entendre à Achille le langage le plus fier et le plus sévère, c'est Ajax, et c'est lui pourtant qui aura produit le plus d'impression sur le héros. A Ulysse, Achille avait répondu qu'il gardait sa colère et qu'il s'embarquerait dès le lendemain; à son vieux gouverneur Phénix qui lui avait fait honte de son inflexibilité, il avait dit de passer la nuit avec lui et qu'ils aviseraient ensemble, au retour de l'aurore, pour savoir s'ils devront retourner dans leur patrie ou rester. Voyez comme le poëte soutient le caractère de cet homme inexorable. Après avoir entendu Ajax, Achille reconnait que ses discours sont dictés par la raison, et il le charge de dire aux Grecs, dont l'injustice l'irrite encore au plus haut degré, qu'il ne s'éloignera pas de la Troade, mais qu'il continuera à demeurer dans l'inaction, qu'il ne prendra point part à la guerre; il ne sortira de son repos que le jour où Hector, victorieux et la flamme à la main, songera à incendier les tentes et les vaisseaux des Thessaliens.

Ce jour, hélas! ne tardera pas à venir et alors nous verrons la valeur d'Achille se réveiller comme la foudre, et comme la foudre, tout ravager sur son passage.

Ulysse et Phénix s'éloignent, la tristesse dans l'âme, et ils vont rapporter aux Grecs consternés le refus d'Achille.

Telles sont les différentes harangues qui donnent au neuvième livre de l'*Iliade* un caractère tout particulier. De tout temps on a rendu justice aux rares beautés dont elles étincellent. Cicéron avait sans doute présent à la mémoire ces divers morceaux quand il disait d'Homère que les harangues dont il avait enrichi ses œuvres font de ce

poëte « un véritable orateur [1]. » Quintilien avance qu'Homère « a donné l'exemple accompli de tous les genres « d'éloquence et qu'il ne brille pas moins par ses qualités « oratoires que par ses qualités poétiques [2]. » La Mothe lui-même, vaincu par l'évidence, est forcé d'admirer la parfaite disposition de ces discours, leur suprême convenance comme aussi la vérité des caractères qu'ils font ressortir. Aussi bien, il faut le reconnaître, l'éloquence d'Homère est simple, grande, forte. Chez Homère, point de procédés, point de combinaisons, point de subtilités; tout cela sera bon pour les rhéteurs. Chez lui, l'art consiste dans l'absence de l'art. Ce qui domine dans ses discours, c'est l'observation de la nature, la puissance de l'inspiration et le souffle vivifiant de la passion. Sa parole jaillit de source, coule d'abondance et ce qu'a dit Horace [3] de la poésie de Pindare, on peut le dire de l'éloquence d'Homère: elle est semblable à un torrent impétueux qui se précipite à gros bouillons des profondeurs de son immense génie.

[1] *Plane orator*, Cicer. *Brutus*, X.
[2] *Inst. orat.*, X, 1.
[3] *Od.*, lib. IV, 1.

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE. Résumé. — Le seizième livre de l'*Iliade;* quel en est le sujet et quel en est le ton général. — Une scène touchante. — Achille savoure sa vengeance, puis permet à Patrocle de prendre les armes pour repousser l'ennemi des navires thessaliens; encore Achille et la Camille de Corneille. — Patrocle se dispose à marcher contre l'ennemi; une nouvelle bataille homérique; réflexions. — Les imitateurs d'Homère. — Une *retraite;* rapprochements; retraites et combats pris dans les fastes militaires du moyen âge et des temps modernes. — Un trait de morale. — Sarpédon, sa lutte avec Patrocle; Homère corrigé et embelli par Virgile; mort de Sarpédon. — Homère peint les mœurs de son temps; citation empruntée à un écrivain de nos jours. — Combat entre Hector et Patrocle; mort de Patrocle; partialité d'Homère en faveur des Grecs. — Barbarie des mœurs héroïques. — Les anciens accordaient aux mourants le don de prédire l'avenir. — Réflexions.

La première partie de la nuit avait été consacrée, mais inutilement, nous l'avons vu, à fléchir Achille; les deux autres tiers de la même nuit furent remplis par une expédition où figurèrent Ulysse et Diomède: Agamemnon, en proie aux plus cruelles inquiétudes et ne pouvant, par conséquent, goûter les douceurs du sommeil, s'était levé, et avait, avec son frère Ménélas, réveillé et convoqué les uns après les autres, les principaux chefs de l'armée. On délibère en avant du fossé de retranchement, et sur l'avis de Nestor qui voudrait qu'un homme de courage se glissât au milieu des Troyens, afin de connaître leurs desseins, Diomède s'est levé, prêt à exécuter ce projet; et sur la permission du roi, il s'est adjoint le prudent Ulysse. Ils partent, et Minerve leur envoie des prodiges favorables. Chemin faisant, ils surprennent le troyen Dolon se rendant dans le camp des Grecs d'après le désir d'Hector, pour espionner à son tour l'ennemi. Ulysse et Diomède mettent

à mort Dolon, non sans avoir d'abord appris de lui des secrets importants qu'il avait livrés, croyant obtenir ainsi la vie en trahissant les siens. Les deux guerriers grecs, évitant de se diriger du côté où veillait Hector, pénètrent dans le quartier des alliés où dormaient sans défense et sans gardes les Thraces tout récemment arrivés avec Rhésus leur chef. Ils massacrent les compagnons de Rhésus, égorgent également Rhésus endormi tout auprès de ses superbes coursiers, enlèvent ensuite ces coursiers, — une des fatalités de Troie, — qu'ils font bondir du côté du camp des Grecs ; et par ce coup de main inattendu, ils relèvent le courage des leurs. Tel est le sujet du dixième chant.

Les cinq livres suivants sont consacrés aux luttes diverses qui s'engagent maintenant avec des succès variés entre les Troyens et les Grecs. Les Troyens favorisés par Jupiter, l'emportent. Les plus vaillants chefs des Grecs sont blessés et mis hors de combat. Les soldats d'Ilion avec leurs chars et leurs phalanges, franchissent le fossé de retranchement ; puis, après une lutte vraiment homérique et où étincelle le génie descriptif du poëte, ils prennent d'assaut et renversent le mur élevé en avant des tentes des Grecs ; ils pénètrent ensuite dans le camp ennemi, et le combat s'engage devant et entre les vaisseaux tirés sur le sable et rangés sur deux lignes, comme on se le rappelle. C'est dans ce moment que Patrocle depuis longtemps ému des malheurs des Grecs, essaie de fléchir Achille et cherche à obtenir de lui, sinon son intervention personnelle, du moins la permission pour Patrocle, de repousser loin des navires des Grecs les Troyens victorieux. Nous voici arrivés au seizième chant consacré aux exploits et à la mort de Patrocle. Ce chant est important à plus d'un titre : d'abord, c'est une saisissante peinture de combats, peinture où Homère est sans égal. Nous insis-

terons donc sur cette peinture d'autant plus que nous n'aurons plus guère, d'après le plan de ces Études, à nous occuper de passages de ce genre. A côté de ces peintures, ce livre renferme des épisodes pleins d'intérêt et de pathétique. Ce même livre fait faire un pas immense à l'action du poëme : non-seulement Patrocle depuis longtemps absent va reparaître au milieu des Grecs, mais encore sa rentrée dans la lice va ramener devant nous, non pas encore directement, mais indirectement du moins, la grande figure d'Achille. Enfin, la mort de Patrocle qui termine ce livre, fera sortir Achille de sa retraite. Détachons donc les principales scènes de cette belle rhapsodie, intitulée par les critiques Alexandrins, la Patroclide, Πατρόκλεια.

Ce livre s'ouvre par une scène vive et touchante. Pendant que les Troyens attaquaient les Grecs et que l'on combattait avec acharnement autour du vaisseau de Protésilas, Patrocle se présente devant Achille à qui l'unissent, comme on sait, les liens de l'amitié la plus tendre et la plus pure. Patrocle verse des larmes abondantes. Achille, à la vue de son ami pleurant, lui demande le motif de sa douleur. Achille est tellement indifférent à la situation des Argiens et à tous les événements qui se passent à deux pas de lui que l'idée de voir Patrocle souffrir, à cause des Grecs, ne se présente à sa pensée qu'en dernier lieu. L'esprit d'Achille est en Thessalie : Patrocle aurait-il appris quelque nouvelle de Phthie ? Mais Ménétius, père de Patrocle, mais Pélée, père d'Achille, vivent et règnent paisiblement sur leurs peuples. Si l'un d'eux venait à périr, ah ! quelle douleur alors pour Achille et pour Patrocle ! ou bien encore Patrocle s'affligerait-il au sujet des malheurs des Grecs ? mais ils expient justement sous les coups des Troyens, leur faute et leur injustice envers Achille.

La position de Patrocle est difficile. C'est précisément



pour les Grecs qu'il s'afflige et qu'il pleure ; c'est en faveur de ces Grecs qu'il voudrait toucher Achille leur ennemi. Humble et insinuant d'abord, il fait ensuite entendre des paroles sévères : Achille est-il-donc inexorable! que les dieux préservent Patrocle d'une colère semblable à celle que nourrit son ami; non, Pélée n'est pas son père, Thétis n'est pas sa mère; il a été engendré par les indomptables éléments [1]; que s'il redoute quelque oracle fatal à son salut, eh bien! qu'il permette du moins à Patrocle de se revêtir des armes d'Achille et de repousser l'ennemi qui inonde le camp et massacre les Grecs ; que les Argiens respirent ! que la guerre ait un relâche !

Le caractère bien connu d'Achille se dessine encore et avec une rare vérité dans sa réponse. C'est bien l'homme dont Horace a dit:

Impiger, iracundus, inexorabilis, acer !

Il a l'âme vindicative de la Junon de Virgile :

. . . . . *Manet alta mente repostum*
Judicium Paridis, spretæque injuria formæ.

Comme Junon il garde dans son âme une éternelle blessure.

. . . . *Æternum servans sub pectore vulnus.*

Il y a seize jours depuis qu'il s'est séparé de l'armée à la suite de sa querelle avec le roi, et l'affront qu'on lui a fait est présent encore à son âme altière comme au moment

[1] Tout le monde connaît le passage de Virgile imité du morceau qui nous occupe dans Homère. Dans le quatrième livre de l'Énéide, Didon blessée au cœur, dit à Énée prêt à l'abandonner :

Nec tibi Diva parens, generis nec Dardanus auctor,
Perfide ; sed duris genuit te cautibus horrens
Caucasus, Hyrcanæque admorunt ubera tigres.
(V. 365, 366 et 367).

même où il l'a subi : non, aucun oracle ne le retient ; mais ce qui le blesse et l'aigrit, c'est le souvenir de l'enlèvement de Briséis, devenue la captive d'Agamemnon. Les Grecs n'ont eu aucun égard à ses services, ils l'ont traité comme le dernier de l'armée. Puis revenant, pour un instant du moins, à des sentiments plus humains, il annonce à son ami qu'il veut bien oublier le passé et lui permettre de mener les Thessaliens au combat pour repousser les Troyens qui tiennent les Grecs assiégés. Et à cette idée du camp envahi par les soldats d'Hector, Achille triomphe et savoure à long traits sa vengeance. Écoutez-le : « Les « ennemis ne voient plus briller près d'eux le front de « mon casque ; peut-être combleraient-ils maintenant les « fossés de leurs cadavres, si le puissant Agamemnon « eût été plus bienveillant pour moi, et maintenant ils « assiégent notre armée. Dans les mains de Diomède, la « lance n'exerce plus ses fureurs pour repousser la mort « loin des Grecs. Je n'entends plus sortir la voix d'Aga- « memnon de sa bouche odieuse ; la voix d'Hector en- « courageant ses Troyens retentit seule à mon oreille ; eux, « à grands cris, dominent dans la plaine, et dans ce combat « triomphent des Grecs[1]. » Et puis, il recommande à Patrocle, lorsqu'il marchera tout à l'heure contre l'ennemi, de ne point se laisser entraîner par l'ardeur du combat. Que Patrocle se contente de délivrer le camp de la présence de l'ennemi et qu'il revienne ; outre qu'un dieu ami des Troyens pourra s'opposer à sa marche, — ceci prépare fort habilement la suite du récit, — il doit se borner à assurer le salut des vaisseaux thessaliens.

Il ne faut pas l'oublier, ce qui fait agir ici Achille, c'est l'intérêt de son salut, l'intérêt du salut des siens ; c'est de sa tente qu'il veut, avant tout, éloigner le danger ; peu lui

[1] *Il.*, XVI, v. 70-79.

importe pour le reste la situation et les désastres des Grecs. Si vous en doutez, écoutez encore la dernière expression de sa haine sauvage. On dirait de nouveau de la Camille de Corneille pour la persistance du ressentiment et la fureur des imprécations : « Reviens donc sur tes pas lorsque tu « auras assuré le salut des vaisseaux, et laisse les deux « armées s'entre-déchirer dans la plaine. O Jupiter, Mi- « nerve et Apollon, qu'aucun des Troyens et aucun des « Grecs, tant qu'ils sont, n'échappent à la mort ! Puissions- « nous, Patrocle et moi, survivre à cette ruine et seuls dé- « truire les murs sacrés d'Ilion[1]. » Cela ne rappelle-t-il pas en les égalant ces deux vers bien connus de notre grand tragique ?

Voir le dernier Romain, à son dernier soupir,
Moi seul en être cause et mourir de plaisir.

Du reste, comme on l'a fait observer avec raison, c'est là le dernier éclat du courroux d'Achille et ces mots semblent lui échapper. Le poëte ne nous a pas représenté dans Achille un modèle parfait ; il l'a peint d'après la renommée. Il ne faut pas oublier que pour les anciens il y avait quelque chose d'héroïque dans la haine implacable d'Achille[2].

Cependant la lutte continue terrible et sanglante, près des vaisseaux et surtout autour du navire de Protésilas. Ajax, du haut de ce navire, soutient l'attaque d'une foule de Troyens ; son casque atteint de toutes parts, retentit autour de ses tempes ; son bras se fatigue à tenir sans relâche le lourd bouclier ; il respire à peine ; son corps est inondé de sueur. En ce moment, Hector s'approche de lui, et d'un coup de sa pique brise la lance d'Ajax qui aussitôt s'éloigne du combat ; il reconnaît que les dieux sont contre

[1] V. 90-105.
[2] Bitaubé, Remarques sur le chant XVI.

lui. Aussitôt les Troyens font voler de tous côtés sur le vaisseau des torches ardentes; le feu s'étend avec rapidité et la proue est embrasée. Achille, dont les vaisseaux, nous l'avons dit, étaient placés à une courte distance de celui de Protésilas, maintenant la proie des flammes, Achille aperçoit ce spectacle. Quel changement de scène! Et avec quel art tout cela est amené! Achille craint maintenant pour lui et pour les siens: *Proximus ardet Ucalegon.* « Il « se frappe la cuisse » et ordonne à Patrocle de courir sans retard sur l'ennemi, de peur que celui-ci n'envahisse la flotte des Thessaliens et qu'il ne leur reste plus de salut. Que Patrocle revête donc les armes de son ami, tandis qu'Achille ira rassembler les guerriers. Ici, tout est vrai, rapide, entraînant. Patrocle se couvre des armes d'Achille; il met sur sa tête le casque à la belle crinière, prend son immense bouclier, ceint son baudrier auquel est suspendu un glaive superbe, place sur sa poitrine la cuirasse du fils de Pélée et saisit deux forts javelots à défaut de la lance d'Achille qu'Achille seul a la force de manier. Automédon, écuyer chéri de Patrocle, d'après les ordres de celui-ci, attèle au char de bataille les coursiers Balie et Xanthe, légers comme les vents, et immortels. En avant du timon et en quelque sorte comme cheval de volée, il place Pédase de race mortelle.

De son côté, Achille parcourt les tentes et fait revêtir les armes à tous les Thessaliens. Tous ces guerriers, venus sur cinquante navires au siége de Troie, au nombre de deux mille cinq cents environ, et commandés par des chefs illustres et la plupart d'origine divine, se rangent autour d'Achille: « Tels que des loups carnassiers et animés d'une « force indomptable, après avoir dévoré sur les montagnes « un cerf à la haute ramure, les mâchoires rougies de sang, « courent par troupes au bord d'une rapide fontaine, et de « leur langue légère lapent avidement la noire surface de

« l'eau ; de leur bouche coule encore le sang du carnage ; « leur cœur est rempli d'un inébranlable courage et leurs « entrailles sont gonflées ; tels, les chefs des Thessaliens « s'empressent avec audace autour du vaillant ami d'Eacide. « Au milieu d'eux, d'un air martial, Achille est debout, ex- « hortant et les coursiers et les hommes couverts de leurs « boucliers[1]. »

Achille adresse à ses soldats trop longtemps retenus dans leurs tentes quelques paroles de feu, et par sa chaleureuse allocution, lâche les brides à leur valeur. Il les range ensuite lui-même en ordre de bataille ; les Thessaliens se serrent les uns contre les autres « comme les pierres d'un « édifice destiné à braver la fureur des vents. » Patrocle et Automédon, animés d'une égale ardeur, marchent à la tête des combattants. A son tour, Patrocle harangue ses soldats ; qu'ils se rappellent qu'ils sont les soldats d'Achille, et qu'Atride reconnaisse aujourd'hui combien il a eu tort d'insulter leur chef à eux tous, Achille, le plus formidable des Grecs. Patrocle augmente ainsi le courage et la force des Thessaliens ; ils poussent des clameurs qui retentissent jusqu'au sein des navires.

Suivons maintenant Patrocle et les siens qui vont à eux seuls changer la face des événements.

Les Troyens, à leur aspect, se troublent ; ils ont pris Patrocle couvert des armes d'Achille pour Achille lui-même, et alors — quel éloge pour Achille ! — ils cherchent en tremblant à se soustraire à la mort.

Cependant, on se battait toujours encore près du navire de Protésilas qu'assiégeaient les Péoniens avec Pyréchmé, leur chef. Patrocle le tue, repousse les Péoniens loin de la flotte, éteint le feu dévorant, et le navire reste à demi-con-

[1] V. 156-167.

sumé. Les Troyens battent en retraite, mais en bon ordre et résistent tout en s'éloignant.

Ici commence une lutte qui va se prolonger, avec des incidents divers, il est vrai, jusqu'à la fin du chant. Ici aussi, Homère nous apparaît encore comme peintre incomparable de batailles; j'arrêterai donc avec une certaine complaisance les regards du lecteur sur ce passage :

« Alors, la lice du combat s'étant ainsi élargie, chacun « des chefs de la Grèce immole un guerrier. Le premier, « le vaillant fils de Ménétius, avec sa lance aiguë, frappe à « la cuisse Aréilycus qui s'enfuyait; l'arme d'airain pénètre « jusqu'à l'os et le brise. Aréilycus tombe le front contre « terre. Le vaillant Ménélas perce le sein découvert de Thoas « et lui ravit les forces de la vie. Le fils de Phylée, aperce- « vant Amphiclus qui s'élançait sur lui, le prévient, le « frappe au mollet de la jambe à l'endroit où le muscle est « le plus épais; les nerfs sont déchirés par la pointe de la « lance; aussitôt une nuit ténébreuse se répand sur les « yeux du guerrier... Ajax, fils d'Oïlée, s'élance sur Cléobule « et s'empare vivant de ce guerrier embarrassé dans la foule; « il le prive à l'instant de ses forces en lui plongeant dans « le cou son glaive à la belle poignée; tout le glaive fume « inondé de sang, et le noir trépas et le puissant destin « ferment les yeux de Cléobule. Pénélée et Lycon se préci- « pitent en même temps l'un sur l'autre; ils se manquent « avec leurs javelots; tous deux ont lancé des traits inutiles; « alors ils s'attaquent avec leurs glaives; Lycon frappe le « sommet du casque à l'épaisse crinière, mais le fer se « rompt près de la poignée. Pénélée atteint le Troyen à la « gorge, au-dessous de l'oreille; le glaive y a pénétré tout « entier; la peau seule tient encore la tête suspendue, et la « mort a brisé les membres de Lycon. Mérion poursuivant « d'un pied rapide Acamas, l'atteint à l'épaule droite au « moment où ce guerrier montait sur son char. Acamas

« tombe renversé du char et un nuage couvre ses yeux. Idoménée enfonce l'acier cruel dans la bouche d'Erymante ; « la lance d'airain pénètre au-dessous de la cervelle, brise « les os brillants; toutes les dents sont fracassées; les yeux « du guerrier se remplissent de sang; il le vomit par sa « bouche et par ses narines entr'ouvertes, et le noir nuage « de la mort environne Erymante[1]. »

C'est dans les descriptions de ce genre, nous ne saurions trop le répéter, qu'éclate toute la fécondité d'imagination d'Homère, comme aussi les ressources infinies de sa diction. Les cinq livres qui précèdent le seizième chant et les cinq livres qui le suivent, sont presque exclusivement remplis de combats; et sur ce fond uniforme, il faut bien le dire, Homère sait néanmoins broder les détails les plus variés. Dans toutes ces batailles, comme aussi dans le passage cité plus haut, rien ne se ressemble, ni pour les attaques, ni pour les blessures, ni pour les chutes, ni pour les trépas. Le poëte nuance de je ne sais combien de manières la mort sur le champ de bataille, « et le verbe même *mou- « rir*, comme le remarque Mme Dacier à ce sujet, est diversi- « fié en mille et mille façons. » Nous l'avons déjà fait observer ailleurs, tous les combats introduits depuis Homère dans le domaine de la poésie ou des beaux-arts, ont été empruntés aux combats de l'*Iliade.* Homère est bien la source où sont venus puiser et Virgile et Stace et l'Arioste et Le Tasse et Milton; et c'est d'Homère encore que se sont inspirés et les peintres et les sculpteurs de tous les temps, soit pour reproduire sur la toile tels ou tels incidents de bataille, soit pour les grouper dans les bas-reliefs.

Et puisque nous en sommes aux batailles, veut-on maintenant avoir une idée d'une déroute, d'une retraite? Qu'on lise le morceau suivant : « Les Troyens, il y a peu de temps,

[1] V. 306-350.

Digitized by Google

« avaient franchi victorieux avec leurs phalanges et leurs « chars le fossé de retranchement; et maintenant pressés « et culbutés par le redoutable Patrocle, ils s'efforcent de « repasser, comme ils peuvent, et vaincus, le même fossé.

« Ce n'est plus en bon ordre que les Troyens passent « une seconde fois les fossés; les chevaux rapides d'Hector « l'entraînent avec ses armes; il laisse derrière lui les sol- « dats d'Ilion, que retient, malgré eux, le fossé profond; « une foule de chevaux, volant avec les chars des principaux « chefs, en s'y précipitant, brisent les timons et y laissent « les chars des rois. Patrocle poursuit l'ennemi, anime à « haute voix les Grecs et médite la ruine des Troyens. « Ceux-ci, poussant des cris et saisis de terreur, inondent « tous les chemins, après avoir été dispersés; des tour- « billons de poussière s'élèvent jusqu'aux nues et les che- « vaux aux solides sabots courent vers la ville, loin des « tentes et des navires. Patrocle, en poussant des cris, se « dirige vers l'endroit où il voit en plus grand nombre cette « foule en proie à l'épouvante. Les guerriers tombent de « leurs siéges sous les roues et les chars sont renversés « avec fracas. Impatients d'aller en avant, ils franchissent « le fossé, les coursiers immortels, présent superbe donné « à Pélée par les dieux. Le cœur de Patrocle l'anime contre « Hector; il brûle de le frapper; mais ses chevaux rapides « emportent Hector. Ainsi, dans un jour d'automne, lors- « que la terre entière obscurcie chancelle sous le souffle « d'un noir ouragan, Jupiter courroucé verse des pluies « abondantes pour punir les hommes qui dans les tribu- « naux prononcent des arrêts iniques et bannissent la justice « sans s'inquiéter de la vengeance des dieux; alors tous les « fleuves en courroux sortent de leurs lits, les torrents « creusent de nombreux ravins; ils s'élancent en mugissant « du sommet des montagnes, jusque dans le noir Océan, « détruisant sur leur passage les travaux des hommes;

« ainsi, les chevaux des Troyens font entendre de longs « gémissements dans leur course précipitée[1]. »

Homère est toujours pittoresque; on assiste aux événements; le poëte semble avoir été le témoin oculaire de tout ce qu'il raconte; et l'imagination ici emprunte ses couleurs à la vérité. Ne pourrait-on pas, du reste, malgré la distance des temps et la diversité des tactiques, et sans vouloir faire des comparaisons forcées, retrouver dans les fastes militaires du moyen âge et même des temps modernes, des situations de ce genre dont d'habiles historiens ont fait de saisissants et pathétiques tableaux? Qu'on lise, pour s'en convaincre, dans Monstrelet, le récit de la bataille d'Hazincourt; dans Froissart, celui de la bataille de Crécy. Qu'on lise dans notre grand historien contemporain les pages consacrées aux batailles d'Austerlitz et de Hohenlinden; qu'on se rappelle, dans un autre historien de nos jours, la peinture si émouvante du passage de la Bérésina et qui semble avoir, du moins comme peinture d'une retraite désastreuse, plus d'un rapport avec celle d'Homère. Que de ressemblances chez les uns et les autres pour la vérité de certains détails, l'intérêt des incidents, le mouvement et la vivacité des descriptions!

Et à la fin du récit d'Homère, n'est-elle pas aussi poétique qu'inattendue, cette comparaison du tumulte des combats avec ces cataclysmes et ces bouleversements de la nature déchaînés sur le monde par la justice des dieux! Comme on aime voir intervenir — le contraste en est charmant — au milieu de ces peintures toutes physiques, les idées morales! Homère semble s'être souvenu du déluge de la Bible ou tout au moins de celui de Deucalion, envoyés l'un et l'autre, selon la tradition, pour punir les crimes de la terre.

[1] V. 368-393.

Mais suivons le récit d'Homère. Patrocle, après avoir rompu les premières phalanges, les tourne et les cerne de toutes parts ; puis parcourant tout l'espace renfermé entre les vaisseaux, le Simoïs et les hauts remparts d'Ilion, il sème autour de lui le carnage et la mort. A la vue du massacre que fait Patrocle des soldats troyens, Sarpédon excite le courage des siens et les pousse contre Patrocle qu'il veut attaquer lui-même. Ici, un épisode intéressant; je veux parler du combat entre Patrocle et Sarpédon et de la mort de ce dernier. Sarpédon, comme nous l'a dit Homère dans son dénombrement des deux armées[1], commandait avec son ami Glaucus les Lyciens venus au secours d'Ilion dont ils étaient les voisins et sans doute les alliés. Sarpédon était fils de Jupiter et de Laodamie, reine de Lycie. D'une stature colossale, d'une valeur à toute épreuve, il était « quoique « étranger, le rempart de Troie. » Sarpédon n'a pas plutôt aperçu Patrocle qui vient de faire mordre la poussière à un si grand nombre de Lyciens, que, revêtu de ses armes, il saute de son char; et Patrocle, dès qu'il l'a reconnu s'élance de son côté. Homère, pour nous donner une idée de l'acharnement des deux ennemis, recourt à cette comparaison qui fait image : « Comme deux vautours aux serres « aiguës, au bec recourbé, combattent sur une roche élevée « avec des cris perçants, tels ces deux héros fondent l'un « sur l'autre en poussant de vives clameurs[2]. »

Sarpédon, nous l'avons dit, était fils de Jupiter; aussi son auguste père, en contemplant du haut du mont Ida le champ de bataille, est-il ému de pitié; il craint pour les jours de son fils qu'il voudrait soustraire au combat. Junon, qu'il a consultée, s'y oppose avec la vivacité ordinaire de son caractère : Sarpédon n'est pas le seul guerrier issu des

[1] *Il.*, lib. II, v. 876.
[2] *Il.*, lib. XVI, v. 428-430.

dieux; si Jupiter essaie de sauver son fils, les autres dieux agiront de même. Que Jupiter donc laisse au destin son cours.

Virgile s'est souvenu de ce passage et l'a embelli : au moment de se mesurer avec Turnus, Pallas implore le grand Alcide, l'ami de sa famille et placé maintenant au ciel ; qu'il entende la voix suppliante de Pallas et qu'il lui donne de triompher d'un puissant ennemi. Mais Hercule qui connaît l'arrêt immuable de la destinée gémit au fond de son cœur et verse des larmes inutiles. Que ces pleurs inutiles qui coulent des yeux du dompteur des monstres nous alarment et nous émeuvent à la fois! Heureux Homère si son Jupiter avait l'éloquence et la tendresse du Jupiter de Virgile, qui console ainsi Hercule : « Chaque mortel a son « jour marqué. La vie pour tous n'est qu'un instant et sa « perte est irréparable; mais éterniser son nom par de glo- « rieux travaux, voilà l'œuvre de la vertu. Sous les murs « superbes de Troie, que d'enfants des dieux ont péri! « Sarpédon, lui-même, Sarpédon mon fils, a succombé. « Déjà les destins appellent aussi Turnus; déjà il touche au « terme de sa vie[1]. » Il est impossible d'imiter avec plus d'originalité, ni de corriger Homère avec plus de sensibilité et de goût.

Pour donner comme un signe de sa douleur et du deuil de son cœur paternel, Jupiter, dans Homère — et l'idée en est poétique et touchante — fait tomber sur la terre une sanglante rosée.

Le combat entre les deux guerriers est comme un groupe détaché du fond du tableau où l'on nous présente, on l'a vu, une sanglante bataille. Ce combat est plein de détails vrais; Patrocle frappe tout d'abord à mort l'écuyer de Sarpédon; Sarpédon lance à son tour un trait contre Patrocle; le trait

[1] *Æn.*, lib. X, v. 467 sqq.



manque son but et vient frapper à l'épaule droite le coursier mortel Pédase, qui tombe aussitôt mort dans la poussière. Les deux autres chevaux s'écartent, le joug crie, les rênes se confondent. Automédon, à l'instant même, avec son glaive, coupe les traits près du timon; Xanthe et Balie se replacent sous le joug et obéissent de nouveau aux guides. Les deux guerriers recommencent la lutte. Sarpédon tombe. « Ainsi « tombe un chêne ou un peuplier, ou un pin élevé, que « sur les montagnes les bûcherons font tomber sous le « tranchant de leurs haches pour construire un vaisseau; « ainsi ce guerrier demeure étendu devant son char et ses « chevaux, frémissant, et pressant de ses mains la poussière « ensanglantée. Tel un taureau plein de vigueur et de cou« rage qui tue un lion survenant au milieu d'un troupeau « de bœufs, meurt en mugissant sous la gueule du lion, « tel, sous les coups de Patrocle, le chef des vaillants Lyciens « meurt plein de courroux[1]. » Admirable peinture! C'est bien ainsi que devait tomber le colossal Sarpédon. Non moins belle est la seconde comparaison prise comme toutes les comparaisons d'Homère dans la nature, et, comme nous l'avons fait remarquer ailleurs[2], dans le *règne animal*. Ainsi procède Homère; un ou deux traits, mais des traits pleins de grandeur et de simplicité à la fois, lui suffisent.

Avant d'expirer, Sarpédon a recommandé à son ami Glaucus qui se tenait près de lui de veiller avec les Lyciens et les Troyens à ce que son corps et ses armes ne demeurent point au pouvoir de ses ennemis. Glaucus, souffrant encore des suites d'une grave blessure, prie les dieux de lui donner la force nécessaire pour accomplir les dernières volontés de son ami expiré. Les dieux ont exaucé ses vœux et il court alors ranimer l'ardeur des Lyciens et des Troyens;

[1] V. 482-491.
[2] Voir à la p. 58.

il leur annonce la mort de Sarpédon, les excite, et avant tous Hector, à venger le trépas de ce brave guerrier. Mais il faut empêcher surtout les Grecs de dépouiller et d'outrager le cadavre de leur compagnon ; et une lutte terrible s'engage. Hector et les Troyens que les paroles de Glaucus ont remplis de douleur, s'élancent aussitôt contre les Grecs. Patrocle, de son côté, engage les siens à tenir bon, à repousser les Troyens, à enlever, s'il se peut, le corps de Sarpédon.

Pour se rendre compte de l'opiniâtreté et de l'acharnement de la lutte qui commence alors, il est indispensable de se rappeler que chez les anciens les honneurs de la sépulture avaient une importance extrême. Un critique distingué de nos jours, expliquant comment les anciens composaient souvent des tragédies dont le seul sujet roulait sur une cérémonie funèbre, comme l'*Antigone*, la plus grande partie de l'*Ajax* de Sophocle et comme les *Suppliantes* d'Euripide, fait à ce sujet les réflexions suivantes ; elles sont le meilleur commentaire du passage qui nous occupe :

« Pour concevoir, dit M. Patin[1], l'intérêt que pouvait « offrir aux Grecs un tel sujet, il est indispensable d'entrer « dans leurs idées à l'égard de la sépulture et des honneurs « funèbres. En priver un mort, c'était le condamner à errer, « sans repos, pendant cent années, sur les bords du Styx : « c'était en même temps violer les droits des divinités infer- « nales, à l'empire desquelles on l'arrachait. Il y avait tout « ensemble irréligion et barbarie dans cet acte, également « détesté des hommes et des dieux. Aussi la piété faisait-elle « un devoir de veiller sur les restes de ses amis et de ses « proches, de les protéger contre les outrages et les profa- « nations, de les honorer selon les rites sacrés. Ces croyances, « ces sentiments, qui sont le fond de la tragédie d'*Antigone*, « se retrouvent partout dans l'histoire des Grecs ; mais peut-

[1] *Études sur les tragiques grecs*, t. II, p. 146. Première édition.

« être convient-il mieux à notre sujet d'en chercher la trace « dans leur poésie, qui n'est point du reste un témoignage « moins historique que leur histoire elle-même. Que voyons-« nous chez Homère? De perpétuels combats livrés sur les corps des guerriers, de peur qu'un ennemi cruel ne les ravisse et ne les fasse servir de pâture aux chiens et aux « vautours..., etc. »

Avec quel intérêt donc, les auditeurs des poésies homériques, imbus comme tous les anciens, de ces idées, ne devaient-ils pas suivre le récit des efforts héroïques tentés ici par les deux armées, afin de s'assurer du cadavre de Sarpédon, ceux-ci voulant le dépouiller et l'insulter, ceux-là, le soustraire à ces outrages? Il se peut que le lecteur moderne s'attache moins à cette narration, quant au fond des choses, mais l'art du poëte sera apprécié dans tous les temps par les connaisseurs. Quelle animation, quel feu dans ce tableau que je résume seulement : Troyens et Grecs volent en poussant de grands cris ; les armes retentissent avec un bruit épouvantable. Afin de rendre plus affreux encore ce combat, livré pour son fils bien-aimé, Jupiter répand une nuit terrible sur cette mêlée sanglante. Les guerriers tombent de part et d'autre, et jonchent la plaine de leurs cadavres. Comme le tumulte d'une troupe de bûcherons, dit le poëte, s'élève dans les vallées de la montagne et retentit au loin, ainsi s'élève de la vaste plaine le bruit des casques d'airain, des vastes boucliers, que frappent à coups redoublés les glaives et les lances. L'œil le plus perçant ne distinguerait plus le grand Sarpédon « enseveli depuis la tête jusqu'à l'extrémité des pieds, de traits, de sang et de poussière. »

Après un combat acharné, le corps de Sarpédon reste au pouvoir des Grecs. Ils le dépouillent de ses armes, et Patrocle ordonne à ses soldats de le porter près des navires. Jupiter cependant, du haut de l'Ida, envoie Apollon sur la terre et charge ce dieu d'arracher en secret Sarpédon du

milieu des traits et de le faire porter, après avoir lavé et parfumé son corps, au fond de la Lycie où un tombeau lui sera élevé. Le sommeil et la mort, « ces deux jumeaux[1], » sont chargés d'exécuter ces derniers ordres.

Entraîné par l'ardeur du combat, excité par l'ivresse de la victoire, Patrocle a oublié les sages et amicales recommandations d'Achille. Au lieu de s'arrêter à temps, au lieu de se borner à chasser les Troyens du camp et loin des vaisseaux des Grecs, il poursuit encore les ennemis : c'est là ce qui le perdra. Une foule de Troyens tombent sous ses coups ; l'ennemi fuit devant lui, et ce jour-là il se fût peut-être emparé d'Ilion sans l'intervention d'un dieu, ami des Troyens. Trois fois, en effet, Patrocle se précipite pour franchir les remparts, et trois fois Apollon le repousse, frappant de sa main immortelle son brillant bouclier ; et lorsqu'il s'élançait une quatrième fois, il lui crie, que ce n'est pas à Patrocle d'abattre la ville d'Ilion. Patrocle, sentant qu'il a un dieu contre lui, s'éloigne pour l'éviter. Apollon qui a résolu la perte de Patrocle, usurpe les traits et la voix d'Asius, frère d'Hécube, et court auprès d'Hector. Celui-ci s'était arrêté devant la porte Scée, près du hêtre planté non loin de cette porte. Il délibérait avec lui-même pour savoir s'il ramènerait ses troupes dans Ilion, ou bien s'il les mènerait de nouveau contre l'ennemi. En ce moment le faux Asius s'approche d'Hector ; il l'exhorte à combattre : qu'il marche contre Patrocle ; qui sait ? un dieu peut-être lui donnera la gloire de l'immoler. Le dieu retourne ensuite au milieu des combattants. Piqué par les paroles d'Asius, Hector ramène les Troyens au combat. Apollon mêlé à la foule, répand le trouble parmi les Grecs. Hector et Patrocle qui s'étaient cherchés, se rencontrent. Patrocle, d'un

[1] Virgile, d'après Homère peut-être, a dit : *Consanguineus Lethi Sopor* (*Æn.*, VI, v. 278).

coup de pierre, renverse mort dans la poussière Cébrion, écuyer d'Hector, placé à côté de ce guerrier sur le char. On se bat avec acharnement autour du corps de Cébrion, comme tout à l'heure on s'est battu autour du cadavre de Sarpédon, comme bientôt, hélas! on se battra autour du corps de Patrocle lui-même. La lutte dure longtemps; vers le soir seulement les Grecs arrachent Cébrion à leurs ennemis et enlèvent ses armes. Mais, à tant de victimes, il faut aussi une victime. Patrocle, encouragé par le succès, se précipite comme le dieu Mars, immole encore quantité de guerriers, quand approcha le terme de sa vie. Je ne connais rien de dramatique et d'émouvant, comme le récit qui suit: le terrible Phébus accourt, Patrocle ne l'aperçoit point, car le dieu était maintenant enveloppé d'un épais nuage. Il s'arrête derrière Patrocle et, de sa pesante main, le frappe entre les deux épaules. Un vertige trouble les yeux du guerrier. Apollon frappe le casque qui se détache et vient rouler dans le sang; c'était pour la première fois que ce casque qui appartenait à Achille, était ainsi souillé par la poussière. La lance de Patrocle se brise entre ses mains, le bouclier qui le couvrait tout entier, tombe avec le baudrier; Apollon délie la cuirasse; l'âme de Patrocle est frappée de terreur; la force abandonne son corps; «il s'arrête éperdu [1].» Le malheureux est mort moralement. Pauvres mortels! que pouvons-nous, placés en face et sous la main redoutable d'une divinité ennemie! Alors s'avance le dardanien Euphorbe, et de sa lance aiguë, frappe par derrière Patrocle entre les deux épaules sans pouvoir le terrasser. Euphorbe court ensuite lâchement se cacher dans la foule. Patrocle s'éloigne en chancelant, et c'est en ce moment qu'Hector vient lui plonger sa pique dans les entrailles.

[1] στῆ δὲ ταφών, v. 806.

Homère ne se montre-t-il pas trop partial ? Patrocle ne doit ses succès qu'à lui-même, et s'il meurt, il meurt tué, après tout, par la main d'un dieu ; tandis qu'Hector ici ne fait que l'achever. Le poëte semble à dessein et pour faire plaisir à ses compatriotes, augmenter la gloire de Patrocle mourant, aux dépens de la valeur, je dirai presque de l'honneur d'Hector qui l'immole.

Les paroles que le poëte place dans la bouche d'Hector triomphant, respirent toute la barbarie des temps héroïques. Il raille son ennemi expirant et lui annonce que son corps restera exposé en pâture aux vautours. Que deviennent maintenant les paroles d'Achille qui, sans doute, lui aura recommandé de ne point revenir sans avoir percé la tunique sanglante sur le sein d'Hector? Touchante est la réponse de Patrocle : « Hector, tu triomphes main-« tenant avec orgueil ; c'est Jupiter et Apollon qui t'ont « donné la victoire ; ces dieux n'ont pas eu de peine à me « dompter. Si vingt guerriers tels que toi m'eussent atta-« qué, tous auraient péri vaincus par ma lance. Mais un « destin cruel et le fils de Latone m'ont tué ; et parmi les « hommes, Euphorbe ; tu ne m'as atteint pour me dépouil-« ler que le troisième. Toutefois, je te le prédis, grave mes « paroles dans ton âme : toi-même tu ne vivras plus long-« temps ; déjà s'approchent de toi la mort et l'inflexible « destinée ; tu tomberas sous le bras du vaillant Achille, « petit-fils d'Éacus [1]. »

Ce n'est point là une prophétie après coup. Les anciens croyaient réellement, qu'au moment de se détacher des liens du corps et de se rapprocher de sa nature divine, l'âme voyait clairement dans l'avenir. Hector et les Troyens devaient frissonner à cette prédiction. Le lecteur en est ému pour d'autres motifs ; l'amertume qu'il avait res-

[1] V. 842-852.

sentie à la mort prématurée de Patrocle, s'adoucit par la pensée que ce héros emportera dans le tombeau cette consolation : son trépas ne restera pas impuni, le meilleur et le plus cher de ses amis lui immolera une victime digne de l'un et de l'autre. Encore un peu de temps, en effet, et le fils de Pélée sacrifiera son courroux à sa douleur ; Patrocle sera vengé, et bientôt Achille sera rendu à la Grèce pour la mort d'Hector et la chute d'Ilion.

32

CHAPITRE VIII.

§ 1er.

SOMMAIRE. Le dix-huitième livre de l'*Iliade*. — La douleur d'Achille ; peinture et caractère de cette douleur ; rapprochements ; douleurs bibliques. — Thétis vient encore consoler son fils ; commentaires ; Homère fait toujours ressortir la leçon morale des événements et des situations mêmes ; exemple. — Thétis promet à Achille privé de ses armes, une armure divine. — Iris est députée vers Achille pour que, debout sur les bords du fossé de retranchement, il fasse fuir les Troyens au seul son de sa voix. — Le *merveilleux* dans Homère ; un passage sublime ; analyse ; rapprochement du sublime dans Homère avec le sublime des Écritures : récit de la Révélation et de la Gloire de Dieu passant sur Moïse, d'après la Bible ; l'avantage reste aux Écritures ; opinion à ce sujet de l'auteur du *Génie du christianisme*. — Le poëte arrête à dessein l'essor de son génie pour ne pas trop accabler notre humaine faiblesse. — Touchants et poétiques usages.

Cependant le combat se prolonge de part et d'autre, et Ménélas, qui trouve ici un théâtre digne de sa bouillante valeur, fait des efforts surhumains pour arracher aux Troyens et à Hector le cadavre de Patrocle. Nous touchons maintenant au dix-huitième chant dont la première moitié sera consacrée à la peinture de la douleur d'Achille lorsqu'il apprendra la mort de son ami. Ici le poëte va s'adresser plus particulièrement à notre cœur et à notre âme. Laissons-nous donc aller aux diverses émotions de son éloquent récit.

Achille, debout devant ses navires et plongeant ses regards dans la plaine troyenne, est en proie à une vive inquiétude : un triste pressentiment s'empare de son âme ; il se rappelle trop tard hélas ! une ancienne prédiction de Thétis sa mère ; elle lui avait prédit, en effet, qu'Achille, de

son vivant, perdrait le plus brave de ses Thessaliens ; combien il craint maintenant que ce ne soit Patrocle que l'oracle a désigné !

Homère feint ainsi, — et il y a beaucoup d'art en cela, — qu'Achille se dispose lui-même à la fatale nouvelle ; « par « là le poëte prévient les suites terribles que cette nou- « velle devait causer dans un naturel aussi féroce et aussi « intraitable que celuy d'Achille. Puisque tout préparé qu'il « était, il s'emporte à un tel excès de douleur, de quoy « n'aurait-il pas esté capable, si on luy avait annoncé cette « nouvelle lorsqu'il ne s'y serait pas attendu [1]. »

Qui est chargé d'annoncer cette nouvelle ? C'est le jeune Antiloque, fils de Nestor, que Ménélas aussitôt après la mort de Patrocle a dépêché auprès d'Achille. Pendant qu'Achille roule dans son âme les pensées que l'on sait, Antiloque s'approche et versant un torrent de larmes, il s'acquitte de son funeste message en des termes qui sont un modèle de concise éloquence : « Malheur à moi, fils du « sage Pélée, tu vas entendre un événement sinistre. Plût « aux dieux qu'il ne fût point arrivé ! Patrocle n'est plus. « On combat autour de son cadavre dépouillé, car ses « armes sont la proie du vaillant Hector [2]. » Tous les critiques sont d'accord pour admirer cette éloquente brièveté : Eustathe, le célèbre commentateur d'Homère, propose ces paroles d'Antiloque comme un modèle du genre ; car elles renferment, selon lui, tout ce qu'il importe de savoir : la mort de Patrocle, le nom de son meurtrier, le combat qu'on livre autour de son corps et ses armes tombées au pouvoir de son ennemi [3]. Quintilien, en louant la brièveté d'Homère, dit à ce sujet : « Qui sait être plus concis que celui qui raconte

[1] Mme Dacier, Remarques sur l'*Iliade*.
[2] *Il.*, XVIII, v. 18-21.
[3] *Eustathe*, liv. XVIII, p. 1128.

« la mort de Patrocle[1] ? » Notre Rollin commente à son tour ce passage et admire avec quelle délicatesse Antiloque évite de prononcer le mot fatal « il est mort, » et emploie, pour adoucir l'idée autant qu'il est possible, une expression qui signifie : *il est étendu*, κεῖται, et que nous avons traduite par *il n'est plus*[2].

Toutes ces réflexions sont pleines de justesse, sans doute, mais Homère assurément n'a fait aucun de ces calculs que découvre une trop minutieuse analyse. Par la seule puissance du génie qui, on l'a dit, n'est qu'une haute raison jointe à une belle imagination, il arrivait, et du premier bond, à ces résultats qu'on n'a obtenus depuis qu'à force de combinaisons, quand on eut raisonné les triomphes des libres inspirations pour en tirer ensuite des règles de l'art.

Voyons maintenant comment Homère va nous peindre la douleur d'Achille.

« Ainsi parla Antiloque. Un sombre nuage de douleur « enveloppa le héros ; de ses deux mains prenant une pous- « sière brûlante, il la répand sur sa tête et souille son gra- « cieux visage : une cendre noire s'attache à sa tunique « parfumée ; son vaste corps est étendu dans la poudre, il « arrache et flétrit sa chevelure. Les captives qu'Achille et « Patrocle avaient prises, le cœur profondément affligé, « poussent de grands cris ; elles se précipitent de la tente, « s'empressent autour du belliqueux Achille, toutes se « frappent le sein, et chacune d'elles se sent défaillir. Non « loin de là Antiloque gémissait en versant des larmes et en « tenant les mains d'Achille qui soupirait du fond de son « généreux cœur ; car il craignait que le héros ne se dé-

[1] *Narrare vero quis brevius, quam qui mortem nuntiat Patrocli !* (*Inst. orat.*, X, ch. I).

[2] Rollin, *Traité des Études*, t. I, p. 451, édit. Letrone.

« chirât la gorge avec le fer. Achille se lamentait horrible-
« ment[1]. »

Cette douleur répond bien à l'impétuosité du caractère d'Achille et à la vivacité de son amitié pour Patrocle. Peut-être un poëte moins ancien qu'Homère n'aurait-il pas osé nous montrer ainsi la nature toute nue, en quelque sorte; il aurait craint de compromettre la dignité de son personnage. Homère n'a point de telles préoccupations. Achille, d'ailleurs, appartient à ces temps héroïques, c'est-à-dire à demi-barbares où les passions — nous en avons déjà vu plus d'un exemple dans ces Études — éclatent dans toute leur force et dans toute leur violence. Il y a aussi dans cette même peinture des traits du plus grand pathétique; cette grande douleur rappelle les douleurs bibliques; dans la Bible aussi, on se jette de la poussière sur la tête et l'on se roule à terre; témoin Jacob, quand il apprend la mort de Joseph[2]; témoin David, couché à terre et se lamentant pendant la maladie de son enfant[3]. Puis, les cris de ces captives sortant de la tente rendent le tableau plus pathétique encore. Et quel coup de pinceau que celui qui nous représente Antiloque debout près d'Achille au désespoir, Antiloque pleurant et lui tenant les mains pour l'empêcher de se tuer! Ainsi s'était lamenté cet autre Achille, dont le nom fut Alexandre. Après la mort de Clytus, il se jette à terre, refuse toute nourriture et menace de se percer le sein avec son glaive[4]. Mais cependant quelle différence tout en faveur d'Achille! Le fils de Philippe a tué lui-même, dans un honteux excès d'ivresse, cet ami qu'il pleurait si amèrement quand la raison lui fut revenue, tandis

[1] V. 22-35.

[2] *Genèse*, ch. XXXVII, v. 34 et 35.

[3] *Sam.* II, ch. XII, v. 15 et 16. Voir en général pour le deuil des anciens Hébreux, M. Munk, *Palestine*, p. 379.

[4] Voir *Quinte-Curce*, liv. VIII, ch. II.

qu'Achille a toujours eu pour Patrocle vivant, l'affection la plus égale et la plus douce.

Cette douleur d'Achille va réveiller une autre douleur moins violente, plus mélancolique et non moins touchante. Les cris du fils de Pélée ont frappé les oreilles de sa mère assise en ce moment au fond de son humide empire près du vieux Nérée, son père. Elle gémit. Les Néréides, ses sœurs, se rassemblent autour d'elle. Thétis leur fait connaître le sujet de son affliction : c'est cet Achille qu'elle a élevé avec de si tendres soins qui cause tous ses chagrins. Hélas ! Elle ne le reverra sans doute plus jamais dans la Thessalie ; maintenant il est accablé de tristesse. Elle ira donc voir ce fils chéri pour apprendre de lui quelle peine l'afflige ainsi. Et Thétis quitte sa grotte. Les Néréides la suivent en pleurant. Les flots s'écartent. Arrivées dans les plaines d'Ilion, les sœurs de Thétis se rangent sur le rivage près des vaisseaux d'Achille, tandis que Thétis s'avance vers son fils qui soupirait. Elle se place près de lui, lui embrasse la tête et l'interroge : « Mon fils, pourquoi « pleures-tu? Quel deuil s'est emparé de ton âme? Parle ; ne « me cache rien ; tout pour toi fut accompli par Jupiter « lorsque, il y a quelque temps, tu le suppliais en élevant « les mains vers lui, de repousser vers leurs navires les fils « des Grecs, privés de ton secours et de les accabler de « mille maux[1]. » Achille lui répond : « O ma mère, oui, « sans doute Jupiter, le maître de l'Olympe, a tout accompli « pour moi ; mais quelle joie puis-je en ressentir, puisque « mon ami fidèle a péri. Patrocle que j'honorais le plus de « tous mes compagnons et à l'égal de ma propre tête, je « l'ai perdu ; Hector, après l'avoir immolé, l'a dépouillé « de ses armes[2]. » Il ajoute qu'il ne veut plus vivre désor-

[1] V. 73-77.
[2] V. 78-83.

mais, à moins que frappant Hector, il ne lui fasse expier la mort de Patrocle.

Grande et noble douleur! Le cœur d'Achille brûlait de la sainte passion de l'amitié. Patrocle, son ami, était pour lui tout un monde, et maintenant que Patrocle n'est plus, tout lui devient indifférent, même les désastres si ardemment souhaités des Grecs. Tout s'obscurcit autour de lui, et la vie même lui est à charge. Et quand Thétis, répondant à la dernière pensée d'Achille, le fait souvenir que d'après les oracles, son trépas doit suivre de près celui d'Hector, Achille, plus calme maintenant après la première explosion de sa douleur, achève d'exhaler ses chagrins et ses regrets.

« Que je meure à l'instant, puisque je n'ai pu secourir mon « compagnon immolé. Il est mort loin de sa patrie, et sans « doute il m'a désiré pour éloigner de lui le péril dans ce com- « bat. Non, maintenant je ne retournerai plus dans la terre « aimée de la patrie, puisque je n'ai pu sauver Patrocle et « les autres compagnons tombés en grand nombre sous les « coups du terrible Hector. Inutile fardeau de la terre, je « suis resté, assis près de mes navires.... Ah! périsse la « discorde parmi les dieux et parmi les hommes! Périsse la « colère qui pousse le sage même à s'emporter! Plus douce « que le miel, elle se glisse et s'élève comme une fumée « dans le cœur des mortels Ainsi m'irrita le roi des hommes « Agamemnon. Mais oublions le passé quoi qu'il m'en coûte; « et, cédant à la nécessité, domptons la colère dans notre « sein. Maintenant courons chercher Hector, le meur- « trier d'une tête si chère, le cruel Hector. Pour moi, je « recevrai le trépas dès qu'il plaira à Jupiter et aux autres « Immortels de me l'envoyer . . . . Ne songeons « qu'à nous couvrir d'une immense gloire. Que je con- « traigne quelqu'une des belles Troyennes et des filles de « Dardanus à essuyer des deux mains les larmes sur son « tendre visage et à pousser de fréquents soupirs. Qu'on

« comprenne que longtemps je me suis éloigné des com-
« bats. Ne cherchez pas à me retenir, ô ma mère, quel que « soit votre amour pour moi, vous ne me persuaderiez pas [1]. »

Nous perdons dans un pays lointain, sans avoir pu assister à leurs derniers moments, un ami, un frère, une femme aimée, et la douleur de cette perte nous est rendue plus amère encore par des réflexions comme celles-ci : ces objets de notre affection n'ont pas eu, au moment d'expirer, la consolation de presser leurs mains dans la nôtre ; ils ont manqué de quelqu'un pour recueillir leur dernier soupir et pour leur fermer les yeux ; ils nous ont cherchés sans nous trouver, comme l'a pensé et dit un grand historien, parlant des derniers moments d'un grand général, son beau-père, mort loin de sa fille et de son gendre : *Novissima in luce desideravere aliquid oculi tui* [2]. Notre imagination se joint alors à notre cœur pour nous torturer et nous montrer ces objets de notre affection, morts dans l'abandon et le désespoir ; et alors les regrets et les remords déchirent notre âme. Tel est au fond le sentiment qu'exprime Achille. Patrocle est mort, et Achille n'était pas là, soit pour le secourir, soit pour recevoir ses derniers adieux ! Ah ! sans doute la suprême pensée de Patrocle était pour Achille ! et lui était tranquillement assis près de ses navires, nourrissant une colère d'autant plus fatale qu'elle lui a coûté la vie de son ami le plus cher. Faisons observer aussi, combien est vrai et éloquent le mouvement qui suit ; il est né, ce semble, de la pensée qui précède : Achille maudissant la discorde et la colère dans la situation où il se trouve, cela en dit plus long sur les funestes effets de l'une et de l'autre que les plus longues tirades d'un philosophe de profession sur le même sujet. Achille est *puni par où il a péché*, et c'est

[1] V. 98-126.
[2] Tacit. *in vit. Agricol.*, cap. XLV.

ainsi qu'ici comme partout, dans Homère, la leçon morale ressort de la situation même. On prévoit ensuite avec quelle ardeur il va revoler au combat après un si long repos; et sa nature féroce et guerrière reprend le dessus quand, à l'avance, il savoure à longs traits, la vengeance qu'il tirera de ses ennemis. Il semble qu'il devine par instinct tout le mal qu'il fera plus tard à Andromaque et à Cassandre : bientôt debout sur les murs d'Ilion et à l'aspect d'Achille traînant après son char, dans la poussière, le cadavre ensanglanté d'Hector, la belle Andromaque et la belle Cassandre « essuieront des deux mains les larmes sur « leur tendre visage et pousseront de fréquents soupirs. »

Thétis ne peut pas ne pas approuver les sentiments d'Achille se proposant de repousser la mort loin de ses compagnons ; mais comme Achille n'a plus d'armes — les siennes étant tombées au pouvoir d'Hector qui en a dépouillé Patrocle — elle l'engage à ne pas affronter les batailles avant le retour de sa mère en ces lieux ; car maintenant elle ira demander au puissant Vulcain une superbe armure pour Achille. Dès demain, au lever du soleil, elle la lui rapportera. Thétis, à ces mots, s'éloigne, et tandis que les Néréides regagnent les profondeurs de l'Océan, la mère d'Achille se dirige vers l'Olympe où nous la suivrons tout à l'heure.

Que se passait-il cependant sur le champ de bataille ? Les Troyens et les Grecs se disputaient toujours avec le plus grand acharnement le corps de Patrocle. Déjà les Grecs avaient reculé jusque près de leurs navires; malgré les efforts héroïques des deux Ajax pour arracher le cadavre de leur compagnon à Hector, celui-ci tenait bon, et sans doute il eût fini par rester maître des dépouilles de Patrocle, sans l'intervention toute particulière d'une divinité amie des Grecs, de Junon. Celle-ci aussitôt députe Iris la messagère des dieux auprès d'Achille pour l'engager à

s'armer, à l'insu de Jupiter et des autres divinités. Iris s'attaque à la fois à l'amour-propre d'Achille et à son amitié pour le malheureux Patrocle : qu'Achille se lève et qu'il arrache aux Troyens le cadavre de son ami ; Hector se promet de planter sur une pique la tête du fils de Ménétius ; Achille le souffrira-t-il ? Quelle honte pour lui si Patrocle devient la pâture des chiens d'Ilion ? Que cette pensée fasse rougir Achille, le plus formidable des Grecs ! — Achille demande à la messagère des dieux, qui l'envoie auprès de lui ; elle répond que c'est Junon et à l'insu des autres dieux. Achille objecte qu'il n'a point d'armes ; comment irait-il au combat ? Sa mère d'ailleurs le lui a défendu, avant qu'elle soit revenue lui rapporter une divine armure. Mais Iris a réponse à tout : elle sait bien qu'Achille n'a pas d'armes ; mais il n'en a pas besoin ; qu'il s'avance seulement vers le fossé et paraisse devant les Troyens et tous fuiront à son aspect, et les Grecs fatigués pourront enfin respirer.

C'est ici que se place un passage célèbre et consacré par l'admiration de tous les connaisseurs. Le Protée qui s'appelle Homère va encore nous apparaître sous une face nouvelle. Dans le premier livre de l'*Iliade*, il nous a frappés par la vivacité de l'exposition et la vérité des caractères ; dans le second, par l'intérêt des situations ; dans le troisième, par l'originalité des détails et la grandeur de certains tableaux ; dans le quatrième, par les descriptions des troupes marchant au combat sous leurs chefs respectifs ; dans le sixième, par l'expression pathétique des plus tendres sentiments du cœur ; dans le neuvième, par l'éloquence des discours ; dans le seizième, par la peinture saisissante des batailles. Ici, rien de pareil ; mais une conception vraiment épique : des traits tels qu'il n'en est guère de plus grands dans la poésie, et de plus, un usage singulièrement heureux du *merveilleux*. Homère ébranle notre âme, nous saisit d'admiration, nous émeut, et nous entraîne avec lui dans

les hautes régions de l'art où s'opèrent les merveilles du sublime, né de la grandeur des pensées et de la magnificence des paroles :

« La légère Iris s'éloigne. Achille chéri de Jupiter se re-« lève. Autour de ses fortes épaules Minerve jette l'égide aux « franges d'or, et l'auguste déesse couronne la tête du héros « d'un nuage d'or d'où elle fait jaillir une flamme resplen-« dissante. Ainsi, dans une île lointaine, du sein d'une « ville que pressent les ennemis, s'élève la fumée dans les « airs. Durant tout le jour, les assiégés se livrent aux rudes « travaux de Mars, hors des murs de leur ville; mais sitôt « que le soleil est couché, des fanaux nombreux sont allu-« més; leur lueur éclatante monte jusqu'aux nues, pour « qu'à cette vue les peuples voisins viennent sur leurs na-« vires repousser la guerre. Ainsi, sur la tête d'Achille brille « une vive lumière qui s'élève dans le vaste ciel. Il s'arrête « sur les bords du fossé hors des palissades; mais il ne se « mêle point aux autres Grecs, pour obéir au sage conseil « de sa mère. Derrière lui, Minerve fait aussi retentir sa « voix, et elle excite parmi les Troyens un horrible tumulte. « Comme éclate une voix bruyante lorsque retentit la trom-« pette dans une ville entourée d'ennemis cruels, de même « éclate la voix bruyante d'Éacide. Les Troyens, à cette « voix d'airain, sentent tous leur cœur palpiter. Les cour-« siers, à la flottante crinière, s'en retournent avec leurs « chars; car ils pressentent de grands malheurs. Les écuyers « sont saisis de crainte à la vue de cette flamme infatigable, « terrible, qui brille sur la tête du magnanime fils de Pélée « et qu'alluma elle-même la puissante déesse Minerve. Trois « fois le divin Achille crie avec force sur les bords du fossé; « trois fois les Troyens et leurs intrépides alliés reculent « frappés de terreur. Douze des plus vaillants guerriers « périssent embarrassés dans leurs chars et leurs javelines. « Les Grecs arrachent avec joie Patrocle du milieu des traits

« et le déposent sur un lit funèbre ; ses chers compagnons « l'entourent en gémissant ; parmi eux, Achille, qui les suit, « pleure à chaudes larmes, à la vue de son ami fidèle couché « sur un lit de mort et déchiré par l'airain tranchant[1]. »

Que sont devenus Agamemnon, Ménélas, les deux Ajax, Diomède, Ulysse, Idoménée? Que sont devenus Glaucus, Énée, Hector? Achille a paru et il a éclipsé tous ces héros, Achille, dont Homère fait ici comme un dieu armé de l'immortelle égide, le front ceint d'un nuage d'où jaillit la flamme, et faisant fuir épouvantés, au seul son de sa voix retentissante comme la trompette guerrière, et les hommes et les chevaux. De même qu'Achille dépasse en cet endroit tous les autres guerriers, de même assurément Homère dépasse tous les autres poëtes qui ne sont plus que des astres pâlissants auprès de ce grand soleil. Je ne connais rien dans la littérature profane qui approche de cette magnifique description d'un effet si saisissant, d'une si imposante grandeur. Pour rencontrer quelque chose de semblable, comme émotion, et aussi comme sublime dans la pensée, il faut ouvrir le Livre des livres, la Bible, source de toutes les grandes inspirations. M. de Chateaubriand, à propos du passage que nous venons de traduire, cite comme un exemple du sublime dans un autre genre, une vision du prophète Isaïe[2]. Cette vision est belle sans doute ; mais nous en demandons pardon à l'ombre de l'illustre écrivain, comme rapprochement, l'auteur du *Génie du christianisme* aurait pu, ce nous semble, mieux choisir. Il y a dans les Écritures des morceaux bien autrement émouvants que le passage d'Isaïe et qui laissent loin derrière eux, comme sublime, ce n'est pas peu dire, même le passage d'Homère qui nous occupe. Telle est, par exemple, la scène

[1] V. 202-236.

[2] *Génie du christianisme*, liv. IV, ch. III.



incomparable de la Révélation, quand Dieu, sur le Sinaï, apparait au milieu du tonnerre, des éclairs et des sons de la trompette sacrée, pour proclamer devant le peuple rassemblé au pied de la montagne sainte, le Décalogue, code futur de l'humanité[1]. Ou bien encore, tel est le caractère de cet autre passage où, après la destruction du veau d'or, Moïse demande à Dieu de pardonner à la nation infidèle et d'accorder à lui, Moïse, un signe certain de ce pardon. Dieu y consent; il fera voir sa gloire à Moïse. Et Moïse se place dans le creux d'un rocher; une nuée descend du ciel; dans cette nuée trône Jéhova; la nuée passe au-dessus de la tête de Moïse, et trois fois il entend ces mots : « Je suis « l'Éternel, le Dieu fort, miséricordieux, tardif à la colère, « fécond en bonté, en vérité; » et Moïse se hâte de baisser la tête contre terre et d'adorer le Seigneur[2]. Voilà, dans un autre genre, encore une fois, ce sublime qui émeut, transporte et nous frappe d'une religieuse horreur. Mais aussi, quel sujet! et qu'Achille et les Grecs pâlissent à côté du législateur du désert, mis directement en présence de Dieu dont la gloire passe au-dessus de sa tête et le fait tomber à terre frappé d'une sainte terreur. En mettant en parallèle avec Homère non point la vision d'Isaïe, mais les endroits rappelés ci-dessus, nous conclurons volontiers avec M. de Chateaubriand qu'Homère lui-même est effacé; et volontiers nous dirons avec l'auteur du *Génie du christianisme* : « qu'il « n'y a pas de honte à la mémoire d'Homère de n'avoir été « vaincu dans de pareils tableaux que par des hommes écri- « vant sous la dictée du ciel. Mais vaincu, il l'est, et d'une « manière qui ne laisse aucun subterfuge à la critique[3]. »

Homère vient de nous montrer Achille sauvant l'armée des Grecs et aussi le corps de Patrocle si vivement disputé

[1] *Exode*, ch. XIX, v. 18 sqq.
[2] *Exode*, ch. XXXIV, v. 5, 6, 7 et 8.
[3] *Génie du christianisme*, liv. V, ch. 4.

par l'ennemi, et les sauvant, rien qu'en poussant trois cris; le poëte arrêtera maintenant l'essor de son génie, et mettra un intervalle entre ces merveilles et celles qui vont suivre. Il ne veut point accabler notre humaine faiblesse, ni user notre admiration; il nous accordera une trêve. Achille est maintenant placé à une hauteur où notre esprit le maintiendra. Dans ce qui suit, nous le trouvons, et cela fait plaisir, plus semblable à nous, plus rapproché de notre propre nature.

Le soleil a disparu de l'horizon et la nuit a tout envahi de ses ombres. Les combats ont cessé. Les Troyens délibèrent dans leur camp pour savoir s'il faut rentrer dans Ilion ou demeurer dans la plaine. Le sage Polydamas voudrait qu'on cherchât un refuge derrière les remparts de la ville, maintenant qu'Achille a reparu dans les combats. Mais le fougueux Hector ne voit dans ce conseil que de la timidité, et il s'obstine à rester pour attendre l'attaque d'Achille dès le lendemain, confiant dans sa propre valeur et dans la justice des dieux.

Que faisaient cependant Achille et ses compagnons? Durant toute la nuit ils gémissent et pleurent sur Patrocle. Achille laisse éclater ses regrets et pose ses mains terribles sur la poitrine de son ami, en exhalant de profonds soupirs. Homère le compare en ce moment à un lion privé de ses jeunes lionceaux, et qui se désole en parcourant les vallons pour chercher les traces du ravisseur. La verve d'Homère, pour peindre sous toutes ses faces la douleur d'Achille, est inépuisable comme cette douleur même. « Grands dieux ! je n'ai donc proféré qu'une « parole inutile, le jour où, dans son palais, je rassurai le « héros Ménétius ; je lui disais, qu'après avoir renversé Ilion, « je lui ramènerais dans Opoëis son fils comblé de gloire et « chargé de sa part de butin. Mais Jupiter n'accomplit pas « toutes les pensées des hommes ; il était dit que tous deux,

« devant Troie, nous rougirions cette terre de notre sang ; car « ni le vieux Pélée, ni ma mère Thétis ne me recevront plus « dans leur palais ; mais c'est ici que m'engloutira la terre. « Et maintenant, ô Patrocle, puisque je descends après toi « dans la tombe, je ne t'ensevelirai qu'après t'avoir ap- « porté les armes et la tête d'Hector, ton superbe meurtrier. « J'immolerai aussi devant ton bûcher douze des plus il- « lustres Troyens, dans la fureur que me cause ton trépas. « Jusque-là repose ici près de mes vaisseaux[1]. »

X Quelle blessure profonde la mort de Patrocle a faite dans l'âme de son ami ! A ses regrets se joignent maintenant les remords. Il maudit le jour où il vint arracher à Ménétius son fils pour l'entraîner dans les hasards de la guerre. Il avait promis à Ménétius de lui ramener son fils couvert de gloire, riche du butin commun, et que sont devenues ces promesses ? Et il se représente la douleur de ce vieillard, quand il aura appris la fatale nouvelle. Peut-être Achille, involontairement, pense-t-il à son vieux père Pélée qui, lui aussi, ne doit plus revoir son fils ; et c'est cette idée qui rend son chagrin plus poignant encore. Virgile s'est souvenu de ce passage et l'a développé avec l'art qu'on lui connaît. Évandre avait confié son jeune fils Pallas à Énée qui avait eu besoin d'un auxiliaire dans sa guerre contre les Rutules. Pallas, après une courte apparition dans le camp des Troyens, tombe, à la fleur de l'âge, sous les coups de Turnus, comme Patrocle avait péri sous les coups d'Hector. A la vue de ce cadavre, quels ne sont pas la douleur et les remords d'Énée ! « A l'aspect de ce front blanc comme la « neige, de cette poitrine qu'avait ouverte le fer assassin, « Énée, les yeux baignés de pleurs : Malheureux jeune « homme, dit-il, maintenant que tout me présage le bon- « heur, la fortune m'a envié ta présence ; elle t'a empêché

[1] V. 324-338.

« de voir mon royaume et d'être ramené vainqueur aux « demeures paternelles. Ce n'est pas là ce qu'en le quittant « j'avais promis à Évandre, ton père, lorsque, me tenant « serré contre son cœur, il m'envoyait conquérir un puis- « sant empire et m'annonçait avec crainte que nos ennemis « étaient courageux, que nous aurions à combattre une race « belliqueuse. Et maintenant peut-être, jouet d'une vaine « espérance, ce père adresse des vœux au ciel, et charge « les autels d'offrandes : et nous, nous entourons de vains « honneurs, ce héros privé de la vie et quitte désormais « envers les dieux. Malheureux père ! tu verras les cruelles « funérailles de ton fils ! Voilà donc ce retour, ces triomphes « attendus si vivement ! Voilà ce qu'il fallait croire de mes « promesses[1]. »

Cependant Achille, en attendant que le moment d'ensevelir Patrocle soit venu, prodigue au corps de son ami les soins les plus délicats et les plus tendres. Nous trouvons ici de curieux détails et qui nous plaisent ; nous entrons dans la vie intime des hommes de ce temps, grâce au récit d'un poëte, sans doute contemporain encore de certains usages qu'il rapporte. Sur les ordres d'Achille, ses compagnons se disposent à enlever le sang du corps de Patrocle. Ils placent sur le foyer un vase à trois pieds, y versent de l'eau, allument le feu ; l'onde s'échauffe ; quand elle a frémi dans l'airain sonore, ils lavent le cadavre, le frottent avec une huile précieuse, remplissent les plaies d'un baume qui a vieilli neuf ans ; ils placent ensuite Patrocle sur un lit, l'enveloppent de la tête aux pieds d'un linceul et le recouvrent encore d'un voile blanc ; et toute la nuit Achille et les Thessaliens pleurent le malheureux Patrocle.

[1] *Æn.*, XI, v. 39 sqq.

§ 2.

SOMMAIRE. Thétis dans le palais de Vulcain; pourquoi elle est plus touchante que la Vénus de Virgile implorant Vulcain dans une situation analogue. — Le bouclier d'Achille; ingénieuses explications de M. Quatremère de Quincy. — Examen des différents sujets figurés sur ce bouclier: la *noce*; rapprochements: la noce grecque, la noce juive, la noce chez les Grecs modernes, d'après un voyageur de nos jours. Le *procès*; traits de mœurs; la rançon; le *Wehrgeld* au moyen âge; la législation mosaïque. — Une *bataille*; commentaires. — Côté pastoral de la muse d'Homère; le *labour*, la *moisson*, les *vendanges*, le *pâturage*; rapprochements; une scène de labour tirée d'un roman contemporain; les moissonneurs d'Homère et les moissonneurs dans le livre de *Ruth*; l'antiquité sacrée et l'antiquité profane; supériorité de la morale biblique; une description de vendanges dans un poëte du dix-huitième siècle; souvenirs: les vendanges alsaciennes; une notable différence; les pâturages dans l'Afrique française; curieuses analogies. — La *danse*; origine de cette danse; elle s'est maintenue chez les Grecs modernes; exemple: résumé.

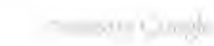
Cependant Thétis est arrivée dans le palais de Vulcain. Vulcain est occupé dans ses forges, et c'est Charis, son épouse, qui reçoit Thétis avec le plus amical empressement. Elle fait asseoir la mère d'Achille sur un trône magnifique et appelle ensuite son époux. Vulcain, toujours à ses travaux, n'a pas plutôt entendu prononcer le nom de Thétis que de loin, et sans paraître encore, il l'accueille avec les paroles les plus gracieuses: Thétis est de toutes les divinités celle qu'il honore et chérit le plus; puisque aussi bien c'est elle qui, lorsqu'il fut chassé du ciel par l'injustice de ses parents, lui offrit un asile durant neuf ans, au fond de son humide empire. Il dépose ensuite ses soufflets et ses autres instruments de travail; et Homère, poussant bien loin l'observation de la nature, nous le montre faisant en quelque sorte sa toilette pour paraître

dignement devant Thétis; Vulcain essuie avec une éponge son front, son cou, ses bras, sa poitrine velue; puis, il revêt une tunique et s'avance en boitant, appuyé sur son sceptre noueux. Vulcain demande à Thétis le motif de son arrivée dans son palais, et à l'avance, il se montre prêt à accomplir tous ses désirs, autant du moins que cela dépendra de lui.

Thétis lui raconte tout ce que le lecteur sait déjà; la querelle d'Achille avec Agamemnon, sa retraite, ses refus obstinés à se rendre aux vœux de l'armée, la victoire des Troyens et les désastres des Grecs, le combat de Patrocle contre Hector, la mort de Patrocle dont les armes qui sont celles d'Achille sont tombées au pouvoir d'Hector, la douleur d'Achille étendu à terre et n'ayant plus d'armes; et elle supplie Vulcain, avec toute l'éloquence du cœur, de fabriquer pour son fils une armure nouvelle. Vulcain rassure Thétis. Il donnera à son fils une armure telle qu'on n'en aura jamais vu de plus belle.

Toute cette scène, comme plusieurs traits qui suivent, ont été imités par Virgile. C'est ainsi que Vénus vient demander à Vulcain des armes pour Énée. Mais, on l'a remarqué ingénieusement: « Dans l'*Iliade*, Thétis, épouse « fidèle, même à un époux mortel et accablé de vieillesse, « mère profondément affligée, inspire le plus profond in« térêt, quand elle vient implorer Vulcain pour Achille, « inconsolable de la mort de Patrocle, pour un héros privé « de sa divine armure depuis la victoire d'Hector... Qu'est-ce « que Vénus auprès de Thétis? Une épouse adultère assez « hardie pour prier le mari qu'elle a outragé, d'accorder la « plus insigne des faveurs à un fils illégitime, démarche qui « offense à la fois la raison, la pudeur et le goût[1]. » Aussi semble-t-elle avoir conscience de sa situation, et le discours qu'elle adresse à Vulcain est froid et embarrassé. Virgile

[1] Tissot, *Études sur Virgile*, t. II, p. 136.



rachète ce défaut par la peinture inimitable de la scène conjugale où Vénus déploie toutes ses séductions naturelles, afin d'arracher à Vulcain, charmé et vaincu par la voluptueuse déesse, l'armure qu'elle désire obtenir pour Énée. Homère a placé les forges de Vulcain dans l'Olympe; Virgile, plus judicieux peut-être, nous montre l'atelier du fils de Jupiter dans une île volcanique entre la Sicile et les îles Lipariennes. Cette forge, Virgile la décrit, avec une vérité qui rend les objets présents à nos yeux; il y a là quelques vers d'une harmonie imitative célèbre et qui nous montrent les Cyclopes.

Tantôt levant tantôt baissant leurs lourds marteaux,
Qui tombent en cadence et domptent les métaux [1].

La description de Virgile, toute belle qu'elle est, semble un peu longue; Homère plus rapide, fait retourner Vulcain dans ses forges, aussitôt après la promesse qu'il a faite à Thétis. C'est là que nous allons le suivre pour examiner la grande œuvre qui va sortir de ses mains divines. Vulcain donc, poussant l'air dans vingt fourneaux, tantôt en précipite, tantôt en ralentit le souffle, selon le besoin de son travail. Il jette dans le brasier l'airain, l'étain, l'or et l'argent. Il place sur un tronc l'énorme enclume, et saisissant d'une main son marteau, de l'autre ses tenailles, il forge pour Achille, des brodequins, un casque, une cuirasse; il forge aussi, et c'est la pièce principale, un large et solide bouclier, embelli d'ornements divers et sur lequel il trace mille tableaux variés.

Homère va nous décrire ce bouclier. Le moment, il faut en convenir, est bien choisi. Le poëte a le temps de décrire, et le lecteur celui de contempler l'œuvre divine,

[1] C'est ainsi que Delille a traduit ces deux beaux vers du texte :
Illi inter sese magna vi bracchia tollunt
In numerum, versantque tenaci forcipe ferrum.

car il fait nuit, les deux armées reposent, et demain seulement les combats vont recommencer. Virgile, en ceci, s'est montré moins judicieux, et a moins bien gardé les vraisemblances.

La description du bouclier d'Achille est un morceau capital; c'est comme un poëme dans le poëme, c'est un épisode qui y jette une grande et agréable variété. Il y a là comme une veine nouvelle du fécond et si original génie d'Homère. Donnons-nous le plaisir d'examiner cet important passage du dix-huitième chant. Mais auparavant, qu'on nous permette quelques courtes réflexions.

Plusieurs critiques, parmi lesquels Scaliger, l'abbé Terrasson, La Mothe, se sont récriés contre la multiplicité des figures qui surchargent, selon eux, le bouclier d'Homère. Cette objection est tombée depuis que Boivin, en France, Lessing, en Allemagne, et de nos jours, M. Quatremère de Quincy[1], ont tracé un modèle figuré du bouclier. M. Quatremère de Quincy, guidé par ses profondes connaissances de l'antiquité et des arts du dessin, a prouvé que l'on peut parfaitement se présenter ce bouclier, si l'on s'appuie sur la méthode du style abréviatif et des bas-reliefs antiques[2]. Supposons en effet un immense bouclier, destiné comme étaient ceux des anciens, à couvrir le corps tout entier des guerriers; imaginons ensuite pour chaque sujet retracé par Homère, une sorte de compartiment ayant chacun pour base une égale partie de la circonférence du bouclier, et pour hauteur, la moitié du rayon — ce qui laisserait le centre du bouclier parfaitement libre. A mesure qu'on tournera le bouclier, on aura dans chaque compartiment le sujet dans son attitude naturelle. Huit de ces cases s'élèveront de la sorte sur le bouclier d'Achille,

[1] Dans son bel ouvrage intitulé : *Le Jupiter olympien*.

[2] P. 67 du même ouvrage.

attendu qu'il y a là, comme on le verra, huit sujets principaux. Ces observations faites, laissons Homère nous décrire toutes ces merveilles, d'après le modèle que Vulcain est censé en avoir tracé[1].

« Il y représente la terre, le ciel, la mer, le soleil infa-« tigable, la pleine lune et tous les astres dont le ciel est « couronné; les Pléiades, les Hyades, Orion, l'Ourse, qu'on « appelle aussi le Chariot, qui tourne aux mêmes lieux en « regardant Orion ; seule ; elle ne se baigne point dans les « flots de l'Océan[2]. »

Heyne a remarqué ingénieusement[3], au sujet de ce premier morceau, que les arts comme la poésie primitive semblent avoir débuté par les détails cosmogoniques. Si les premiers poëtes ont chanté la nature avec ses divers phénomènes célestes, de même ici l'artiste qui s'appelle Vulcain, frappé, comme on devait l'être à l'origine du monde, des grands spectacles de l'univers, retrace un hémisphère en y joignant l'astre du jour, celui de la nuit et les principales constellations connues alors. Ainsi l'on peut juger, jusqu'à un certain point, par ce morceau des connaissances astronomiques des Ioniens du temps d'Homère.

Passons maintenant au deuxième tableau :

[1] Heyne a poussé le scepticisme jusqu'à avancer que chacune des descriptions composant l'ensemble du bouclier d'Achille, pouvait être due à un rhapsode différent, de même que le récit des divers jeux célébrés sur le tombeau de Patrocle au vingt-troisième chant, pouvait être l'œuvre de poëtes divers. C'est pousser un peu trop loin le système des interpolations, et si nous citons ici cette opinion de Heyne, c'est pour en faire ressortir l'exagération. Sans nier qu'il y ait dans l'*Iliade* bien des passages intercalés, — nous en avons parlé dans notre avant-propos — on peut dire que tout ce qui se rapporte à la description du bouclier d'Achille, est tout à fait digne du génie d'Homère qui, dans son universalité, embrassait les choses les plus diverses. Interprète de la nature, son langage et son imagination sont riches et variés comme elle.

[2] *Il.*, XVIII, v. 483-489.

[3] Heyne, *Not. in Iliad.*

« Vulcain a représenté aussi deux belles villes remplies « d'habitants. Dans l'une on célèbre un mariage et de sol- « lennels festins. A la lueur des flambeaux on conduit hors « de leur demeure les époux par la ville. Tout retentit des « chants d'hyménée. De jeunes gens dansent en rond ; au « milieu d'eux les flûtes et les lyres font entendre leurs « voix ; et les femmes, debout sous leurs portiques, ad- « mirent ce spectacle. Plus loin, à l'agora, une grande « foule est rassemblée ; de violents débats s'élèvent ; deux « hommes se disputent pour la rançon d'un meurtre. L'un « affirme l'avoir payée et le déclare aux citoyens ; l'autre « nie avoir rien reçu. Tous deux désirent que le juge ter- « mine le procès. Les citoyens élèvent la voix pour soutenir « l'un ou l'autre plaideur. Les hérauts maintiennent le « peuple. Les anciens, assis sur des pierres luisantes dans « une enceinte sacrée, tenaient dans leurs mains les sceptres « des hérauts à la voix retentissante ; appuyés sur ce sceptre, « ils prononçaient tour à tour leur sentence. Au milieu de « l'assemblée sont placés deux talents d'or qui doivent être « emportés par celui qui aura le mieux établi la justice de sa « cause[1]. »

Voilà Homère, ce génie aux faces multiples, peintre, on peut le dire, et on le verra encore, dans tout ce qui suit, peintre de tableaux de genre. Ces détails sont autant de précieux renseignements pour les mœurs du temps ; ce sont autant de médailles de la civilisation d'alors. Et d'abord la noce. C'est un charmant morceau. Ainsi, du temps d'Homère, on reconduisait les époux à la lueur des torches, dans leur nouvelle demeure ; devant eux, on chantait l'hyménée et l'on dansait au son des instruments. Chose curieuse à constater ! Les cérémonies nuptiales paraisssent, à peu de chose près, avoir été les mêmes de tout temps et dans

[1] V. 490-508.

tous les pays. Veut-on savoir comment, chez une autre nation de l'antiquité, dans une autre religion, se célébraient les noces? Chez les Hébreux par exemple? J'ouvre la *Palestine* de M. Munk, où je trouve, à ce sujet, ce qui suit: « Au jour fixé pour la noce, la fiancée, baignée, par« fumée et ointe d'huiles odoriférantes, était parée de tout « ce qu'elle possédait de plus magnifique en vêtements et « bijoux, et portait une couronne sur la tête: Entourée de « ses parentes et de ses amies, elle attendait le coucher du « soleil; le fiancé également paré et couronné (Is. LXI, 10; « Cant. VIII, 11), et entouré de ses compagnons où *para*« *nymphes* (Juges XIV, 11), se rendait le soir dans la maison « de son beau-père pour chercher sa jeune épouse qui « quittait la maison paternelle sous les bénédictions de « ses parents (Gen. XXIV, 60). Les jeunes mariés, placés « sous un dais, et accompagnés de leurs parents et amis, « se mettaient en marche à la lueur des lampes et aux sons « bruyants des tambours et autres instruments; on se rendait « à la maison du fiancé en chantant et en faisant éclater la joie « la plus vive (Jérém. VII, 34; XVI, 9; XXV, 10; 1 Mac. IX, 37 « et 39; Évang. de Matth. XXV). Un festin joyeux, préparé « par le fiancé ou par ses parents, attendait les gens de la « noce (Juges XIV, 10); on s'abandonnait à une joie « bruyante, et si nous pouvons faire remonter les traditions « talmudiques aux anciens Hébreux, les hommes les plus « graves ne dédaignaient pas de faire leurs compliments à « la fiancée, en dansant devant elle (*Talmud de Babylone*, « traité Kethoubeth, fol. 16, 6[1]).»

A Rome, c'était à peu près le même cérémonial; et l'on en trouve encore, ce semble, des traces dans plus d'une coutume villageoise de nos jours, coutumes que des romanciers distingués ont fort agréablement décrites. Mais c'est dans la

[1] M. Munk, *Palestine*, p. 379.

Grèce contemporaine qu'ont survécu une foule de cérémonies en usage déjà du temps d'Homère. Des voyageurs profondément versés dans l'antiquité grecque et qui se trouvent être en même temps des observateurs fins et délicats, en ont fait la remarque; et récemment encore, l'un d'eux, M. Ampère, écrivait à ce sujet ce qui suit:

« Les réjouisssances qui accompagnent le mariage rap« pellent par plus d'un trait les noces antiques. Le flam« beau de l'hymen est porté devant les nouveaux époux... « La nouvelle épouse, qui s'appelle comme autrefois la « *nymphe*, s'avance au milieu des chants et des danses de « ses compagnes. On croit les voir, telles qu'elles sont re« présentées sur le bouclier d'Achille, conduisant l'épouse « à travers la ville, à la clarté des flambeaux, tandis que la « foule entonne le chant d'hymen, que les jeunes gens « dansent et pirouettent, que les flûtes et les lyres reten« tissent[1]. »

La deuxième scène, qui se passe dans la même ville, nous donne une idée — cela n'est pas moins intéressant à un autre point de vue — des lois pénales de ces temps reculés et de la manière dont se rendait la justice. Ainsi, nous l'avons déjà fait observer à propos d'un autre passage[2], le meurtre pouvait se racheter moyennant deux talents d'or: c'est là le *Wehrgeld* des temps héroïques, ce moyen-âge de l'antiquité, si l'on peut s'exprimer de la sorte. Plus sévère et aussi plus charitable à la fois, le législateur des Hébreux punissait de mort le meurtre volontaire[3] et ouvrait les portes d'une des douze villes de refuge à ceux qui avaient tué leur semblable par imprudence[4]. Qui rendait la justice du temps d'Homère? Le peuple sans doute; mais

[1] *La Grèce, Rome et Dante, Études littéraires d'après nature*, p. 77
[2] Voir à la page 149.
[3] *Nombres* XXXV, v. 31.
[4] *Nombres* XXXV, v. 25.

parmi le peuple, qui pouvait prendre fait et cause pour l'un ou l'autre plaideur? c'étaient les hommes d'expérience, c'est-à-dire les vieillards. A eux seuls appartenait le droit de décider l'affaire. Leur prétoire était assurément d'une touchante simplicité: dans une enceinte sacrée, ils étaient assis sur des pierres, à la manière des juges de la Bible; mais ils tenaient dans leurs mains le sceptre, insigne de leur autorité.

Voici maintenant un sujet qui convenait avant tout au belliqueux Achille dont toute la vie fut un long combat.

« Devant l'autre ville campent deux armées à la brillante « armure. Elles diffèrent d'avis: les uns veulent qu'on pille « cette cité et qu'on divise en parties égales les richesses « qu'elle renferme. Les assiégés ne cèdent point et dressent « de secrètes embûches. Les épouses bien-aimées, les « jeunes enfants, debout sur les remparts, gardent les murs « avec des hommes que la vieillesse accable; les autres, « sortent de la ville: à leur tête sont Mars et Pallas; tous « deux sont d'or et revêtus de tuniques d'or, grands, su- « perbes avec leurs armes, comme il convient à des dieux, « tous deux également remarquables. Les autres guerriers « sont d'une stature moins élevée. Ils arrivent enfin dans « un endroit favorable à l'embuscade, près d'un fleuve où « les troupeaux venaient s'abreuver. C'est là qu'ils se « placent couverts de l'airain brillant. Loin d'eux se placent « deux sentinelles attendant le moment où paraîtraient les « brebis et les bœufs aux cornes recourbées. Les troupeaux « arrivent bientôt suivis de deux bergers, s'égayant au son « de leurs chalumeaux; car ils ne soupçonnaient aucune « ruse. A cette vue, les guerriers accourent, et, sans retard, « égorgent les bœufs, les riches troupeaux de blanches « brebis; ils mettent à mort les pasteurs. Les ennemis, « assis dans le conseil, entendent le tumulte qui se fait « autour de leurs troupeaux. Aussitôt, montant sur leurs

« chars rapides, ils se précipitent et arrivent à l'instant. « On combat avec fureur sur les bords du fleuve et on se « frappe des deux côtés avec des lances d'airain. On dis- « tingue dans la mêlée la Discorde, le Tumulte et la destruc- « tive Destinée qui s'empare tantôt d'un héros récemment « blessé, ou d'un autre que le fer n'a pas atteint, tantôt « tire par le pied un cadavre à travers le champ de bataille. « La robe qui couvre ses épaules ruisselle du sang humain. « Ils se heurtent, ils se battent comme des hommes vivants « et de chaque côté on entraîne les morts [1]. »

C'est là comme un abrégé de ce qui se passe dans l'*Iliade* même. D'un côté, les assiégés, de l'autre, les assiégeants. Les premiers, ayant Mars et Pallas à leur tête, font une espèce de sortie, comme l'ont dû tenter bien des fois les Troyens qui, eux aussi, comptaient des dieux dans leurs rangs. Ces troupeaux qu'on égorge ont été sans doute, comme le suppose Heyne, pris aux assiégés par l'armée ennemie forcée de pourvoir de la sorte à ses subsistances; et maintenant on les lui reprend, en les égorgeant. Le combat qui s'engage ensuite pour ce motif, entre les deux peuples, nous rappelle, par sa vivacité même, les combats de l'*Iliade*. On dirait que Vulcain se soit plu à *illustrer* sur le bouclier d'Achille une de ces peintures admirables de batailles où triomphe le génie pittoresque d'Homère et que tant de poëtes ont cherché à reproduire après lui et d'après lui [2].

« Il grave ainsi une enceinte couverte d'une abondante « récolte. Là, moissonnent des ouvriers tenant dans leurs

[1] V. 509-540.

[2] Voir un combat du même genre, décrit dans *Hésiode*, sur le bouclier d'Hercule (*Théogonie*, v. 256 sqq.). — Dans les *Sept chefs* d'Eschyle, sur les boucliers des généraux Thébains et Argiens. — Dans Quintus de Smyrne, sur le bouclier d'Achille (*Posthomerica*, lib. V). — Comparez la description de la bataille d'Actium, sur le bouclier d'Énée dans le huitième livre de l'*Énéide*.

« mains des faucilles tranchantes. Le long des sillons, de « nombreux épis tombent en gerbes sur la terre; d'autres, « avec des liens, attachent les javelles. Derrière eux, des « enfants leur présentent sans cesse les gerbes qu'ils ap-« portent dans leurs bras. Au milieu de ses serviteurs, le « maître de ce champ tient son sceptre en silence et debout « sur les sillons; il se réjouit dans son cœur. Les hérauts, « à l'écart, préparent le repas sous un chêne; ils ont sacrifié « un bœuf énorme qu'ils apprêtent; et les femmes, saupou-« drant les chaires d'une blanche farine, préparent avec « abondance le repas des moissonneurs.

« Vulcain représente encore une belle vigne d'or sur-« chargée de raisins. Les grappes sont noires. Des pieux « d'argent la soutiennent partout. Il l'entoure d'un fossé de « métal bleuâtre et d'une haie d'étain. Un seul sentier la « traverse ; là passent les porteurs lorsqu'ils travaillent aux « vendanges. Des jeunes gens aux joyeuses pensées portent « dans des corbeilles tressées le fruit délectable. Au milieu « d'eux, un enfant tire de son luth harmonieux des sons « qui font naître l'amour; il accompagne le frémissement « des cordes de sa voix gracieuse ; les vendangeurs tous « ensemble frappent du pied la terre, le secondent de leurs « chants, de leurs cris aigus, et le suivent en dansant.

« Là il fait un troupeau de génisses au front superbe; ces « génisses sont formées d'or et d'étain; elles s'élancent en « mugissant de l'étable et vont au pâturage sur les rives d'un « fleuve retentissant et bordé de roseaux. Quatre bergers « d'or conduisent les génisses; ils sont suivis de neuf « chiens aux pieds agiles. Soudain, deux énormes lions « saisissent à la tête du troupeau un taureau mugissant. « L'animal, poussant d'affreux beuglements, est entraîné. « Les lions, après avoir déchiré la peau de cet immense « taureau, se repaissent de son sang et de ses entrailles. « Vainement les pâtres les poursuivent en excitant leurs

« chiens rapides. Ceux-ci redoutent de mordre les lions ; « ils aboient auprès d'eux, mais les évitent.

« Dans une belle vallée, l'illustre Vulcain représente un « immense pâturage de blanches brebis, des étables, des « tentes et des cabanes recouvertes[1]. »

Que cette scène de labour est vraie dans sa concision! On y respire je ne sais quelle odeur de terre fraîchement remuée. C'est là une esquisse dont plus tard, après Homère, on fera des tableaux et des scènes. Ce qui y domine, comme dans les descriptions suivantes, c'est le sentiment de la nature ; il a passé de l'auteur de l'*Iliade* à Théocrite, et de Théocrite à Virgile.

Plus effacé dans le dix-septième siècle, il reparaît, ce sentiment, à la fin du dix-huitième, avec Bernardin de Saint-Pierre et Jean-Jacques Rousseau qui le lèguent, ce semble, à l'auteur du *Génie du Christianisme et des Martyrs* ; et c'est à ces sources diverses que paraît l'avoir puisé à son tour un grand romancier de nos jours, admirable écrivain, et doué d'un rare talent d'observation. A la scène de labour décrite par Homère, opposons donc une scène du même genre, qui a pour théâtre non plus la Grèce ou l'Asie antiques, mais un coin de territoire d'une des provinces centrales de la France, le Berry. « Je « marchais, » dit l'auteur bien connu de cette description que j'abrége à regret, « je marchais sur la lisière d'un « champ que des paysans étaient en train de préparer pour « la semaille prochaine. L'arène était vaste... Le paysage « était vaste aussi et encadrait de grandes lignes de ver« dure, un peu rougie aux approches de l'automne, ce « large terrain d'un brun vigoureux, où des pluies récentes « avaient laissé, dans quelques sillons, des lignes d'eau « que le soleil faisait briller comme de minces filets d'ar-

[1] V. 541-589.



« gent. La journée était claire et tiède, et la terre fraîche-
« ment ouverte par le tranchant des charrues exhalait une
« vapeur légère. »

Le dernier trait de la scène de labour dans Homère nous peignait la terre se noircissant derrière les laboureurs; mais ce trait est bien dépassé par la vivacité et la vérité de la peinture du poëte contemporain nous montrant « *ce* « *large terrain d'un brun vigoureux, où des pluies récentes* « *avaient laissé dans quelques sillons des lignes d'eau que le* « *soleil faisait briller comme de minces filets d'argent;* » et par cette autre image : « *la terre fraîchement ouverte par le* « *tranchant des charrues exhalait une vapeur légère.* »

Théocrite, dans son idylle des *Moissonneurs*, s'est souvenu de la moisson d'Homère, aussi bien que Virgile, dans maint endroit de ses Géorgiques.

De nos jours, M. de Chateaubriand, avec le bonheur de style et la richesse d'imagination qu'on lui connait, semble avoir développé Homère dans ce beau passage du deuxième livre des Martyrs, où Eudore prend part aux travaux de la moisson chez Lasthénès. Mais il est une scène de moissons plus belle encore que celle d'Homère, parce qu'elle est plus touchante ; et elle est plus touchante, parce qu'il y a là des sentiments plus élevés et plus dignes de l'humanité. Je veux parler de cette délicieuse idylle biblique qui s'appelle *Ruth*. Dans Homère, le maître du champ, goûtant une douce joie à la vue de ses riches guérets, n'éprouve après tout que la satisfaction égoïste du propriétaire. Là les moissonneurs prennent part à un copieux et succulent festin, sans que l'on songe ni aux pauvres ni aux nécessiteux. Que j'aime bien mieux le maître du champ et les moissonneurs de la Bible ! Les moissonneurs, selon la loi de leur dieu, laissent glaner le pauvre derrière eux ; le maître du champ, Booz, après s'être enquis de la pauvre glaneuse dans laquelle il a reconnu la bru dévouée de

Digitized by Google

Nahomi, l'invite à s'approcher et à partager le modeste repas des travailleurs, repas consistant en grain rôti et en pain trempé dans du vinaigre. Puis, non content de laisser à Ruth le bénéfice que la loi de Moïse lui accorde, Booz ordonne aux siens « d'abandonner, comme par mégarde, « des poignées de blé, » afin que Ruth les recueille, « de ne « point la censurer et de ne point lui faire de honte[1]. » Il y a là toute la différence de l'antiquité profane à l'antiquité sacrée ; ici, tout est annobli et vivifié par l'amour du prochain et le respect dû à la pauvreté et au malheur, par l'obéissance aux lois de Dieu et par la charité, on l'a vu, la plus ingénieuse et la plus délicate.

La scène des vendanges est encore d'une grande vérité et d'un grand charme ; et quelques traits suffisent à Homère pour cette peinture. Les scènes de la nature sont du reste les mêmes dans tous les temps. Après le travail des vendangeurs, les plaisirs, les chants, les cris de joie et les danses au son de la musique. Dans tous les pays vignobles on trouvera des scènes de ce genre. Un poëte du siècle dernier semble s'être inspiré d'Homère quand parlant des vendanges, il dit :

« Mais déjà vers la vigne un grand peuple s'avance ;
« Il s'y déploie en ordre et le travail commence.
« Le vieillard que conduit l'espoir du vin nouveau
« Arrive plein de joie au penchant du coteau,
« Y voit l'heureux Lindor et Lisette charmée
« Trancher au même cep la grappe parfumée ;
« Il chante leurs amours et le dieu des raisins :
« Une troupe à leur voix répond des monts voisins ;
« Plus loin le tambourin, le fifre et la trompette
« Font entendre des airs que le vallon répète.
« Cependant les chansons, les cris du vendangeur
« Fixent au coteau les regards du chasseur.
« Mais le travail s'avance, et les grappes vermeilles

[1] *Ruth*, ch. II, v. 8, 14, 16.

« S'élèvent en monceau dans de vastes corbeilles.
« Colin, le corps penché sur ses genoux tremblants,
« De la vigne au cellier les transporte à pas lents ;
« Une foule d'enfants autour de lui s'empresse
« Et l'annonce de loin par des cris d'allégresse [1].»

Des scènes analogues se passent tous les ans pendant la saison des vendanges ; et s'il nous était permis de faire intervenir ici un souvenir d'enfance, nous rappellerions au lecteur que plus d'un trait du tableau d'Homère se renouvelle chaque année dans notre riche pays d'Alsace. Là, à la tombée de la nuit, vendangeurs et vendangeuses, les premiers, leurs *hottes* sur le dos, les autres, leurs baquets à vendange sur la tête, bras dessus, bras dessous, chantant et dansant, suivent le char qui emporte les raisins dans des tonnes. On échange pendant le trajet plus d'un tendre propos comme du temps d'Homère ; et singulière coïncidence! le mot ἴυγμος par lequel le vieux poëte grec indique les cris de joie des travailleurs est d'une harmonie imitative admirablement rendue par le mot allemand *jauchzen* qui paraît en dériver en droite ligne. *Jauchzen*, en effet, c'est un cri de joie tout particulier que poussent précisément en pareille circonstance nos bandes de vendangeurs. Autre ressemblance : devant eux marche souvent le ménétrier de village pour rendre la fête plus complète ; mais ici pourtant une différence qui doit être constatée, quoi qu'il nous en coûte. L'enfant qui joue de la lyre aux vendangeurs dans Homère, tire de son instrument, nous dit le poëte, des sons harmonieux ; nous avons le regret de le dire, les sons que le ménétrier alsacien fait sortir en pareille occasion de sa clarinette ou de son violon, n'ont pas toujours la même pureté.

De la vie des Géorgiques, Homère passe à la vie pastorale. Dans nos pâturages de l'Europe, les troupeaux sont exposés parfois aux loups, mais aux loups seuls. Dans les plaines de

[1] Saint-Lambert, *Les saisons*.

l'Asie, — et Homère toujours exact dans ses peintures, nous dit ce qui se passait à ce sujet dans l'Asie où il vivait, — des hôtes plus dangereux venaient visiter les bergers et leurs troupeaux, grands ou petits. Nous voyons aujourd'hui encore, dans le Nord de notre Afrique, des scènes du même genre. Un célèbre et intrépide chasseur nous l'a raconté avec émotion. Là aussi les lions viennent au milieu des *douars* attaquer leur proie. Ni les coups de fusil, ni les cris des Arabes, ni les grands feux allumés, ne peuvent faire reculer ces redoutables ennemis. Ils franchissent les barrières des parcs, entraînent malgré leurs beuglements d'immenses taureaux, et comme dans Homère — les instincts des bêtes féroces sont toujours les mêmes — sautent d'abord à la gorge de leurs victimes; l'auteur de ces récits a soin de le constater, leur déchirent la peau à cet endroit, et dévorent ensuite, comme dans Homère encore, leur sang et leurs entrailles.

« Il aurait manqué quelque chose à ce tableau de la vie « civile, dit Mme Dacier, si Homère, après avoir parlé de la « paix, de la guerre et de l'agriculture, n'avait terminé « cette dernière partie par la description d'une danse ou « d'une fête qui est le délassement ordinaire de ceux qui « ont travaillé; voilà pourquoy Homère descrit icy une « danse. »

Voyons donc cette danse qui est comme le dernier trait du tableau.

« Sur ce bouclier, Vulcain grave encore une danse sem-« blable à celle que dans la vaste Gnosse Dédale forma « pour Ariadne à la belle chevelure. Des jeunes gens et des « vierges attrayantes figurent des danses, en se tenant par « la main. Celles-ci sont couvertes de voiles légers, ceux-là « de tuniques bien tissues et brillantes. Les jeunes filles « ont de belles couronnes, les hommes portent des épées « d'or suspendues à des baudriers d'argent. Tantôt d'un

« pied docile ils tournent en rond aussi vite que la roue, « lorsque le potier essaie si elle vole pour seconder l'a- « dresse de ses mains ; tantôt ils se séparent et forment des « lignes les uns avant les autres. La foule qui les entoure, « admire ces chœurs qui font naître l'amour. Parmi « eux, un chanteur divin fait entendre sa voix en s'ac- « compagnant de la lyre. Deux sauteurs habiles con- « duisent les danses en chantant et pirouettent au milieu « du chœur[1]. »

Cette danse fut, dit-on, inventée par Dédale, pour consoler la douleur d'Ariadne quand elle eut été délaissée par Bacchus. Une Grecque aimable, la mère de notre André Chénier, nous a laissé sur cette danse de curieux détails[2]. Du reste, quelque chose de cette danse décrite par Homère, semble encore, comme tant d'autres cérémonies de la vie homérique, s'être maintenu dans la Grèce moderne. C'est encore M. Ampère qui en fait la remarque : « La danse qui « a lieu tous les ans le 1er avril, dit cet écrivain, autour du « temple de Thésée, paraît provenir en droite ligne de la « danse que Dédale inventa pour la belle Ariadne, dont le « souvenir serait encore lié au souvenir de son ravisseur « infidèle. Les voyageurs les plus récents remarquent que « le jeune homme qui conduit le chœur, se permet seul des « bonds et des sauts que s'interdisent les autres danseurs. « Il en est de même des *cubistes* qui, dans la danse qu'Ho-

[1] V. 590-605. Ces jeunes hommes et ces jeunes filles qui dansent tantost en rond et tantost separez, comment la graveure peut-elle les representer ? Voilà l'objection de quelques critiques. C'est une chose bien difficile ! Comme si l'ouvrier n'avait pas la liberté de faire paraître ses personnages en différents estats. Toutes les autres objections sur ces troupes qui vont en embuscade, sur ce jeune homme qui, en jouant de la guitare, chante agréablement, sur ce taureau qui mugit quand il est dévoré par un lion, et sur les concerts, sont puériles. On ne pourrait jamais parler de peinture si on banissait ces expressions (Mme Dacier).

[2] Voir Guys, *Voyage littéraire*, t. I, p. 196.

«mère a dessinée sur le bouclier d'Achille, conduisent le «chant et bondissent au milieu de la foule[1].»

Tel est ce bouclier d'Achille, autour duquel Vulcain avait figuré encore, ce qui prouve les connaissances géographiques d'Homère, les flots de l'immense Océan. Cette description clôt le dix-huitième chant. Toutes les descriptions de bouclier, y compris celles que nous avons déjà nommées, sont inspirées de ce morceau capital: le bouclier d'Annibal dans Silius Italicus, celui de Crénée dans Stace, celui de Roland dans l'Arioste, celui de Reinaud dans Le Tasse, celui de Télémaque dans le poëme de Fénelon. Homère est bien le poëte qui inspire tous les autres poëtes; il fait sortir un chef-d'œuvre de son génie, et ce chef-d'œuvre devient un modèle qui exerce le talent ou le génie de tous ceux qui viennent après lui. Toute-puissante est son influence sur les poëtes de tous les pays et de tous les temps; et c'est donc avec autant de vérité que d'éloquence qu'un critique-poëte de nos jours a pu dire en ce sens: «Homère, réalisant la fiction de cette chaîne d'or à la«quelle Jupiter suspend le monde entier, semble attacher «à son génie immense toute une postérité de grands «hommes[2].»

[1] *La Grèce, Rome et Dante*, p. 77.

[2] M. Bignan, *Essai sur l'épopée homérique*, p. II.

CHAPITRE IX.

SOMMAIRE. Résumé des livres XIX, XX et XXI de l'*Iliade*; pourquoi nous n'y insistons pas.

Cependant, dès le lendemain Thétis apporte à son fils la divine armure. Accablé de tristesse, Achille pressait dans ses bras le corps de son ami. A la vue de ces armes, ses yeux lancent le feu et respirent la vengeance. Sur les ordres de Thétis, Achille fait convoquer l'armée. Tous, jusqu'aux simples matelots, jusqu'aux distributeurs des vivres, accourent pour le contempler après une si funeste retraite. Autour de lui se rangent tous les soldats, ainsi que les chefs dont plusieurs souffrant encore de leurs blessures, comme Diomède, Ulysse et Agamemnon. Achille se réconcilie avec la Grèce et la Grèce avec Achille. Avec une noble franchise, il reconnaît ses torts, abjure ses ressentiments. Atride, de son côté, avoue ses fautes qu'il rejette avec adresse sur le compte des dieux. Pour se rendre désormais les dieux favorables, on offre un sacrifice expiatoire. On apporte dans la tente d'Achille les nombreux présents qu'il avait refusés, il y a quelque temps, et qu'il accepte maintenant. L'armée prend ensuite le repas; mais Achille refuse tout aliment avant d'avoir immolé Hector aux mânes de son ami. Et il apostrophe Patrocle, étendu devant lui, dans les termes les plus déchirants. Les Grecs mêlent leurs regrets et leurs larmes à ses larmes et à ses regrets. On se prépare ensuite au combat. Les Argiens s'avancent nombreux et serrés; leurs armes étincellent; la terre tremble sous leurs pas. Au milieu d'eux est Achille, revêtu de son armure divine, l'œil en feu, le cœur enflammé de rage contre les Troyens; il s'élance sur son char et pousse à l'ennemi qu'il brûle d'atteindre.

La scène s'agrandit. L'Olympe se mêle à la terre ; les dieux vont eux-mêmes prendre part aux combats. Junon, Pallas, Mercure, Neptune et Vulcain se rangent du côté des Grecs ; Mars, Apollon, Diane, Vénus et Latone embrassent la cause des Troyens[1]. La discorde parcourt tous les rangs. Pallas crie sur les bords du fossé de retranchement et anime les Grecs ; Mars fait entendre sa voix, formidable comme la tempête. Les dieux excitent et Troyens et Grecs à la lutte, versant dans tous les cœurs une rage dévorante. « Du haut des cieux le père des « hommes et des dieux fait retentir le tonnerre, tandis que « Neptune ébranle les entrailles de la terre immense et les « cimes élevées des montagnes. Le sommet et la base de « l'Ida chancellent ainsi que la ville des Troyens et les « vaisseaux des Grecs. Dans ses retraites souterraines le « roi des ombres, Pluton, frémit. Effrayé il s'élance de son « trône, pousse un cri, de peur que le redoutable Neptune « par ses coups entr'ouvrant la terre, ne montre aux hu- « mains et aux immortels les effroyables, les sombres « abîmes en horreur, même aux dieux[2]. » Les habitants de l'Olympe donnent le signal de la mêlée: Énée, malgré son

[1] Bossuet fait à propos de ce passage la réflexion suivante : « Une des « choses qui faisaient aimer la poésie d'Homère, est qu'il chantait les vic- « toires et les avantages de la Grèce sur l'Asie. Du côté de l'Asie était Vénus, « c'est-à-dire les plaisirs, les folles amours et la mollesse; du côté de la « Grèce était Junon, c'est-à-dire la gravité avec l'amour conjugal, Mercure « avec l'éloquence, Jupiter et la sagesse politique. Du côté de l'Asie était Mars « impétueux et brutal, c'est-à-dire la guerre faite avec fureur; du côté de la « Grèce était Pallas, c'est-à-dire l'art militaire et la valeur conduite par l'es- « prit » (*Disc. sur l'hist. univ.*, 3e partie, ch. V).

[2] *Il.*, XX, v. 56-65. Longin admire avec raison ce tableau vraiment sublime et le commente en ces termes : — j'emprunte la traduction de Boileau — « Voyez-vous mon cher Térentianus, la terre entr'ouverte jusqu'en son « centre, l'enfer prêt de paraître, et toute la machine du monde sur le point « d'être détruite et renversée, pour montrer que dans ce combat, le ciel, les « enfers, les choses mortelles et immortelles, tout enfin, combattait avec les

courage, n'échappe à la fureur d'Achille que grâce à Neptune qui l'emporte dans les derniers rangs de l'armée troyenne. Hector excite les siens contre Achille, mais Apollon l'engage à ne pas se mesurer avec le fils de Pélée; celui-ci se précipite contre l'ennemi, arrache la vie à une foule de Troyens, entre autres à Polydore, fils de Priam, qu'il perce de sa lance et renverse dans la poussière. En ce moment, Hector s'offre à ses yeux, et il périssait infailliblement, si Apollon, l'enveloppant d'un nuage, ne l'eût dérobé aux coups d'Achille. Celui-ci, frustré d'une si grande proie, exerce sa rage contre les autres Troyens; son glaive est impitoyable, son cœur insensible; il ne respire que meurtre et carnage. Debout, sur son char, il immole tous ceux qu'il poursuit et il inonde la plaine de torrents de sang. « Ainsi, lorsque la flamme violente promène sa fureur « dans les vallées profondes d'une montagne desséchée et « dévore une vaste forêt, le vent agite de toutes parts et fait « tournoyer la flamme; de même, armé de sa lance et sem« blable à un dieu, Achille court de tous côtés en pour« suivant ses ennemis expirants; des torrents d'un sang « noir inondent la campagne. Lorsqu'un laboureur a réuni « sous le joug deux taureaux au large front pour fouler

« dieux, et qu'il n'y avait rien dans la nature qui ne fût en danger » (*Œuv. de Boileau*, t. II, p. 388, édit. d'Herhan). Virgile (*Æn.*, VIII, v. 243 sqq.), et Ovide (*Métam.*, V, v. 356), ont cherché chacun à s'inspirer de ce morceau. Et Boileau, traduisant ce même passage, cité dans Longin, l'a rendu dans les vers suivants, qui, malgré le talent de l'auteur, demeurent loin de l'énergique concision du texte grec :

« L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,
« Pluton sort de son trône; il pâlit, il s'écrie;
« Il a peur que ce dieu dans cet affreux séjour
« D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour;
« Et par le centre ouvert de la terre ébranlée
« Ne fasse voir du Styx la rive désolée,
« Ne découvre aux vivants cet empire odieux,
« Abhorré des mortels et craint même des dieux.

« l'orge blanche sur le sol uni d'une aire, les grains légers « sautent rapidement des épis sous les pieds des taureaux « mugissants ; ainsi, les chevaux vigoureux du magnanime « Achille foulent à leurs pieds les cadavres et les boucliers. « L'essieu tout entier est taché de sang, ainsi que les an- « neaux placés autour du siége. Ils sont couverts de gouttes « sanglantes que font jaillir les cercles des roues et les « sabots des chevaux. Le fils de Pélée brûle de se couvrir « de gloire, et ses mains invincibles sont souillées de pous- « sière et de sang[1]. »

Dans sa course impétueuse, Achille arrive sur les bords du Xanthe. Les Troyens fuient éperdus devant lui ; d'autres se jettent dans le fleuve pour échapper à sa fureur. Laissant sa lance qu'il appuie contre un tamaris, et armé de son glaive, il médite d'affreux exploits. De tous côtés s'élèvent des cris lamentables. Un autre fils de Priam, Lycaon, s'échappant du fleuve, est rencontré par Achille qui lui traverse à l'instant même la gorge avec le fer ; mais le Scamandre qui combat pour Troie vient enfin arrêter le cours des exploits d'Achille : il déborde, rejette les cadavres entassés dans ses ondes, reçoit dans son sein les Troyens qui respirent encore et inondant la plaine, vient mugir autour d'Achille et menace de l'engloutir. Le fier Achille est réduit maintenant à implorer le secours des dieux contre un autre dieu. Il ne sort du péril où il est engagé que grâce au secours de Pallas et de Neptune. Le Scamandre cependant appelle à son secours le Simoïs, son

[1] *Il.*, XX, v. 490 sqq. Virgile a fait d'une partie de ce passage la belle imitation que voici :

Talis equos alacer media inter prœlia Turnus
Fumantis sudore quatit, miserabile cæsis
Hostibus insultans : spargit rapida ungula rores
Sanguineos, mixtaque cruor calcatur arena.

(*Æn.*, XII, v. 337 sqq.).

frère, et se précipite de nouveau sur Achille qu'il allait faire périr, quand, sur la prière de Junon, Vulcain, protecteur des Grecs, vient avec ses flammes arrêter le débordement du fleuve et le fait rentrer dans son lit. Mais la Discorde excite maintenant le combat entre les autres dieux. Ils s'attaquent en poussant d'horribles clameurs. Mars est renversé par l'invincible Minerve, ainsi que Vénus accourue au secours de son divin époux. Neptune provoque Apollon. Junon punit l'audace de Diane qu'elle désarme et châtie honteusement. Achille seul garde sa grandeur même à côté des immortels. Hommes et chevaux tombent sous la pesanteur de son bras.

Debout, sur les remparts de Troie, Priam aperçoit Achille qui met en fuite les Troyens. Aussitôt il descend, fait ouvrir les portes de la ville, et les Troyens, en foule, viennent chercher un abri derrière leurs murs. Néanmoins, c'eût été fait et d'Ilion et des Troyens si, en ce moment suprême, la divinité protectrice des descendants de Dardanus, Apollon, ne fût venu à leur secours. Il oppose à Achille, pour arrêter son impétuosité, le fils d'Anténor dont le dieu remplit l'âme de courage et de force. Achille est ainsi retardé; Agénor le provoque, et quand Achille vint le frapper, Apollon enléve le fils d'Anténor. Prenant lui-même les traits d'Agénor, il trompe Achille qui le poursuit et s'écarte loin des autres Grecs. C'est ce que voulait le dieu; les Troyens ont eu le temps de pénétrer dans Ilion.

Tels sont, bien affaiblis par ce pâle résumé, tels sont les principaux événements qui s'accomplissent depuis le commencement du dix-neuvième chant jusqu'à la fin du vingt et uniéme. Et même à travers ce pâle résumé, on aura pu juger avec quelle haleine Homère chante les combats. Quelle vivacité, quel feu dans toutes ces luttes où les hommes, les dieux et les éléments combattent pêle-

mêle et à la fois! Homère anime, embrase de la flamme de son génie toutes ces scènes d'une si imposante grandeur.

Ici se termine, dans l'*Iliade*, la peinture des batailles qui occupent une si grande place — plus de la moitié — dans le poëme. Nous n'avons analysé que quelques-unes de ces batailles, on se le rappelle, nous bornant soit à indiquer, soit à résumer les autres. Homère seul, grâce à l'inépuisable fécondité de son imagination, a pu éviter la monotonie dans les descriptions de ce genre; et encore, à la longue, ces combats engendrent la fatigue surtout pour nous autres modernes. Qui pourrait se flatter d'échapper à un défaut analogue, en analysant ces mêmes combats sans en omettre aucun? Aussi, — nous en avons prévenu le lecteur tout d'abord, — nous sommes-nous peu étendu sur les passages de cette nature et avons-nous choisi pour objet principal de ces Études ceux des livres de l'*Iliade* qui offrent des beautés plus variées et avec lesquelles la critique se trouve plus à l'aise; ces beautés étant plus propres à provoquer et des impressions personnelles et des réflexions esthétiques et des rapprochements instructifs et curieux. Le vingt-deuxième chant, auquel nous touchons maintenant, ainsi que les deux derniers livres du poëme, présentent précisément au plus haut degré le caractère d'intérêt que nous cherchons à faire ressortir dans ce travail. Nous allons donc essayer d'examiner les trois derniers chants, à commencer par le vingt-deuxième, dans le même esprit et avec le même soin que ceux dont nous avons déjà rendu compte au lecteur.

CHAPITRE X.

SOMMAIRE. Le vingt-deuxième livre de l'*Iliade*. — Hector et Priam; rapprochements; Homère, la Bible et Racine. — Hécube; une touchante allocution. — Hector fuit devant Achille; partialité d'Homère; ce qu'on peut lui reprocher. — Un passage curieux au point de vue littéraire et géographique; commentaires et éclaircissements; opinion de Strabon; opinion du comte Choiseul Gouffier; observations de M. Dugas-Montbel. — Lutte entre Hector et Achille; détails; citations; Hector traîné derrière le char d'Achille; beautés de ce passage; lamentations de Priam; rapprochement; la douleur de Priam dans l'*Iliade* et celle de Jacob dans la Bible; la désolation d'Andromaque rapprochée de celle de la mère d'Euryale dans l'Énéide; analogies et différences. — Barbarie des temps héroïques; contraste; les veuves et les orphelins dans l'antiquité païenne; les veuves et les orphelins dans la législation mosaïque. — Résumé.

Semblables à des biches timides, les Troyens rentraient dans la ville. Appuyés contre les murs, ils sèchent maintenant leur sueur, et en buvant d'un vin généreux, ils réparent leurs forces. En ce moment, Apollon détrompe Achille, et se vante d'avoir, grâce à son stratagème, ralenti la course du fils de Pélée, pour donner aux Troyens le temps de se soustraire à ses coups. Revenu de son illusion, Achille court en toute hâte sur Troie, suivi, mais de loin, des Grecs, couverts tous, de leurs boucliers. Le poëte nous donne une haute idée de l'inébranlable courage de l'adversaire d'Achille, d'Hector; tandis que tous les siens sont rentrés dans Ilion, Hector seul, en ce moment solennel, reste debout, à l'entrée de la porte Scée; et il attend de pied ferme Achille qui vient à lui; il n'en est plus séparé que par une très-courte distance. Du haut des remparts, le vieux Priam aperçoit le terrible Achille; son armure d'airain resplendit au loin comme un astre de



mauvais augure. L'instinct de l'amour paternel qui montre ou semble montrer au roi d'Ilion, dans Achille, le futur meurtrier de son fils, le fait tressaillir. Priam craint pour les jours d'Hector, qui, lui, brûle de combattre Achille. Pauvre père! Malheureux vieillard! Il élève ses mains, pousse des soupirs, se frappe la tête et, suppliant, il appelle son fils. C'est là assurément un touchant tableau. Toutes les paroles que le poëte place dans la bouche de Priam sortent du plus profond de son cœur paternel: qu'Hector seul et séparé des siens n'attende pas le fils de Pélée plus vaillant encore et plus fort que lui. Priam n'a que trop appris à connaître la valeur d'Achille. Combien de fils, déjà, Achille ne lui a-t-il pas immolés! Lycaon et Polydore, où sont-ils maintenant? S'ils ont péri sous la lance d'Achille, quelle douleur pour lui et pour Hécube leur mère! Mais le peuple se consolera plus facilement de cette perte, quelque affliction qu'il en ait ressentie, si Hector lui reste. Qu'il rentre donc, afin de sauver les Troyens et les Troyennes; qu'il dérobe à Achille la gloire d'un si grand coup et qu'il songe à sa propre vie.... Et faisant un triste retour sur lui-même, Priam veut fléchir Hector par la peinture la plus énergique et la plus pathétique des malheurs que la mort d'Hector attirerait sur lui et sur tous les siens. Il y a bien de l'éloquence dans tout ce qui suit: « Prends pitié de ton père infortuné, pendant que je suis « encore en état de reconnaître ce que tu feras pour moi. « Malheureux! Le fils de Saturne, sur le seuil de la vieil- « lesse, me laissera dépérir par le sort le plus cruel, en « me rendant témoin des plus horribles misères [1]. Je verrai

[1] Tout ce passage comme celui qui suit jusqu'à la fin du discours de Priam a été fort tourmenté et souvent mal traduit. La traduction que nous en donnons à notre tour, nous a paru le plus se rapprocher du texte; elle s'éloigne, nous devons le dire, en plusieurs points et de la version latine de Heyne et de la traduction française de Dugas-Montbel.

« mes fils égorgés, mes filles captives, leurs couches nup-« tiales souillées, leurs tendres enfants, au milieu du car-« nage, écrasés contre la terre, enfin mes brus entraînées « par les mains barbares des Grecs. Moi-même, le dernier « de tous, sur le seuil, devant les portes de mon palais, les « chiens dévoreront ma chaire palpitante, lorsqu'après « m'avoir frappé de l'airain cruel de la lance et du javelot, « mon ennemi m'aura privé de la vie. Les chiens, gardiens « fidèles que je nourissais dans nos demeures, autour de « ma table, s'abreuvant de mon sang, et saisis ensuite de « rage, expireront sous les portiques.... Que des chiens « cruels souillent les cheveux blancs, la barbe blanche et « la pudeur d'un vieillard immolé, c'est pour les malheureux « mortels l'objet le plus digne de pitié[1] ! »

Homère, dans cette tragique tirade, fait entrevoir à ses auditeurs, ce que le sujet du poëme s'arrêtant à la mort d'Hector, lui défendait de représenter, à savoir, la prise de Troie, sa chute, le sort de Priam et de sa malheureuse famille. En écoutant ces lamentables paroles de Priam, on se reporte involontairement à cette nuit de fête et de sang,

Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle

et qu'avant Racine, les tragiques Grecs et particulièrement Euripide[2] avaient peinte avec des traits si vifs et si touchants. Quand, dans Homère, on entend Priam déplorer à l'avance l'invasion de son palais, la cruauté des Grecs, la mort de ses fils et de ses petits-fils, la captivité de ses filles et de ses brus, on songe involontairement au déchirant tableau de la chute d'Ilion, tel que l'a retracé quelque part l'éloquent auteur de l'Énéide. Virgile ne fait

[1] *Il.*, XXII, v. 59-76.

[2] Voir les *Troyennes*, *Hécube*, *Andromaque*, *passim*.

que traduire Homère. C'est le même mouvement, ce sont les mêmes couleurs [1].

Le dernier trait du tableau d'Homère, trait d'une si naïve hardiesse, d'une si énergique vérité, rappelle un passage de la Bible [2] dont Racine s'est inspiré quand il fait dire à Athalie au sujet de la hideuse métamorphose de Jézabel, sa mère :

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris et troinés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux,
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux [3]

Priam cependant ne peut fléchir Hector. Peut-être Hécube, son épouse, placée à côté de lui, sera-t-elle plus heureuse. Que de douleur dans son attitude, et dans les quelques paroles que le poëte lui prête, quelle éloquence du cœur !

« Près de Priam gémissait la mère d'Hector et versait des

1 *At domus interior gemitu miseroque tumultu*
Miscetur ; penitusque cavæ plangoribus ædes
Femineis ululont . . . .
. . . .
Fit via vi : rumpunt aditus, primosque trucidant
Immissi Danai et late loca milite complent.
. . . .
Vidi Hecubam, centumque nurus, Priamumque per aros
Sanguine fœdantem, quos ipse sacraverat, ignes.
(*Æn*, liv. II, v. 486 sqq.).

2 *Rois*, XXI, 19, 38.

3 Virgile a dû certainement savoir par cœur ce passage d'Homère, et pourtant il n'a pas osé le reproduire. Son goût exquis le rendait parfois trop timide. Voyez : parlant de Priam tué par Pyrrhus, jeté hors de son palais et demeurant étendu sur le rivage, il a omis le détail des chiens dévorants. Il s'est borné à ce trait plein d'énergie d'ailleurs, et rappelant le mot de Bossuet : « Un je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue. »

. . . . *Jacet ingens litore truncus,*
Avulsumque humeris caput, et sine nomine corpus.
(*Æn.*, II, v. 557 et 558).

« larmes. D'une main découvrant sa poitrine et de l'autre « soulevant sa mamelle, elle laisse échapper ces mots :

« Hector, mon enfant, respecte le sein qui t'a nourri, « aie pitié de ta mère. Si jadis ces mamelles ont apaisé tes « cris, qu'il t'en souvienne maintenant, ô mon fils bien-« aimé ; combats du haut des remparts ce héros terrible, « mais ne t'expose pas seul contre lui. Le barbare ! s'il t'im-« mole, ni moi, cher enfant, qui t'ai donné le jour, ni ta « noble épouse, nous ne pleurerons sur ta couche funèbre ; « mais loin de nous, devant les vaisseaux des Grecs, les « chiens agiles te dévoreront[1]. »

Si l'âme d'Hector pouvait être fléchie, de telles paroles sorties du fond des entrailles paternelles et maternelles la fléchiraient assurément. Mais l'amour-propre l'aveugle. Que dirait Polydamas[2] ? Que diraient les Troyens et les Troyennes ? On l'accablerait sans doute de reproches ; on l'accuserait d'avoir perdu l'armée. Mieux vaut rester, tenter un suprême effort, immoler Achille ou tomber sous ses coups. Un instant, néanmoins, l'idée lui vient d'aller au devant d'Achille et de lui proposer la paix à des conditions avantageuses ; mais aussitôt, — et ce mouvement est très-beau, — il repousse cette pensée comme une lâcheté ; Achille, d'ailleurs, ne l'écouterait pas et le « tuerait peut-« être impunément comme une femme. »

Cependant Achille approche. Terrible comme Mars, il balance dans sa main un frêne coupé sur le mont Pélion. Autour de son corps l'airain rayonne comme les feux du soleil du matin. « A cet aspect, Hector est saisi de terreur ; « il n'ose plus attendre son ennemi ; il s'éloigne des portes « et fuit épouvanté[3]. » Achille court après lui comme l'épervier après la timide colombe, « et sous les murs d'Ilion,

[1] V. 79-89.
[2] Voir plus haut p. 185.
[3] V. 136 et 137.

« Hector, saisi de crainte, agite ses genoux rapides[1]. »

Malgré tout ce qu'on a dit pour justifier cette fuite d'Hector, je ne saurais, pour ma part, l'admettre comme vraisemblable. On a beau alléguer qu'Achille étant supérieur en force à Hector, à qui son père vient de le rappeler, il n'y a pas de honte à lui à fuir ainsi devant son ennemi; que tout à l'heure, d'ailleurs, il reviendra de ce premier mouvement de terreur et s'arrêtera en face d'Achille; on a beau avancer aussi qu'Aristote, cet homme d'un goût si sûr et d'une raison si saine, admirait ce passage, ce qu'il n'aurait pas fait, si la fuite d'Hector lui eût paru une invraisemblance[2]; on a beau ajouter enfin[3] que chez les Grecs la discipline militaire et le point d'honneur, comme on entend ces choses-là aujourd'hui, étant inconnus, on pouvait en tel cas fuir devant son ennemi pour se soustraire à un péril imminent, sauf à reparaître ensuite; on a beau arguer de tout cela, ce passage n'en paraît pas moins choquant. Hector qui tout à l'heure a eu honte de rentrer dans Troie parce qu'il redoutait les reproches de ses concitoyens, n'a pas honte maintenant de fuir devant son ennemi! Homère, tout Homère qu'il est, est un homme; il tombe ici dans une faute, non par défaut de génie, mais par défaut de justice. Homère est Grec, il veut plaire aux Grecs, flatter leur amour-propre national; il est donc partial et partial par patriotisme. Les Grecs de son temps ont pu et dû applaudir à ce passage; la postérité et la saine critique lui donneront toujours tort. Ceci dit, dans l'intérêt de la vérité et de la justice, suivons le poëte, et il ne nous restera plus guère qu'à admirer partout son génie, son art et ses inimitables peintures.

[1] V. 143 et 144.

[2] Voir Bitaubé, Remarques sur le chant XXII de l'*Iliade*.

[3] M. Gandar, dans son intéressant travail plus d'une fois cité, *Homère et la Grèce contemporaine*, p. 80 et 81.

Voici tout d'abord qu'il nous fait connaître de la manière la plus exacte les lieux mêmes qui vont devenir le théâtre de la lutte suprême entre les deux héros. C'est un passage également intéressant au point de vue historique et au point de vue littéraire.

« Le long de la colline et du figuier qu'agitent les vents, « par le chemin des chars, sous la muraille d'Ilion, les « deux héros couraient. Ils arrivent vers deux fontaines « limpides d'où jaillissent les deux sources du Scamandre « au cours sinueux. L'une verse une eau thermale, et de « son sein s'élève, tout à l'entour, une fumée pareille à « celle d'un grand feu; l'autre, même durant l'été, jaillit « froide comme la grêle ou la neige, ou le cristal d'une « onde glacée. Là, près de ces fontaines, sont construits « en pierre de beaux et vastes lavoirs où les femmes des « Troyens et leurs filles charmantes venaient laver leurs « riches vêtements, autrefois, aux jours de la paix, avant « l'invasion des fils de la Grèce [1]. »

Homère, tout en fait foi dans ses œuvres, avait parcouru en tous les sens les lieux qu'il a chantés. Du temps du géographe Strabon, la source d'eau froide dont parle Homère existait encore [2]. Dans les temps modernes, le comte Choiseul Gouffier a démontré [3] que c'est pour avoir confondu le Simoïs avec le Scamandre, que Strabon n'a pas découvert la seconde source; et le comte Choiseul basant, lui, ses recherches sur la déviation du Scamandre, a retrouvé les deux sources de ce fleuve ici décrites, non loin du petit village turc appelé Bounar-Bachi. Voilà pour l'intérêt historique ou plutôt géographique. Mais comme description littéraire, quel charme n'offre pas ce morceau?

1 V. 145-156.

2 Strabon, lib. XIII, p. 602, *in edit. cit.*

3 *Voyage pittoresque de la Grèce*, t. II, p. 265 et suiv.

C'est une ravissante idylle. « Il faut admirer, dit un critique « déjà bien des fois cité, ces douces images que le poëte « mêle aux sombres peintures qui précèdent le trépas du « malheureux Hector. Il règne ici une mélancolie profonde « toute pleine de regrets sur le sort du héros. Ce retour « vers les temps heureux de la paix où les épouses des « Troyens et leurs filles charmantes venaient laver leurs « riches vêtements dans les sources du Scamandre ; car les « filles des rois elles-mêmes ne dédaignaient point ces em- « plois qui nous paraissent obscurs ; ces souvenirs d'oc- « cupations si douces, de félicité passée, au milieu des « alarmes de la guerre, au moment où va fondre sur Ilion « le plus grand des malheurs, ajoutent encore à l'impression « si vive produite par ce chant de tristesse qui retentit tout « entier comme le glas de la mort[1]. »

Cependant, les deux guerriers courent toujours sous les murs d'Ilion, Hector en fuyant, Achille en suivant de près Hector. Jupiter, témoin de ce spectacle, voudrait sauver le pieux et religieux fils de Priam ; mais les murmures de Minerve entravent sa bonne volonté ; et avec cette débonnaireté de caractère qu'on lui connaît, il laisse faire Minerve qui ira tout à l'heure protéger Achille.

Hector ne peut se soustraire à la poursuite d'Achille ; en vain il essaie de se rapprocher des portes et des tours d'Ilion pour se faire protéger par les siens ; Achille lui coupe le chemin, le force à s'écarter d'Ilion en le repoussant dans la plaine. Apollon, continuant à protéger Hector, remplit ses membres de vigueur. Mais Achille fait signe aux Grecs qu'il a devancés, on se le rappelle, pour qu'ils ne tirent pas sur Hector. Il veut se réserver à lui seul la gloire de l'abattre. Hector et Achille sont arrivés pour la quatrième fois aux sources du fleuve. « Alors Jupiter déploie

[1] Dugas-Montbel, Observations sur le chant XXII de l'*Iliade*.

« ses balances d'or ; il place sur les bassins deux sorts du « long sommeil de la mort ; l'un est celui d'Achille, l'autre « celui du brave Hector. Le dieu les soutient en tenant le « milieu des balances. Le dernier jour d'Hector s'abaisse et « touche aux enfers. Alors Apollon l'abandonne[1]. »

Majestueuse et pathétique image, conforme d'ailleurs aux idées orientales, et qu'on retrouve dans les Écritures. Ainsi, peu de temps après Homère, au milieu d'un autre pays et d'une autre civilisation, on nous dit que l'on pesa la destinée d'un roi de Babylone, et que cette destinée « ne fut pas trouvée de poids[2]. »

Virgile, toujours sur les traces d'Homère, fait peser de même, par Jupiter, les destinées de Turnus et d'Énée[3]. Mais la description de Virgile, outre qu'elle est pâle et faible à côté de celle d'Homère, n'amène aucun résultat dans l'action, puisque depuis longtemps, le poëte nous l'avait dit[4], la mort de Turnus était résolue. Virgile n'imite donc que pour imiter. Et puis, que sont devenus dans Virgile ces deux admirables vers d'Homère? « Le der- « nier jour d'Hector s'abaisse et touche aux enfers. Alors Apollon l'abandonne[5]. » Hélas ! Tout est fini maintenant pour le malheureux Hector. Le dieu qui l'avait si obstinément et si longtemps protégé ne peut plus rien pour lui ; il doit céder à la destinée. De là, cette idée morale : une fois que les dieux abandonnent les hommes, leur perte est assurée.

Fidèle à son dessein de faire triompher Achille, Minerve arrive près de lui, s'en fait reconnaître, et l'engage à

[1] V. 209-213.

[2] Daniel, V, v. 27. Dans le livre de Job, bien antérieur à Homère, on lit : Plût aux dieux que mes péchés fussent pesés dans la balance (XXXI, v. 6)

[3] *Æn.*, XII, v. 725 sqq.

[4] *Æn.*, XII, v. 150.

[5] . . . . ῥέπε δ' Ἕκτορος αἴσιμον ἦμαρ·
ᾤχετο δ' εἰς Ἀΐδαο· λίπεν δέ ἑ Φοῖβος Ἀπόλλων.

s'élancer contre Hector. La même déesse se rend ensuite auprès d'Hector; elle a pris les traits de Déiphobe, frère du héros troyen; et le faux Déiphobe invite Hector à suspendre sa course et à s'arrêter enfin devant Achille. Hector ainsi secouru par son frère, il le croit du moins, sent son courage renaître et se détermine à attaquer Achille.

On ne peut s'empêcher de trouver odieux le rôle de Minerve; elle secourt Achille qui est plus fort qu'Hector, et elle trompe Hector, fils d'un père et d'une mère mortels; n'est-ce pas lui qui aurait plutôt besoin du secours de la déesse? Le poëte, en faisant agir ses personnages de la sorte, ne va-t-il pas contre son but? Achille est son héros avoué, mais bien certainement le lecteur s'intéresse beaucoup plus à Hector. Nos sympathies sont toujours plutôt pour les faibles que pour les forts.

Hector a retrouvé son courage et il redevient lui-même.

Ici va s'engager entre les deux héros un duel à mort, et le poëte, à bon droit, nous arrête sur cette importante situation.

Hector s'approche d'Achille; c'en est assez; trois fois il l'a fui; maintenant il doit le combattre, le vaincre ou périr de sa main. S'il tue Achille, il lui promet de respecter son corps; qu'Achille s'engage à agir de même envers Hector.

Altière et féroce est la réponse d'Achille: il n'y a pas plus de conventions et de traités possibles entre Achille et Hector qu'entre les hommes et les lions, les agneaux et les loups; il faut que l'un d'eux tombe; Achille espère que le moment est venu où Hector, par son trépas, paiera tous les maux qu'il a causés à Achille.

La lutte commence. Homère la décrit longuement; le sujet le demandait. Achille lance son javelot contre Hector et le manque. Minerve court le ramasser et le lui rapporte tout aussitôt. Hector, tout joyeux, fait voler à son tour sa javeline; elle ne saurait pénétrer la divine ar-

mure d'Achille. Hector demande un trait à son frère Déiphobe ; mais ce guerrier n'est plus à ses côtés ; Hector reconnaît qu'il a été le jouet d'une divinité ennemie ; il sent que c'en est fait de lui ; mais il veut, du moins, vendre chèrement sa vie et mourir d'une manière digne de lui. Il se précipite donc sur Achille, le glaive à la main. Terrible est la lutte ; mais l'armure dont est revêtu Hector et qui avait appartenu à Patrocle, le couvre mal, surtout près du cou. Achille l'atteint à la gorge et Hector tombe[1].

Homère excelle surtout dans la peinture des sentiments que fait naître la chute d'Hector et des événements qui la suivent. Je cite et traduis encore :

« Le vaillant Hector, près d'expirer, lui parle (à Achille) « en ces mots : Je t'en conjure par ta vie, par tes genoux, « par tes parents, ne permets pas que près des vaisseaux « des Grecs je devienne la proie des chiens ! Accepte l'or, « l'airain et les présents que t'offriront mon père et mon « auguste mère ; accorde-leur d'emporter mon corps dans « leur palais, afin que les Troyens et les Troyennes me « rendent les honneurs du bûcher. »

« Achille lui lançant un regard irrité : Misérable, dit-il, « ne m'implore ni par mes genoux ni par mes parents. Ah ! « que n'ai-je la force et le courage de dévorer tes chaires

[1] Faisons remarquer, en passant, que cette lutte entre les deux principaux personnages de l'*Iliade*, a produit, après Homère, une foule d'imitations. Désormais plus de poëme épique sans un duel à mort entre deux héros. Virgile, Arioste, Le Tasse, Fénelon, Milton, l'auteur de la *Henriade*, et beaucoup d'autres que je passe sous silence, ont chacun, dans leur poëme, reproduit un combat de ce genre. A Homère appartient le mérite de l'invention ; à ses successeurs, celui, il faut le reconnaître, d'avoir souvent dépassé leur modèle par la variété, l'intérêt des détails, la richesse des coups de pinceau, les alternatives de crainte et d'espérance qu'ils suscitent dans l'âme des spectateurs. Voir entre autres modèles de ce genre, le combat d'Argant et de Tancrède, dans la *Jérusalem délivrée*, celui de Roger et de Rodomante, dans le *Roland furieux*, et enfin celui d'Adraste et de Télémaque, dans le poëme de *Fénelon*.

Digitized by Google

« palpitantes à toi qui m'as fait tant de mal. Non, personne « n'éloignera de ta tête les chiens insatiables. Non, dussent-« ils m'apporter dix et vingt fois le prix de ta rançon et « me promettre de nouvelles richesses, dût Priam, issu de « Dardanus, te racheter au poids de l'or, ta mère ne pleu-« rera pas sur le lit funèbre celui qu'elle a enfanté, « mais les chiens et les vautours le dévoreront tout en-« tier. »

« Hector près d'expirer lui répond : Je te connais bien « et je savais d'avance que je ne te fléchirais pas. Ton sein « renferme un cœur de fer. Mais crains que je n'attire « sur toi la colère des dieux en ce jour où Pâris et Phé-« bus, malgré ta vaillance, te feront périr aux portes « Scées. »

« A ces mots les ombres du trépas l'environnent. Son « âme s'envole de son corps, descend dans les demeures « de Pluton, et déplore son sort en quittant la force et la « jeunesse. Il n'est plus, et pourtant Achille s'adresse en-« core à lui :

« Meurs, dit-il, et moi je recevrai la mort lorsque l'au-« ront résolu Jupiter et les autres dieux. »

« Il dit, et arrache du cadavre sa lance d'airain, la pose « à l'écart et dépouille les épaules d'Hector de leur armure « ensanglantée. Alors tous les fils des Grecs accourent ; ils « admirent la taille et la beauté d'Hector. Il n'en est aucun « qui l'approche sans lui faire quelque blessure ; puis, se « regardant les uns les autres, ils disent :

« Grands dieux ! Combien Hector semble plus doux et « plus facile à se laisser aborder que le jour où il embra-« sait nos vaisseaux d'un feu dévorant ! »

« Ils parlent ainsi et chacun veut encore le frapper[1]. »

Pour comprendre tout ce qu'il y a de touchant dans la

[1] V. 337-376.

prière d'Hector mourant, il faut se rappeler ce que nous avons fait remarquer plus d'une fois déjà, à savoir l'importance que les anciens attachaient aux honneurs de la sépulture. Hector vivait dans un temps où la férocité des mœurs devait faire tout craindre d'un ennemi victorieux. Terrible est la réponse d'Achille. Les emportements de son courroux font frémir; Achille, — nous l'avons dit plus d'une fois, et il faut louer Homère de nous l'avoir représenté ainsi, — Achille est un homme tout d'une pièce qui ne transige pas avec les passions: extrême dans son amitié, extrême dans sa haine. Sa cruauté ici est l'effet de la douleur que lui cause la mort de son cher Patrocle.

Patrocle mourant, on s'en souvient, avait prédit à son meurtrier que lui-même périrait bientôt. De même ici, Hector annonce à Achille son trépas futur. C'était dans les croyances des anciens; ils pensaient que les mourants lisaient clairement dans l'avenir. Ainsi, Achille expiera à son tour le meurtre d'Hector; les dernières paroles de l'époux d'Andromaque sont comme un appel à la justice des dieux. Achille, emporté par sa haine et enivré de sa victoire, prête peu ou point d'attention à cette sinistre prophétie: il mourra quand son jour sera venu, mais avant, il aura, du moins, vu périr son mortel ennemi.

Le poëte est encore l'interprète de la vérité et de la nature, quand il nous montre ensuite les Grecs venant contempler en foule le cadavre d'Hector. Le lion est tombé, et la multitude mue par ses lâches instincts, vient contempler et insulter l'ennemi terrassé. Il est si facile de frapper qui ne peut plus se défendre, et si doux d'outrager impunément celui qu'on a si longtemps redouté!

Mais Achille les écarte. Une autre pensée s'est arrêtée dans son esprit; Hector mort, il veut, en habile général, profiter de la terreur des Troyens pour les surprendre et s'emparer de leur ville. Il est donc sur le point de se jeter

avec ses cohortes sur Troie. Mais soudain, — et ce mouvement est aussi vrai que touchant, — il s'arrête; il se rappelle que depuis la veille Patrocle gît devant les navires et attend les honneurs de la sépulture. Il renonce donc à son projet pour ne s'occuper que du fils de Ménétius, et tout entier à sa brûlante amitié pour Patrocle, il s'écrie : « Jamais je ne l'oublierai, aussi longtemps que moi-même je « serai parmi les vivants, aussi longtemps que mes genoux « me soutiendront. Si parmi les morts, dans les enfers, on « perd tout souvenir, moi je garderai encore la mémoire « de mon fidèle ami [1]. »

On aime à voir cette brusque transition de la fureur d'Achille à des sentiments plus doux, et comme l'a remarqué Pope, « on est bien aise de voir que ce guerrier « est encore un homme. »

Mais hélas! Tout sentiment de fureur et de haine n'est pas encore éteint en lui; il s'en faut. Plus Achille aime Patrocle, plus il hait, même après sa mort, l'homme qui l'a privé de Patrocle. Il retourne avec les Grecs auprès des vaisseaux et entraîne avec lui le cadavre d'Hector.

Et maintenant le naturel d'Achille reprend le dessus; sa fureur renaît et le voilà qui s'acharne encore une fois contre le cadavre de son ennemi. Achille, on peut le dire, est féroce selon son tempérament; il est, comme on l'a dit, « l'Oreste de l'amitié [2]. » En veut-on la preuve? qu'on lise le morceau qui suit: « Alors il prépare au divin Hector de « cruels outrages. Il perce les muscles de ses deux pieds de « la cheville au talon, y passe de fortes courroies, les at« tache à son char, en laissant traîner la tête. Achille « monte ensuite sur le char où il place la superbe armure, « presse du fouet les coursiers qui d'eux-mêmes volent avec

[1] V. 387-390.

[2] Tissot, *Études sur Virgile*. Considérations préliminaires, p. XI.

« ardeur. Hector est entraîné dans un nuage de poussière où « flotte sa noire chevelure ; sa tête est ensevelie dans la « poudre, cette tête naguère si belle, maintenant Jupiter « permet à ses ennemis de l'outrager, et sur le sol même « de sa patrie. Ainsi, dans la poussière est souillée la tête « d'Hector. Sa mère s'arrachait les cheveux, rejetait loin « d'elle son voile brillant, et à la vue de son fils, faisait en- « tendre de lamentables gémissements. Son père poussait « des cris déchirants, et tout à l'entour, l'armée profère « des cris de désespoir dans la ville. La ville en ce moment « était telle que si tout Ilion embrasé se fût précipité de « son faîte[1]. »

Commenter de telles beautés, c'est les affaiblir. Elles ont inspiré les poëtes et les artistes de tous les temps[2]. Combien sentait vivement l'homme qui a trouvé cette émouvante inspiration : « sa tête est ensevelie dans la « poudre, cette tête naguère si belle ; maintenant Jupiter « permet à ses ennemis de l'outrager, et sur le sol même « de sa patrie ! » Ces vers, dont aucune traduction ne peut approcher, respirent la plus touchante et la plus profonde mélancolie.

Virgile a gardé quelque chose du ton général de ce passage, des accents douloureux qui y retentissent et de la tendre pitié qui y respire dans la peinture de l'apparition d'Hector à Énée. Le

Hei mihi, qualis erat ! quantum mutatus ab illo
Hectore, etc.

fait songer au passage cité plus haut ; et ces autres vers d'une si attendrissante tristesse :

[1] V. 395-411.

[2] Le burin de Flaxman, cet éloquent commentateur d'Homère, a encore admirablement *illustré* ce célèbre passage. Voir *The Iliad of Homer with english notes and Flaxman's illustrative designs.*

Raptatus bigis, ut quondam, aterque cruento
Pulvere, perque pedes trajectus lora tumentes.
. . . .
. . . .
Squalentem barbam, et concretos sanguine crines[1].

sont la libre mais heureuse traduction de tous les détails qu'Homère a consacrés à la peinture de l'acte barbare d'Achille.

Le dernier trait du tableau n'est pas moins admirable dans Homère. On assiste à la désolation de la royale famille, du peuple et de l'armée. Hector mort, les Troyens sont au désespoir; et les marques de ce désespoir sont si grandes, qu'on dirait que les Troyens appréhendent de voir crouler sous les flammes la ville sacrée d'Ilion.

Le caractère paternel du vieux Priam est rendu de la manière la plus touchante. A la vue de son fils indignement traîné dans la poussière, le vieillard ne se possède plus; il demande à franchir les portes; il ne veut point se laisser retenir par son peuple; en proie à la plus profonde douleur, il se roule dans la poussière : qu'on le laisse sortir de Troie; il se rendra près des navires des Grecs; il implorera Achille qui aura pitié de sa vieillesse; n'a-t-il pas un père vieux comme Priam? Ah! sans doute, il a perdu bien des fils et leur mort l'a bien affligé; mais il les a moins pleurés que cet Hector « dont la perte funeste « le fera descendre dans les demeures de Pluton[2]. »

En vérité, nous lisons dans le cœur du malheureux père. Quel coup Achille vient de lui porter! Et en même temps Homère nous prépare au sujet du vingt-quatrième livre contenu comme en germe dans ces mots : « J'implorerai « cet homme farouche, il respectera mon âge et aura pitié « de ma vieillesse; il a un père vieux comme moi, etc.[3]. »

[1] *Æn.*, II, v. 274 sqq.
[2] V. 425.
[3] V. 418-420

C'est là comme le prélude de la déchirante et éloquente prière que le vieillard adressera au fils de Pélée pour obtenir les restes d'Hector. Ce mot, *il a un père vieux comme moi*, et que Priam répétera plus tard à Achille, est vraiment sublime. Hector, d'ailleurs, on le voit, — Priam semble le dire, — était l'enfant de prédilection de son père; Priam sent bien qu'il ne pourra lui survivre, à peu près comme ce père dont la Bible nous a retracé le chagrin avec une si éloquente simplicité. Priam s'écrie que la mort d'Hector le fera descendre dans les demeures de Pluton. «Si vous m'enlevez encore cet enfant, dit en parlant du jeune Benjamin le patriarche à qui on a déjà fait pleurer deux de ses autres enfants, si quelque accident mortel arrivait à celui-ci, vous feriez descendre mes cheveux blancs avec douleur au sépulcre[1].»

Hécube, qui avait partagé tout à l'heure, on s'en souvient, les inquiétudes de Priam, partage aussi sa douleur et son désespoir. Elle mêle ses lamentations à celles de son époux; la vie lui est odieuse maintenant qu'elle a perdu celui qui faisait son orgueil et sa gloire.

C'est, comme on le voit, dans l'expression générale des grands sentiments de la nature qu'excelle la muse d'Homère. Tout cela part des profondeurs de l'âme humaine. Mais sa verve est loin de s'épuiser. Arrivé à la fin de son sujet qui est la *mort d'Hector*, Homère saura rouvrir de nouvelles sources de pathétique et il ne permettra pas à nos pleurs de tarir.

En ce moment, en effet, notre esprit se reporte involontairement vers un autre personnage que le poëte nous a déjà fait connaître et qu'il va ramener sur la scène. Il manquerait quelque chose à ce déchirant spectacle, si la triste Andromaque ne venait mêler ses larmes et sa douleur à la

[1] *Genese*, XLII, v. 38.

douleur et aux larmes de Priam et d'Hécube. Son affliction sera d'autant plus vive, son désespoir d'autant plus poignant, qu'elle y était moins préparée. C'est de ce contraste qu'Homère fera sortir le plus heureux effet.

Andromaque ne sait rien encore de tout ce qui s'est passé. Retirée au fond de son riche palais, elle était occupée à broder sur un vêtement de pourpre mille fleurs diverses, tandis que, d'après ses ordres, ses esclaves faisaient tiédir l'onde pour préparer un bain destiné à Hector, à son retour des combats; car, ajoute le poëte, la malheureuse ignorait que, loin de ce bain, Pallas avait fait tomber Hector sous la main d'Achille. Soudain, elle entend des sanglots et des gémissements qui partent de la tour; Andromaque a tressailli; la navette s'échappe de ses mains; elle s'élance hors de son appartement, suivie de deux esclaves, en proie aux plus tristes pressentiments. Elle arrive sur le rempart. O dieux! Quel spectacle pour Andromaque! Elle voit Hector qui n'est plus qu'un cadavre, attaché au char d'Achille et traîné sous les murs d'Ilion. Une sombre nuit se répand sur ses yeux; elle tombe; les bandelettes qui retenaient ses cheveux, le voile que lui avait donné Vénus le jour de son mariage, s'échappent de sa tête; les sœurs et les belles-sœurs d'Hector s'empressent autour d'elle, «toutes la retiennent, car son désir est de mourir.»

Ce qui distingue cet admirable récit, c'est la vérité, le naturel et une touchante simplicité. On en sera frappé dans tous les temps et dans tous les pays, parce que cela est d'une vérité universelle. Dans ce récit auquel je m'arrête volontiers, règne la plus heureuse gradation, depuis le moment où l'on nous montre Andromaque dans son palais, jusqu'à celui où elle s'évanouit sur les murs d'Ilion.

C'est cette scène que Virgile avait sous les yeux, lorsque dans le neuvième livre de l'Énéide, il a peint d'une manière si touchante, d'abord l'heureuse ignorance, ensuite l'in-

quiétude, puis la terreur, et enfin le désespoir de la mère d'Euryale. Homère a exprimé la douleur de l'épouse; Virgile, celle de la mère. Quelle douleur pour Andromaque, apercevant Hector traîné par Achille! Quel coup de foudre pour la mère d'Euryale, reconnaissant, plantée sur cette pique et glacée par la mort, la tête de son cher enfant! Dans Homère cependant, le tableau est plus achevé. Se peut-il rien de plus heureux et de plus délicat à la fois que le souvenir de ce voile donné jadis à Andromaque par Vénus et tombant maintenant de sa tête? O vanité des choses humaines! Ce voile qui devait promettre à Andromaque bonheur et joie, voilà celui qui l'attacha à son front, étendu dans la poussière. Émouvant est encore et au plus haut degré le spectacle de ces jeunes princesses faisant trêve à leur propre douleur pour s'empresser autour d'une douleur encore plus grande.

Enfin Andromaque reprend ses sens; elle répand des pleurs et s'abandonne à son désespoir. C'est là un morceau capital que je me reprocherais de ne pas faire connaître au lecteur. Traduisons et écoutons:

« Hector, que je suis malheureuse! Tous deux, nous « sommes donc nés sous le même destin! Toi, au sein « d'Ilion, dans le palais de Priam, moi, à Thèbes, près « des forêts du Placus, dans les demeures d'Éétion qui « m'éleva dès mes tendres années, père infortuné d'une « fille plus malheureuse encore. Ah! mieux eût valu pour « moi ne jamais voir le jour! Maintenant tu descends dans « les demeures de Pluton, sous les abîmes de la terre, et « moi, abandonnée à un deuil affreux, tu me laisses veuve « dans ton palais; et notre enfant encore au berceau, au- « quel, malheureux, nous avons donné le jour, Hector, « puisque tu n'es plus, tu ne seras plus son appui, et lui « ne sera jamais le tien[1]. »

[1] V. 477-486.

Un mot sur cette première partie du discours d'Andromaque : la voilà bien dans la déplorable situation qu'elle a tant redoutée, à laquelle, en vain, elle s'était efforcée de se soustraire, le jour où les yeux baignés de pleurs, devant les portes Scées, et tenant dans sa main la main d'Hector, en présence du jeune Astyanax couché dans les bras de sa nourrice, elle avait conjuré Hector de ne pas se laisser entraîner par sa bouillante ardeur et « d'avoir pitié de sa « femme et de son fils, de ne pas laisser l'une veuve et « l'autre orphelin. » Mais le courage d'Hector l'a perdu, et voici maintenant Andromaque veuve et son fils orphelin ; et la douleur de l'épouse éclate tout d'abord, en quelques traits pleins de vivacité et de force ; elle jette sur le passé un regard rempli de mélancolie : qui aurait dit qu'un époux et qu'une épouse, l'un fils, l'autre fille de roi, unis sous les plus heureux auspices, verraient si tôt les jours de leur bonheur se changer en jours de deuil ? Combien maintenant la vie pèse à Andromaque, puisqu'aussi bien elle maudit le jour où elle est née ! L'idée de savoir Hector dans les sombres demeures de Pluton, la remplit de douleur. Que lui reste-t-il ? Un deuil éternel ; et si elle consent à vivre encore, c'est qu'elle se doit à son fils.

Maintenant qu'Hector n'est plus là pour protéger son fils, Andromaque envisage avec effroi l'avenir ; et elle voit déjà son fils exposé à toutes les humiliations de la pauvreté et de l'exil. C'est ici qu'on trouve des sentiments et des détails on ne peut plus touchants. Je ne comprends vraiment pas pourquoi un critique éminent comme Payne-Knight voit dans tout cela une interpolation [1]. Pour nous, ces sentiments, ces détails nous paraissent tout à fait dans le goût d'Homère, et marqués au coin de la plus haute et de la plus belle antiquité.

[1] Payne-Knight, *Not. in Iliad.*, XXII.

Nous avons entendu l'épouse, écoutons maintenant la mère :

« Le jour où il devient orphelin, ajoute Andromaque « tout entière à ses terreurs maternelles, le jour où il « devient orphelin, un enfant n'a plus de jeunes amis. Les « yeux baissés, les joues baignées de larmes, pauvre, il va « trouver les anciens compagnons de son père, retient l'un « par son manteau, l'autre par sa tunique ; et, si ému de « pitié, l'un d'eux lui présente un instant sa coupe, ses « lèvres seulement en sont humectées, mais non son palais. « L'enfant qui possède encore son père et sa mère, le chasse « du festin, le frappe de ses mains, le pique par d'amères « paroles : Sors d'ici, ton père ne partage pas nos festins. « Ainsi notre enfant, tout en pleurs, reviendra auprès de « sa mère, veuve délaissée, Astyanax qui autrefois, sur les « genoux de sa mère, se nourrissait de la moelle et de la « graisse de nos succulentes brebis ; puis, quand le som« meil s'emparait de lui et suspendait ses jeux enfantins, « alors, s'endormant dans son berceau, sur une couche « moelleuse, dans le sein de sa nourrice, son cœur goûtait « une douce joie. Désormais, privé de son père, il souffrira « mille maux cruels.... Ainsi parlait Andromaque en pleu« rant, et ses femmes gémissaient autour d'elle[1]. »

Il avait un cœur de femme où vibraient les cordes les plus délicates, le poëte qui a su trouver de tels accents. Ce morceau renferme toute la gamme des sentiments, depuis les plus joyeux jusqu'aux plus déchirants. Le contraste entre le bonheur dont jouissait autrefois le royal enfant et les tribulations qui vont sans doute l'attendre, n'est-il pas aussi gracieux que touchant ? Partout, des traits d'une adorable naïveté. Cet Astyanax, caressé et nourri sur les genoux de son père, couché avec une tendre sollicitude

[1] V. 490-515.

dans son doux berceau, s'endormant sous les yeux de sa mère et de sa nourrice, est d'une parfaite et familière vérité. C'est là un charmant et riant tableau. Et puis, sous quelles sombres couleurs la mère envisage maintenant l'avenir de ce même enfant! Sa mère est veuve et lui orphelin. Donc, il sera abandonné, rebuté: il tombera dans la misère; en vain, — quelle peinture! — en vain, les regards fixés à terre et le visage inondé de larmes, il ira trouver les anciens amis de son père, « arrêtant celui-ci par son manteau, « l'autre par sa tunique », il ne rencontrera partout que froideur et insensibilité; demandant peu, il obtiendra moins encore. On ira même jusqu'à le chasser de la table devant laquelle il viendra mendier un peu de pain; et s'il ne se retire, on le frappera. Pauvre Astyanax, pauvre Andromaque! Qu'on ne dise pas que le poëte exagère ici. De tels spectacles n'ont pas dû être rares chez les anciens et surtout dans ces temps reculés et barbares dont Homère nous a retracé les mœurs. Ce n'est pas de la religion des Grecs et des Troyens, en effet, que sont sorties ces belles paroles inscrites dans le plus sublime des codes par le plus grand des législateurs: « N'opprimez pas la veuve et l'or- « phelin. Si vous les opprimez en quoi que ce soit et qu'ils « crient vers moi, j'entendrai certainement leurs cris. Et « ma colère s'embrasera et je vous ferai mourir par l'épée, « et je rendrai vos femmes veuves et vos enfants orphelins[1]. » Chez les anciens, nous l'avons déjà dit ailleurs, le cri de triomphe était *væ victis*; vaincu, il fallait subir toutes les hontes et toutes les misères.

Tel est ce vingt-deuxième chant, rempli du plus sublime pathétique. Il ne renferme à proprement parler que deux situations dans lesquelles tous les autres événements viennent se confondre. D'abord, la lutte suprême entre

[1] *Exode*, XXII, 22, 23, 24.

Achille et Hector. C'est un tableau vif et animé; quelle rage dans Achille avant le combat! Quelle féroce ironie dans ses paroles! Quel enivrement après la victoire, quel acharnement après le triomphe! Et comme, d'autre part, on s'intéresse au noble Hector! Hector, grand cœur, touchant caractère; pendant dix ans, il a combattu pour sa patrie, et il meurt maintenant en défendant son père et son roi.

La seconde situation de ce chant est celle de la douleur de Priam, d'Hécube et d'Andromaque, rendus témoins de l'outrage qu'Achille vainqueur inflige au cadavre de son ennemi. La douleur et les larmes du roi et de la reine, la désolation d'Andromaque surtout, assistant, elle aussi, à la barbare vengeance d'Achille, cette douleur, cette désolation, sont de la plus attendrissante et de la plus déchirante éloquence. Homère, nous l'avons dit, peint non-seulement les Grecs, mais les hommes de tous les temps. C'est pour cela qu'aujourd'hui encore, il nous émeut, nous intéresse, nous touche; et dans ce passage comme partout ailleurs, il est le sublime interprète des misères et des tribulations qui sont le triste apanage de notre pauvre nature.

CHAPITRE XI.

§ 1er.

SOMMAIRE. Le vingt-troisième livre de l'*Iliade*; il est consacré aux funérailles de Patrocle. — Examen et analyse des principales beautés de ce livre; apparition de l'ombre de Patrocle à Achille endormi; commentaires; deux points curieux de la théologie grecque; conjectures; les ombres des anciens et les *revenants*. — Qu'Homère paraît avoir eu une notion de l'immortalité de l'âme. — Achille conduisant les funérailles de Patrocle, rapproché d'Énée conduisant celles du jeune Pallas; pourquoi dans cette peinture Homère est supérieur à Virgile. — Le bûcher; la mythologie des anciens; une belle description et une touchante comparaison; réflexions. — Achille et les Grecs recueillent les cendres de Patrocle; rapprochement; Homère et Tacite; résumé.

Hector tué, l'action de l'*Iliade* semble terminée. En effet, la mort de Patrocle se trouve ainsi vengée, el du même coup la colère d'Achille doit être éteinte. Mais quand on songe à l'importance que les anciens attachaient aux honneurs de la sépulture, — des tragédies entières, nous l'avons fait remarquer ailleurs déjà, roulaient souvent sur ce douloureux sujet, — on comprendra aisément que le poëte était tenu de dire à ses auditeurs, et avec détails, ce que devinrent les cadavres de Patrocle et d'Hector. Donc, loin d'être en dehors du sujet, comme la critique l'a quelquefois avancé, les deux derniers livres en sont la suite naturelle, indispensable au point de vue des mœurs anciennes; car ils complètent ainsi le poëme. L'amitié demandait qu'Achille fît de magnifiques funérailles à Patrocle; d'un autre côté aussi, l'humanité exigeait qu'après tous les outrages dont il avait accablé le corps d'Hector, Achille rendît ce cadavre à la prière et aux larmes d'un père. Le vingt-troisième

chant sera donc naturellement consacré aux honneurs funèbres rendus à Patrocle, et le vingt-quatrième, à la rançon d'Hector que ses parents et ses amis enseveliront ensuite à leur tour avec tous les honneurs dus à son rang. De là des scènes d'une rare beauté, des tableaux empreints d'une profonde douleur, des morceaux d'une touchante poésie. Occupons-nous tout d'abord du vingt-troisième chant. Le premier tiers de ce livre, qui a pour objet les funérailles proprement dites de Patrocle, impressionne fortement. Il est plein de situations vraiment pathétiques, de passages émouvants. Homère possède à un haut degré le don de faire couler les pleurs ; il sait peindre et faire parler admirablement les grandes douleurs du cœur ; il connaît à fond les tristesses de l'âme et, pour les exprimer, il rencontre une éloquence attendrissante.

Pendant que les Troyens et la royale famille se lamentent et gémissent dans Ilion, les Grecs, vainqueurs, étaient revenus sur les bords de l'Hellespont et s'étaient dispersés dans leurs tentes et dans leurs navires. Mais le moment de se reposer n'est pas encore venu pour Achille. Le cadavre de Patrocle n'est-il point étendu depuis la veille dans la tente du fils de Pélée? Achille ne permet donc pas encore à ses soldats de descendre de leurs chars, ni de dételer leurs chevaux ; il veut, qu'avant, tous s'approchent du corps de Patrocle et l'honorent de leurs larmes. « A ces « mots, tous, en foule, s'avancent en gémissant. A leur « tête marche Achille. Trois fois ces guerriers affligés con- « duisent autour du cadavre leurs chevaux à la flottante « crinière. Au milieu d'eux, Thétis excite le désir des « larmes. Le sable du rivage est mouillé de pleurs, les « pleurs inondent les armes des soldats, tant ils regrettent « un héros qui inspirait la terreur aux ennemis [1]. » Ce récit

[1] *Il.*, XXIII, v. 12-16.

est comme le prélude de tout ce qui va suivre; c'est, pour ainsi dire, l'ouverture mélancolique d'un chant si plein de mélancolie; c'est comme la première note du ton qui règnera dans tout le reste du morceau. Achille pose ensuite ses mains homicides sur la poitrine de son ami et lui renouvelle les promesses que déjà il lui a faites le jour même de sa mort, de lui immoler sur son bûcher douze illustres Troyens et de laisser Hector en proie aux chiens. En même temps, Achille accable de nouveaux outrages le corps d'Hector, toujours attaché à son char; puis il le jette sur le sable en face du cadavre de Patrocle. Le contraste est aussi heureux que touchant. Le corps de Patrocle est et sera tout à l'heure encore de la part des siens, l'objet des soins les plus tendres et des hommages les plus respectueux, tandis que le cadavre du malheureux Hector, maltraité déjà comme on le sait, gît là sur le rivage, sans honneurs et sans sépulture.

Cependant les compagnons d'Achille déposent maintenant leurs armes, dételient leurs chevaux, et assis près des vaisseaux de leur chef, ils prennent un repas funèbre, auquel les a conviés Achille. Pour distraire la douleur d'Achille, les rois l'emmènent ensuite dans la tente d'Agamemnon. En vain on le presse d'enlever de son corps le sang qui le couvre. Achille, par une délicatesse que l'on comprend, par un scrupule d'amitié qui l'honore, refuse absolument de s'occuper de lui, de sa personne, de son corps, avant d'avoir placé Patrocle sur le bûcher funèbre et avant de lui avoir consacré l'offrande de sa chevelure. Les princes grecs prennent le repas dans la tente du roi; Achille, toujours occupé d'une seule et unique idée, prie le roi de veiller à ce que, dès le lendemain, on aille couper dans la forêt voisine le bois nécessaire au bûcher de Patrocle. Le corps de Patrocle une fois consumé, les troupes pourront alors retourner aux travaux de la guerre.

Nous voici arrivés à une suite de scènes d'une grande beauté et que nous allons essayer d'analyser. Nous citerons le plus souvent le poëte.

La nuit est survenue. Nous sommes à la fin de la première journée des funérailles qui dureront trois jours entiers, selon l'usage de ces temps reculés. Les Grecs rentrés tous dans leurs tentes se livrent au repos. Achille a quitté la tente du roi ; il est retourné auprès de ses vaisseaux et là, entouré de ses nombreux Thessaliens, il s'est étendu sur les bords de la mer bruyante. Le sommeil les gagne bientôt et surtout Achille dont les membres étaient brisés de fatigue pour avoir combattu tout le jour et poursuivi Hector autour des murs d'Ilion.

En cet endroit un incident heureusement imaginé et conforme en tous points aux idées antiques ; je veux parler de l'apparition de l'ombre de Patrocle à Achille, apparition qui sans nul doute a inspiré plus tard à Virgile l'idée de celle d'Hector à Énée. Elle est aussi dramatique qu'émouvante la scène que je traduis.

« Alors lui apparut l'âme de l'infortuné Patrocle, en tout « semblable à lui-même. C'était sa taille, ses yeux, sa voix, « les mêmes habits dont il était revêtu. Il s'arrête près de la « tête d'Achille et lui dit :

« Tu dors Achille et tu m'oublies! Vivant, j'étais l'objet « de tes soins ; mort, tu me négliges. Ne tarde pas de m'en- « sevelir et je franchirai les portes de Pluton. Les âmes, « les images des morts me repoussent au loin et ne me « permettent point de me mêler à elles au delà du fleuve ; « mais j'erre au hasard devant le palais aux larges portes « qu'habite Pluton. Donne-moi la main ; je te le demande « en pleurant. Hélas! je ne reviendrai plus des sombres de- « meures quand tu m'auras livré au bûcher ; tous deux, « pleins de vie, assis loin de nos chers compagnons, nous « ne nous concerterons plus ensemble. La redoutable

« Parque à laquelle j'étais réservé dès ma naissance m'a en-« glouti ; toi-même, ô divin Achille, ton sort est de périr « sous les murs des vaillants Troyens. Mais je te le dis et « t'en supplie, et puisse ma prière te toucher, que tes os-« sements reposent près des miens ; qu'ils soient ensevelis « ensemble comme ensemble nous avons été nourris dans tes « demeures où jeune encore..., le vaillant Pélée me reçut, « m'éleva avec soin et me nomma ton écuyer. Ordonne « donc que nos os soient réunis dans le même tombeau, « dans cette urne d'or que te donna ton auguste mère.

« Achille, aux pieds légers, lui répondit aussitôt : Pour-« quoi, ô tête chérie, venir en ces lieux et m'imposer ces « devoirs ? Tes vœux seront accomplis, j'obéirai à tout ce « que tu me commandes ; mais approche, que, nous ser-« rant au moins un moment dans nos bras, nous savourions « le triste plaisir de répandre des larmes.

« En achevant ces mots, Achille étend les bras, mais il « ne peut le saisir, et l'âme, dans le sein de la terre, comme « une fumée légère, disparaît en frémissant. Achille se lève « aussitôt, et frappant des mains avec grand bruit, il s'écrie « d'une voix douloureuse :

« Grands dieux ! Il est donc vrai que l'âme ou du moins « son image existe dans les demeures de Pluton, quand la « vie ne l'anime plus ; car, durant toute la nuit, l'âme de « l'infortuné Patrocle s'est tenue près de moi, éplorée, gé-« missante ; elle m'a prescrit tous ses désirs et elle ressem-« blait prodigieusement à lui-même ! Il dit : et dans tous les « cœurs, il excite de nouveau le désir de pleurer. Et l'au-« rore aux doigts de rose les retrouve encore gémissant au-« tour de ce cadavre si digne de pitié[1]. »

Passage curieux à tous égards ! Ainsi, chez les anciens, les ombres ou les âmes étaient censées conserver la forme

[1] V. 65-110.

du corps. L'âme n'était pas quelque chose de purement spiritualiste et partant d'invisible ; elle était au contraire une vraie image du corps qu'elle avait animé, visible et palpable par conséquent, comme on le voit. Un autre point de la théologie de ces temps reculés s'offre ici à notre curiosité : les âmes de ceux qui n'avaient pas été ensevelis, étaient réduites à errer pendant cent ans sur les bords du Styx. Voilà pourquoi l'âme de Patrocle vient en gémissant demander à Achille de rendre à son corps les soins qu'il attend de son ami. Il semble que ces idées se soient maintenues à travers l'antiquité grecque et le moyen âge chrétien jusqu'à nos jours, où, sous une autre forme, elles défraient bien des fois les veillées dans les campagnes : que de légendes, que de contes n'avons-nous pas tous entendus sur l'ombre de tel ou tel homme mort d'une mort violente et venant, la nuit, rôder en gémissant, autour de la demeure d'un ami pour le supplier d'ensevelir son corps gisant depuis des années souvent dans un endroit écarté et sans avoir reçu la sépulture? C'est l'histoire de ce qu'on appelle les fantômes, les *revenants*, les *âmes en peine*. Les idées homériques paraissent donc s'être réfugiées dans le domaine de la superstition; elles se maintiennent de la sorte, on le voit, dans une sphère moitié poétique, moitié religieuse. Combien sont touchantes, du reste, les paroles de l'ombre de Patrocle! Quel amour et quels regrets de la vie ! On ne revient point, hélas! des sombres bords ! Assis l'un à côté de l'autre, ils ne délibéreront plus ensemble comme autrefois! On plaint le fils de Ménétius, moissonné par le glaive d'Hector, à la fleur de l'âge et précipité pour toujours dans le noir Tartare; on ne plaint pas moins Achille privé désormais d'un si fidèle, d'un si dévoué, d'un si tendre ami. L'amitié de Patrocle pour Achille n'a pas été éteinte avec la vie puisqu'aussi bien tout ombre qu'il est, il vient recommander à Achille qui, lui aussi, doit

bientôt périr, d'ordonner que leurs os ne soient point séparés. Ensemble ils furent élevés, qu'ensemble ils soient ensevelis. Et Achille, on le verra, exécutera pieusement le vœu de son cher Patrocle. Ce sont là d'admirables et de touchants sentiments qui font honneur à l'humanité. Nous perdons un ami, un frère, une épouse chérie, et nous éprouvons une douce consolation en pensant que dans un commun tombeau nos os se confondront avec leurs os, notre cendre avec leur cendre.

Dignes de remarque sont les paroles que prononce Achille au moment où il se réveille : « Grands dieux ! Il est donc « vrai que l'âme ou du moins son image existe dans les de-« meures de Pluton quand la vie ne l'anime plus ; car, du-« rant toute la nuit, l'âme de l'infortuné Patrocle s'est tenue « près de moi, etc.[1] » Ainsi, du temps d'Homère, il est permis de le conjecturer d'après ce mot, on avait déjà l'idée que l'âme est immortelle. « Voilà, dit un critique à propos de « ce passage, voilà des notions bien claires, bien positives « de l'immortalité de l'âme ; non point d'une immortalité « passive ; si je puis ainsi dire, mais d'une immortalité où « notre âme conserve toute la conscience de ce qu'elle fut « durant son union avec le corps[2]. » Cette croyance venue de l'Égypte, selon Hérodote[3], s'était donc répandue de là dans le monde grec où, après Homère, elle devait dans la doctrine de Pythagore d'abord, et dans celle de Platon ensuite, prendre un si grand et si poétique développement.

Cependant l'aurore a reparu. Nous sommes au deuxième jour des funérailles de Patrocle. Agamemnon n'a pas oublié la prière que lui a faite Achille, d'envoyer des soldats couper le bois nécessaire au bûcher. Et l'on reconnaît en-

[1] V. 103 sqq.
[2] Dugas-Montbel, Observations sur le vingt-troisième chant de l'*Iliade*.
[3] Lib. II, § 123.

core ici le génie du poëte qui sait avec un art infini varier ses tableaux. Il y a beaucoup de charme et de vérité dans la description qui suit. Ni Virgile ni Stace qui l'ont imitée[1], n'en ont su garder l'heureuse concision ; d'après les ordres d'Agamemnon, des hommes et des mules sortent des tentes pour transporter le bois des funérailles ; Mérion, écuyer d'Idoménée, les guide ; les guerriers portent dans leurs mains des haches tranchantes et de forts cordages. Les mules gravissent des sentiers ardus, rapides et tortueux[2]. On arrive dans les forêts de l'Ida où jaillissent mille sources abondantes ; sous l'acier étincelant tombent avec fracas les chênes à la haute chevelure ; on divise les arbres qu'on lie ensuite sur le dos des mules qui creusent du pied la terre, impatientes de regagner la plaine à travers les épaisses broussailles. Le bois est ensuite déposé sur le rivage à l'endroit où doit s'élever tout à l'heure le bûcher de Patrocle, et plus tard, son tombeau.

Que se passe-t-il cependant dans la tente d'Achille? Là, gît, depuis la veille, le cadavre de Patrocle dont on avait, dès la veille aussi, nous l'avons vu, enlevé le sang et la poussière ; il est enveloppé d'un linceul depuis la tête jusqu'aux pieds et recouvert encore d'un voile blanc. Il s'agit maintenant de transporter ce cadavre de la tente d'Achille jusqu'au lieu où l'on dressera le bûcher, là où déjà est amassé le bois destiné au bûcher. Quelques vers suffisent au poëte pour nous mettre sous les yeux le funèbre cortége. Mais, dans cette peinture, quelle simplicité et quelle vérité ! « Alors Achille ordonne à ses vaillants Thes-« saliens de ceindre l'airain et de placer les coursiers sous

[1] *Æn.*, VI, v. 179 sqq. — Stace, *Théb.*, VI, v. 90-107.

[2] Rien ne peut rendre l'harmonie imitative et surtout la précision de ce vers :

Πολλὰ δ' ἄναντα, κάταντα, πάραντά τε, δόχμιά τ' ἦλθον.

(V. 116).

« le joug. Ils s'empressent, revêtent leurs armes. Les chefs « et leurs écuyers montent sur les chars. Les chars ouvrent « la marche ; après eux, suit une nuée de fantassins. Au « milieu, le corps de Patrocle est porté par ses compagnons ; « ils couvrent le cadavre de leurs longs cheveux, après les « avoir coupés. Derrière eux, le divin Achille soutient la « tête de Patrocle ; il est plongé dans l'affliction, car c'est « un ami irréprochable qu'il conduit au tombeau[1]. » La douleur d'Achille, toute muette qu'elle est, domine tout ici.

Virgile, lui aussi, a peint un cortége funèbre. Il s'est sans doute inspiré d'Homère qu'il a développé à sa manière : le jeune Pallas, donné par Évandre son père, comme auxiliaire au fils d'Anchise, est tombé, après des prodiges de valeur, sous les coups de Turnus. Énée renvoie au malheureux Évandre les tristes dépouilles de son fils. Pallas est placé sur un lit de feuillage ombragé d'un rideau de verdure ; ses cheveux et son corps, on les enveloppe dans un tissu d'or et dans des vêtements de pourpre. Énée qui mène le deuil, veut que le cercueil de Pallas soit suivi de tout ce qu'il a conquis dans les champs de Laurente : ce sont des coursiers, des armes, des prisonniers, les mains liées derrière le dos et dont le sang doit arroser le bûcher de Pallas. Vient ensuite Aceste, l'ami et le gouverneur de Pallas, pleurant et se lamentant ; puis aussi, le cheval de bataille du jeune prince, Éthon, dépouillé de ses ornements et versant de grosses larmes ; enfin, le cortége est fermé par des bataillons de Troyens et d'Arcadiens, tenant, en signe de deuil, leurs armes renversées[2].

On reconnaît dans tous ces détails le coloris du gracieux et tendre Virgile, et bien à plaindre serait celui qui ne sentirait pas de telles beautés. Mais ne pourrait-on pas reprocher au

[1] V. 128-137.
[2] *Æn.*, XI, v. 60 sqq.


Digitized by Google

poëte latin de nous peindre ici encore, moins les mœurs simples et rudes des temps héroïques que les usages appartenant à la brillante civilisation romaine dont Virgile était le contemporain[1]? En voyant défiler ce cortége, on croit assister aux funérailles de quelque général romain mort dans une lointaine et glorieuse expédition sur les confins de l'empire, et dont le corps rapporté à Rome est enseveli en grande pompe au Champ-de-Mars, au milieu d'un immense concours du peuple en larmes. Pour nous, nous aimons mieux cette peinture d'Homère: Patrocle, entre les chars des Thessaliens et une troupe de soldats à pied, porté par ses compagnons d'armes; et puis la grande figure d'Achille, tenant de ses mains la tête de Patrocle, en proie à une grande tristesse, parce que « c'est son ami « irréprochable qu'il conduit au tombeau. » A l'art tout enchanteur qu'il est de Virgile, nous préférons les vigoureux coups de pinceaux d'Homère. Ici, comme partout, sa poésie est l'image de la nature.

Quand on eut déposé le cadavre à l'endroit qu'Achille avait désigné, celui-ci, selon l'usage touchant des anciens en pareil cas, coupe sa belle et blonde chevelure qu'il avait laissé croître en l'honneur du fleuve Sperchius et la dépose dans les mains de son ami comme un nouveau et tendre hommage; et les lamentations et les pleurs recommencent de toutes parts. Soudain Achille — la douleur elle aussi a sa pudeur — prie Agamemnon d'écarter la foule des soldats; aux chefs seuls il appartient de construire le bûcher de Patrocle et de consumer, en pleurant, ses restes. Les détails qui suivent sont autant de traits de mœurs; nous voyons comment, du temps d'Homère, on construisait les bûchers funèbres et la manière dont on s'y prenait pour brûler les

[1] Nous avons eu déjà occasion de le remarquer à propos du personnage de Latinus et de la cérémonie des serments comparée avec une scène de l'*Iliade*, voir les p. 76, 77 et 78.

morts. Virgile s'est encore inspiré de ce passage quand il décrit le bûcher de Misène avec le cérémonial d'usage[1]. Dans Homère, les princes de l'armée élèvent un bûcher qui a cent pieds de long et cent pieds de large; sur la partie supérieure de ce bûcher on dépose le corps de Patrocle que l'on enduit de la graisse des victimes immolées à cette occasion. Contre le bûcher, sans doute pour honorer les dieux Mânes, on incline des urnes remplies d'huile et de miel; Achille, en soupirant, précipite dans le bûcher des coursiers, des chiens et douze vaillants guerriers troyens qu'il a d'abord égorgés. Action barbare et que le poëte en passant condamne avec raison. Enfin, Achille porte le feu au bûcher et promet, comme dernière vengeance, à son ami mort et objet d'une si pieuse sollicitude, de jeter le corps de son meurtrier Hector, en proie aux chiens.

Les dieux ne permirent pourtant pas ce nouvel outrage; dès ce moment, nous dit le poëte, Vénus écartait la nuit et le jour les chiens du cadavre d'Hector qu'elle parfuma d'une essence divine; et Phébus, de son côté, du haut des cieux, abaissa un nuage enveloppant tout l'espace occupé par le cadavre d'Hector pour le garantir contre la chaleur du soleil et l'empêcher ainsi de se corrompre.

Cependant le bûcher de Patrocle ne pouvait s'allumer.

Il est curieux de voir comment les anciens, grâce à leur riante mythologie, répandaient, je ne sais quelle sérénité religieuse sur les sujets les plus sérieux et les plus graves. La poétique et brillante imagination d'Homère se donne carrière: Achille implore alors deux vents rapides, Borée et Zéphyr, leur promet de pompeux sacrifices et les supplie d'accourir pour allumer le bûcher. Iris, la messagère des dieux, se charge de transmettre ses désirs aux divinités qu'il invoque; elle se rend en Thrace, dans

[1] *Æn.*, VI, v. 214 sqq.

le palais du violent Zéphyr, où sont rassemblés tous les vents et prie Borée et Zéphyr de se rendre aux vœux d'Achille et d'attiser la flamme qui doit dévorer le corps de Patrocle. Ces vents aussitôt se précipitent avec fracas en chassant les nuages devant eux; ils atteignent bientôt la mer et les flots se gonflent sous leur souffle retentissant: ils arrivent dans les riches plaines de Troie, ils fondent sur le bûcher et le feu soudain pétille avec fracas. Toute la nuit ils agitent la flamme en soufflant avec grand bruit; et toute la nuit, Achille, tenant une large coupe, puise dans une urne d'or le vin qu'il répand sur le sable, en invoquant l'âme du malheureux Patrocle. « Comme se tourmente un père quand il brûle les ossements de son fils « nouvellement marié qui par sa mort a plongé dans l'af- « fliction ses parents éplorés, de même Achille pleure en « brûlant les ossements de son ami; il se traîne autour du « bûcher et exhale de profonds soupirs [1]. »

C'est une douleur profonde et éloquente, une touchante et belle poésie: la nuit qui sert de cadre à tout cela; ces vents soufflant sans cesse; et Achille, infatigable comme eux, répandant constamment des libations comme pour les récompenser de leur bon office. Achille, sans cesse aussi, invoque l'âme de Patrocle dont il ne peut se séparer. Et que la comparaison qui suit est puisée dans les entrailles de la nature: si les joies paternelles sont les plus grandes, hélas! par une triste revanche, les douleurs paternelles sont aussi les plus poignantes. Quel chagrin pour un père de survivre à son fils, à son fils nouvellement marié, qui par conséquent semblait devoir être l'espoir de sa race comme de ses vieux jours! Et telle est la douleur d'Achille; la douleur de l'amitié — que peut-on dire de plus? — égale les douleurs de la paternité.

[1] V. 212-225.

Ainsi se termine le deuxième jour des funérailles. Nous voici au troisième jour de cette triste cérémonie. Le poëte, toujours grand peintre et arrivant à de grands effets par d'habiles contrastes, nous montre maintenant l'étoile du matin annonçant la lumière au monde et l'aurore étendant son voile de pourpre sur les mers. Oui, la nature, toujours la même, est indifférente à tout ce qui préoccupe les hommes. Cette aurore, ce soleil qui va se lever tout à l'heure, éclairent nos joies comme nos douleurs et n'en poursuivent pas moins leur éternelle carrière.

Le bûcher ne jette plus qu'une lueur languissante, la flamme est apaisée. Les vents s'en retournent maintenant dans leurs demeures à travers l'Océan qui mugit sous leur souffle. Achille s'éloigne du bûcher, et brisé par la fatigue, vaincu par les émotions, s'étend sur le rivage et s'endort. Les Grecs, que la veille on avait écartés du bûcher et des cérémonies funèbres, accourent maintenant, avec les premiers rayons du jour et se répandent autour d'Agamemnon. Le bruit de leurs pas réveille Achille. S'adressant alors au roi et aux princes des Grecs, il leur dit d'éteindre le bûcher et de recueillir les ossements de Patrocle.

« Il dit; tous obéissent au fils de Pélée. D'abord ces « guerriers éteignent avec un vin noir toutes les parties du « bûcher que la flamme avait atteintes, et les cendres « amoncelées s'affaissent aussitôt. En pleurant ils ra« massent dans une urne d'or les ossements de Patrocle, « d'un si doux naturel et les recouvrent d'une double en« veloppe de graisse : ils déposent l'urne dans la tente et la « recouvrent d'un voile léger; puis ils jettent les fonde« ments de la tombe autour du bûcher et élèvent un mon« ceau de terre. Le tombeau ainsi achevé, ils se séparent [1]. »

[1] V. 249-257. Chose curieuse ! Homère, en parlant ici du tombeau d'un personnage comme Patrocle, fils de roi et ami d'Achille, ne mentionne ni

Par la pensée nous disons un éternel adieu à Patrocle, par la pensée aussi nous nous associons à l'affliction des princes de l'armée, recueillant les restes de Patrocle sur ce bûcher qui n'est plus que cendre et charbon. En lisant ce dernier passage, on éprouve quelque chose de la tristesse que fait naître en nous un morceau célèbre dû à la plume du prince des historiens latins. Dans Homère, il s'agit des funérailles d'un seul homme; dans Tacite, des funérailles de toute une armée. Dans les forêts de la Lippe, au fond de la Germanie, les troupes de Germanicus rendent les derniers devoirs aux débris réduits en ossements des malheureuses légions de Varus. C'est dans la situation comme dans le récit, la même douleur muette, la même horreur religieuse[1]. Dans Tacite, comme dans le poëte grec, c'est la même simplicité touchante, la même sobriété de détails, la même force de sensibilité contenue.

Homère nous a peint en action deux beaux sentiments de la nature humaine: le respect dû aux morts et la glorification en quelque sorte de la sainte passion de l'amitié. Quand on a lu attentivement cette première partie du vingt-troisième livre, on éprouve, je ne sais quel serrement de cœur, quelle vague disposition à la rêverie, à la tristesse, comme si l'on venait d'assister à des funérailles véritables. Des funérailles véritables? Mais nous en avons été témoins, en effet, grâce à une illusion, résultat de l'art. On peut le dire, à la gloire d'Homère: dans tout ce que nous venons de ressentir, notre cœur ému a été la dupe de son génie.

le moindre titre ni la moindre inscription destinés à perpétuer la mémoire du héros. Cela n'est-il pas un argument bien décisif en faveur de l'opinion de ceux qui ne croient pas à l'usage de l'écriture du temps d'Homère? Ce fait n'a pas échappé à la sagacité de Wolf, qui le commente avec sa logique si serrée (*Proleg. in Hom.*, p. LXXXVIII-IX).

[1] Tacite, *Annal.*, lib I, ch. LXI et LXII.

Cependant Achille retient l'armée, la fait asseoir dans une vaste enceinte pour qu'elle soit spectatrice des divers *jeux* que maintenant, selon l'usage du temps, il va faire célébrer sur le tombeau de Patrocle et en l'honneur de ce dernier. La description de ces jeux formant une partie importante et curieuse du poëme, tant par elle-même que par les nombreuses imitations qui en ont été faites, nous les examinerons dans tous leurs détails ; et pour cela nous allons leur consacrer un chapitre à part.

Digitized by Google

§ 2.

SOMMAIRE. Description des jeux célébrés sur le tombeau de Patrocle. — L'histoire de ces jeux. — Examen critique ; la *course des chars ;* péripéties, épisodes ; rapprochements : Homère, Virgile et Stace ; Homère moraliste et peintre de caractères. — Le *pugilat.* — La *lutte.* — La *course à pied.* — Le *combat à la lance.* — Le *jeu du disc.* — Le *jeu de l'arc.* — Commentaires ; parallèles : Homère, Virgile et Théocrite ; citations ; autres imitateurs d'Homère : Valerius Flaccus et Quintus de Smyrne. — Traits de mœurs. — Virgile inférieur à Homère en bien des points ; le mérite de l'invention reste à Homère ; exemple. — Résumé.

Ces jeux consistent dans les exercices suivants : la course des chars, le pugilat, la lutte, la course à pieds, un combat singulier à la lance, le disc et le jeu de l'arc ou du tir. Ces jeux se sont maintenus en Grèce ; et l'on sait quelle importance ils acquirent, surtout celui de la course des chars, à Olympie où, à partir de l'an 776, et tous les quatre ans, la Grèce tout entière venait se réunir pour assister à ces luttes pacifiques dont Pindare a été le poëte et Pausanias l'historien. Beaucoup de ces jeux, notamment celui de la course des chars, survécurent aux jeux olympiques. On les retrouve à Rome, on les retrouve plus tard à Constantinople où ils soulevèrent tant de passions sous le nom de factions des *bleus* et des *verts.* Dans le moyen âge, ce sont les tournois et les carrousels ; et de nos jours ils sont remplacés par les *courses* qui passionnent tant de provinces, tant de villes et tant d'individus et à des degrés et à des titres divers.

C'est par la course des chars que le poëte commence sa description. C'est ce jeu qu'il raconte avec le plus de complaisance et le plus de détail ; et il faut le dire tout de suite, il est demeuré inimitable dans cette partie de son récit.

Achille, debout au milieu des Grecs, annonce qu'il ne prendra point part à la lutte de la course des chars; ses coursiers, en effet, étant d'origine toute divine avec eux, il remporterait facilement la victoire. Il restera donc spectateur de la lutte et ses chevaux n'y prendront aucune part, « car, ajoute-t-il, — « et c'est là une admirable peinture, — ils ont perdu leur « glorieux écuyer qui souvent oignait d'une huile brillante « leur belle crinière, après l'avoir lavée dans une onde pure. « Immobiles ils regrettent ce guide chéri ; leurs longs crins « flottent en désordre dans le sable et leur cœur est accablé de tristesse[1]. » Le fils de Pélée appelle ensuite dans la lice ceux qui parmi les Grecs ont confiance dans leurs chevaux et dans leurs chars. Il a fait apporter de son navire les différents prix destinés aux vainqueurs. Pour la course des chars, il destine une captive et un trépied à celui qui arrivera le premier; au second, une cavale indomptée, âgée de six ans; au troisième, un riche bassin; au quatrième, deux talents d'or ; au cinquième, une urne superbe. Aussitôt cinq concurrents s'avancent : Eumèle, fils d'Admète et qui excelle à conduire un char; Diomède, le vaillant fils du vaillant Tydée ; Ménélas, le frère du roi ; Mérion, écuyer d'Idoménée ; et enfin Antiloque, fils de Nestor. La lice n'est pas encore ouverte, que penché à l'oreille de son fils, le vieux Nestor lui donne de sages

[1] *Il.*, XXIII, v. 280-284. Virgile a prêté, lui aussi, le sentiment au cheval de bataille de Pallas :

Post, bellator equus, positis insignibus, Aethon
It lacrymans, guttisque humectat grandibus ora.
(*Æn.*, lib. XI, v. 89 et 90).

Et Racine, parlant des chevaux d'Hippolyte, a dit :

Ses superbes coursiers qu'on voyait autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.

conseils. Il lui recommande la prudence et surtout l'adresse. Qu'il ne laisse point échapper le prix. Nestor montre à son fils, là-bas, au milieu de la plaine troyenne, en face des navires, la borne fixée par Achille. C'est un aride tronc de chêne ou de pin, s'élevant de terre à la hauteur de trois coudées et entouré de pierres blanches et luisantes. Il fallait, en effet, partir, comme on va le voir tout à l'heure, du rivage de la mer, tourner la borne et revenir au point de départ. « En arrivant vers la borne, dit « Nestor, entrant dans des détails tout à fait techniques, « dirige tout auprès tes chevaux et ton char. Dans ce char « gracieux penche-toi vers la gauche, excite de la voix le « cheval de droite et que tes mains lui lâchent les rênes. « Mais en même temps que ton cheval de gauche serre la « borne en sorte que le moyeu de la roue rapide semble la « raser, mais garde-toi de heurter contre la pierre, de peur « de blesser tes chevaux et de briser ton char[1].... »

Nestor, après avoir donné ces précieuses instructions à son fils, retourne à sa place. Les concurrents se rangent ensuite dans l'ordre que le sort leur a assigné :

Antiloque vient le premier, Eumèle le second, Ménélas le troisième, Mérion le quatrième, et Diomède le cinquième seulement. Les chars sont placés sur la même ligne et de front; et naturellement l'avantage sera pour celui dont la gauche, dès le début, se trouvera le plus rapprochée de la borne, attendu que partant du rivage et revenant au rivage après avoir tourné la borne, il aura ainsi le plus petit cercle ou plutôt la plus petite ovale à parcourir. Plus grand déjà sera le cercle qu'aura à décrire le second et ainsi de suite. Homère nous les montre prêts à partir et bientôt après s'élançant dans la plaine : « Tous ensemble lèvent les « fouets sur les chevaux, agitent les rênes et de la voix exci-

[1] V. 334-341.

« tent avec ardeur les coursiers. Ceux-ci, loin des navires, « se précipitent rapidement vers la plaine. Sous leur poi- « trail la poussière s'élève comme un nuage ou comme la « tempête. Leurs crinières flottent au souffle des vents. Les « chars, tantôt rasent les sillons fertiles, tantôt sont empor- « tés dans les airs. Les conducteurs restent inébranlables « sur leurs siéges. Le cœur de chacun d'eux palpite, tant « ils désirent la victoire. Chacun d'eux presse ses chevaux « qui volent en soulevant la poussière dans la plaine[1]. »

Virgile désespérant sans doute d'embellir un sujet qu'Homère a traité avec tant de supériorité, Virgile, dans les jeux qu'il fait célébrer à Énée sur le tombeau d'Anchise dans le cinquième livre de son poëme, a substitué à la course des chars une course navale. C'est dans cette description que l'auteur de l'*Énéide* concentre, ce semble, tous ses efforts pour égaler le maître. Tout en changeant de sujet, il garde scrupuleusement les traces de son modèle. Les conducteurs des chars, présentés avec tant de vivacité par Homère, au moment où ils se précipitent dans l'arène, sont remplacés ici par les chefs troyens debout sur leurs galères, et prêts à tourner, pour revenir ensuite à leur point de départ, ce rocher placé au milieu de la mer, surmonté d'un chêne verdoyant et servant de but comme le tronc du vieux pin sert de borne dans Homère. Ce qui dans Homère n'était qu'une esquisse, devient dans Virgile un tableau, un chef-d'œuvre d'harmonie imitative et de poétique description :

« Le sort marque les rangs et sur leurs poupes les chefs « des Troyens brillent au loin de pourpre et d'or. Les ra- « meaux du peuplier couronnent la tête des rameurs et les « flots d'huile reluisent sur leurs épaules découvertes. Ils « s'asséient le long des bancs les bras tendus sur les rames.

[1] V. 362-372.

« On attend le signal. La crainte qui les agite, la soif de la « gloire dont ils sont dévorés, épuise leurs cœurs palpi« tants. Lorsque ensuite la trompette a retenti, tous s'é« lancent de leurs rangs. Les cris des matelots frappent les « astres. Leurs bras raidis bouleversent l'onde écumante ; « ils y ouvrent d'égaux sillons, et déchirée par les rames et « la triple dent des proues, la mer tout entière s'en« tr'ouvre [1]. »

Et Virgile se rappelant le passage d'Homère cité plus haut, l'introduit à sa manière sous forme de comparaison. « Moins rapides dans la lice, les chars s'emparent de la « plaine, et répandus dans la carrière, se précipitent. Avec « non moins d'ardeur les conducteurs secouent les rênes « flottantes sur la crinière des coursiers et se penchent sur « l'aiguillon [2]. »

Quel dommage que les personnages mis en scène par Virgile nous soient si peu connus et jouent un rôle si faible et si pâle dans le reste du poëme! Le lecteur voudrait les connaître par quelques traits caractéristiques afin de pouvoir s'intéresser d'avantage à eux. Stace, mieux inspiré sous ce rapport, dans les jeux qu'il fait célébrer sur la tombe de l'enfant Archémore, ne met en scène dans sa course des chars que des héros précédés de la renommée et connus, la plupart, de la gloire : Polynice, Amphiaraüs, Admète, le père de l'Eumèle d'Homère et beaucoup d'autres non moins illustres. Stace malheureusement sacrifie trop à d'inutiles détails. Il se perd dans la généalogie des chevaux à la façon de Pindare et leur donne presque autant d'importance qu'à leurs maîtres. L'impatience des chevaux est décrite en beaux vers. Stace peint ensuite avec chaleur l'ardeur des rivaux et le tumulte de la course. Il imite

[1] *Æn.*, V, v. 132-143.
[2] *Ibid.*, v. 145-147.

assez heureusement Homère. Il nous montre les conducteurs enveloppés dans un tourbillon de poussière ; ils ont peine à se reconnaître les uns les autres. La terre s'abreuve de l'écume et de la sueur des coursiers ; le bruit de leurs pieds se confond avec le bruit aigu des roues ; l'air retentit du sifflement des fouets [1]. Mais revenons à Homère.

Les conducteurs avec leurs chars ont plusieurs fois déjà tourné la borne et voici maintenant qu'ils achevaient la dernière course en revenant vers le rivage. Ici commence réellement la lutte ; c'est le moment où il s'agit pour chaque concurrent de l'emporter sur son rival. Homère, dans toute cette partie de son récit, nous fait véritablement assister aux événements ; il y a là une rare vérité d'illusion ; nous prenons part à tout, qu'en dis-je ? nous nous passionnons pour tout. Cependant les choses ont bien changé : ceux qui, en partant du rivage, avaient été les premiers, sont maintenant, grâce aux mauvaises chances de la lutte, les derniers ; et les derniers sont devenus les premiers. Voici à la tête de tous, Eumèle avec ses promptes cavales ; le second c'est Diomède ; ils sont bien près l'un de l'autre. Homère, pour marquer la faible distance qui les sépare, recourt à cette vive image : « Les chevaux de Diomède, dit-il, semblent à chaque in« stant escalader le char d'Eumèle ; de leur souffle ils « échauffent le dos et les épaules d'Eumèle ; ils volent, leur « tête tendue jusqu'à lui [2]. » Les dieux interviennent ici : Apollon arrache le fouet des mains de Diomède qui pleure de dépit en voyant ainsi ses chevaux ralentir leur course ; et Minerve répare cette injustice par une autre injustice : elle rend le fouet à Diomède, mais en même temps elle

[1] *Thébaïde*, lib. VI, v. 396 sqq.
[2] V. 379-381.

brise le joug des cavales d'Eumèle, qui s'écartent et renversent dans la poussière le char avec leur conducteur que devance l'heureux Diomède. Ainsi, dans Virgile, Gyas, retardé par une manœuvre de son trop prudent pilote, est dépassé par Cloanthe qui garde, comme ici Diomède, le premier rang. Homère nous fait ensuite partager les efforts jaloux de Ménélas et d'Antiloque qui suit le frère d'Agamemnon. Antiloque veut dépasser son rival et se laisse aller jusqu'à menacer ses propres chevaux s'ils ne lui donnent pas la victoire; il ne prétend pas les voir devancer Diomède, puisqu'un dieu lui assigne la première place, mais du moins qu'ils atteignent ceux d'Atride. Mouvement bien naturel qui n'a pas échappé à Virgile. Il l'a embelli à sa façon par une de ces réticences qui laissent si bien deviner les secrètes pensées du cœur : après Cloanthe, qui a dépassé Gyas, viennent les rapides galères de Sergeste et de Mnesthée, marchant de front. Mnesthée excite ses rameurs comme Antiloque excite ses chevaux ; il ne demande pas, dit-il, le premier rang, — c'est le mot d'Eumèle dans Homère, — puis il ajoute, et c'est un admirable trait de vérité et de passion : « ...Ah ! si toutefois ! ! ! Mais qu'ils « l'emportent, ô Neptune, ceux à qui tu as donné de l'em- « porter[1]. »

Que d'ambition cachée dans cette exclamation de *quamquam ô!* qui lui échappe, et quelle résignation forcée dans la pensée qui termine le vers! Antiloque, dans Homère, recourt à une ruse téméraire : Ménélas, pour éviter la rencontre des autres chars et pour les empêcher de le surpasser, a poussé ses chevaux sur les bords d'un ravin ; l'audacieux Antiloque, au risque de tomber dans le précipice et d'y entraîner Ménélas avec lui, rase de son char celui

[1] *Non jam prima peto Mnestheus, neque vincere certo.*
Quanquam ô! sed superent, quibus hoc, Neptune, dedisti.
(*Æn.*, V, v. 195 et 196).

du fils d'Atrée ; celui-ci, effrayé de la témérité de son rival et pris dans son propre piége, recule et laisse passer le fils de Nestor non sans protester contre une ruse dont tout à l'heure Antiloque devra se purger par serment. Homère nous ramène ensuite dans l'enceinte où se tiennent les spectateurs de la lutte. Une vive discussion s'élève entre Idoménée et Ajax. Le premier, en plongeant ses regards dans la plaine, croit pouvoir affirmer que le vainqueur n'est plus Eumèle, mais Diomède, dont il reconnaît les chevaux; Ajax, avec l'emportement de caractère qu'on lui connaît, soutient le contraire: selon lui, le premier c'est Eumèle qui, il y a peu de temps en effet, l'était encore. Idoménée tient bon, riposte ; un pari est engagé — ne se croirait-on pas dans une tribune de nos *courses* modernes? — Achille cherche à calmer les deux guerriers, et Ajax ne tarde pas à reconnaître son erreur, quand au bout de quelques instants, il aperçoit, debout sur son char qui vole dans la plaine, Diomède, pressant ses chevaux couverts de sueur et touchant la barrière le premier. Le premier prix donc est pour lui. Après Antiloque qui a vaincu par la ruse et après Ménélas, arrive Mérion, conducteur inhabile, avec ses pesantes cavales. Le fils d'Admète vient le dernier, traînant son char et poussant piteusement ses chevaux devant lui. Achille, à cette vue, est touché de son sort; il voudrait réparer le tort de la fortune et se dispose à donner le second prix à Eumèle; mais Antiloque se récrie; il va jusqu'à menacer Achille lui-même qui sourit de l'emportement de son jeune ami, et sur sa réclamation, Achille consent à laisser le deuxième prix à Antiloque. Mais voilà que Ménélas proteste de son côté ; c'est à lui que revient la belle cavale ; puisqu'aussi bien Antiloque n'a vaincu que par un stratagème. Que le fils de Nestor vienne, s'il l'ose, jurer devant tous les Grecs par Neptune, qu'il n'a pas, pour vaincre, eu recours à la ruse. Antiloque va-t-il se parjurer?

S'il se rétracte, Ménélas gardera-t-il le prix qui lui écherra en ce cas? C'est ce que nous allons voir dans la belle scène qui suit; elle est empreinte d'une haute moralité. Il faut citer. « Le sage Antiloque répond à Ménélas: Pardonne « maintenant, car je suis plus jeune que toi, ô roi Ménélas; « tu l'emportes sur moi par la puissance et par l'âge. Tu « vois à combien d'égarements la jeunesse est sujette; son « esprit est prompt et son jugement est faible. Que ton « cœur s'apaise : je te donnerai la cavale que j'ai reçue, et « si même tu désires un objet plus précieux parmi ceux que « ma tente renferme, je suis prêt à te le céder, noble enfant « de Jupiter, plutôt que d'être à jamais banni de ton cœur « et de me rendre coupable envers les dieux.

« Aussitôt, le fils du magnanime Nestor conduit l'agile « cavale près de Ménélas et la lui présente. Ce héros « éprouve alors une douce joie dans son âme.

« Antiloque, lui dit-il, c'est moi qui viens te céder malgré « ma colère. Aussi bien jusqu'à ce jour tu n'as été ni vain « ni téméraire. Aujourd'hui, ta jeunesse l'a emporté sur ta « raison. A l'avenir, évite de tromper ceux qui te sont su-« périeurs. Aucun autre guerrier parmi les Grecs ne m'au-« rait aussi promptement apaisé; mais que de peines, que « de souffrances n'avez-vous pas endurées pour ma cause, « toi, ton frère et ton père vaillant ! Je me laisse donc flé-« chir par ta prière; je te rends cette cavale, quoiqu'elle « soit à moi, afin que tous les Grecs apprennent que mon « cœur n'est ni orgueilleux ni inexorable[1]. »

Platon qui voulait chasser Homère de sa république en l'accusant de ramollir les âmes par une morale trop facile, Platon aurait dû se montrer plus indulgent pour l'auteur de l'*Iliade*. Homère n'est point sans doute un philosophe procédant par aphorismes et par maximes; mais chez

[1] V. 586-611.

lui, nous l'avons déjà dit ailleurs[1], on rencontre presque partout la morale en action. Quoi de plus moral et de plus touchant à la fois que le passage qui nous occupe? Nous aimons à voir Antiloque, digne fils de Nestor, reconnaître sa faute, avouer son tort, s'en excuser, s'en repentir et demander humblement pardon à Ménélas dont il respecte et honore l'âge et le rang. Pour rien au monde il ne voudrait démériter d'un homme comme Ménélas; il craindrait en cela d'offenser les dieux. On reconnaît là le religieux Homère. Un tel repentir, si noblement exprimé, ne sera pas sans effet sur le cœur du généreux Ménélas à qui il suffira d'avoir donné à Antiloque une leçon de modération et de convenance. Ménélas veut que son bon droit demeure établi, et il cède sur tout le reste : il garde sa supériorité, sa dignité et se montre généreux sans offenser son jeune adversaire. Ménélas, d'ailleurs, pratique une vertu d'autant plus précieuse dans les princes, qu'elle leur est moins habituelle, la reconnaissance; il n'a pas oublié tout ce que les fils de Nestor et leur vénérable père souffrent depuis si longtemps pour sa cause; il sait ce qu'il leur doit, et il serait malheureux qu'Antiloque ainsi que l'armée pussent le soupçonner d'ingratitude ou de hauteur. La poésie sert ici de cadre à de nobles et grands sentiments. Il y a aussi bien de l'élévation dans ces caractères; et l'enseignement qui ressort de tout cela est digne du cœur et du génie d'Homère. Ce qui suit est d'une morale non moins touchante. Le cinquième prix, c'était une urne à double fond. Achille la prend aussitôt, traverse les rangs des Grecs et la donne à Nestor que son grand âge empêche de prendre part aux jeux où il s'est tant distingué autrefois. Il la lui donne en mémoire des funérailles de Patrocle; et le bon vieillard remercie avec effusion le sage Achille de sa déli-

[1] Voir notre *Avertissement*.

cate attention : il est heureux de n'être pas oublié, quoique vieux, par le fils de Pélée, qui lui rend ainsi les honneurs dus à Nestor. Charmante peinture ! J'aime dans Achille ce mouvement spontané du cœur, cette déférence pour la vieillesse, ce respect touchant pour les cheveux blancs.

Telle est la description de la course des chars et de tout ce qui s'y rapporte ; nous nous y sommes arrêté longuement, trop longuement peut-être ; car voici Homère qui nous fait signe : il a d'autres scènes à nous mettre sous les yeux, d'autres personnages à nous faire connaître. Hâtons-nous donc de le suivre.

Après la course des chars, le pugilat. Achille destine une mule âgée de six ans au vainqueur ; au vaincu, une coupe à double fond.

« Aussitôt se lève un guerrier d'une grande force et « d'une taille élevée, habile au pugilat, le fils de Panops, « Épéus. Il pose la main sur la mule laborieuse et s'écrie :

« Qu'il approche celui qui désire emporter cette coupe « arrondie ; car je ne pense pas qu'aucun autre grec pré- « tende enlever cette mule après m'avoir vaincu au pugi- « lat, puisqu'aussi bien je me glorifie de l'emporter sur « tous.... Je le déclare, et cela s'accomplira ; je romprai « le corps de mon rival et briserai ses os. Que ses amis en « foule se tiennent prêts autour de lui pour l'emporter lors- « qu'il sera tombé sous mes bras. Il dit, et tous gardent « un morne silence. Euryale seul se lève, semblable à un « dieu.... Le vaillant fils de Tydée l'accompagne et l'en- « courage par ses discours, car il désire vivement le voir « triompher. Il l'entoure tout d'abord d'une ceinture et « lui donne ensuite de fortes courroies, dépouille d'un « bœuf sauvage. Entourés de leur ceinture les deux rivaux « s'avancent au milieu de l'arène. Ils lèvent ensemble, l'un « contre l'autre, leurs mains robustes qui, ensemble, re- « tombent et pesantes, se confondent. On entend le bruit



« horrible de leurs mâchoires et de toutes parts la sueur « coule de leurs membres. Enfin le divin Épéus se précipite sur son rival et le frappe à la joue malgré qu'il le « surveillât. Celui-ci ne peut résister plus longtemps, ses « beaux membres s'affaissent. Ainsi qu'au souffle frémissant « de Borée, le poisson s'agite sur l'algue du rivage, de « même s'agite le héros frappé. Alors le magnanime Épéus « le prend par la main et le relève. Les amis d'Euryale « l'entourent et l'emmènent à travers le cirque où traînent « ses pieds. Il vomit un sang épais et sa tête se balance des « deux côtés ; enfin il s'évanouit entre les bras de ceux qui « l'emmènent[1]. »

Voyons maintenant le jeu de la lutte. Achille offre un trépied au vainqueur et une belle esclave au vaincu.

« Aussitôt se présente le grand Ajax, fils de Télamon, et « se lève aussi le prudent Ulysse, fécond en stratagèmes. « Entourés de leurs ceintures ils s'avancent dans la lice et « s'embrassent l'un l'autre de leurs fortes mains. Telles « sont au haut d'un édifice deux poutres qu'un habile arti- « san a réunies pour braver la violence des vents. Leurs dos « craquent sous les efforts de leurs mains fortement enla- « cées ; une abondante sueur en découle ; des tumeurs san- « glantes courent sur leurs flancs et sur leurs épaules : tous « deux brûlent du désir de vaincre pour remporter le ma- « gnifique trépied. Ulysse ne peut ébranler ni terrasser « Ajax. Ajax ne peut davantage vaincre Ulysse dont la force « résiste puissamment. Lorsque déjà ils sont près de lasser « la patience des valeureux Grecs, Ajax, fils de Télamon, « s'écrie :

« Noble fils de Laerte, artificieux Ulysse, ou enlève-moi « ou que je t'enlève moi-même ; Jupiter prendra soin de « l'issue du combat. »

[1] V. 664-698.

« En parlant ainsi, Ajax soulève son rival qui n'oublie « point ses ruses. Il le frappe par derrière d'un coup au jarret, « fait fléchir ses membres, le renverse et tombe sur la poi- « trine du guerrier. Ulysse veut soulever son adversaire ; « mais à peine peut-il le soulever de la terre et il ne saurait « l'enlever ; ses genoux plient ; tous les deux, l'un près de « l'autre tombent sur le sol et sont souillés de poussière. « Ils se seraient levés pour lutter une troisième fois si « Achille lui-même ne fût intervenu pour les retenir :

« Ne luttez pas davantage, leur disait-il ; ne vous bles- « sez pas inutilement de la sorte : la victoire vous appartient « à tous les deux [1]. »

A la lutte succède la course à pied. Les concurrents sont Ajax, fils d'Oïlée, le même Ulysse et Antiloque qui a pris une part si grande et si vive à la course des chars. Achille désigne un but qu'il faut tourner, comme les chars ont dû tourner la borne pour revenir ensuite au rivage. La carrière s'étend au loin. Ajax est le premier ; Ulysse le suit ; Antiloque suit Ulysse. Celui-ci touche de bien près Ajax. « De « ses pieds il couvre la trace des pas d'Ajax avant que la « poussière ait eu le temps de s'en élever dans les airs. Le « divin Ulysse courant toujours exhale son haleine sur la « tête d'Ajax. Tous les Grecs, par leurs acclamations, le « soutiennent et encouragent ses efforts [2]. »

Arrivés au terme de la carrière, Ulysse implore Minerve qui vient à son secours. Elle ranime ses membres épuisés et quand on est près de toucher au but, elle fait glisser Ajax ; Ajax tombe dans un endroit couvert de la fiente des bœufs qu'Achille avait immolés pour les funérailles de Patrocle. Ulysse est vainqueur et Ajax, la main appuyée sur les cornes du bœuf sauvage, deuxième prix de la lutte, ex-

[1] V. 708-736.
[2] V. 763-767.

cite le rire des Grecs, quand voulant parler et expliquer la victoire d'Ulysse par la faveur de Minerve, il rejette la fange de sa bouche. Antiloque reconnaît dans la victoire de ses deux rivaux une justice due à ceux qui lui sont supérieurs par l'âge, et se contente du troisième prix consistant en deux talents d'or.

On apporte ensuite, par les ordres d'Achille, une lance, un bouclier et un casque : c'était l'ancienne armure de Sarpédon. On la destine à celui qui, dans un combat singulier à la lance, effleurera la peau de son rival. Les champions sont Ajax et Diomède. Ils se revêtent de leurs armes, s'élancent, se frappent et trois fois ils s'attaquent. Ajax, malgré ses efforts, ne peut atteindre le corps de son adversaire, garanti par une épaisse cuirasse. Diomède plus habile et plus heureux, effleure, au défaut de la cuirasse, le cou de son adversaire. A cette vue tous les Grecs ordonnent de cesser le combat.

Dans le jeu du disc, l'instrument du jeu sert en même temps de prix. C'est un immense bloc de fer qu'Achille avait enlevé autrefois de la ville de Thèbes en Cilicie, après qu'il l'eut prise d'assaut.

« Celui qui sera maître de ce bloc, dit Achille pour encourager les concurrents, de quelque étendue que soient « ses champs fertiles, il aura du fer à son usage pendant « cinq années entières ; ni son pâtre, ni son laboureur, s'ils « manquent de fer, n'auront besoin d'aller à la ville pro- « chaine. Ce bloc leur en fournira amplement [1]. »

Quatre concurrents se présentent, soulèvent successivement le bloc et successivement le lancent dans l'espace. Le vigoureux Polypétès est celui qui fait rouler le bloc le plus loin : « Autant que franchit d'espace la houlette du berger, « quand il la lance en tourbillon au milieu de ses génisses,

[1] V. 832-835.

« autant Polypétès dépasse ses rivaux dans la carrière[1]. »

Reste le dernier jeu, celui où doit briller l'habileté des archers. Homère déploie ici beaucoup de grâce. Achille, au milieu du sable, fait dresser un mât. Au haut de ce mât on attache par le pied et avec une corde légère une tremblante colombe. Dix cognées à double tranchant seront données à celui qui frappera l'oiseau lui-même; celui qui n'atteindra que la corde n'obtiendra que dix cognées simples.

« Il dit : le roi Teucer et Mérion, noble écuyer d'Idoménée, se lèvent à l'instant ; ils agitent les sorts dans un « casque d'airain. Teucer est le premier que désigne le sort. « Aussitôt il lance sa flèche d'une main vigoureuse, mais « il ne promet point à Phébus de lui immoler une hécatombe d'agneaux premiers-nés, et il ne touche point la « colombe, car Apollon lui porte envie ; il atteint la corde « près du pied par lequel la colombe est attachée, et la « flèche amère coupe la corde en deux. La colombe prend « son essor dans les cieux, et la corde flotte vers la terre. « Tous les Grecs applaudissent. Mérion alors se hâte d'enlever l'arc des mains de Teucer ; car il tenait déjà la « flèche toute prête à la lancer. A l'instant il promet à Phébus de lui immoler une hécatombe d'agneaux premiers-nés ; il suit des yeux la timide colombe au milieu des « nuages ; pendant qu'elle plane en tournoyant, il l'atteint « au-dessous de l'aile dans le milieu du corps. Le trait la « traverse de part en part et vient ensuite retomber à « terre aux pieds de Mérion. L'oiseau s'abat un instant sur « le mât du navire à la proue azurée, le cou penché et les « deux ailes tendues ; mais bientôt son âme s'envole, et « l'oiseau tombe du haut du mât. L'armée présente à ce « spectacle est frappée d'admiration[2]. »

[1] V. 845-847.
[2] V. 859-881.

Revenons maintenant sur ces différents jeux dont je n'ai pas voulu interrompre le récit. Commentons rapidement et faisons quelques rapprochements en passant.

Le caractère d'Épéus est bien tracé. Quelle confiance orgueilleuse dans ses propres forces! La peinture de la lutte est vive; mais on désirerait cependant plus de détails, plus de péripéties, plus d'intérêt peut-être. Virgile, tout en s'inspirant d'Homère, l'emporte sur son maître dans le combat du pugilat entre Entelle et Darès.

. . . .
Darès paraît tout fier de sa haute stature,
Darès qui de Pâris seul balança le nom,
Darès de qui le bras sous les murs d'Ilion
Près du tombeau d'Hector par un combat célèbre
Honorait ce héros et sa pompe funèbre.
. . . .
Il se lève; il prélude: étendus en avant
Ses deux bras tour à tour battent l'air et le vent.
Il montre leur vigueur, montre sa taille immense,
Et du prix qu'il attend s'enorgueillit d'avance.
On cherche un adversaire à ce jeune orgueilleux;
Mais nul n'ose tenter ce combat périlleux.
Alors, fier et déjà d'une main assurée
Saisissant le taureau par sa corne dorée:
« Fils d'Anchise, dit-il, si glacé par l'effroi
« Nul n'ose à ce combat s'exposer contre moi,
« Pourquoi ces vains délais et ces attentes vaines?
« Ce taureau m'appartient, ordonnez qu'on l'emmène.»
Ainsi parle Darès d'un air triomphateur;
Les Troyens font entendre un murmure flatteur
Et réclament pour lui les honneurs qu'il demande.

Peut-on imiter avec plus de bonheur que ne le fait l'auteur de l'*Énéide?* Peut-on, d'un autre côté, traduire avec une supériorité plus désespérante, que ne le fait ici Delille, la divine perfection du style de Virgile? Ce Darès, dont le modèle est Épéus, combien il dépasse encore ce même Épéus en fanfaronnades, en présomption! Mais dans ce qui

suit, Virgile s'éloigne d'Homère et le corrige de la façon la plus heureuse. Qu'est-ce que l'Euryale d'Homère à côté du vieil Entelle qui, sur les représentations de son ami Aceste, malgré son grand âge, se lève pour rabattre l'insolence du jeune Darès. Entelle, athlète émérite, rentre donc dans la lice.

« Alors montrant tout nus et tout prêts au combat
« Son corps, ses larges reins, ses redoutables bras
« Et sa vaste poitrine où ressort chaque veine,
« Seul il s'avance et seul semble remplir l'arène. »

Qu'est devenu le fier Darès ? On ne le voit plus ; on n'a plus sous les yeux qu'Entelle debout comme un géant au au milieu de la carrière. La lutte s'engage ; elle est longue, indécise, remplie d'alternatives de revers et de succès pour les deux champions ; Entelle cependant, fait un faux pas et tombe ; on a dû le relever à cause de son grand âge ; mais une fois relevé, il revient plus terrible au combat :

. . . . La honte et l'honneur,
La confiante audace aiguillonnent son cœur ;
Son courage s'irrite encor par sa colère,
Il s'élance et poursuit son superbe adversaire,
Et tantôt tour à tour et tantôt à la fois
Les deux cestes légers l'accablent de leur poids ;
Moins prompte, moins pressée et moins tumultueuse
Sur nos toits retentit la grêle impétueuse,
La main suit l'autre main, les coups suivent les coups,
Point de paix, point de trève à son bouillant courroux ;
Il le chasse d'un bras, de l'autre le ramène,
Et Darès, en tournant, parcourt toute l'arène.
Empressé de calmer ce combat trop ardent
Énée avec pitié voit ce jeune imprudent,
L'arrache à son rival . . . .
De Darès aussitôt les amis l'environnent,
Chacun d'eux à l'envi soutient entre ses bras
Ce malheureux qu'on vient d'arracher au trépas,
Tremblant, abandonnant sa tête chancelante,
Vomissant à grands flots de sa bouche écumante

Des torrents d'un sang noir, et les tristes débris
De ses os, de ses chairs, déchirés et meurtris....

Remarquons en outre que dans Virgile le dénouement de cette lutte est plus moral que dans Homère. Chez celui-ci la victoire reste à l'orgueil, à l'insolence ; chez celui-là, l'arrogance est châtiée comme elle le mérite ; et c'est un vieillard qui inflige cette leçon à la présomption d'un jeune homme. Virgile, en écrivant ce morceau, a-t-il eu devant les yeux Homère seulement ? Il est permis de croire que Théocrite, cet autre maître de Virgile, l'a également inspiré. Virgile avait étudié Théocrite ; il le connaissait à fond et l'avait plus d'une fois imité. Or, rien ne ressemble plus à la lutte de Darès et d'Entelle que le combat décrit par Théocrite, dans sa vingt-deuxième idylle, entre Pollux et Amycus, roi des Bébryces qui avait disputé aux amis du frère de Castor le passage du Pont.

Stace, à côté de pensées exagérées, selon son habitude, et quoique imitant par trop indiscrètement Virgile, Stace offre, dans la description de sa lutte, des beautés neuves et variées. On suit avec intérêt dans la carrière le gigantesque Capanée, dont Eschyle nous donne une si formidable idée dans ses *Sept chefs*. Capanée a tout l'orgueil d'Épéus, de Darès et d'Amycus ; il a pour rival le modeste Alcidamas, lacédémonien à qui Pollux lui-même enseigna l'art de combattre avec le ceste [1].

Valérius Flaccus, dans son poëme des *Argonautes* imité du poëme du même nom d'Apollonius de Rhodes, Valérius Flaccus a cherché à s'inspirer tour à tour d'Homère, de Théocrite et de Virgile, sans qu'il ait égalé, il est vrai, les qualités de ses maitres. Il décrit, lui aussi, la lutte entre Pollux et le roi des Bébryces, Amycus. Il y a çà et là quelques traits originaux. Le poëte

[1] *Théb.*, lib. VI, v. 731-825.

compare les deux champions qui, il y a un instant, ne se connaissaient pas encore, à deux tigres se rencontrant soudain dans les déserts de l'Afrique. Au moment où la lutte commence, il suppose — l'idée est heureuse et dramatique, — que les ombres des victimes terrassées et tuées jadis par Amycus ont obtenu par leurs prières de sortir des enfers pour assister, enveloppées dans un nuage et du haut d'une montagne, au juste supplice que Pollux doit infliger au cruel Amycus. Pollux tue le tyran et les Grecs célèbrent ses louanges. Alors Castor, par une touchante inspiration, couronne d'un vert laurier le front de son frère encore taché de sang et place les destinées de l'expédition et de la flotte sous les auspices de cette première victoire[1].

Dans Homère, la lutte proprement dite entre Ulysse et Ajax est vivement dépeinte. Elle est aussi hardie qu'originale cette comparaison de l'attitude entre les deux rivaux se serrant de leurs bras, les pieds écartés, avec ces deux poutres formant pignon au sommet d'un édifice et si bien emboîtées l'une dans l'autre qu'elles peuvent braver la fureur des vents. On reconnaît Ulysse, qui ne renonce jamais à ses ruses, quand il frappe son adversaire par derrière; ce que Mme Dacier traduit par ces mots : « il donne le « croc en jambe à Ajax en le frappant sur le jarret. »

Quintus de Smyrne[2] qui trop souvent ne fait que copier Homère, a peint le jeu de la lutte célèbre sur le tombeau d'Achille avec les couleurs les plus riches et les plus variées. On voit dans cette peinture Ajax et Diomède se précipiter l'un contre l'autre, quand le combat commence, comme deux bêtes fauves se disputant la même proie. Des

[1] *Argonaut.*, lib. IV, v. 257 sqq.

[2] Connu encore sous le nom de Quintus Calaber, auteur des *Posthomerica* ou de la *Petite Iliade*, poëme en quatorze chants. Voir l'ingénieuse et spirituelle notice que M. Sainte-Beuve a consacrée à ce poëte : *Études sur Virgile*, suivies d'une notice sur *Quintus de Smyrne* (Paris 1857).

tourbillons de poussière volent autour d'eux ; le poëte les compare à deux taureaux qui, sur les montagnes, essaient leurs forces naissantes et font jaillir le sable sous leurs pieds. Tout retentit de leurs mugissements, et de leur bouche brûlante tombent des flocons d'écume. La lutte terminée, les deux guerriers, après avoir essuyé les flots de sueur dont ils sont inondés, s'embrassent et se rendent leur amitié [1]. Ce dernier trait rappelle à certains égards la conduite toute chevaleresque de l'Épéus d'Homère, tendant la main à Euryale et relevant son ennemi terrassé.

L'exercice de la course à pied, tel que nous le trouvons décrit dans l'*Iliade*, était certainement bien présent à l'esprit de Virgile quand il a dépeint le même jeu dans l'Énéide. Il ne fait en quelque sorte que copier Homère. Comme Ajax dans Homère, Nisus qui est le premier dans Virgile, tombe dans un endroit humide de sang et de fange ; il est dépassé par Salius qui le suivait de près ; mais Nisus possède assez de présence d'esprit pour le relever et pour faire tomber dans le même endroit Salius afin de ménager ainsi la victoire à son jeune ami Euryale, qui, venu le troisième, remporte ainsi le prix en arrivant le premier. En vain, la course achevée, Salius réclame le prix, comme Ménélas dans la course des chars d'Homère, devancé par la ruse d'Antiloque, demande le prix qui lui est dû. La victoire est pour Euryale ; sa grâce, sa beauté, ses larmes plaident en sa faveur, ainsi que sa vertu plus aimable encore dans un beau corps [2].

Virgile n'a pas fait preuve de beaucoup d'invention dans la course à pied. Plus heureux et plus original se montre dans

[1] *Quinti Smyrnæi Posthomericorum* libri XIV, edit. Kœchly, Lipsiæ MDCCCL. Lib. Δ, v. 233 sqq.

[2] *Tutatur favor Euryalum, lacrymaeque decoræ,*
Gratior et pulchro veniens in corpore virtus.
(*Æn.*, lib. V, v. 343).

la description du même jeu l'auteur de la *Thébaïde*. Entre autres concurrents se distinguait le jeune Parthénopé, fils de la belle et célèbre Atalante. Il s'élance dans la lice léger comme un oiseau, et comme ses concurrents, il vole aussi rapide que la flèche du Crétois. Virgile imite par trop servilement Homère, quand il nous peint la chute de Nisus. L'incident imaginé par Stace, pour retarder Parthénopé qui est le premier sur tous, est, au contraire, aussi original que gracieux : une superbe chevelure ombrageait la tête de Parthénopé ; Il l'avait laissé croître pour l'offrir à Diane s'il revenait vainqueur en Arcadie. Cette belle chevelure, libre du lien qui la retenait, flotte maintenant au gré des vents et le gêne dans sa course. Idas, un autre concurrent, suivait Parthénopé de si près qu'il le couvrait de son ombre. Dans son ardente émulation, Idas saisit la chevelure de Parthénopé qui allait toucher la borne ; d'une main il le retient en arrière, de l'autre il touche le but[1]. Pourquoi faut-il que Stace, pour peindre tous ces détails, n'ait au service de ses idées qu'un style faible et terne? On souhaiterait ici à Virgile les idées de Stace et à Stace, le précis et brillant langage de Virgile, dont l'auteur de la *Thébaïde*, comme il l'a dit lui-même, « adorait sans cesse « les traces. »

Le combat singulier à la lance n'offre rien de particulier. C'est comme une image des luttes du même genre qui s'engagent si souvent dans l'*Iliade*. Il rappelle le combat de Ménélas et de Pâris au troisième livre, celui d'Hector et d'Ajax au sixième, celui de Patrocle et d'Hector au seizième et enfin le combat d'Achille et d'Hector au vingt-deuxième chant.

Ce que dit Achille en proposant pour prix du disc un bloc de fer, est curieux. Ce sont autant de traits de mœurs

[1] Voir Stace, *Théb.*, lib. VI, v 607 sqq.

des temps héroïques. Dans ce jeu on n'avait pas seulement en vue le beau, mais encore l'utile. Ainsi alors déjà on employait le fer pour le labour. Le soc de la charrue et les instruments aratoires étaient faits avec ce précieux métal. Alors donc l'agriculture fleurissait ; et alors aussi, comme on l'a remarqué à ce sujet [1], des marchés se tenaient dans les villes où venaient s'approvisionner les habitants de la campagne, puisque Achille dit que le pâtre, le laboureur ou propriétaire de ce bloc auront du fer à leur usage pendant cinq ans, « et n'auront pas besoin d'aller dans la ville prochaine. »

De nos jours encore, dans nos fêtes de village, la jeunesse se livre à plus d'un exercice qui rappelle quelques-uns de ces anciens jeux. Ce sont ou des boxes, ou des passes d'armes, ou des mâts de cocagne à grimper, ou bien on se livre encore à l'exercice du tir; et comme dans Homère, l'habileté des tireurs est récompensée. Seulement, le mousquet a remplacé l'arc, et la cible a remplacé la colombe. Dans cette lutte des archers, rien n'égale la naïveté, la vérité et la grâce des détails ; et Virgile qui a reproduit le même jeu, ne fait que se traîner sur les traces de son modèle. Il n'invente absolument rien et son imitation n'a de valeur que par le style. Homère non-seulement nous intéresse aux deux archers rivaux, dont l'un doit sa victoire à son respect pour les dieux, mais encore et surtout à l'objet même qui leur sert de but, à cette timide colombe. Nous la suivons dans l'air, heureux en quelque sorte de sa délivrance; et puis, grâce au talent du peintre, quand nous la voyons atteinte et blessée à mort, nous la plaignons et la pleurons presque, alors que «le cou penché et les ailes tendues, » elle vient expirer aux pieds de son vainqueur. Dans les petites choses comme dans les grandes, Homère est toujours Homère.

[1] Heyne, *Obs. in Iliad.*

Tels sont ces jeux. Ici encore l'auteur de l'*Iliade* a le mérite de l'invention. Tous les poëtes venus après lui ont eu sans cesse les regards fixés sur ses créations qu'ils cherchent à reproduire, comme on vient de le voir, les uns avec un peu plus, les autres avec un peu moins de talent. Mais Homère est toujours la source inspiratrice pour tout le monde, c'est toujours le fleuve où tous les autres poëtes viennent remplir leurs urnes.

Ces divers jeux ont été une heureuse distraction pour l'armée. Ils reposent aussi le lecteur des pénibles émotions qu'avaient produites dans son âme la mort d'Hector et la lugubre cérémonie des funérailles de Patrocle.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

SOMMAIRE. Le vingt-quatrième livre de l'*Iliade*. — Embarras du critique quand il se trouve en face des beautés d'Homère. — Examen détaillé de ce chant; une belle peinture; le Priam d'Homère et l'Agamemnon de *Timanthe*. — Hécube; traits de mœurs et de caractère; une scène touchante. — Priam se rend auprès d'Achille pour racheter le cadavre d'Hector; un gracieux épisode comparé avec un passage biblique. — Priam aux pieds d'Achille; sa prière; éloquence de ce morceau; imitations diverses; jugement de M. de Chateaubriand. — Encore Achille et son caractère. — Priam ramène dans Ilion le corps de son fils; un antique usage; les pleureuses; les pleureuses chez les Grecs, chez les Romains, chez les Hébreux et chez les Grecs de nos jours. — Lamentations d'Andromaque, d'Hécube et d'Hélène; les *myriologues;* MM. Fauriel et Ampère. — Rapprochements: Homère, Quintus de Smyrne, Virgile, Ovide, Shakespeare et Fénelon; citations. — Les funérailles d'Hector; réflexions finales.

Ce chant, comme le précédent, s'explique par l'importance que les anciens attachaient aux honneurs de la sépulture, par leur profond respect pour les dépouilles mortelles de leurs semblables. Avec cette seule donnée de Priam se rendant dans la tente d'Achille pour obtenir, en échange d'une riche rançon, le cadavre d'Hector, demeuré jusqu'ici au pouvoir du fils de Pélée, avec cette seule donnée, Homère a composé un des plus beaux morceaux, sinon le plus beau de l'*Iliade*. Le vingt-quatrième livre est comme consacré, lui aussi, par le suffrage de tous les critiques et par l'admiration des siècles. Ce qui en caractérise la première moitié, c'est une simplicité touchante, un grand charme dans le récit, ce sont aussi de gracieuses fictions. La deuxième moitié du même livre offre des qualités opposées: ce sont des scènes saisissantes, des tableaux pa-

thétiques, des situations sublimes dans le vrai sens du mot.

Plus on relit ce chant, plus on en est touché, ravi, ému. Mais à ce plaisir succède un grand embarras lorsqu'on cherche, comme nous l'essayons dans ces Études, à faire partager ses impressions aux autres. On sent alors toute la vérité de cette parole de Bossuet : « toute louange languit « auprès des grands noms[1] ; » on peut ajouter : « et auprès « des grandes œuvres. » L'éloge n'a presque pas de prise sur Homère. Quoi que dise et fasse le critique, il demeure au-dessous de la réalité. En pareil cas, le mieux est, nous croyons, de s'effacer le plus possible derrière le poëte, de lui laisser le plus souvent la parole, soit en s'inspirant de lui, soit en le citant. C'est ce que nous allons faire sans nous interdire pour cela, en temps et lieu, ni les commentaires, ni les réflexions, ni les rapprochements.

Après la célébration des jeux en l'honneur de Patrocle, les Grecs se sont retirés près de leurs navires, et le repas du soir pris, il se sont livrés au repos. Achille, de son côté, était rentré dans sa tente. Mais le sommeil ne s'appesantit point sur ses paupières ; car il regrette sans cesse le vaillant Patrocle. La blessure qu'a faite dans son cœur la mort de cet ami saigne toujours. « Il se tourne et se retourne « sur sa couche ; il regrette la vaillance et le mâle courage « de Patrocle ; il se retrace tous les travaux qu'ils ont par- « tagés, les maux qu'ensemble ils ont soufferts, soit dans « les combats, soit en traversant les mers courroucées. A « ce souvenir il fond en larmes, tantôt étendu sur le flanc, « tantôt sur le dos, tantôt sur le sein. Tout à coup, se le- « vant, il erre tristement sur le rivage de la mer où l'au- « rore le surprend lorsqu'elle apparaît sur l'Océan et sur le « rivage. Alors il place sous le joug ses coursiers agiles,

[1] Oraison funèbre du prince de Condé.

« attache derrière le char le cadavre d'Hector, et trois fois « le traîne autour du tombeau de Patrocle; il retourne en-« suite chercher le repos dans sa tente, laissant Hector le « front étendu dans la poussière [1]. » Et pendant douze jours il en agit de la sorte. Voilà bien Achille, extrême dans ses passions: ami brûlant et dévoué, ennemi acharné et sans pitié, sans pitié pour le moment du moins. Homère, par ce court passage, éveille à l'avance notre intérêt, et à l'avance aussi excite notre sympathie pour les restes du malheureux Hector, pour ce cadavre, sujet principal de ce chant. Il faut que ce cadavre soit rendu à qui de droit, et pour cela les dieux interviendront eux-mêmes. Ils pressent, en effet, Mercure de dérober les restes d'Hector; mais Junon, Neptune et Minerve qui conservent encore tous leurs vieux ressentiments contre les Troyens, s'y opposent. Apollon leur fait honte de leur cruelle opiniâtreté. Jupiter intervient; il mande Thétis, mère d'Achille, dans le conseil céleste et l'engage à disposer son fils à recevoir en échange du cadavre d'Hector la rançon que tout à l'heure Priam lui-même viendra lui offrir. Thétis s'élance des cieux, va trouver son fils, et obtient de lui, en faisant intervenir sa douce autorité de mère, comme aussi la volonté des dieux, qu'il rendra à Priam, en échange d'une rançon, le corps de son fils. En même temps, Iris, la messagère des dieux, après avoir reçu ses instructions de Jupiter, se dirige du côté d'Ilion; elle arrive dans le palais de Priam. « Elle n'y trouve que pleurs « et gémissements. Les fils du roi assis dans l'enceinte de « la cour autour de leur père arrosent de leurs pleurs leurs « vêtements. Au milieu d'eux, le vieillard est enveloppé « dans les plis de son manteau qui le couvre tout entier; « sa tête et ses épaules sont couvertes d'une abondante « poussière, qu'en se roulant à terre il ramasse de ses deux

[1] *Il.*, XXIV, v. 5-18.

« mains. Ses filles et ses brus faisaient retentir le palais de « leurs gémissements au souvenir de ceux qui, nombreux « et vaillants, perdirent la vie sous les coups des Argiens [1]. »

N'est-on pas frappé de cette peinture d'une majesté vraiment antique? Cette douleur a quelque chose de biblique. Ainsi, dans la Bible, nous l'avons déjà fait remarquer ailleurs [2], quand on perd un parent bien aimé, on s'assied à terre, on se couvre la tête de cendre et de poussière. Il y a aussi dans le tableau d'Homère une idée qui semble avoir passé de la poésie dans la peinture : Timanthe, on le sait, dans son tableau du sacrifice d'Iphigénie, jeta un voile sur la tête d'Agamemnon par une inspiration vraiment sublime. Ainsi fait Homère pour Priam ; il l'enveloppe tout entier dans les plis de son manteau, comme si, tout Homère qu'il est, le poëte eût désespéré de pouvoir rendre l'expression de la douleur paternelle qu'il aime mieux laisser deviner ainsi à l'imagination de chacun.

Iris s'approche de Priam qui tremble à sa vue. La déesse lui parle à voix basse. Ah combien il connaissait le cœur de l'homme que le malheur rend craintif, le poëte qui tout d'abord fait dire à la divine messagère : « Rassure-toi, « Priam, fils de Dardanus, n'aie point de crainte, je ne « viens point te présager le malheur, mais je viens dans « une pensée bienveillante ; je suis la messagère de Jupi- « ter qui, bien qu'éloigné, s'occupe de toi et compatit à « ton infortune [3]. » Et elle lui donne ensuite les instructions que Jupiter l'a chargée de transmettre au roi. Il faut que Priam se rende auprès d'Achille pour lui demander, en échange d'une riche rançon, le corps d'Hector. Priam ne se fera accompagner que du seul héraut Idéus. On placera

[1] V. 160-168.

[2] Voir *Genèse*, XXXVII, v. 34. — 2 *Rois*, liv. 1, v. 11. — 2 *Samuel*, XII, v. 15 et 16. — *Ibid.*, XIII, v. 19. — *Job*, II, v. 8, 13.

[3] V. 171-174.

sur un char la rançon destinée à Achille, et le même char ramènera dans Ilion le cadavre d'Hector. Priam n'a rien à craindre ; Jupiter lui enverra un guide sûr, et Achille respectera en Priam un suppliant. Priam se lève, ordonne à ses fils de préparer le char. Il se rend ensuite dans une chambre parfumée où il mande Hécube pour la consulter. Priam et Hécube, accablés tous les deux par le poids de l'âge, sont deux types touchants de tendresse et d'affection conjugales. Hector et Andromaque qui ont réalisé les mêmes sentiments, ont eu, en eux, de nobles et vénérables exemples domestiques. Priam ne veut rien entreprendre sans avoir pris l'avis d'Hécube. Il fait part à Hécube de la venue d'Iris et des conseils qu'elle lui a donnés : son cœur paternel le presse de se rendre près d'Achille pour obtenir de lui les restes de leur malheureux fils. Que pense Hécube? Quel est son sentiment? On devine la réponse d'Hécube. Ses malheurs comme son sexe la rendent craintive : Priam y songe-t-il! Qu'est devenue sa prudence? Quoi! il ira affronter les regards de cet homme qui lui a tué tant de fils! Achille n'aura point pitié de lui et le tuera à son tour. Qu'il reste plutôt pour pleurer avec Hécube, à l'écart, dans le palais [1].

[1] Le mouvement et le sentiment de cette allocution n'ont pas échappé à Virgile, et j'oserais presque affirmer que ce passage était présent à la fidèle et délicate mémoire de l'auteur de l'*Énéide* lorsque, au moment où Priam veut armer son bras débile contre Pyrrhus, maître du palais du roi, Virgile nous montre la tendre Hécube, réfugiée avec ses filles aux pieds d'un autel domestique et s'efforçant d'arrêter l'inutile courage du vieillard :

« *Ut vidit : Quæ mens tam dira, miserrime conjux,*
« *Inpulit his cingi telis? aut quo ruis? inquit ;*
« *Non tali auxilio, nec defensoribus istis*
« *Tempus eget* . . . .
« *Huc tandem concede : hæc ara tuebitur omnes.* »

(Æn., II, v. 519 sqq).

Le dernier trait rappelle la prière d'Hécube dans Homère, disant à Priam de rester et de pleurer avec elle à l'écart dans un coin du palais.

Priam insiste cependant ; et comme le fait remarquer Heyne[1], il agit comme bien des gens qui consultent les autres sur certains projets, alors qu'ils ont résolu à l'avance de ne s'en tenir qu'à leur propre sentiment. Mais Priam, du moins, voudrait, avant de partir, obtenir l'assentiment d'Hécube ; et il lui fait observer que Jupiter en personne lui intime l'ordre de partir, par l'organe d'Iris ; lui-même a vu, entendu la divinité. Si sa destinée est de périr près des vaisseaux d'Achille, eh bien ! il y consent[2], pourvu qu'avant il puisse serrer dans ses bras le cadavre d'Hector « et se rassasier de douleurs[3]. »

Priam découvre ensuite un coffre précieux d'où il sort les objets qu'il destine à Achille pour la rançon d'Hector. Homère énumère ces objets ; rappelons-les à notre tour : c'étaient douze voiles, autant de couvertures, autant de tapis, autant de robes superbes, et autant de tuniques ; dix talents d'or, deux trépieds magnifiques, quatre vases et une coupe d'un grand prix. Priam met tout cela de côté ; puis, sortant de la pièce où il vient d'entrer, il rencontra une foule de Troyens qu'avait attirés depuis plusieurs jours dans le palais la nouvelle de la mort d'Hector. Aigri par le chagrin, le vieillard avec son sceptre, chasse loin de lui cette troupe importune. Arrivé ensuite en présence de ses fils Hélénus, Pàris, Déiphobe, Agathon et de beaucoup d'autres, il les accable de reproches : que ne sont-ils tous

[1] *Il.*, Ω, *Observ. in vers.* 217-227.

[2] Ce mouvement et cette tournure rappellent les paroles d'Esther dans la Bible (*Esther*, ch. IV, v. 16), et si bien traduites par Racine :

> *Contente de périr s'il faut que je périsse,*
> *J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.*
> (*Traged. d'Esther*, act. I, sc. 3).

[3] Ce terme revient souvent dans Homère, et il exprime une idée profondément vraie. On éprouve un certain plaisir à épancher sa douleur. M. de Chateaubriand appelle cela quelque part *la joie des larmes*.

morts à la place du vaillant et sage Hector ! les lâches seuls ont survécu ! Ils ne savent, eux, que figurer dans des chœurs de danse et dépouiller les peuples soumis au pouvoir de Priam. Qu'ils se hâtent donc de préparer le char et d'y déposer les présents qui doivent racheter Hector. On le voit, l'excès de sa douleur hélas ! trop légitime, rend injuste le bön et doux Priam. C'est Pâris surtout, l'auteur de tous les maux des Troyens, que Priam paraît avoir en vue ici ; et, aigri comme il l'est, il confond les innocents avec le coupable.

Les princes se hâtent d'obéir, effrayés de la colère de leur père. Ils témoignent ainsi de leur respect pour l'autorité comme pour la douleur paternelles. Ils préparent aussitôt le char où ils attachent une corbeille dans laquelle ils déposent la rançon d'Hector ; ils amènent les mules, les placent sous le joug. En même temps on fait avancer des chevaux que Priam, aidé d'Idéus, attèle lui-même à un autre char destiné à Priam seul. Sur ces entrefaites arrive la triste et tendre Hécube, tenant à la main une coupe d'or remplie d'un vin généreux. Elle engage Priam qui part malgré elle, à ne point s'éloigner avant d'avoir demandé aux dieux un présage favorable. Nous avons sous les yeux une scène tout à fait antique, d'un très-bel effet, et digne du religieux Homère.

Priam trouve la proposition d'Hécube conforme aux circonstances. Sur les ordres du roi, une intendante s'approche, portant une aiguière remplie d'eau et un riche bassin. L'esclave verse une onde limpide sur les mains du roi qui se purifie ainsi avant de s'adresser aux dieux. Puis, debout au milieu de la cour, avec la coupe de vin que lui a donnée Hécube, il répand des libations, et les yeux levés au ciel, il prie à haute voix Jupiter qui trône sur les sommets de l'Ida, de favoriser son triste voyage et de le rassurer par un heureux augure.

Nous sommes dans le monde des merveilles. Jupiter a entendu la prière du père d'Hector. Il envoie du haut de l'Ida l'aigle brun. L'oiseau superbe plane au-dessus de la tête du roi; il déploie son envergure vaste comme les portes d'un palais ; puis il prend à gauche et fait renaître ainsi dans tous les cœurs l'espérance et la joie. Aussitôt Idéus monte sur le char attelé de mules et chargé des dons destinés à Achille; Priam monte sur le char à quatre roues, traîné par des chevaux. Tous deux sortent des portiques retentissants, traversent les rues d'Ilion. On accompagne le vieux monarque jusqu'aux portes de la ville. «Tous ses amis «le suivent en pleurant comme s'il marchait à la mort[1].»

Laissons maintenant Priam et Idéus cheminer ensemble à travers la plaine de Troie, formée par le Simoïs et le Xanthe avant leur confluent, et où se trouve, comme Homère l'a fait remarquer ailleurs, le tombeau d'Ilus, un des ancêtres de Priam.

Cependant Jupiter donne l'ordre à Mercure de guider Priam vers les vaisseaux des Grecs. Mercure se dispose à obéir à son divin père. Voici quelques détails dont se sont souvenus plusieurs poëtes venus longtemps après Homère, et dont chacun s'est servi à sa manière, en imitant, en embellissant selon le besoin des sujets. Homère dit: «Il «(Mercure) attache à ses pieds une divine chaussure d'or «qui le porte sur les ondes et sur la vaste terre aussi ra«pide que le souffle des vents ; il prend la baguette à l'aide «de laquelle il assoupit ou réveille à son gré les mortels. «La tenant dans ses mains, il vole dans les airs. Il ne tarde «pas à arriver sur les rives de l'Hellespont, et là, il prend «la figure d'un jeune prince à la fleur de l'âge et dans tout «l'éclat de la beauté[2].»

[1] V, 327 et 328.

[2] V. 340-348. Virgile fait voyager de même Mercure (*Æn.*, IV, v. 235 sqq.) — Milton imite Homère et Virgile quand il fait descendre sur la terre l'ange

Revenons maintenant à Priam et à son compagnon de voyage. Il y a là tout d'abord quelques lignes d'un effet, je ne dirai pas seulement pittoresque, mais tout à fait romanesque. Qu'on aime les détails suivants jetés là avec un si parfait naturel !

« Lorsqu'ils (Priam et Idéus) eurent passé le grand tom« beau d'Ilus, ils arrêtent les mules et les chevaux pour les « faire boire dans le fleuve. C'était le moment où les té« nèbres s'étendaient sur la terre. Idéus jetant les regards « autour de lui, aperçoit Mercure ; aussitôt s'adressant à « Priam, il lui dit :

« Attention ! fils de Dardanus, il nous faut agir avec pru« dence ; j'aperçois un guerrier, je crois qu'il nous immo« lera bientôt ; fuyons avec nos chevaux, ou bien touchons « ses genoux pour qu'il ait pitié de nous.

« A ces mots l'esprit du vieux Priam se trouble ; il est « en proie à la terreur ; son poil se hérisse sur ses mem« bres qui s'affaissent ; il reste saisi d'effroi [1]. »

Le reste de cette scène est de la plus heureuse invention, et le récit est d'un charme indéfinissable. La muse d'Homère déride quelque peu son front ; il y a là des traits d'une grâce touchante et parfois riante. Mercure s'approche, prend la main de Priam et l'appelle son père ; il lui demande, — comme s'il ne le savait pas ! — où il conduit ces mules et ses coursiers, au milieu de la nuit, pendant que tout dort : Priam ne craint donc pas de s'avancer ainsi jusque dans le camp de ses ennemis ? Il n'est plus jeune, et s'il était attaqué, comment se défendrait-il, n'ayant pour compagnon qu'un vieillard comme lui ? Où porte-t-il d'ailleurs ces trésors déposés sur ce char ? Qu'il ne lui déguise

Raphaël (*Paradis perdu*, liv. V). — L'auteur des *Martyrs* décrit de même le vol de l'Ange du sommeil, descendant du ciel sur la terre, pour endormir Démodocus, père de Cymodocée (liv. XXIII).

[1] V. 349-360.

pas sa pensée. Aurait-il résolu d'abandonner Ilion parce qu'Hector a péri, Hector le plus brave des Troyens et qui ne le cédait à aucun des Grecs ?

Cette marque d'intérêt accordé par cet étranger à Hector, cause une vive joie à Priam qui, charmé de cet éloge donné à la mémoire du plus cher des fils, s'enhardit peu à peu et à son tour demande à l'inconnu qui il est.

Mercure recourt à un ingénieux mensonge ; il se donne pour un des compagnons d'Achille, un Thessalien, fils d'Amyctor, possesseur de grands biens et père de sept enfants ; il a quitté son père et ses frères pour suivre Achille. Priam préoccupé d'une seule, d'une unique pensée : « Puisque tu es un des compagnons d'Achille, dis« moi toute la vérité ; mon fils est-il encore près des na« vires, ou bien Achille a-t-il abandonné ses membres aux « chiens[1] ?» Que cela est bien observé ! C'est le *Hector ubi est* de l'Andromaque de Virgile, apercevant Énée[2]. Mercure rassure Priam. Le corps d'Hector est, grâce à la bonté des dieux, dans toute sa fraîcheur. Alors Priam dans un naïf mouvement de reconnaissance, offre à celui qui lui fait entendre de si consolantes paroles une coupe superbe et lui demande de le conduire près d'Achille. Le faux Thessalien repousse avec une indignation simulée l'offre de Priam, comme tentant à corrompre un ami d'Achille ; mais néanmoins il guidera Priam ; et le lecteur sourit quand Mercure ajoute qu'il ne pense pas qu'avec un tel guide Priam ait rien à redouter de la part de qui que ce soit.

Mercure monte sur le char de Priam, conduit lui-même les chevaux, arrive sur le bord du fossé de retranchement, endort les sentinelles, franchit le fossé, ouvre les barrières, pénètre dans la cour qui précède la tente d'A-

[1] V. 406-409.
[2] *Æn.*, III, v. 312.

chille ; puis, s'élançant à terre, il se fait connaître à Priam étonné, l'engage à pénétrer dans la tente d'Achille, à le supplier par tout ce qu'il a de plus sacré ; et ces instructions données, le dieu retourne dans l'Olympe.

Mme Dacier a rapproché de cet épisode un récit à peu près analogue de la Bible et qui ne laisse pas que d'offrir un parallèle piquant. Je ne puis résister au plaisir de citer les paroles de Mme Dacier ; la comparaison est d'une grande justesse ; de plus elle est fort curieuse. « Homère, dit la savante « Mme Dacier, à qui nous laissons, bien entendu, la responsa-« bilité de certaines assertions, Homère, instruit par la tra-« dition, avait connu que Dieu envoye ses anges au secours « des affligés et de ceux qui ont besoin de son assistance. « L'Écriture sainte est remplie d'exemples et de témoignages « admirables de cette vérité. En voici un qui a un rapport « merveilleux avec cette fiction d'Homère, et qui arriva « quelque deux cents ans après lui, dans le temps de la « captivité des enfants d'Israël à Babylone, c'est-à-dire au « temps de Sennachérib... Le vieux Tobie envoyait son fils « à Ragès, ville des Mèdes, pour se faire payer d'une somme « considérable. Le jeune Tobie ne sçavait pas le chemin ; « il trouve à sa porte un jeune homme revestu d'un éclat « de majesté qui attirait l'admiration, c'estait un Ange sous « la forme d'un homme. Cet Ange interrogé qui il était, « respond comme Mercure par une fiction... Il dit, qu'*il « était des enfants d'Israël*, qu'*il se nommait Azarias* et qu'*il « était fils d'Ananias*. Cet Ange conduit heureusement le « jeune Tobie ; il lui donne des instructions, et quand il « est question de recevoir la récompense que le père et le « fils luy veulent donner, il déclare qu'il est l'Ange du Sei-« gneur, prend son vol vers le ciel et disparaît à leurs yeux. « Voilà une grande conformité ; mêmes idées, même stile. »

Et maintenant nous touchons à la seconde moitié de ce chant et aux grandes scènes dont elle est remplie. Priam

est descendu de son char, et après avoir laissé en dehors de la tente d'Achille Idéus avec les chars, les chevaux et les mules, il est entré dans la tente du fils de Pélée. Alcyme et Automédon, les fidèles écuyers d'Achille, venaient de lui servir le repas du soir. La table était encore dressée. Priam avait pénétré dans la tente sans être vu, et aussitôt qu'il aperçoit Achille, il se précipite à ses genoux, « et baise les mains terribles et homicides qui lui ont ravi « tant de fils[1]. »

Nous voilà donc en face de cette situation si longtemps attendue. Homère l'a amenée avec un art admirable. Et maintenant que va-t-il se passer entre ces deux personnages également intéressants ? Que vont-ils se dire ? Homère ne restera pas au-dessous de son sujet. Il place dans la bouche de Priam une prière qui est un morceau célèbre et à juste titre. Quintilien, chez les anciens, regardait-il cette prière comme incomparable[2]. Chez les modernes, Rollin, dans son *Traité des Études*, la cite comme un modèle du genre. Voltaire, à plus de quatre-vingts ans, a essayé de la reproduire dans une imitation libre[3], et a rendu ainsi hommage à l'original. Beaucoup d'autres poëtes[4] ont cherché à traduire, chacun à sa manière, cette pathétique éloquence qui jaillit ici du cœur du Priam, simple et grande comme la nature, dont la poésie d'Homère est partout l'image. Écoutons donc à notre tour la prière du vieux Priam :

« Souviens-toi de ton père, Achille, semblable aux dieux ;

[1] V. 478-479.

[2] *Institut. orat.*, X, ch. I.

[3] *Dict. philosophique* au mot *Scoliaste*.

[4] Louis Racine, Lemercier, Cabanis, Doigny. M. Bignan a lutté heureusement contre l'original dans sa traduction de ce passage de l'*Iliade*, et l'Allemand Voss, dans le même passage, a rendu Homère avec sa perfection de traducteur accoutumée.

« il est du même âge et arrivé comme moi au seuil de la « vieillesse. Peut-être en ce moment est-il accablé par de « puissants voisins, et n'a-t-il personne pour repousser « loin de lui le malheur et le danger. Mais du moins sachant « que tu vis encore, il se réjouit dans son âme et chaque « jour il espère voir son fils revenir d'Ilion. Quant à moi « malheureux, il m'était né des fils vaillants dans l'immense « Troie, et je crois qu'il ne m'en reste plus aucun. Ils étaient « cinquante quand arrivèrent les fils des Grecs.... Le cruel « Mars a fléchi les membres du plus grand nombre. Un seul « me restait; il défendait la ville et nous-mêmes; mais tu « viens de le tuer, tandis qu'il combattait pour sa patrie: « c'était Hector. C'est pour lui que j'arrive jusqu'à la flotte « des Grecs; c'est pour le racheter que je t'apporte de « riches présents. Respecte les dieux, Achille; aie pitié de « moi en te souvenant de ton père. Je suis plus digne en-« core de compassion que lui: j'ai pu ce que n'a fait aucun « autre mortel, j'ai approché de ma bouche la main de « l'homme qui a tué mon fils [1]. »

M. de Chateaubriand, qui sentait en poëte les beautés d'Homère, a fait de cet éloquent passage un éloquent commentaire. Il fait ressortir tout ce qu'il y a de dramatique dans la situation: d'un côté, la nuit, la tente d'Achille pleurant encore Patrocle; de l'autre, au milieu des ténèbres, les chars de Priam, chargés des présents du monarque. Sur le rivage, le corps d'Hector, sans honneur et sans sépulture; puis Priam, apparaissant au milieu des ombres et se jetant aux pieds d'Achille. L'auteur du *Génie du christianisme* analyse ensuite avec une délicate émotion la prière du vieux roi et fait remarquer que le premier mot prononcé par le malheureux Priam est celui de *père*, et que dans le même vers, la se-

[1] V. 486-506.

conde pensée est un éloge pour l'orgueilleux Achille que l'on compare aux dieux. Combien doit souffrir Priam en parlant de la sorte au meurtrier de son fils! Que ce rapport entre Pélée et Priam est heureux! tous deux sont accablés par l'âge et par le malheur, et Priam est encore plus malheureux que Pélée! « Enfin», dit M. de Chateaubriand, « après une analyse détaillée et ingénieuse que nous vou« drions pouvoir citer tout entière, enfin Priam, après avoir « parlé des hommes au fils de Thétis, lui rappelle les « *justes dieux*, et il le ramène une dernière fois au souvenir « de Pélée. Le trait qui termine la prière du monarque « d'Ilion est du plus haut sublime dans le genre pathé« tique[1]. »

Achille, l'implacable Achille est attendri. Il prend la main du vieillard et le repousse doucement. Pendant quelques instants règne entre eux un silence solennel. Priam pleure sur Hector, Achille sur Pélée et quelquefois aussi sur Patrocle, et la tente est remplie de leurs gémissements. Puis, après avoir longtemps pleuré, Achille s'élance de son siége, relève Priam, car il se sent saisi de pitié à la vue de sa tête et de sa barbe blanches. Triomphe de l'éloquence ou plutôt, — ce qui honore plus l'humaine nature, — triomphe de l'infortune sur la douleur et le ressentiment! On aime à voir dans le fils de Pélée ce respect pour le malheur et pour les cheveux blancs. Achille va ensuite jusqu'à consoler l'inconsolable Priam et l'invite à s'asseoir sur son propre siége. Priam refuse; il ne veut point s'asseoir jusqu'à ce qu'on lui ait rendu le cadavre de son fils. Ce refus irrite Achille qui, emporté par son naturel bouillant, menace Priam et lui ordonne de garder le silence; et le vieillard obéit en tremblant. Le lion qui s'appelle Achille, est apprivoisé, mais parfois il rugit encore et montre les

[1] *Génie du christianisme*, liv. II, ch. IV.

griffes. Achille sort de sa tente en murmurant ; il détèle les chevaux et les mules, fait entrer Idéus auprès de Priam, enlève du char les présents qui lui sont destinés, fait ensuite laver et parfumer par des esclaves le cadavre d'Hector, qui gisait encore là-bas dans la poudre. Il enveloppe la tête du mort d'un manteau pour épargner au malheureux Priam un spectacle si douloureux ; aidant ensuite ses esclaves, il porte avec elles le corps d'Hector sur le char funèbre ; puis invoquant l'ombre de Patrocle, il le supplie de ne point s'indigner contre lui dans les enfers, pour avoir rendu le corps du meurtrier de Patrocle à son père ; car on a donné à Achille une riche rançon dont une partie sera consacrée à Patrocle. On le voit, Achille, toujours encore au souvenir de son ami, a comme des remords d'avoir offensé les mânes de Patrocle, en ayant eu pitié de Priam. C'est le dernier cri de l'amitié. L'âme agitée d'Achille se calme ensuite peu à peu. Rentré dans sa tente il invite Priam à prendre quelque nourriture, lui citant, pour l'y décider, l'exemple de Niobé qui, en un seul jour, perdit sept fils et sept filles, et le soir venu, songea néanmoins à réparer ses forces. Priam y consent maintenant que son fils, ou du moins le cadavre de ce fils, lui est rendu. Priam demande ensuite à se reposer de ses fatigues, car depuis la mort d'Hector il « n'a-« vait point encore fermé les paupières, ayant sans cesse « nourri sa douleur en se roulant sur la poussière [1]. »

Achille fait dresser pour Priam et pour Idéus une couche moelleuse, mais en dehors de sa tente pour qu'ils ne soient point surpris par les Grecs qui, toute la nuit durant, vont et viennent pour consulter Achille ; et le fils de Pélée, pour rassurer complétement Priam, lui prend encore la main avant de se retirer dans sa tente auprès de la belle Briséis.

[1] V. 630-647.

Le dieu qui avait conduit Priam, en le protégeant, jusque dans la tente d'Achille, lui apparaît maintenant pendant son sommeil pour l'engager à fuir au plus vite hors du camp de ses ennemis; car ils pourraient bien, s'ils y apprenaient sa présence, retarder, en avertissant Agamemnon, la délivrance du cadavre. Priam effrayé, éveille Idéus. Mercure attèle lui-même les mules et les coursiers et les guide en personne à travers le camp sans qu'aucun grec les aperçoive. Arrivé sur les bords du Xanthe, le dieu, dont la mission est accomplie, remonte dans l'Olympe. L'aurore paraît. Hélas! quelles scènes de douleurs elle va éclairer. Priam et Idéus se dirigent avec leurs chars et le cadavre d'Hector vers Ilion. Du haut des remparts Cassandre les a aperçus. Elle pousse un cri de désespoir et appelle tous les Troyens et toutes les Troyennes. La foule consternée se précipite hors des portes de la ville et se rassemble près du cadavre du fils de Priam. Mais place! Laissez passer les privilégiées de la douleur: salut à la majesté du malheur! Ne reconnaissez-vous pas ces deux femmes qui « s'arrachent la chevelure, s'élancent sur le fu« nèbre char et touchent la tête d'Hector[1].» L'une d'elles, c'est Hécube, l'autre, c'est Andromaque, la mère et l'épouse du malheureux Hector. Le peuple mêle sa douleur et ses larmes aux larmes et aux douleurs de ces déplorables princesses. Mais Priam, du haut de son char, crie à la foule de s'écarter; il passe avec ses mules et ramène les restes d'Hector dans le palais. On dépose le cadavre sur un lit funèbre. Remarquons ici de curieux traits de mœurs. Tout d'abord on l'entoure de *chanteurs*, ἀοιδοὺς, « qui entonnent « des hymnes funèbres, et soupirent de lamentables ac« cents.» Ces chanteurs ne paraissent être autre chose que les *pleureurs* et les *pleureuses* qui, du monde des Hébreux,

[1] V. 711 et 712.

semblent avoir passé dans le monde grec et du monde grec, dans le monde romain. On les trouve encore de nos jours en Grèce où ont survécu tant d'usages de la civilisation homérique. « L'expression de la douleur, dit à ce sujet un contemporain déjà plus d'une fois cité, n'a pas été « moins constante (dans la Grèce actuelle), que l'expression « de la joie ; plusieurs des anciens rites funèbres se sont « fidèlement conservés. Tels sont les cris des femmes qui « se font un devoir et quelquefois un métier de leurs gé« missements[1]. »

Après les pleureuses à gages, les douleurs véritables : Andromaque, Hécube, Hélène, viennent successivement près du lit funèbre d'Hector répandre leurs plaintes et leurs larmes ; et le poëte trouve une expression propre à chacune de ces douleurs dont chacune a son caractère.

D'abord c'est Andromaque qui « commence sa plainte, » tenant entre ses mains la tête du vaillant Hector.

Deux fois déjà le poëte a fait parler les douleurs d'Andromaque : le jour où elle fit ses touchants adieux à Hector et le jour néfaste entre tous où, du haut des remparts, elle vit traîner son malheureux époux derrière le char de son vainqueur. Admirons la fécondité du poëte qui, grâce à sa profonde sensibilité et à son imagination passionnée, nous fait lire encore dans le cœur de cette épouse et de cette mère désolée ; il en fait sortir de nouveaux accents de regrets et de douleurs, et qui n'ont rien de commun avec tous ceux qu'à déjà fait entendre le même personnage. Aussi, l'Andromaque d'Homère, prise dans ces diverses situations, semble-t-elle avoir servi de modèle d'idéale beauté morale à tous ceux qui depuis ont reproduit le même caractère. Homère est la source où sont venus

[1] M. Ampère, *La Grèce, Rome et Dante*, p. 79.

puiser le pathétique Euripide[1], le tendre Virgile[2], Sénèque le tragique[3] et le doux Racine[4].

Écoutons dans Homère la triste Andromaque.

« Cher époux, tu perds la vie à la fleur de l'âge, et tu me « laisses veuve dans ton palais. Ce fils encore dans la plus « tendre enfance, ce fils que nous avions engendré tout « malheureux que nous sommes, n'arrivera point, je pense, « jusqu'à sa jeunesse. Avant ce temps, Ilion ravagée sera « précipitée de son faîte; car tu as péri, toi son soutien, « toi qui défendais la ville, toi qui sauvais les chastes « épouses et les tendres enfants. Bientôt elles seront traî« nées en esclavage sur les rives étrangères, et moi, sans « doute, avec elles. Et toi, mon fils, tu ne me survivras pas, « tu seras soumis à d'indignes traitements, tu travailleras « pour un maître barbare; ou bien, un des Grecs t'arra« chant de mes bras te précipitera du haut d'une tour pour « venger le trépas d'un frère, d'un père ou d'un fils que lui « ravit Hector. Sous les coups d'Hector un grand nombre « d'ennemis ont mordu la poussière; car ton père n'était « point clément dans les funestes combats. Aussi tout le « peuple le pleure dans Ilion. Tu laisses à tes parents un « chagrin et un deuil inconsolables, cher Hector, mais « c'est à moi surtout que tu laisses d'amères douleurs. « Hélas! de ton lit de mort tu ne m'as point tendu la main, « tu ne m'as pas adressé pour la dernière fois quelqu'une « de tes sages paroles, dont je me serais souvenue nuit et « jour, en versant des larmes[5].

[1] Voir dans les *Troyennes*, v. 649-688. — *Ibidem*, 748 sqq.

[2] *Æn.*, III, v. 300 sqq.

[3] *Troyennes passim.* Nous avons commenté nous-même cette tragédie de Sénèque et particulièrement le rôle d'Andromaque. Voir nos *Études sur trois tragédies de Sénèque, imitées d'Euripide*, p. 52-66.

[4] Voir la *Tragédie d'Andromaque*, *passim*.

[5] V. 725-745.

On a quelquefois douté de l'authenticité de ce morceau, comme de celle des paroles que le poëte prêtera tout à l'heure à Hécube et à Hélène [1]. Pour nous, nous ne partageons en aucune façon ce doute : ceux-là d'ailleurs qui l'ont émis, n'osent pourtant nier que tout cela ne soit d'une haute antiquité [2], et ils sont forcés d'en reconnaître la beauté et le charme attendrissant [3].

Après Andromaque, « Hécube commence sa plainte. » La douleur d'Hécube, pour être plus contenue et plus calme, n'en est pas moins touchante. Elle remercie les dieux de la protection qu'ils ont accordée à son cher Hector jusqu'après sa mort, puisque ce sont eux qui ont préservé son corps de la corruption et l'ont rendu ensuite à sa famille et à son peuple. Pour se consoler de la mort d'Hector, elle se retrace la mort de Patrocle, qui a causé tant de regrets et de douleurs à Achille. Elle adoucit son propre chagrin par la pensée égoïste, mais vraie, que celui d'Achille pleurant Patrocle n'est ni moins profond, ni moins cuisant.

Après Hécube, Hélène, elle aussi, « commence sa plainte. » Elle pleure dans Hector un ami, un frère plein de douceur et de bonté pour elle et qui la défendait toujours quand les Troyens ou les autres fils de Priam faisaient quelque reproche à Hélène. Que n'est-elle morte plutôt que de survivre à Hector ! Désormais, dans Ilion, elle n'a plus ni appui ni soutien.

Chose curieuse ! Ces lamentations autour d'un cadavre sont encore en usage dans la Grèce contemporaine où on les désigne sous le nom de *myriologues*. L'auteur des

[1] Heyne, *Observ. in Iliad.*, XXIV, v. 723-776. — Payne Knight, *Not. in Iliad.*, Ω, v. 723-776.

[2] *Antiquum esse non negem* (Heyne, *Observ. in Il.*, v. 725).

[3] *Andromaches lamenta affectus muliebris plena. Dulcissimi sunt vss.* 742 sqq. (Heyne, *Observ. in Iliad.*, XXIV).



Chants populaires de la Grèce moderne, feu M. Fauriel, a recueilli un grand nombre de ces poétiques effusions de la douleur; et à ce sujet, il fait remarquer[1] avec raison, que nous possédons de véritables myriologues dans le vingt-quatrième livre de l'*Iliade*.

M. Ampère, de son côté, constate les mêmes analogies: « Dans les îles Ioniennes, dit-il, un voyageur a vu les amis, « les parents s'approcher d'un ami, d'un parent expiré, se « pencher vers lui, murmurer à son oreille l'adieu su- « prême[2]. » Il fait observer ensuite que dans Homère, cette formule, ἦρχε γόοιο, répétée chaque fois qu'une des trois femmes prend la parole, pourrait se traduire: *commence à chanter son myriologue*. Et M. Ampère ajoute: « la « scène touchante qu'Homère place ici dans le palais de « Priam, se passe chaque jour dans la demeure du plus « humble enfant de la Grèce. Les chanteurs y sont, et les « femmes qui appartiennent à la famille expriment les re- « grets de tous, comme le font dans l'*Iliade*, Hécube, An- « dromaque, Hélène[3]. »

Aux plaintes d'Andromaque et d'Hécube, à celles d'Andromaque surtout, on peut opposer dans Quintus de Smyrne, l'auteur de la *Petite Iliade*, les plaintes de Briséis[4] et d'Œnone[5], pleurant l'une Achille, l'autre Pâris, et les plaintes d'Hécube[6], déplorant le fatal trépas du même Pâris qu'avec son cœur de mère, elle excuse, que dis-je?... elle justifie malgré toutes ses fautes.

Peut-être y a-t-il dans le désespoir de la mère d'Euryale,

1 *Chants populaires*, disc. préliminaire.

2 *La Grèce, Rome et Dante*, p. 80.

3 *Ibidem*, p. 81.

4 *Posthomerica*, chant III, v. 550-572.

5 Chant X, v. 411-488. M. Sainte-Beuve, dans son récent travail sur *Quintus de Smyrne*, admire et fait admirer cet éloquent passage (p. 437).

6 Chant X, v. 151 sqq.

peint par Virgile[1], quelque chose de plus vif et de plus déchirant encore que dans la douleur d'Andromaque. Le même Virgile a dépassé certainement son modèle dans les plaintes qu'exhale sur le cadavre du jeune Pallas l'infortuné roi d'Arcadie[2].

Ovide a trouvé des accents admirablement passionnés dans le désespoir de sa Niobé, ce *modèle accompli*, naguère des joies, maintenant de toutes les douleurs de la maternité : « Hélas ! qu'en ce moment elle était différente de cette « Niobé éloignant, il y a peu de temps, le peuple, des au-« tels de Latone, et s'avançant d'un pas superbe au milieu « de Thèbes ! Alors, enviée de tous ses sujets, maintenant « objet de pitié, même pour un ennemi. Elle se jette sur le « corps glacé de ses enfants et donne au hasard à chacun « d'eux ses derniers baisers. Puis, levant ses bras livides « vers le ciel :

« Repais-toi, dit-elle, cruelle Latone, repais-toi de ma « douleur, savoure à longs traits mon deuil, assouvis ton « cœur barbare ; je meurs dans mes sept enfants ; triomphe, « implacable ennemie, applaudis-toi de ta victoire[3]. »

Éloquentes aussi sont les paroles que dans la *Thébaïde* de Stace, la malheureuse Argie adresse à son cher Polynice, après qu'elle a retrouvé sur le champ de bataille son cadavre souillé de sang et de poussière[4].

Shakespeare a prêté sa véhémence et son énergie accoutumée à l'expression de l'âpre douleur de la reine Marguerite, courbée sur le cadavre de son fils Édouard poignardé sous ses yeux sur le champ de bataille de Tewksbury, par les ducs de Clarence et de Glocester ainsi que par l'usurpateur, le roi Édouard. Rien de plus déchirant que les

[1] *Æn.*, IX, v. 480 sqq.
[2] *Æn.*, XI, v. 152-182.
[3] *Metamorph.*, lib. VI, v. 267 sqq.
[4] *Theb.*, XII, v. 322 sqq

cris de la pauvre mère. L'Hécube d'Homère est dépassée[1].

On retrouve davantage le souffle et l'inspiration d'Homère dans le désespoir du vieux Nestor peint par notre Fénelon, quand le roi de Pylos serre dans ses bras les restes inanimés de son fils Pisistrate. Cette mort renouvelle la plaie qu'avait faite dans son cœur paternel le trépas d'Antiloque : «O mon fils, ô cher Pisistrate! Quand je perdis ton « frère Antiloque, je t'avais pour me consoler; je ne t'ai « plus, je n'ai plus rien, et rien ne me consolera : tout est « fini pour moi. L'espérance, seul adoucissement des peines « des hommes, n'est plus un bien qui me regarde. Anti- « loque, Pisistrate, ô chers enfants! Je crois que c'est au- « jourd'hui que je vous perds tous deux; la mort de l'un « rouvre la plaie que l'autre avait faite au fond de mon « cœur. Je ne vous verrai plus! Qui fermera mes yeux? « Qui recueillera mes cendres[2]?»

Revenons à Homère et pour achever rapidement l'analyse du vingt-quatrième chant.

Les gémissements d'Andromaque, d'Hécube et d'Hélène ont renouvelé les gémissements du peuple troyen tout entier. Le vieux Priam cherche à modérer ce commun désespoir, en ordonnant qu'on procède enfin aux funérailles d'Hector. D'après tous les détails qui suivent on voit, en

1 « O Édouard, cher Édouard ! parle à ta mère, ô mon fils ! Est-ce que tu « ne peux plus parler ? ô traîtres ! ô meurtriers !.... Jamais les hommes ne « déchargèrent leur fureur sur un enfant ! Si je connaissais un nom plus « odieux que celui de meurtrier, je le leur donnerais. Non, non, mon cœur « va éclater si je parle.... Bourreaux ! scélérats ! cannibales sanguinaires ! « Quelle plante gracieuse vous avez moissonnée avant le temps ! Vous n'avez « point d'enfants, bourreaux ! Si vous en aviez, leur souvenir eût éveillé la « pitié dans votre cœur. Mais, si jamais vous avez un enfant, attendez-vous « à le voir immoler dans sa fleur comme vous avez, ministres de mort, égorgé « ce prince jeune et charmant » (*Henri VI*, 3e partie, acte V, traduction de M. Benjamin Laroche).

2 *Télémaque*, liv. XX.

se rappelant les obsèques de Patrocle, que les Troyens observaient dans ces lugubres solennités le même cérémonial que les Grecs. Les funérailles d'Hector durent douze jours. Pendant les neuf premiers jours les bœufs et les mules attelés à des chars, vont chercher dans les forêts voisines le bois nécessaire pour construire le bûcher. Le dixième jour on y dépose le cadavre d'Hector et on y met la flamme. Le onzième jour on recueille en pleurant les ossements du fils de Priam, on les renferme dans une urne d'or qu'on couvre de voiles de pourpre, on dépose l'urne dans une tombe que l'on scelle avec de larges pierres [1], tandis que de tous côtés veillent des sentinelles pour empêcher toute surprise de la part des Grecs. Le poëte, pour le dire en passant, laisse ainsi entrevoir au lecteur la suite des hostilités entre les deux nations, chose en dehors d'ailleurs de son sujet. Une fois Hector au tombeau, Priam, comme avait fait Achille en souvenir de Patrocle, Priam donne à ses peuples un repas funèbre, selon l'usage de ces temps antiques. Et le poëme se termine par ce simple vers: « Ainsi « les Troyens célébraient les funérailles du vaillant Hector. »

Tel est ce vingt-quatrième chant où Homère nous appa-

[1] Knight fait à ce sujet les remarques suivantes qui paraissent d'un *grand poids* à M. Dugas-Montbel. Pour notre part, nous abondons dans le même sens. Voici ces observations de Knight que M. Dugas-Montbel traduit ainsi du latin : « Il doit paraître étonnant à ceux qui nous apportent et nous re- « commandent si positivement des inscriptions qui auraient précédé les temps « homériques et ceux de la guerre de Troie, que dans les funérailles de Pa- « trocle et d'Hector, traitées avec tant de soins, tant de détails et de magni- « ficence, que parmi les nombreuses cérémonies consacrées à apaiser leurs « âmes, et tous les monuments destinés à conserver leur mémoire à la posté- « rité, il n'y ait pas un seul passage qui nous dise que les noms et les actions « de ceux qui sont morts, ou les vœux de leurs parents, ont été inscrits sur « des pierres sépulcrales, ni même qui fasse allusion à cet usage. C'était pour- « tant en pareille circonstance qu'on aurait naturellement employé ces sortes « d'inscriptions, si elles n'eussent pas été totalement ignorées » (Knight, *Not. ult. in Iliad.*, Ω.

rait dans toute la variété comme aussi dans toute la grandeur de son pathétique génie. Après la scène incomparable de Priam aux pieds d'Achille, une des plus belles scènes de ce chant où tout est beau, c'est la scène finale, celle des lamentations des princesses troyennes. Quelle sombre élégie, que cette mère, ces sœurs, cette épouse penchées sur le cadavre de celui qui pendant sa vie avait été leur gloire, leur orgueil et leur force! A la vue de ce corps glacé par la mort et qui leur est rendu par la pitié du vainqueur ou plutôt par la clémence des dieux, elles sentent leurs blessures se rouvrir et saigner, et elles le pleurent une seconde fois. Quel spectacle aussi que celui de Priam, faisant trève à sa douleur pour modérer celle des siens et présidant aux funérailles d'Hector! Déplorable ministère pour un père! L'ordre naturel des choses est renversé: Priam en cheveux blancs confie à la tombe les restes d'un fils moissonné à la fleur de l'âge, et qui, ce semble, eût dû survivre à son père.

Et dans tout ceci quel vaste sujet de réflexion sur la fragilité des choses humaines et sur les vicissitudes de la fortune! Cette famille, cette nation naguère puissante entre toutes, maîtresse de l'Asie, dominatrice de l'Orient, est maintenant plongée dans le deuil et menacée d'un anéantissement prochain. Hector a été la colonne de Troie; Hector tombé, Troie ne restera plus longtemps debout. Le poëte nous l'a fait pressentir par l'organe d'Andromaque, et l'histoire est là pour confirmer ce pressentiment. Encore quelques jours donc, et les Grecs s'empareront d'Ilion; la ville sera détruite; Priam sera égorgé dans son palais devenu la proie des flammes, Hécube, Andromaque, Cassandre seront réduites en esclavage, et le peuple presque tout entier sera passé au fil de l'épée. Nous l'avons déjà dit, il n'entrait point dans le plan d'Homère de traiter ce lamentable sujet. Mais un temps viendra où dans un autre pays et dans

une autre littérature, un poëte, successeur des poëtes cycliques[1], héritier du génie de l'auteur de l'*Iliade* comme aussi, si on peut le dire, de la suite des événements célébrés par Homère, un temps viendra, disons-nous, où le chantre de Mantoue, dans un admirable passage de son poëme, racontera, lui aussi, la prise et la chute d'Ilion. Et Virgile aura résumé éloquemment tout ce qui précède, quand, après le récit de la dernière nuit d'Ilion, il placera dans la bouche d'un ancien compagnon d'armes d'Hector, prêt à partir pour l'exil et jetant autour de lui un regard de suprême désolation, ces mots qui sont à eux seuls tout un poëme : « Je quitte alors, en pleurant, le « port, le rivage de la patrie et les champs où fut Troie[2]. »

[1] Parmi ceux-ci il faut citer, sinon par la date de sa naissance, du moins par la nature de son sujet et la couleur des événements de son poëme, *Quintus de Smyrne*, qui reprend les choses juste au point où les a laissées le vingt-quatrième chant de l'*Iliade*, au lendemain des funérailles d'Hector.

[2] *Littora tum patriæ lacrymans, portusque relinquo*
Et campos, ubi Troja fuit. (*Æn.*, lib. III, v. 10 et 11).

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

Digitized by Google

Pages

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

Pages

§ 2.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

ERRATA.

Au lieu de : Dugas-Montbel, *lisez partout*, Dugas Montbel

Page 2, ligne 4, *au lieu de :* études, *lisez*, Études.

Page 7, ligne 16, *au lieu de :* lecteur. *lisez*, lecteur !

Page 11, ligne 2, *au lieu de :* offrent des contradictions, *lisez*, offrent, chacune en particulier, des contradictions.

A la même page, note 2, *après ces mots :* 1795, in-8°, *ajoutez :* p LXXXVIII-IX.

Page 12, note 2, *au lieu de :* Remàyana, *lisez*, Ramayana.

Page 24, ligne 20, *au lieu de :* lève au loin le sceptre insigne, etc., *lisez*, le sceptre, insigne de sa puissance.

Page 27, note 1, *au lieu de : sumite pœnas, lisez, sumite pœnas ;*

Page 46, ligne 2, *au lieu de :* nous sommes arrive, *lisez*, nous sommes arrivés.

Page 85, ligne 33, *au lieu :* d'une grande beaute ! *lisez*, d'une grande beauté.

Page 123, ligne 22, *au lieu de :* des esperances de la mère [1], *lisez*, esperances de la mère [3].

Page 217, ligne 27, *au lieu de :* lui donnèrent toujours tout, *lisez*, le blâmeront toujours.

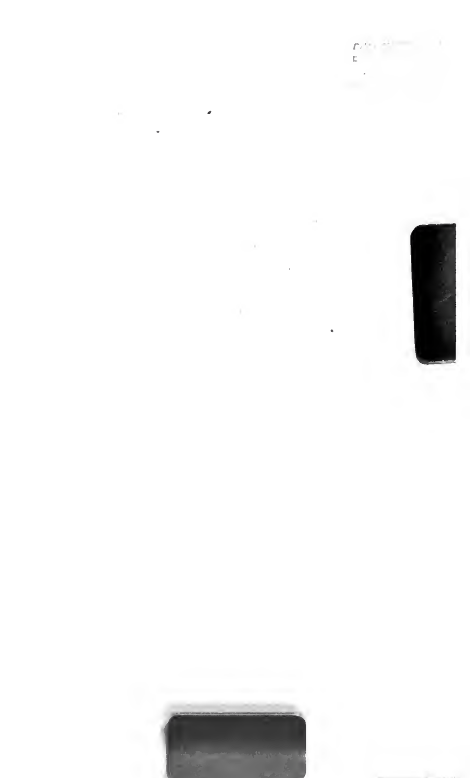
Page 234, ligne 3 et 4, *au lieu de :* quel acharnement après le triomphe ! *lisez*, quel acharnement contre le cadavre même de son ennemi !

Page 238, ligne 14, *au lieu de :* en cet endroit un incident, *lisez*, en cet endroit, un incident, etc.

Page 240, ligne 2, *au lieu de :* spiritualiste, *lisez*, spirituelle.

Page 251, ligne 3, *au lieu de :* étant d'origine toute divine avec eux, etc., *lisez*, toute divine, avec eux, etc

Digitized by Google



Digitized by Google

